



Agrostis acolytus

Bajouensis

1789

—

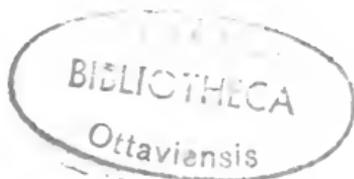
Coll. spec.

$\frac{50,00}{133}$
476

PRÉSERVATIF

P O U R

LES FIDÈLES.





SP

PRESERVATIF

P O U R

LES FIDELES,

*Contre les sophismes & les impiétés
des Incrédules,*

Où l'on développe les principales preuves
de la Religion Chrétienne, & l'on détruit
les objections formées contre elle.

*Videte ne quis vos decipiat per Philosophiam
& inanem fallaciam.*

Prenez garde qu'on ne vous séduise par les faux
raisonnemens d'une vaine Philosophie. *Coloss. c. II. v. 8.*



A P A R I S ,

Chez DESAINT & SAILLIANT, Libraires,
rue S. Jean de Beauvais.

M. D C C. L X I V.

Avec Approbation & Permission.

BIBLIOTHECA

Cl. Havriensis

CSP

BX

1752

.D42

1764





¹
P R É F A C E.

N'EST-IL pas étonnant de voir l'incrédulité tant de fois confondue & défarmée, renouveler chaque jour ses attaques contre la Religion chrétienne ? L'expérience du passé ne sçauroit la rendre ni plus sage ni plus réservée.

Semblable à ces mauvais plaideurs, qui, ne se tenant jamais pour vaincus, quoiqu'ils aient si souvent succombé, rappellent sans cesse leurs anciennes chicanes, & ne s'occupent qu'à leur donner une nouvelle forme; l'Incrédule en imite parfaitement la conduite à l'égard du Christianisme. Ce sont toujours les mêmes sophismes, les mêmes calomnies tant de fois dissipées qu'il reproduit, les mêmes moyens si souvent détruits, qu'il tâche de faire revivre; en un mot, il ne répète & ne rebat que ce qui a été objecté il y a plus de quinze cens ans. Qu'il juge du succès de ses tentatives par celui qu'elles ont eu dans un tems, où tout concouroit à leur procurer le triomphe le plus complet.

Mais son aveuglement est d'autant plus déplorable , qu'il combat contre lui-même & ses propres intérêts , en se déclarant contre la Révélation ; c'est un malade qui , dans sa frénésie, repousse le remede souverain qu'on lui présente ; un malheureux qui préfère l'extrémité de la misère au comble du bonheur qu'on voudroit lui procurer.

Il n'y a en effet que l'Incrédule qui perde dans les combats qu'il livre à la Religion chrétienne. Elle est toujours ce qu'elle a jamais été , son fonds ne change ni ne diminue , l'éclat de son origine toute céleste sera toujours sensible pour quiconque voudra l'envisager avec un esprit de paix & de sincérité. Oui , que l'Incrédule réprime pour un moment la violence de ses passions , qu'il fasse taire les murmures d'une orgueilleuse raison , & il ne tardera pas à reconnoître combien la Religion chrétienne est analogue à tous ses besoins , & par conséquent digne de Dieu.

Ce qui indispose le plus contr'elle l'esprit & le cœur humain , c'est l'austérité de sa morale & l'obscurité de ses dogmes. Mais je le demande ; si le Christianisme étoit une œuvre de politique , ou d'imposture , son Auteur , qui

devoit assurément connoître les hommes , s'y seroit-il pris ainsi pour faire recevoir sa Religion , la répandre & la maintenir ? Où sont les cultes d'invention humaine , qui aient été formés sur un pareil plan ? On sçait assez ce qu'étoit l'Idolâtrie , ce qu'est encore le Mahométisme , & combien ces Sectes sont redevables de leur établissement & de leur durée , aux passions qu'elles favorisent sur tant de points.

Il n'en est pas ainsi de la Religion chrétienne. C'est en combattant toutes les inclinations déréglées de l'homme, en les réprimant sans aucun ménagement & sans retour , qu'elle s'est établie & répandue par-tout. Quel succès devoit-elle naturellement se promettre ? Un peu d'attention sur nous-mêmes , & nous sentirons que la morale Chrétienne ne pouvoit être plus proportionnée aux maladies de notre ame ; que tout ce qu'elle renferme étoit nécessaire pour rendre à l'homme sa première dignité & la grandeur qui lui convient ; en un mot , nous verrons que tout y est propre à procurer à l'homme la paix & le bonheur auquel il doit tendre , & que si elle étoit moins austère , plus accommodante à nos penchans & à nos desirs , elle ne se-

roit plus digne de Dieu. Tous les hommes avoient inutilement travaillé à composer un si beau plan de réforme ; tous leurs efforts n'avoient servi qu'à en faire sentir l'impuissance , en augmentant le mal. Ce plan , dont chacun a senti la nécessité , se trouve parfaitement exécuté dans la morale Chrétienne ; elle a produit un changement merveilleux dans l'esprit & le cœur de l'homme. Convenons donc qu'elle ne peut avoir qu'une origine céleste.

Elle est unie , il est vrai , à des dogmes qui sont incompréhensibles ; mais n'est-il pas utile & nécessaire pour nous qu'ils le soient ? Notre état actuel ne gagne-t-il pas infiniment à marcher dans cette sainte obscurité ? Nous nous étions trop éloignés de la vérité , pour pouvoir la contempler aussi-tôt sans aucun voile ; il falloit nous en rapprocher par degrés , nous la présenter d'abord sous des ombres & des figures , ensuite un peu plus à découvert , pour nous disposer à la voir enfin sans nuage & sans énigmes.

Ne cherchons pas à nous tromper. Nous sentons assez quel est l'orgueil de notre raison , combien elle aime l'indépendance , combien elle fuit toute espèce de joug. C'est une des plaies que

le péché nous a faites, une suite de la révolte de l'homme contre son Dieu. Pour être guérie & rétablie dans l'ordre, sa raison avoit besoin d'être humiliée & comme captivée sous l'obéissance qu'elle doit à son Dieu. Or, si tout étoit clair, sensible, évident dans la Religion, quel sacrifice la raison feroit-elle à son Auteur? Où seroit le mérite de sa soumission? Mais la foi ayant pour objet des Mystères profonds, des dogmes incompréhensibles, son obéissance rend alors à l'Être suprême un hommage vraiment digne de lui; puisqu'elle croit sans hésiter ce qu'il a dit, sans vouloir le pénétrer ni le comprendre, dès qu'il est constant qu'il a parlé.

Tout ce que la raison demande, c'est de s'assurer s'il a effectivement parlé. Or c'est ici où elle a son plein exercice, où elle voit clair dans la Religion chrétienne, puisqu'une multitude de faits également divins, attestés d'âge en âge, & souvent renouvelés à chaque génération, lui garantissent la légitimité de son obéissance; faits dont on ne peut contester la certitude, sans renoncer à toutes les lumières de cette raison, aux principes les plus constants, les plus universellement reçus.

L'Incrédule sera donc réduit à soutenir, que Dieu ne peut exiger de sa créature la foi des objets, que la raison ne peut comprendre. On sent, pour ne rien dire de plus, toute la témérité d'une pareille assertion, qui conduiroit jusqu'à dire qu'on n'est point obligé de croire en Dieu, puisqu'il est incompréhensible.

Sous quelque face qu'on envisage la Religion chrétienne, tout y est donc digne de Dieu, excellemment proportionné à la nature & aux besoins de l'homme. S'il y a quelque chose d'incroyable; c'est l'aveuglement de l'Incrédule, qui refuse encore de reconnoître la divinité d'une Religion établie sur toutes les preuves, qu'un homme sensé peut raisonnablement exiger.

Mais cet aveuglement même se tourne en preuve de la vérité d'un des points fondamentaux de sa Doctrine. Car elle a principalement pour fin, de nous faire connoître la profondeur de nos ténèbres, la corruption de notre volonté, & le besoin qu'elle a d'une grace toute-puissante pour être réparée. La foi nous apprend que la lumière ne sert qu'à aveugler de plus en plus celui que Dieu n'éclaire pas; & que tous les moyens extérieurs deviennent inutiles

pour celui dont il ne touche pas le cœur.

Or, y a-t-il rien de plus propre à nous convaincre de cette double vérité, que la conduite de l'Incrédule ? Livré à lui-même, la lumière qui brille de toutes parts ne sert qu'à le précipiter chaque jour dans de nouveaux égaremens ; tant de moyens de salut qui lui sont offerts, ne font qu'aigrir & irriter ses passions ; le remède devient pour lui un poison. Qu'il faut donc que la malignité du cœur humain soit grande ! Que la Religion chrétienne est vraie ! puisqu'elle se réduit en dernière analyse à nous montrer notre impuissance, & à nous en faire trouver le remède en Jesus-Christ.

Nous avons tâché de réunir dans l'ouvrage, que nous présentons au Public, les principales preuves qui en établissent la divinité. En réfutant tout ce que l'Incrédule a pû lui opposer, nous avons eu soin de ne rien omettre de ce qui pouvoit confirmer les Fideles dans leur Foi, & leur en prouver la solidité. Pour démontrer l'inutilité de tous les efforts de l'Incrédule, qui prétend s'autoriser du Peuple Juif, nous faisons voir que ce Peuple est dans tous ses états, dans sa ruine, sa dispersion & sa conser-

vation, la preuve la plus complete de la divinité de notre Religion. Nous développons les oracles de ses Prophetes sur sa future conversion au Messie qu'il méconnoît, nous prouvons la certitude d'un événement, qui sera si glorieux pour Jesus-Christ, & nous exposons les grands avantages que l'Eglise en doit retirer.

Mais comme tous ces objets si importants supposent la divinité de la Religion des Juifs, & que l'Incrédule la conteste quoiqu'il cherche à s'autoriser de leur suffrage, nous établissons la vérité de cette Religion, qui est le fondement de la nôtre, par l'existence de ses miracles, de ses Prophéties, dont nous prouvons la certitude irréfragable. L'excellence de ses loix, la sainteté de sa Doctrine nous ont fourni de nouvelles preuves de sa divinité; & nous avons détruit tout ce que l'Incrédule a pû lui opposer. Revenant ensuite à la Religion chrétienne, tout ce que nous avons dit de celle des Juifs nous donne lieu de montrer la divinité de la première, par la perpétuité de son existence qui remonte jusqu'à l'origine du monde; & nous faisons voir quel est l'aveuglement de l'Incrédule, qui ose donner à l'Idolâtrie & au Polythéisme des prérogatives d'antiquité sur toutes les autres Religions.

Après avoir établi contre l'Incrédule la nécessité des Livres pour instruire les hommes de leurs devoirs envers leur Auteur, ceux de l'Évangile nous présentent dans tous les caractères qu'ils réunissent une preuve complète de leur divinité; & nous n'aurions besoin que de l'aveu de l'Incrédule même, pour prouver la certitude & l'authenticité des faits qu'ils contiennent. Nous expliquons comment ceux qui n'ont point connus ces Livres, & à qui Jésus-Christ n'a point été prêché, seront justement condamnés, & nous prouvons que les choses incompréhensibles que contient l'Évangile, ne sont point une raison pour refuser d'y croire. Nous faisons voir ensuite combien les dogmes sont essentiellement liés aux devoirs que la morale nous prescrit; & après avoir montré l'excellence de celle de la Religion chrétienne, nous exposons les grands avantages qu'elle a procurés à la Société, nous montrons qu'elle est incapable de lui nuire, combien ses fideles Disciples aiment l'ordre, combien leur respect & leur soumission pour les Puissances de la terre sont inaltérables.

La Religion chrétienne une fois vengée des calomnies de l'Incrédule, il n'a

pas été difficile de prouver qu'il est seul coupable de tous les excès dont il nous accuse. Nous avons détaillé ses erreurs sur la création , sur l'unité d'un seul principe , sur la Providence , sur la toute-puissance de Dieu , sur l'immortalité de l'ame , sur la fin & le bonheur de l'homme , sur la nécessité d'un lieu de supplice pour l'autre vie & l'éternité des peines des méchans ; & nous les avons pleinement réfutées en établissant les vérités contraires.

Nous discutons encore ses paradoxes sur l'éducation ; nous exposons & combattons ses égaremens sur la morale , qui vont jusqu'à sauver ceux qui n'auront connu ni aimé leur Dieu , jusqu'à détruire la nécessité de la prière , anéantir le besoin du secours du Ciel pour faire le bien & changer sa volonté ; qui autorisent les plus grands désordres , qui arment les hommes les uns contre les autres ; en un mot , qui établissent l'empire de toutes les passions. Enfin , pour ne laisser à l'Incrédule aucun retranchement , nous prouvons que la tolérance de toutes les Religions va à les anéantir toutes , qu'il ne peut y avoir qu'une Religion qui mérite nos hommages , & que la Religion chrétienne est la seule

qui doit être admise ; nous montrons qu'on a tort de l'accuser d'une intolérance outrée, que ce reproche ne peut tomber que sur les cultes qui lui sont étrangers. La seconde Partie de notre Ouvrage est employée à répondre à la Lettre que Rousseau a écrite pour justifier les égaremens de son Emile.

Après lui avoir fait sentir combien sont mal fondées ses plaintes sur les traitemens qu'il a essuyés, & combien ses récriminations sont indécentes on démontre la fausseté du principe fondamental de ses raisonnemens, en prouvant contre cet Incrédule qu'il y a une perversité originelle dans le cœur humain. Nous revenons encore à son plan d'éducation, dont nous développons les funestes conséquences. Nous lui prouvons que la pluralité des principes qu'il est tenté d'admettre, renverse l'unité de Dieu, dégrade la Divinité, & ne sçauroit, ni expliquer la constitution de l'Univers, ni résoudre les difficultés sur l'origine du mal.

Comme Rousseau prétend néanmoins au titre de vrai Chrétien, nous faisons voir que son Christianisme est d'une espèce singulière, & propre à lui seul, qu'il est continuellement en contradiction avec lui-même, & qu'il n'a que des lo

phismes & des falsifications à employer ; pour prouver que nos mystères combattent la saine raison. Nous traitons de nouveau la nécessité du témoignage humain pour les faits surnaturels , & nous démontrons de plus en plus la certitude inébranlable des faits qui constatent la divinité de notre Religion.

Qui ne se félicitera du bonheur qu'il a de connoître & de suivre une Religion si raisonnable , si bien fondée ! Qui ne se sentira porté à s'y attacher de plus en plus , lorsqu'il contempera cet ordre éclatant de faits si merveilleux , cette connexion de tous les tems , qui se rendent un témoignage si bien soutenu ! Le présent nous oblige d'ajouter une foi entière au passé , en confirmant les faits les plus anciens , les plus éloignés , par ceux qu'il nous remet encore sous les yeux. Quel est l'esprit qui conserve quelque reste d'amour du vrai , quelque zèle pour son salut qui puisse se refuser à une autorité si visiblement divine ? *Quem*

S. August. *non moveat ad credendum tantus ab initio ipse rerum gestarum ordo , & ipsa connexio temporum , præteritis fidem de præsentibus faciens , priora posterioribus , & recentioribus antiqua confirmans ?*

PRESERVATIF



PRÉSERVATIF

P O U R

LES FIDÈLES.

*Contre les sophismes & les impiétés des
Incrédules.*

DANS un siècle où l'incrédulité fait les derniers efforts pour corrompre la foi des Fidèles, pourroit-on prendre trop de moyens pour les garantir des écueils qui les environnent de toutes parts ? La Religion chrétienne ne perdit jamais à être connue, & les mépris qu'elle essuie viennent en partie de ce qu'elle est ignorée ou défigurée par les calomnies de ses adversaires. Pour prévenir ces deux sources d'incrédulité, & confirmer nos frères dans la foi, nous allons exposer dans tout leur jour les preuves invincibles que notre Religion nous fournit de sa divinité ; nous la présenterons sous tous les différens points de vue dont elle est susceptible, & partout nous verrons combien elle est digne de nos hommages & de notre attachement. A la lumière de ce flambeau nous suivrons l'incrédulité dans tous

ſes replis , & nous diſſiperons ſans peine les ténèbres de ſes ſophiſmes , l'illuſion de ſes raifonnemens. L'incrédule ne pourra ſe plaindre , lorsque nous choiſirons pour plaider ſa cauſe, l'homme le plus capable d'en défendre les intérêts & d'en faire valoir les moyens. Tout le monde connoît avec quel art & quelle éloquence M. Rouſſeau ſçait manier les raifons qui ſervent de prétexte à l'incrédulité ; c'eſt auſſi cet adverſaire que nous oppoſerons à la Religion chrétienne.

Dès ſon berceau cette Religion a eu des ennemis à combattre , & toujours elle eſt partie victorieuſe des aſſauts qu'on lui a livrés. Le Juif trompé dans ſon orgueilleuſe attente , n'a rien épargné pour l'étouffer dans ſa naiſſance. L'Idolâtre en fureur s'eſt armé de toute ſa puiffance pour en extirper juſqu'aux moindres veſtiges. Le Philoſophe , trop enivré de lui-même pour atteindre à la ſageſſe de la folie de la croix , a mis en œuvre toutes les ſubtilités du raifonnement pour la décrier & la rendre ridicule. Qu'eſt-il arrivé ? La Religion chrétienne a triomphé de toutes ces eſpeces de conſpirations. Le Juif dépouillé de ſes anciennes prérogatives, eſt reſté couvert d'un opprobre qui dure autant que ſon aveuglement. L'Idolâtre confus a brifé ſes Idoles pour adorer le ſeul vrai Dieu. Le Sage , le Philoſophe a humilié ſa raifon , captivé ſon intelligence ſous la ſainte obſcurité des dogmes & des myſtères ; que faut-il encore pour ſ'assurer de la divinité de notre Religion ? Les reſtes d'une incrédulité ſi pleinement confondue , ſeroient-ils recevables à nous demander de nouvelles diſcuſſions ? Tous les préjugés ſont en faveur de la Religion chrétienne ; elle ne ſ'eſt point introduite dans le monde par force ou par artifice ;

On ne l'a reçue , on n'a reconnu sa divinité qu'après de longs & de mûrs examens ; & l'Univers d'abord déchaîné contre elle , n'a pû se rendre enfin qu'à la force & à l'évidence de ses preuves. Voyons cependant ce qu'on lui oppose. Puissent nos Philosophes imiter l'exemple de tant de grands hommes qui , d'ennemis déclarés de notre Religion, en sont devenus les humbles & fidèles disciples , après l'avoir mieux connue.

CHAPITRE PREMIER.

Vains efforts de l'incrédule pour combattre la Religion chrétienne par l'autorité des Juifs. Ils sont dans tous leurs états une preuve éclatante de sa divinité.

ON a déjà démontré à M. Rousseau (a) l'impuissance de tous les moyens qu'il a empruntés des Juifs , pour attaquer la Religion chrétienne : on lui a fait voir que tous ces vains prétextes se tournent en preuves de cette Religion : les témoignages puisés dans les livres de l'ancien Testament , ont clairement prouvé que tous les caractères du vrai Messie conviennent parfaitement à Jesus-Christ : ils nous ont fait sentir quel est l'aveuglement des Juifs , qui refusent encore de le reconnoître ; mais cet aveuglement , comme nous avons vû , ne sert qu'à donner à Jesus-Christ le dernier trait de ressemblance avec le Messie que les Prophetes ont annoncé , puisqu'ils

(a) Dans la divinité de la Religion chrétienne vengée des Sophismes de Jean-Jacques Rousseau,

ont prédit qu'il seroit méconnu & rejetté par les Juifs. La ruine de leur ville & de leur Temple, leur dispersion arrivée après qu'ils ont mis à mort Jesus-Christ, suffiroient seules pour nous obliger de lui appliquer toutes les prédictions qui concernent le Messie, parce que les Prophetes ont réuni sa venue avec la ruine des Juifs & leur dispersion, & qu'ils ont prédit ces événemens comme la peine des outrages & de la mort que les Juifs lui seroient souffrir. Enfin leurs tentatives redoublées & toujours inutiles pour rétablir leur Temple, contre l'arrêt de Jesus-Christ, lui assurent invinciblement les qualités du Messie, & confondent pour jamais leur incrédulité.

C'est ainsi que ce peuple rend malgré lui un témoignage persévérant à la venue du Messie; son infidélité devient un des principaux fondemens de notre foi; la punition si éclatante exercée sur lui, publie partout que Jesus-Christ qu'il a rejetté, est ce Messie si long-tems prédit & attendu.

Et en effet, quel autre crime que le refus de se soumettre au Sauveur qui lui étoit promis, a pû attirer sur ce peuple de si terribles châtimens? Sous ses Juges il avoit commis des crimes sans nombre; son idolâtrie l'avoit rendu esclave des peuples voisins; mais à peine crioit-il vers le ciel, que son Dieu bientôt touché de compassion à la vue de ses maux, ne tarde pas à lui envoyer des libérateurs. Sous la domination de ses Rois, ce peuple n'a encore cessé de multiplier ses idolâtries, d'accumuler ses désordres, & tant d'abominations n'ont été punies que par soixante & dix ans de captivité. Mais voici dix-sept siècles que ce peuple languit sous la plus dure captivité qu'on puisse éprouver. Jamais on n'a vû une pa-

reille désolation, & tant de maux fondre sur un seul peuple. Il crie, il gémit, & sa priere se tourne contre lui-même: Dieu est toujours sourd & insensible à ses larmes. Quel crime & quel attentat plus grand, que l'idolâtrie, a donc fait tarir pour lui la source de ces anciennes miséricordes dont Dieu l'avoit favorisé? Depuis long-tems il ne sert plus les Dieux étrangers; & lorsque Jesus-Christ a paru au milieu de lui, le culte divin n'avoit jamais eu aurant d'éclat, de pompe & de magnificence. Si Jesus-Christ, comme il le prétend, étoit un imposteur, son zèle pour le rejeter & le proscrire, ne devoit-il pas lui rendre encore son Dieu plus favorable, puisque par-là il lui donnoit un témoignage signalé de son inviolable attachement?

Tout ceci est une énigme pour ce peuple aveuglé; il se tait & ne peut comprendre ce qui rend Dieu si inexorable à son égard. Mais qu'il se rappelle ces accablantes paroles que Jesus-Christ lui adressoit: *achevez de mettre le comble à la mesure de vos peres. Je vais vous envoyer des Prophetes, des Sages & des Docteurs: vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous en fouetterez d'autres dans vos Synagogues, vous les persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, retombe sur vous.* Qu'il se souvienne de cette terrible imprécation qu'il a faite sur lui-même. *Que son sang, s'écrioient leurs peres, retombe sur nous & sur nos enfans.* SANGUIS EJUS SUPER NOS ET SUPER FILIOS NOSTROS. C'est ce sang qui leur est redemandé; c'est lui qui a fait tomber sur eux & leur postérité tout le poids de la colère & de la vengeance divine. *Nous n'avons point, ont-ils dit, d'autre Roi que*

Matth.
XXIII.

Ibid.
XXV. I.

César. Ils ont été traités comme ils le desiroient; ils sont devenus les malheureux esclaves des Rois & des Nations.

Mais ce n'est pas le seul avantage que la Religion chrétienne tire de l'état actuel du peuple Juif. Outre les moyens qu'il nous met en main pour combattre nos adversaires, il fournit encore à ceux qui lui ont été substitués, la plus importante leçon. *Ne les exterminex pas, Seigneur,* (disoit un Prophete au nom du Messie) *de peur que mon peuple n'oublie la maniere dont vous les avez traités; mais dispersez-les par votre puissance, & humiliez-les, vous qui êtes mon protecteur.* Ainsi ce peuple ne subsiste que pour publier par-tout l'arrêt de sa condamnation. La Justice divine s'est rendue comme visible dans sa personne, afin qu'il fût pour nous un spectacle continuel des Jugemens qu'elle exerce sur ces enfans ingrats & rebelles. Ce peuple, dans sa réprobation & son incrédulité, nous apprend à ne point nous élever de la miséricorde si gratuite dont la bonté divine a usé à notre égard. Son orgueil & sa vaine confiance dans ses propres efforts, & les œuvres impuissantes de la loi, l'ont précipité dans tous les malheurs dont il est accablé. *Rom. X.* *Ignorant la Justice qui vient de Dieu, & s'efforçant d'établir sa propre Justice, il ne s'est point soumis à Dieu pour recevoir la justice qui vient de lui. Cette Justice, qu'il cherchoit avec tant d'ardeur, s'est éloignée de lui, parce qu'il a osé prétendre y parvenir par les œuvres de ses mains, au lieu d'y aspirer uniquement par la foi.* C'est ainsi qu'il s'est heurté contre Jesus-Christ, qui est devenu pour lui une pierre d'achoppement. Il a méprisé tous les biens spirituels de sa grace & de son amour que le Sauveur venoit lui offrir, comme étant injurieux à l'idée

qu'il s'étoit formée de ses mérites, de sa force & de sa vertu.

Dieu, pour manifester à jamais la nécessité de cette justice qu'il communique par la foi, pour fournir à tous les hommes un exemple éclatant de son indépendance dans la distribution de ses dons, a voulu renfermer tous les peuples dans l'incrédulité. En substituant les uns aux autres, le Gentil au Juif, le Juif au Gentil, il a voulu ôter à tous tout sujet de se glorifier, toute apparence de mérites personnels. Celui qui est rejeté ne peut accuser que son incrédulité; il ne peut contester avec Dieu, qui est le maître de tirer de la même masse des vases d'honneur & des vases d'ignominie, & à qui nul n'a donné le premier quelque chose dont il puisse prétendre la récompense. Celui au contraire qui est choisi pour succéder à ceux qui sont retranchés, ne peut attribuer son discernement & sa vocation, qu'à la seule miséricorde qui l'a fait passer des ténèbres de l'incrédulité à la lumière de la Foi. Il voit dans ceux qui lui ont cédé la place, ce qu'il étoit avant que Dieu portât ses regards sur lui, & ce qu'il peut devenir si Dieu le laisse retomber dans ses premiers égaremens. Par cette conduite de Dieu, tous sont réduits au silence devant lui, tous sont obligés de s'anéantir.

Telle est l'importante instruction que nous tirons de l'infidélité des Juifs. Prenez garde de vous élever, nous crient-ils dans leur malheur. Il est vrai que nous avons été retranchés & que vous avez été entés à notre place; mais ne vous élevez pas; ne vous glorifiez pas de la miséricorde que vous avez reçue; tremblez au contraire, & craignez, en considérant la terrible sévérité dont Dieu a usé à l'égard des branches

naturelles. Car ſi Dieu ne nous a point épargnés, vous ſeriez auſſi retranchés, ſi vous deveniez les imitateurs de notre orgueil & de notre infidélité; & tu excideris.

Rom. XI.

Rouſſeau y a-t'il donc penſé, de vouloir ſe ſervir du Peuple Juif pour combattre la Religion chrétienne ? Ce peuple n'eſt fait que pour elle, & dans tous les états où il a paſſé, dans ſa ruine & ſa diſperſion, il eſt la plus grande preuve de cette Religion; preuve ſi déciſive & ſi convaincante, qu'il faut être déterminé à ne rien croire pour reſuſer de ſ'y rendre.

Mais quelle force & quel nouvel éclat cette preuve ne reçoit-elle pas de la conſervation ſi ſoutenue & ſi perſévérante de ce peuple diſperſé ? Y eut-il en effet de merveille plus étonnante, de preuve plus frappante de la divinité de notre Religion ? Ne faut-il pas qu'une main inviſible & toute-puiſſante préſide à la conſervation d'un peuple, que tout concouroit à anéantir ? Diviſé en une multitude de parties, banni & répandu dans des pays dont la langue & les mœurs étoient ſi différentes des ſiennes, n'ayant plus ni lieu ni ville où il pût vivre ſelon ſes loix, & établir des Magiſtrats & des Juges tirés de ſon ſein pour ſe gouverner ; n'étant plus lié par les anciens exercices de ſa Religion ; devenu par-tout l'objet du mépris & de la haine univerſelle ; mille fois accablé des coups qu'on lui portoit & ſur le penchant de ſa ruine, tout conſpirant à ſa perte & à ſa deſtruction ; ce peuple, quoique toujours miſérable, ſubſiſte toujours, malgré ſa miſère, malgré tous les efforts combinés des peuples & des nations pour l'anéantir. Dans une ſi longue & ſi grande détrefſe, naturellement il eût dû chercher à ſe confondre avec les autres peuples, à

Supprimer tous les titres & toutes les marques de son ancienne origine ; cependant , contre le cours ordinaire de tous les événemens , ce peuple n'a cessé de se perpétuer.

Il a vû la fin & l'extinction de ceux mêmes qui l'avoient subjugué ; lui seul a survécu à tous les autres. Où sont aujourd'hui les anciens Assyriens , les Mèdes , les Perses , les Grecs , les Gaulois & les Romains ? Qui peut les démêler de cette multitude de peuples qui se sont établis dans leurs contrées , & qui en ont fait la conquête ? La trace de toutes ces Nations s'est entièrement effacée , & elles se sont successivement confondues avec celles qui les ont assujetties. Les Juifs auroient dû , plus qu'aucun autre peuple , subir le même sort , parce qu'il n'y en a pas un qui ait essuyé autant de malheurs & de révolutions. Cependant , qui n'admira ce prodige étonnant ! il est le seul qui se soit conservé au milieu de la décadence de tous les autres. Il a vu s'éclipser toutes ces Nations dont il étoit devenu la proie ; & parmi tous ces débris & ces bouleversemens , il s'est perpétué depuis Abraham jusqu'à nous sans la moindre interruption. Le miracle n'est-il pas ici sensible ? Ne faut il pas que le tout-puissant ait veillé d'une manière extraordinaire à la garde de ce peuple , & arrêté par la force de son bras l'effet naturel de tant de moyens qui conspiroient pour le perdre & l'exterminer.

Mais cette protection si singulière est une suite des promesses que Dieu avoit faites à son peuple ; elle acheve de montrer la divinité des écritures qui avoient annoncé tant de siècles auparavant , un prodige aussi inoui. *Israel, ne crains pas, tu m'appartiens. Lorsque tu passeras au milieu des*

Isa. XLIII.

sauz, je serai avec toi, & les fleuves ne te sub-

mergeront point. Lorsque tu marcheras au milieu du feu, tu n'en seras pas brûlé, & les flammes ne te consumeront point. Ne crains point, Jacob mon serviteur, dit le Seigneur, parce que je suis avec toi.

Jerem.
XLVI.

J'exterminerai entièrement toutes les Nations parmi lesquelles je t'ai dispersé ; mais pour toi je ne t'exterminerai point entièrement ; je me contenterai de te punir selon les regles de ma justice, car je ne dois pas te traiter comme innocent ; je donnerai seulement mes ordres pour que la maison d'Israel soit dispersée dans toutes les Nations, par une agitation semblable à celle que l'on donne au bled quand on le secoue dans un crible. Et pour montrer la certitude & l'immobilité de cette parole qui devoit conserver à jamais le peuple Juif, Dieu ajoute : Si ce n'est pas moi qui ai donné des loix au ciel & à la terre, qui ai établi l'ordre & la succession du jour & de la nuit, je pourrai rejeter la postérité de Jacob & celle de David mon serviteur. Si l'ordre & les loix que j'ai établis dans le monde peuvent cesser devant moi, alors la posterité d'Israel cessera d'être un peuple toujours subsistant en ma présence. Si l'on peut mesurer la hauteur des Cieux, & sonder la profondeur des fondemens de la terre, alors je rejeterai entièrement la race d'Israel, à cause des crimes qu'elle a commis. Ainsi le ciel & la terre devoient plutôt passer, que les Juifs cessassent d'être un peuple toujours visible & subsistant. La même puissance qui maintient les loix & l'ordre de la nature, devoit les soutenir & les conserver malgré leur désolation.

Amos IX.

Si ce n'est pas moi qui ai donné des loix au ciel & à la terre, qui ai établi l'ordre & la succession du jour & de la nuit, je pourrai rejeter la postérité de Jacob & celle de David mon serviteur. Si l'ordre & les loix que j'ai établis dans le monde peuvent cesser devant moi, alors la posterité d'Israel cessera d'être un peuple toujours subsistant en ma présence. Si l'on peut mesurer la hauteur des Cieux, & sonder la profondeur des fondemens de la terre, alors je rejeterai entièrement la race d'Israel, à cause des crimes qu'elle a commis.

Jerem.
XXXII.

Ainsi le ciel & la terre devoient plutôt passer, que les Juifs cessassent d'être un peuple toujours visible & subsistant. La même puissance qui maintient les loix & l'ordre de la nature, devoit les soutenir & les conserver malgré leur désolation.

Jerem.
XXXI.

Ainsi le ciel & la terre devoient plutôt passer, que les Juifs cessassent d'être un peuple toujours visible & subsistant. La même puissance qui maintient les loix & l'ordre de la nature, devoit les soutenir & les conserver malgré leur désolation.



C H A P I T R E I I.

La conservation du Peuple Juif, promise par les Prophetes, est pour nous un sûr garant de sa conversion future au Messie qu'il a rejeté. Développement des Prophéties sur cet objet. De quelle ressource cette conversion sera pour l'Eglise. Les Fideles doivent vivement s'y intéresser.

LE fidele accomplissement des promesses qui concernent la conservation du peuple Juif, est pour nous un sûr garant de la vérité de celles qui restent encore à accomplir en faveur de ce Peuple. Sa conservation si soutenue ne nous permet pas de douter de la vérité des oracles qui annoncent sa future conversion au Messie qu'il a méconnu & rejeté. On ne peut penser à sa conservation, qu'on ne voye en même-tems à quoi il est réservé. Il est visible qu'il n'a été sauvé de tant de périls que pour attendre l'heureux effet des miséricordes que Dieu lui destine, & dont il l'a assuré en termes si formels & si magnifiques. *Après avoir éprouvé l'effet de toutes les malédictions que Moïse avoit prononcées contre eux, ils rentreront enfin en eux-mêmes : ils retourneront au Seigneur leur Dieu. Touché de compassion ils les rassemblera de nouveau du milieu des peuples où ils ont été dispersés, quand même ils auroient été bannis jusqu'aux extrémités de la terre. Il circonciera leurs*

Deuter.
XXX.

cœurs , afin qu'ils aiment de toute leur ame le Seigneur qu'ils ont méconnu. Ils reviendront à lui , ils écouteront sa voix , & le Seigneur mettra de nouveau sa complaisance à les combler de ses bienfaits. Il leur a caché son visage à cause de leurs iniquités ; il les a picqués de jalousie , en aimant ceux qui n'étoient point son peuple. Il les a provoqués en leur substituant une Nation insensée ; sa fureur s'est allumée contr'eux comme un feu ; il les a accablés de maux ; il a épuisé contr'eux toutes ses fleches ; mais enfin il fera miséricorde à ses serviteurs , il se rendra favorable à la terre de son Peuple. Il le ramenera de l'orient , il le rassemblera de l'occident & des climats les plus éloignés. Il commandera à l'Aquilon & au Midi de laisser sortir son peuple , ce peuple qui étoit aveugle , quoiqu'il eût des yeux ; qui étoit sourd quoiqu'il eût des oreilles. Il fera des prodiges tout nouveaux , des miracles qui n'ont pas encore été vus , en faveur de ce peuple qu'il a formé pour lui , & qui par sa conversion publiera ses louanges Il commandera à son esprit de souffler des quatre vents sur les morts de la maison d'Israel ; les tombeaux s'ouvriront : ces morts sortiront de leurs sépulchres , & il s'en formera une armée nombreuse. Le vrai David regnera désormais sur eux ; il sera leur Prince & leur Pasteur dans la suite de tous les siècles. Aujourd'hui le Seigneur a répandu sur ce peuple un esprit d'assoupissement , il lui a fermé les yeux. Il a couvert d'un voile ses Prophetes ; toutes leurs Prophéties sont pour eux comme les paroles d'un livre fermé avec des sceaux ; mais un jour les sourds entendront les paroles du livre , & les yeux de ces aveugles sortant de leurs ténèbres passeront de l'obscurité à la lumière. Alors les enfans de Jacob rendront gloire à ce saint nom qu'ils ont méconnu. Ils le verront avec une sainte frayeur , parce que ceux dont l'esprit étoit égaré seront éclairés , & que ces

Deuter.
XXXI.

Isai. XLIII.

Isai. ibid &
Eccli.
XXXVI.

Ezech.
XXXVII.

Isai. XXIX.

murmurateurs recevront l'intelligence. Ce peuple dur & inflexible rentrera enfin en lui-même ; il connaîtra que celui qu'il a rejeté , est son Seigneur & son Dieu. Il lui sera donné un cœur , & il comprendra ; des oreilles , & il entendra ; & en retournant à son Dieu , il le cherchera avec dix fois plus d'ardeur. Le souverain maître étendra une seconde fois sa main puissante pour posséder les restes de son peuple , qui seront échappés. Il levera son étendard parmi les Nations , afin de réunir & de rassembler des quatre coins de la terre les fugitifs d'Israel. Il fera en leur faveur des merveilles semblables à celles qu'il opéra à la sortie d'Egypte : les peuples en seront témoins ; ils mettront leurs mains sur leurs bouches , & leurs oreilles seront étourdies du bruit de ces prodiges. Le Seigneur oubliera les péchés de son peuple , il triomphera de toutes ses iniquités , & les jettera au fond de la mer. Il leur donnera à tous un même cœur , afin qu'ils marchent tous dans la même voie , qu'ils le craignent tous les jours de leur vie , & qu'ils ne se retirent jamais de lui. Il ne cessera d'être avec eux pour les combler de biens ; il y trouvera sa joie & il le fera avec toute l'effusion de son cœur & de son ame.

Baruch. II,
IV.

Isai. XI.

Michée VII.

Jerem.
XXXII.

Le Messie , le vrai David est venu , les Juifs l'ont rejeté. C'est en punition de ce crime qu'ils sont aujourd'hui sans roi , sans prince , sans sacrifices , sans autel , sans éphod. Mais ils reviendront & chercheront le Seigneur leur Dieu & David leur Roi. Ils seront pénétrés d'une frayeur respectueuse pour ce grand don du Seigneur. Ils boiront & ils seront enivrés de son esprit comme de vin ; ils en seront remplis comme les coupes des libations , comme les angles de l'Autel , & à cause du sang dont a été scellée l'alliance que Dieu a faite avec Sion , il fera sortir ses captifs du fond du Lac. Il répandra

Osée. III.

Zachar. IX.

Zach. XI. *ſur la Maifon de David & ſur les habitans de Jérusalem l'eſprit de grace & de priere. Ils arrêteront les yeux ſur celui qu'ils ont percé ; ils pleureront avec de grands gémiſſemens celui qu'ils ont bleſſé, comme on pleure un fils unique, & ils feront pénétrés à ſon ſujet d'une douleur ſemblable à celle qu'on conçoit à la mort d'un fils aîné. Jérusalem en ce jour ſera dans un grand deuil : tout le pays ſera dans les larmes, une famille à part & une autre à part.*

Isai. XLII. *Telles ſont les annonces des Prophetes ſur l'état futur des Juifs. Ils méconnoiſſent aujourd'hui le Sauveur qui leur avoit été promis, qu'ils ont attendu ſi long-tems, & qu'ils attendent encore ; mais le jour viendra où leurs yeux ſeront ouverts & leurs ténèbres diſſipées. Ils ſeront alors frappés & pénétrés de la grandeur de leur aveuglement. Ils comprendront pourquoi le Seigneur les a livrés en proie à leurs ennemis, pourquoi il a répandu ſi long-tems ſur eux ſon indignation & ſa fureur, ſans qu'ils en connoiſſent la cauſe.*

Isai. LIX. *Dans le transport de leur douleur & de leur étonnement, ils s'écrieront : le jugement favorable que nous attendions s'eſt éloigné de nous ; la juſtice que nous eſpérions n'eſt point parvenue juſqu'à nous. Nous attendions la lumière & nous ſommes dans les ténèbres ; nous eſpérions un grand jour, & nous marchons dans une nuit ſombre. Nous allons comme des aveugles le long des murailles ; nous marchons à tâtons comme ſi nous étions ſans yeux ; nous nous heurtons en plein midi comme ſi nous étions dans les ténèbres ; nous ſommes réduits à l'obſcurité des morts, & le ſalut que nous eſpérions s'eſt éloigné de nous, parce que nos iniquités ſe ſont multipliées, parceque nos crimes, qui nous ſont préſens, portent té-*

moignage contre nous, & que la vérité a été bannie du milieu de nous.

On a de la peine à comprendre comment un peuple si long-tems endurci dans son incrédulité, héritier de siècle en siècle de toute la haine & de toute l'animosité de ses peres contre Jesus-Christ, pourra un jour en devenir l'humble adorateur & le fidele disciple; mais ce prodigieux changement sera aussi le grand coup & le triomphe de la toute-puissance de sa grace : *si ce que le Seigneur a prédit de ce peuple paroît difficile aux hommes, me sera-t-il difficile à moi, dit le Seigneur des armées ?*

Zach. VIII.

C'est à l'Eglise que le peuple Juif accourra au jour de sa conversion, pour y chercher le vrai David; c'est elle qui l'enfantera à Jesus-Christ; c'est par son ministère que le voile sera ôté de dessus son cœur, afin qu'il reconnoisse le véritable Joseph qu'il a livré aux étrangers. Jesus-Christ l'incorporera à son Eglise, & des deux peuples, du Juif & du Gentil, il n'en formera qu'un seul, dont il sera le centre & le lien. Toutes les anciennes inimitiés de ces deux peuples disparaîtront alors, & le mur de leur ancienne séparation sera renversé pour jamais.

Si l'Eglise, depuis son établissement, a fait des pertes immenses; si, comme l'avoit prédit l'Apôtre, elle a déjà vu tomber à ses pieds une multitude de ses branches, qui, devenues sèches, ont été rompues; si tant d'horribles systêmes, que chaque jour voit enfanter pour ébranler la foi dans tous ses points, nous annoncent l'arrivée de ces tems où saint Augustin (a) voyoit le poison

(a) L'abondance des iniquités, déjà si sensible, étant parvenue à son comble dans les Eglises, c'est-à-dire, dans l'assemblée des peuples & des nations, où le nom Chrétien

Zach. VIII.

de l'erreur s'inſinuer par-tout, & infecter preſque tous les cœurs & les eſprits ; ſi le débordement des vices & des paſſions qui inondent toute la terre , la multitude des abus qui déſolent l'E-gliſe , le mépris des vérités les plus ſaintes , les progrès ſi rapides de l'incrédulité & du menſonge nous conduiſent ſenſiblement à la conſommation de ce profond myſtère qui pénétreroit le grand Apôtre d'une ſainte frayeur ; bien loin de nous laiſſer abattre & de perdre courage , ranimons au contraire notre foi & nos eſpérances. Conſolons-nous, la conversion des Juifs ſuppléera abondamment à toutes les pertes que l'olivier a déjà faites & qu'il pourra ſouffrir dans la ſuite. Les effets admirables que produira la prédication de tant d'hommes apoſtoliques , feront recueillir à l'Egliſe une ample moisſon qui remplira toutes les places déjà vacantes, & celles que tant d'enfants rebelles & ingrats y laiſſeront encore. Les Juifs convertis *éclateront en cantiques de louange , ils rendront gloire au Seigneur en inſtruiſant les peuples & répandant partout la lumière ; ils célébreront le nom du Seigneur juſques dans les Iſles de la mer & juſqu'aux extrémités de la terre. On relevera par ſes louanges la gloire du Juſte par excellence.*

Iſai. XXIV.

Ceux qui ſont du côté de l'Occident craindront le nom du Seigneur , & ceux qui ſont du côté de l'O-

Iſai. LIX.

est répandu , alors on éprouvera cette famine de la parole de Dieu annoncée par le Prophete. Cette aſſemblée des Peuples forçant par ſes prévarications la lumière de la vérité de s'éloigner d'elle , Dieu rentrera dans ſon ſecret , enſorte qu'il n'y aura point de fideles , ou qu'il y en aura très peu qui conſervent une foi pure & exempte de la contagion des Doctrines perverses qui ſe répandront de tous côtés. Ut aut non , aut à paucis de quibus dictum est , Beatus qui perseveraverit usque in finem hic salvus erit , teneatur & percipiatur sincera fides , & ab omnium pravarum opinionum labe purgata.

Augult. enarrat. in Pſal. 7.

vient revivront sa gloire , lorsqu'il viendra comme un fleuve resserré , dont le souffle du Seigneur pousse les eaux , lorsqu'il viendra comme un Rédempteur puissant en faveur de Sion & en faveur de ceux de Jacob qui se convertiront alors de leurs iniquités.

Après que Sion aura enfanté & mis au monde son enfant mâle , le Seigneur fera couler sur elle comme un fleuve de paix ; il répandra sur elle la gloire des Nations comme un torrent qui se déborde ; elle verra toutes ces merveilles & son cœur sera dans la joie ; ses os reprendront une nouvelle vigueur comme l'herbe verte. Sa puissance sera élevée comme la corne du Rhinoceros , & sa vieillesse sera consolée par une miséricorde abondante qui lui procurera une merveilleuse fécondité.

Isai. LXVI.

Psal. 91.

Voilà les magnifiques promesses qui consolent l'Eglise au milieu des maux qui l'affligent. En vain ses ennemis prennent occasion de ces maux pour lui insulter , elle les sent & les connoît mieux qu'eux ; elle ne les dissimule pas , ils servent au contraire à lui faire redoubler ses gémissens & ses larmes , pour hâter l'heureux moment qui doit y mettre fin ; & en l'attendant , elle ne cesse de rejeter & de condamner tous les abus , toutes les erreurs qu'on lui impute. Tous ceux de ses enfans qui n'y prennent point de part sont ses organes , & expriment la pureté de son cœur & de ses sentimens. On cherche à la défigurer & à la rendre odieuse , en la faisant complice des excès & des désordres que tant d'indignes enfans commettent dans son sein , & contre lesquels elle ne manquera pas un jour d'éclater & de sévir. L'état où elle est réduite fait espérer à ses rivaux de la voir bientôt périr ; mais elle a des promesses d'éternité qui la rassurent. La parole ferme & immuable de son

époux lui garantit une protection qui la rendra victorieuse de tous ses ennemis du dedans & du dehors. Elle ne sera jamais confondue : Dieu lui servira d'une Citadelle impénétrable, il l'arrachera des mains des impies & des profanateurs de son Sanctuaire. C'est lui qui est son appui & son espérance dès sa jeunesse ; il est ce fort qui n'a cessé de la soutenir ; il ne la rejettera pas dans le tems de sa vieillesse, il ne l'abandonnera point dans le tems de son affoiblissement. Ses ennemis font des complots, & cherchent des moyens pour la perdre ; ils disent : poursuivons-la, parce qu'il n'y a personne qui puisse la tirer de nos mains. Mais Dieu se hâtera de la secourir ; ses ennemis seront confondus, & ceux qui cherchent à l'opprimer, seront couverts d'une éternelle ignominie. Les vérités dont elle est dépositaire peuvent souffrir de l'obscurcissement ; la charité qui est son ame, peut se refroidir dans un très-grand nombre de ses membres ; mais jamais sa foi ne périra, jamais le fleuve de la grace ne tarira pour elle. Dieu ne cessera de l'instruire & de la protéger jusques dans la vieillesse la plus avancée, afin qu'elle annonce & fasse connoître à toutes les générations futures la force du bras qui la soutient. Après l'avoir fait passer par une multitude de pénibles afflictions, il viendra lui donner une nouvelle vie, & la tirer une seconde fois du fond des abîmes où elle paroissoit enfoncée. Il la rendra plus puissante & plus éclatante qu'elle n'avoit jamais été, & il la comblera de nouveau de ses inef-
fables consolations.

Psal. 70.

Psal. 70.

Fenelon.

Il est vrai que le flambeau de la foi n'est attaché à aucun des lieux qu'il éclaire ; il peut passer d'un lieu à un autre, & laisser se replonger dans ses premières ténèbres celui qu'il éclaireroit. Le fleuve de la grace peut aussi détourner son

cours pour arroser de nouvelles terres , & ne laisser dans l'ancien canal que des sables arides. Mais dans cette révolution le culte & la religion sont toujours les mêmes quant à l'essentiel. Tout le changement qui arrive ne consiste que dans la substitution d'un peuple rendu fidele à un autre peuple , que ses infidélités font retomber dans son premier aveuglement. L'Eglise alors ne perd que pour reprendre une nouvelle vigueur , en recevant dans son sein de vrais enfans animés de son esprit , qui lui font oublier sa stérilité passée. Ainsi , lorsque le peuple Juif viendra prendre la place de tant d'ingrats & de rebelles , qui ont mérité d'être retranchés , Dieu , par son ministre , purifiera les lèvres des peuples , afin qu'ils invoquent le nom du Seigneur , & qu'ils reçoivent son joug avec une égale soumission. Il viendra des adorateurs d'au-delà des fleuves d'Ethiopie , offrir leurs prières au Seigneur. La maison de Juda & d'Israel deviendra pour les peuples un exemple & un sujet de bénédiction ; ils se diront à l'envie : allons offrir au Seigneur nos prières ; allons chercher le Seigneur des armées , & chacun répondra : j'irai avec vous. Des peuples & des nations puissantes accourront à Jerusalem pour y chercher le Seigneur des armées ; & dans ces jours heureux , dix hommes des peuples de toute langue prendront un Juif par le coin de sa robe , & lui diront : nous irons avec vous , parce que nous savons que Dieu est au milieu de vous.

Sophon. III.

Zach. VI.

Plus l'Eglise paroîtra abattue , humiliée & sur le penchant de sa ruine , plus le jour de sa gloire & de son triomphe s'avance & est prêt d'éclairer l'horizon : plus les erreurs , les abus , les profanations & les scandales se multiplient , plus le moment de notre délivrance approche ,

- plus nous sommes avertis de lever la tête pour voir arriver notre rédemption dans la conversion du peuple Juif. Car , en ce jour , le Seigneur des armées abolira de dessus la terre le nom de toutes les idoles , il n'en sera plus fait mention ; tous les faux Prophetes & l'esprit impur en seront bannis : la lumière ne sera point mêlée d'obscurité. Les eaux vives qui sortiront de Jérusalem se répandront partie vers l'Orient & partie vers l'Occident. Le Seigneur sera le roi de toute la terre , il sera seul reconnu pour Dieu , & son nom seul sera révééré , tout lui sera consacré , & en ce jour il n'y aura plus de Marchands dans la maison du Seigneur. En ce jour , Dieu relèvera le tabernacle de David , il refermera les ouvertures de ses murailles , il rebâtera ce qui aura été renversé , il le rétablira tel qu'il étoit autrefois , en sorte que toutes les Nations chercheront le Seigneur qui fera ces choses merveilleuses.
- Zach. XIII.
Ibid. XIV.
Amos IX.

- Le Prophete Elie , cet homme de feu , est celui que la bonté divine a réservé pour être le principal Ministre de ces grandes merveilles. C'est lui qui est destiné pour adoucir la colère du Seigneur dans ces tems où toute chair a corrompu sa voie ; c'est lui qui , en réunissant le cœur des peres à leurs enfans , arrêtera le bras de la vengeance divine , déjà suspendu pour frapper la terre d'anathême. Il rétablira les Tribus d'Israel ; on le traitera aussi indignement que le fils de l'homme : mais c'est ainsi qu'il renouvellera toutes choses. ELIAS VENTURUS EST ET RESTITUET OMNIA.
- Eccli. XLVIII.
Malach. IV
Marc. IX.
Matth. XVII.

Pour nous former une juste idée de ce renouvellement si desirable , jettons un coup d'œil sur l'admirable changement qu'a produit dans l'Univers le petit nombre des Juifs que Dieu se réserva au milieu de l'incrédulité de toute la Nation. Qui auroit pû s'imaginer qu'une petite

troupe d'hommes aussi foibles fût parvenue à surmonter tant d'obstacles , à vaincre tant d'anciens préjugés , à guérir les hommes de tant de monstrueuses erreurs , qui prenoient plus leur source dans les passions du cœur que dans les égaremens de l'esprit ? On eût traité de folie le projet que ces douze hommes formerent de partager l'Univers entre eux pour travailler chacun séparément & tous ensemble à le soumettre à Jesus-Christ. On se fût attendu de voir succomber au premier assaut , & de voir bientôt accablés sous la conspiration générale ces foibles restes , soutenus & conduits par une main qu'on n'appercevoit pas. Cependant ce peu de levain fit en un instant fermenter tout l'Univers, en lui communiquant sa force & sa vertu. Ce grain si petit & si méprisable en apparence , devint bientôt un grand arbre dont l'ombre couvrit toute la terre ; elle changea subitement de face ; elle se vit insensiblement renouvelée & toute transformée par douze Apôtres devenus victorieux de tant de résistances & de contradictions par les seules armes de la charité & de la patience.

Que sera-ce donc , lorsque toute la Nation Juive en corps entrera dans l'Eglise ; lorsqu'après un si long aveuglement , le voile qui leur cache Jesus-Christ sera entièrement levé ? A l'exemple de S. Paul , on les verra animés d'autant de zèle & d'ardeur , pour répandre par-tout la connoissance du nom de Jesus-Christ , qu'ils en avoient auparavant pour le combattre & persécuter son Eglise. Pénétrés d'une vive douleur sur leurs égaremens passés , ils brûleront d'un saint desir de se sacrifier tout entier pour réparer l'outrage de leur infidélité. Dès que le signal leur sera donné , on les verra pleins d'une sainte émula-

tion pour le salut des Gentils, impatiens d'enfanter de nouveaux enfans à Jesus-Christ, & d'embraser toute la terre du feu qui les dévorera.

- L'état où la divine providence les a réduits, leur donnera toute la facilité nécessaire pour répandre en peu de tems la lumière de l'Évangile dans l'Univers entier. Dispersés dans toutes ses parties, ils se trouvent déjà tout portés pour travailler à la grande œuvre qui les attend; rien ne leur échappera. C'est alors que la promesse faite à Abraham de bénir en sa race toutes les Nations, aura son plein & entier accomplissement.
- Isai. XI.* *La terre sera remplie de la connoissance du Seigneur, comme la mer l'est des eaux qui la couvrent. En ce jour le rejetton de Jessé sera exposé pour servir de*
- Isai. II.* *signe à tous les peuples; les Nations lui adresseront leurs prieres; elles accourront en foule à la maison du Seigneur, & il régnera sur toute la terre. Les*
- Zach. XIV.* *Juifs, il est vrai, trouveront des obstacles de toutes parts; mais le Dieu des armées qui les conduira, sera leur défenseur & leur bouclier. Du*
- Zachar. IX.* *haut du Ciel il combattra pour eux, il lancera ses dards comme des foudres, il marchera à leur secours parmi les tourbillons du midi; & uniquement appuyés sur sa protection, ils dévoreront tous leurs ennemis en les incorporant à Jesus-Christ; ils se les assujettiront avec les pierres de leurs frondes, parce que leur foiblesse apparente en triomphera en les soumettant au joug de la foi. Tous ceux*
- Zach. XIV.* *qui seront restés de toutes les Nations qui auront combattu contre Jerusalem, viendront adorer le Seigneur le Dieu des armées, & on comblera les Juifs de louanges dans tous les lieux où ils avoient été*
- Eoph. III.* *humiliés. Ces vastes contrées, où l'Église n'a pû encore étendre son empire, céderont à la vertu de ces nouveaux Apôtres, Leur intrépidité & leur*

désintéressement rendront dociles à leurs voix les habitans de ces lieux où la timidité, l'amour de la vie, des vûes basses & serviles, ont fait échouer tant d'indignes mercenaires. *O Sion, l'ardeur dont vos enfans seront animés, surpassera celle de vos enfans, ô Grece, & je les rendrai comme l'épée des plus vaillans.* Appliqués à recueillir partout d'abondantes moissons, une tendre charité les rendra ingénieux pour ramener à l'église tant d'enfans soulevés contr'elle. Rien ne sera capable de retarder ou d'affoiblir leur vif empressement; leur zèle ne fera que s'enflammer par les oppositions qu'il rencontrera, & leur amour les rendra supérieurs & invincibles à toutes les épreuves. Sans égards & sans ménagemens ils déclareront une guerre ouverte à toutes les erreurs, à tous les abus, à tous les relâchemens de la morale & de la discipline. Ils n'auront d'autre soin, d'autre sollicitude que de rétablir le culte de la Religion dans toute sa pureté, & de rendre à l'église sa première splendeur, en renouvelant sa jeunesse comme celle de l'aigle. (a)

Ibid.

(a) La fin de l'ouvrage répondra au commencement. Sion fera encore une fois la lumière des Nations. Ses Envoyés assembleront encore une fois tous les peuples & tous les royaumes, pour les unir dans un même culte. Elle a été la mere des Prophetes; elle le sera encore. Elle a appris par son exemple aux autres Eglises à tout souffrir pour la vérité; elle est destinée à leur donner encore le même exemple. Ses Martyrs seront comme autrefois la semence des Martyrs; ils attaqueront sans crainte toutes les superstitions; & leur courage relevera celui des foibles & des timides. Ils ne cesseront de combattre qu'après avoir tout vaincu. Ils ne commenceront à se reposer qu'après avoir converti tout l'Univers. Leur partage est de finir ce qu'ils ont commencé. Ils ont jeté les fondemens, & ils auront la gloire de mettre le comble. Ce qui reste à faire les attend; & quelque soin que l'on prenne de l'avancer, il est visible que les nouvelles conquêtes sont principalement réservées au nouveau peuple. *Duguet, Explic. du Ps. 101.*

Rom. XI.

Ce sont là les consolantes idées que nous donne le grand Apôtre, après les Prophètes, de la conversion du peuple Juif. *Si leur chute, s'écrie-t'il, a enrichi le monde; & si, étant réduits à un petit nombre, ils ont été la richesse des Gentils, combien leur plénitude enrichira-t-elle le monde encore davantage! Si leur réprobation est devenue la réconciliation du monde, que sera le rappel & le retour du peuple entier, sinon une vie nouvelle & comme une résurrection d'entre les morts? Oui, si douze hommes de ce peuple ont fait dans l'Univers un si prodigieux changement, combien sera plus étonnant celui qu'opérera un peuple d'Apôtres remplis de toute la vertu & revêtus de toute la force de l'Esprit saint? Voilà notre ressource, voilà notre espérance, voilà notre consolation au milieu des maux qui nous affligent. Elle ne peut manquer de produire un treffaillement de joie dans un cœur Chrétien. Qu'il seroit aveugle, si une pareille ressource, loin de le soutenir, étoit au contraire pour lui un sujet de douleur & d'affliction! Un vrai Chrétien doit se réjouir & non s'affliger du rétablissement d'Israël, parce que toute notre espérance est fondée sur cette attente. *Christianum de restitutione Judæi gaudere, & non dolere convenit; si. quidem tota spes nostra cum reliqua Israelis expectatione conjuncta est.**

Tertull. De
Pudicitia.18. Elev.
17. Semaine

Dans ces tems que l'Assemblée du Clergé de France de 1700 appelloit dès-lors *la lie & la fin des siècles*, tout paroît comme mort, sans ame & sans vigueur: le désordre, le dérèglement, la corruption se répand dans tous les états, disoit déjà l'illustre Bossuet, & toute la face de l'Eglise paroît infectée. Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête il n'y a point de santé en elle: c'est aussi ce que l'Apôtre nous avoit prédit devoir arriver avant le retour

retour du peuple Juif. Mais alors tout reprendra une nouvelle face, ce sera comme une résurrection d'entre les morts. „ Il viendra des jours, „ disoit le grand Saint Grégoire, où l'Eglise „ énermée & affoiblie par une espee de vieillise, n'aura plus la force d'enfanter par la „ prédication : devenue alors un objet de raillerie & de mépris pour ses ennemis, à qui elle „ paroîtra comme opprimée & étouffée, elle se „ ressouviendra de son ancienne fécondité, desirant de se voir comme au reme de sa jeunesse. Mais après ces jours de son humiliation „ elle reprendra une nouvelle vigueur ; par la „ force extraordinaire dont sa prédication sera „ accompagnée ; car elle attirera à la lumière „ de la foi tout le peuple d'Israel qui se trouvera „ sur la terre. Son retour consolera sa douleur, „ & mettra le comble à sa joie, par les richesses „ abondantes qu'il lui procurera. Accourant à „ l'Eglise avec une ferveur admirable, ce peuple „ travaillera à convertir les autres par une prédication ouverte de cette foi, qu'il avoit condamnée avec tant d'opiniâtreté. Il confessera „ publiquement le nom de son Rédempteur, & „ il ne rougira point de souffrir pour lui les „ tourmens les plus cruels. Il combattra avec un „ courage héroïque contre les hommes perfides, „ pour défendre cette foi à laquelle il fait aujourd'hui la guerre avec tant d'acharnement. „ C'est avec un singulier plaisir, continue ce „ grand Pape, que j'ouvre les yeux de la foi, „ pour contempler dès-à-présent ce dernier festin que fera l'Eglise, lorsqu'elle recevra dans „ son sein le peuple d'Israel. Ce sera le grand „ Elie qui viendra pour les y inviter ; & alors „ les parens & les amis iront trouver avec des.

„ présens celui qu'ils ne regardoient qu'avec mé-
 „ pris lorsqu'ils le voyoient dans l'affliction. L'E-
 „ glise ainsi battue & agitée par une infinité de
 „ tentations, recevra le double de toutes ses per-
 „ tes par la réunion des Juifs & des autres peuples
 „ qu'ils attireront à elle. Ses prédicateurs, que la
 „ crainte des persécutions avoit long-tems retenus
 „ dans le silence, & les simples qui n'avoient
 „ osé confesser la vérité, la publieront ensuite
 „ avec autant de force & de hardiesse qu'ils
 „ avoient auparavant témoigné de foiblesse &
 „ de timidité. „

C'est ainsi que la foi transportoit nos peres aux
 heureux tems de la conversion des Juifs. Elle leur
 rendoit comme présens ces jours de salut & de
 bénédiction ; ils les saluoient de loin, & s'effor-
 çant d'en hâter l'arrivée par les desirs de leurs
 cœurs, ils envioient le bonheur de ceux qui en
 seroient témoins, & qui auroient part à ses pré-
 cieux effets. Avec quels transports le saint hom-
 me Tobie ne contemploit-il pas dès-lors le réta-
 blissement futur de sa Nation ? Tous ses desirs se
 terminoient à souhaiter que sa race pût subsister
 assez long-tems pour être témoin de la splendeur
 de Jerusalem. *Beatus ero si fuerint reliquæ semi-*

eb. XII.

nis mei ad videndum claritatem Jerusalem.
 „ O tems desirable, disoit le bienheureux Ael-
 „ rede, dans lequel Israël reconnoîtra son Dieu,
 „ & sera pénétré de crainte & de respect en la
 „ présence de David son Roi ! Quand, ô Jesus,
 „ cette merveille s'accomplira-t-elle ; quand re-
 „ garderez-vous favorablement votre chair, ceux
 „ qui sont nés d'un même sang que vous ? Dites-
 „ le nous, ô vous, qui êtes notre Abel, com-
 „ bien de tems ce malheureux Cain sera-t-il en-
 „ core errant & fugitif sur cette terre qui a reçu

„ dans son sein votre sang, que la main de ce
„ sacrilège a répandu ?

Qui verra cet heureux tems, s'écrioit le grand Bossuet ? Quand viendra-t-il ? Bienheureux les yeux qui verront après la conversion des Gentils, la gloire du peuple d'Israel ! (a) Ce grand homme comprenoit dès-lors que tous les autres remèdes étoient peu proportionnés à la grandeur & à l'étendue de nos maux ; qu'ils étoient incapables d'y remédier efficacement. Qui nous donnera un Elie pour nous convertir, disoit-il dans le transport de sa douleur sur le dépérissement de tout ces choses ? Venez Elie. . . . L'incrédulité regne sur la terre. On n'est plus méchant par foiblesse, on l'est de dessein, on l'est par principes, par maximes.

Les livres Saints avoient appris à nos peres à ranimer leur espérance & à redoubler leurs vœux pour le retour d'Israel, à mesure que les maux

(a) Plus ceux qui aimeront l'Eglise seront sensibles à ses biens & à ses maux, plus ils désireront que Dieu se réconcilie avec la postérité d'Abraham, & plus ils attendront le renouvellement (qui leur est promis). Les incrédules regarderont comme vaine l'espérance de l'Eglise : les esprits téméraires & précipités la quitteront pour en former une autre, séparée de son ancienne tige : les foibles seront agités & chancelans, ne sçachant à quoi se termineront les orages & les tempêtes qui l'éprouveront : les ignorans confondront les abus & les regles, les opinions humaines & l'ancienne tradition, n'osant douter de rien, de peur de douter des promesses. Toutes ces personnes ignoreront les ressources de l'Eglise, qui seront pour d'autres une consolation que rien ne sera capable de leur ôter. Ils attendront en paix un nouveau peuple d'Architectes & de Pasteurs ; ils s'attacheront tendrement à l'Eglise, qui a le cœur excellent, mais à qui il ne manque que des bras & des mains : ils prieront pour elle & avec elle, sans se lasser & s'affoiblir ; & lorsqu'ils verront des signes certains de la réconciliation de Dieu avec la maison de Jacob, ils se joindront à elle pour en rendre grâces. Ils lui iront au-devant ; ils la féliciteront ; ils sentiront son bonheur comme le leur propre : Nations, réjouissez-vous avec son peuple. Duguet, Explic. du Cantique de Moÿse. Chap. XXXII du Deutéronome.

Eccli.
XXXVI.

s'accroissent & se fortifient. O Dieu, Seigneur de toutes choses, s'écrie l'Ecclésiastique, ayez pitié de nous; regardez-nous favorablement, faites-nous voir la lumière de vos miséricordes, renouvellez vos prodiges & faites des miracles qui n'ayent point encore été vus. Pressez le tems & hâtez la fin, pour que les hommes publient vos merveilles. Détruisez l'ennemi; brisez la tête des chefs ennemis qui disent, il n'y en a point d'autres que nous. Rassemblez toutes les Tribus de Jacob, afin qu'ils connoissent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, afin qu'ils publient la grandeur de vos merveilles, & qu'ils deviennent votre héritage comme ils l'ont été au commencement.

Psal. 101.

Prêtez l'oreille à ma voix au milieu de mon affliction, dit au nom de l'Eglise le Prophete Roi; hâtez-vous de m'exaucer, car mes jours se sont évanouis comme la fumée, & mes os se sont séchés comme du bois à demi consumé par le feu. Mon cœur est devenu sec comme l'herbe frappée par l'ardeur du soleil. Mes os tiennent à ma peau à force de gémir & de soupirer. Je suis devenu semblable au Pélican du désert & aux hiboux qui habitent les lieux solitaires & ruinés. Je veille, & je me trouve comme un Passereau qui est tout seul sur le toit d'une maison. Mes ennemis tous les jours me couvrent d'opprobres, & ceux qui me combloient de louanges font des imprécations contre moi. Mais vous, Seigneur, vous vous leverez & vous aurez pitié de Sion, parce que le tems est venu, oui, le tems est venu d'avoir compassion d'elle. Car ses pierres sont cheres à vos serviteurs, & ils sont pleins d'une tendre compassion pour sa poussière. Les Nations alors craindront votre nom, Seigneur, & les Rois de la terre respecteront votre gloire. Lorsque le Seigneur aura rétabli Sion, & qu'il se sera fait voir dans toute sa gloire, Sion réunira

les peuples & les Royaumes pour servir le Seigneur & pour y célébrer les louanges de son nom.

Voilà les vœux tendres & ardens que l'esprit Saint formoit & diétoit en faveur du rétablissement d'Israel. C'est sur ce grand modele que nos peres ont réglé leur saint empressement. Plus nos desirs seront vifs, plus les pierres de Sion seront cheres aux serviteurs de Dieu, plus ils s'attendriront sur sa poussiere; plus aussi l'heureux moment où Dieu doit avoir compassion d'elle, sera prêt à éclater. *Vous qui vous souvenez du Seigneur, ne vous taisez point & ne demeurez point en silence devant lui, jusqu'à ce qu'il affermissè Jerusalem, & qu'il la rende l'objet des louanges de toute la terre.* Les efforts de l'incrédulité pour tout engloutir, doivent nous porter à former un saint concert qui fasse au Ciel une sainte violence, pour en obtenir la conversion d'un peuple, qui déconcertera tous les projets de l'incrédule.

Isai. 62.

Il croit déjà triompher par les progrès si rapides que fait de tous côtés son irréligion. Mais si l'incrédulité s'accroît chaque jour, sa ruine n'en est que plus prochaine. Ses tentatives redoublées pour étendre son empire & renverser celui de la Religion, ne font qu'accélérer le secours qui lui est promis dans le rappel d'un peuple qui vengera pleinement tous ses droits. Alors *les yeux altiers de l'homme superbe seront humiliés; la hauteur des Grands sera abaissée; le jour du Seigneur éclatera sur tous les insolens & les orgueilleux. L'élevation de l'homme sera confondue, & le Seigneur seul paroîtra grand en ce jour-là.* On verra alors avec quelle force & quelle sagesse Dieu conduit toutes ses œuvres. On comprendra que s'il les laisse tomber dans une espece d'avilissement, ce n'est

Isai. 11.

point par foiblesse ni impuissance, mais pour les relever avec plus d'éclat, & pour montrer aux hommes toute l'étendue & la force de cette main puissante, qui sçait s'assujettir les volontés les plus rebelles; & convertir en un amour vif & généreux les haines les plus enracinées.

L'Univers en ce jour connoîtra qu'il est ce Dieu qui conduit aux portes de la mort, & qui en ramene quand il lui plaît; qui fait tirer la vie du sein même du tombeau, la douceur du milieu de l'amertume, la nourriture de celui qui dévore. Par cette conduite si étonnante, il convaincra les hommes qu'il n'a besoin d'aucuns moyens humains pour faire triompher ses volontés, & qu'il employe pour réussir & parvenir à ses fins, les obstacles mêmes que la malice des hommes prétend lui opposer. L'immobilité & l'efficacité de ses promesses paroîtra dans toute sa force; la vérité & la fidélité des prédictions de ses Prophetes sera reconnue de toute la terre, & on sçaura en ce jour qu'il est ce Dieu qui voit tous les siècles devant lui.

Que l'Incrédule ne nous dise point ici que nous employons contre lui des faits qui sont encore dans le néant. Qu'il n'oublie pas le point d'où nous sommes partis. La ruine du peuple Juif, sa dispersion, le miracle de sa conservation, si clairement annoncés dans les Ecritures, ne nous permettent plus de douter de ce que ces mêmes Livres nous prédisent de sa future conversion & des admirables effets qu'elle produira. La vérité des prophéties déjà accomplies nous garantit celles qui ne le sont pas encore, parce que les unes & les autres sont inséparablement unies & se répondent mutuellement. Elles ont toutes été prononcées de la même bouche, écrites de la même

main, dictées par le même esprit. Dites-nous donc, je vous le demande, ne sommes-nous pas bien fondés à croire pour l'avenir ceux dont nous avons déjà éprouvé la fidélité pour le présent & pour le passé? *Quid delinquimus, oro vos, futura quoque credentes, qui jam didicimus illis per duos gradus credere?*

Tertull.
Apolog.

CHAPITRE III.

La divinité de la Religion des Juifs démontrée par l'existence certaine de ses miracles & de ses prophéties, par l'excellence de ses loix & la sainteté de sa Doctrine.

QUOIQUE Rousseau ait voulu se servir du peuple Juif pour combattre la Religion Chrétienne, il ne faut pas s'imaginer que cet Incrédule rende à ce peuple plus de justice qu'à tout autre. Il ne cherche au fond qu'à tout confondre, qu'à tout détruire; rien n'est sacré pour lui. S'il donne des louanges, s'il paroît approuver, ce n'est que pour porter ses coups avec plus d'adresse & plus de sûreté. „ Où Jesus, nous dit-il d'un ton dissimulé, avoit-il pris chez les „ siens cette morale élevée & pure, dont lui „ seul a donné les leçons & l'exemple? DU SEIN „ DU PLUS FURIEUX FANATISME la plus haute „ sagesse se fit entendre, & la simplicité des „ plus héroïques vertus honora LE PLUS VIL DE „ TOUS LES PEUPLES. „ Ici Jesus n'est relevé qu'aux dépens de son propre peuple, & par cette

Tom. III.
P. 182.

tourneure artificieuse , Rousseau veut faire retomber sur lui les traits qu'il lance contre le peuple Juif. En effet , si la Religion Judaïque n'étoit qu'un *furieux fanatisme* , que sera ce Jesus qui n'a cessé de l'approuver & de l'autoriser, qui a réglé sur elle toute sa conduite , qui en a accompli jusqu'au moindre *iota* , qui est venu pour perfectionner ce qui n'avoit été qu'ébauché dans ce prétendu fanatisme ? Si le peuple Juif étoit alors *le plus vil de tous les peuples* , Jesus ne sera-t-il pas le plus vil de tous les hommes ?

Si Rousseau traitoit de Fanatique & du plus vil de tous les peuples , les Juifs qui ont mis à mort Jesus-Christ & ceux qui ont succédé à leur aveuglement , rien ne seroit plus vrai ni plus exact. Mais appeler *le plus furieux fanatisme* la Religion des Juifs , telle qu'elle étoit à la venue de Jesus-Christ ; appeler le plus vil de tous les peuples un peuple jusques-là si distingué entre tous les autres , n'est-ce pas le comble du fanatisme & de l'aveuglement ?

En effet , quoi de plus divin & de mieux établi que la Religion des Juifs ? Ici , ce sont les faits qui parlent. Moïse est reconnu pour le libérateur & le législateur du peuple de Dieu ; mais il prouve l'autorité qu'il s'arroge par des merveilles de toute espece. Il frappe l'Égypte d'une multitude de plaies ; dès qu'il veut , il les fait cesser. Pharaon étant toujours incrédule , toujours invincible à tant de preuves , Moïse lui annonce qu'il le forcera bientôt de se rendre par un dernier châtiment qui portera la désolation dans toute l'Égypte. La parole de Moïse s'accomplit à la lettre ; tous les premiers nés des Égyptiens sont exterminés dans une même nuit , tandis que les Israélites , par une distinction toute

miraculeuse , sont préservés du glaive de l'Ange exterminateur. Aussi-tôt on les presse , on les conjure , on se hâte de les faire sortir. Un repentir subit succède à la frayeur ; Pharaon les poursuit à la tête d'une nombreuse armée , il les atteint sur le bord de la mer rouge , qui leur ferme le passage. Moÿse étend la main sur les eaux ; à l'instant elles s'entr'ouvrent , & laissent un passage libre aux Israélites. Pharaon veut les poursuivre , Moÿse commande aux eaux suspendues ; elles se précipitent à l'instant avec impétuosité , Pharaon & toute son armée sont engloutis. C'est à la vûe de si grands prodiges que le peuple Juif croit en Dieu & à Moÿse son serviteur , & *crediderunt Domino & Moÿsi servo ejus.*

Depuis ce moment , combien d'autres merveilles aussi étonnantes Moÿse n'opère-t-il pas à la vûe de tout Israël ? Il rend aux eaux amères leur douceur naturelle : pour faire cesser les plaintes & les murmures des Israélites , il leur promet de leur faire bientôt connoître que c'est le Seigneur qui les a tirés de l'Égypte , & Dieu à sa priere couvre tout le camp d'une multitude prodigieuse de Cailles. Il annonce au peuple pour le lendemain une nourriture toute céleste : Dieu , selon la parole de son Prophete , fait pleuvoir un aliment qui remplit tout le monde d'admiration. Le miracle se renouvelle chaque jour pendant quarante ans. Le peuple est-il pressé d'une soif violente dans un desert aride ; Moÿse frappe le rocher , il en sort des torrens qui désaltèrent cette multitude pendant plusieurs jours. Si Amalec vient troubler la marche des Israélites , Moÿse par ses prieres leur procure une victoire complete. Cinquante jours après la sortie d'Égypte , Dieu , par le ministère de Moÿse , leur

donne ſa loi ſur le mont de Sinaï , avec un appareil ſi majeſtueux , ſi étonnant que tout le peuple en eſt ſaiſi d'effroi. Tous voyent le feu qui brûle ſur le ſommet de la montagne , tous entendent le ſon des trompettes , le bruit du tonnerre & la voix terrible qui prononce diſtinctement les commandemens de la Loi. Ce peuple cependant , toujours dur & inflexible , ne ceſſe de ſe révolter contre Moyſe. Dieu , chaque fois prend la déſenſe de ſon ſerviteur , par des prodiges qui ſont éclater ſa colère & ſon indignation contre les emportemens de ces murmureurs. Ici c'eſt une flamme ſortie du Seigneur , qui en dévore une partie , & qui s'éteint à la priere de Moyſe ; là ce ſont de grandes plaies dont Dieu frappe ce peuple ; c'eſt une multitude de ſerpens qui en ſont périr un grand nombre par leurs morſures enflammées. Moyſe devient encore leur Médiateur auprès de Dieu ; par ſon ordre il élève un ſerpent d'airain , & ceux qui le regardent ſont à l'inſtant guéris. Enfin , ce qui met le comble à toutes ces preuves , il s'élève un jour une grande ſédition contre Moyſe & Aaron. Coré , Dathan & Abiron , à la tête de deux cens cinquante hommes des principaux du peuple , ſont les chefs & les promoteurs de la révolte. Déjà ils y entraînent le peuple , & diſputent à Moyſe ſes droits & ſon autorité. Moyſe , après avoir reçu l'ordre de Dieu , dit à l'aſſemblée du peuple : *C'eſt à ces marques que vous reconnoîtrez que le Seigneur m'a envoyé pour faire tout ce que vous avez vû juſqu'ici , & que je n'ai point agi par mon propre eſprit. Si ces révoltés meurent d'un genre de mort ordinaire , ce n'eſt point le Seigneur qui m'a envoyé. Mais ſi Dieu , par un prodige inoui , fait ouvrir la terre ſous leurs pieds*

Num. XVI.

pour les engloûtir tous vivans avec ce qu'ils possèdent, vous connoîtrez alors que ces hommes ont blasphémé contre le Seigneur. A peine Moÿse a-t-il parlé, la terre se fend sous leurs pieds & les dévore avec leurs tentes, leurs familles & tout ce qu'ils possèdent. Les deux cens cinquante hommes qui avoient osé porter la main à l'encensoir sont consumés par un feu que le Seigneur envoie contre eux.

Que peut répondre Rousseau à cette multitude de merveilles, qui prouvent si clairement la divinité de la mission de Moÿse ? Poussera-t-il encore l'extravagance jusqu'à nous dire qu'il ne les a point vûes, & qu'elles peuvent n'être qu'une fiction de l'imposture ? Nous lui avons déjà fait voir quelle étrange absurdité ce seroit de n'admettre que ce qu'on a vû de ses propres yeux. Nous lui avons démontré qu'il suffit pour être forcé d'avouer des faits, qu'ils soient autorisés & scellés d'un témoignage qu'on ne puisse légitimement révoquer en doute. Or, y eut-il jamais rien de mieux attesté que les miracles qui autorisent la mission de Moÿse ? Ce ne sont point des faits isolés qui se soient passés dans l'obscurité, devant peu de personnes, qui ont pû ensuite en imposer aux autres ; tout Israël est témoin des merveilles de Moÿse. C'est le peuple entier qui voit les plaies dont Dieu frappe l'Égypte, qui voit la mer séparée en deux pour lui ouvrir un passage, qui est spectateur de la colonne de nuée, qui pendant le jour le défend des ardeurs du Soleil, & l'éclaire pendant la nuit. C'est lui qui est nourri pendant quarante ans d'un pain miraculeux ; c'est sous ses yeux que les eaux coulent des rochers frappés avec la verge de Moÿse. Les châtimens extraordinaires que Dieu exerce

contre les rebelles à ſon ſerviteur , s'exécutent à la face de tout le camp & en préſence de tout le peuple. Ce ſont les vêtemens & les ſouliers de ce même peuple qui ſe conſervent ſans s'uſer , pendant les quarante années qu'il paſſe dans le deſert. Peut-on enſuite exiger une plus grande notoriété ? Une multitude de fêtes & de monumens ſont établis pour conſerver à jamais dans toute la poſtérité la mémoire de ces grandes merveilles.

Comment oſer dire encore que les merveilles dont Moÿſe s'eſt autorisé , ſont fauſſes ou ſuppoſées ? Moÿſe pouvoit-il en impoſer ſur des faits auſſi publics & auſſi palpables , dont chaque jour rappelloit la mémoire , que chaque jour remettoit ſous les yeux ? Si de pareils faits n'ont rien de réel , comment Moÿſe a-t-il pû prendre tant de fois tout un peuple à témoin de la vérité de toutes ces merveilles & de ces prodiges ? Comment ce même peuple en corps a-t-il pû en reconnoître la vérité & la certitude , ſans qu'un ſeul ait jamais oſé la nier ou même la contester ? Que peut-il y avoir d'aſſuré dans le monde , ſi des faits auſſi ſenſibles , auſſi notoires , auſſi conſtamment reconnus par tout un peuple de témoins , transmis d'âge en âge par une profeſſion publique de la vérité des livres qu'ils contiennent , de la religion qu'ils conſacrent , de la loi qu'ils établirent ; ſi de pareils faits ainſi attestés pendant près de deux mille ans ſans la moindre réclamation , reconnus & publiés juſqu'à nos jours par ce qui eſt reſté du peuple Juif , peuvent encore être révoqués en doute ?

Que ſignifient cette multitude de fêtes & de monumens que Moÿſe établit pour conſerver à jamais la mémoire de ces grandes merveilles ?

Toutes y ont rapport, & sont comme autant de voix qui publioient aux générations les plus reculées ce que Dieu avoit fait en faveur de leurs peres. C'est ainsi que dans l'ordre civil & politique, lorsqu'on veut perpétuer le souvenir de quelques événemens importans, on leur érige des monumens, on leur consacre certains jours destinés à s'en occuper; & toutes ces époques, en constatant leur authenticité, suffisent pour les rendre toujours vivans & les remettre sous les yeux des siècles les plus éloignés. Qui oseroit ensuite contester la vérité de faits ainsi appuyés & scellés du témoignage d'une multitude de générations, on le traiteroit comme un fou & un extravagant qui a perdu les idées les plus communes de la raison & du bon sens. Vous regardez, lui diroit-on, comme faux & supposés des faits dont tant de monumens vous prouvent la vérité. Non, ce n'est pas ainsi que le mensonge s'y prend pour réaliser ses impostures. Il redoute la publicité, parce qu'il seroit bientôt dévoilé & dépourvu des titres qu'il avoit voulu usurper. Une multitude de bouches ne manqueroient pas de s'ouvrir pour déposer contre lui.

Le caractère incommunicable de la vérité est de paroître au grand jour, parce qu'elle ne craint point les yeux clairvoyans & le jugement d'une saine critique. C'est la confondre avec le mensonge, c'est la réduire à ne pouvoir jamais se faire connoître aux hommes, de prétendre ou de supposer que l'imposture puisse être revêtue des mêmes preuves, des mêmes caractères qui l'établissent & la constatent. Oui, si on peut légitimement disputer la vérité des faits de Moïse, il n'y en a plus au monde dont on ne puisse à plus juste titre combattre la certitude. Il n'en est

aucun dans l'ordre des choses humaines qui soit si bien appuyé, si authentique, & qui porte dans toutes ses circonstances autant de marques de sincérité : par conséquent les coups que le Pyrrhonisme de l'Incrédule veut porter à la vérité des faits de Moÿse, retombent nécessairement sur celle de tous les faits qui ont jamais pû exister ; si les premiers peuvent être ébranlés, tous les autres succombent & s'éroulent sous le poids de ceux-ci.

Mais pour mieux faire sentir la fermeté inébranlable des faits que Moÿse rapporte ; pour montrer combien leur certitude a de supériorité sur tout ce qui est le plus universellement reçu parmi les hommes, entrons dans quelque détail. Et d'abord, si on examine les qualités de celui qui a opéré ces merveilles, peut-on n'être pas frappé de sa candeur & de sa droiture, peut-on trouver le moindre prétexte pour suspecter sa bonne foi & son désintéressement ? Il opere, il est vrai, des merveilles inouïes, mais toute la gloire en est rapportée à celui dont il n'est que l'instrument ; tout ce qu'il fait n'a d'autre fin que d'établir le culte du vrai Dieu, son unité, que d'inculquer dans l'esprit du peuple qu'il gouverne, les grands attributs qui constituent son essence, & de graver dans ces cœurs charnels & grossiers l'idée si pure d'un Dieu invisible, d'un Dieu qui n'est qu'esprit.

Ce grand homme n'en est pas mieux traité par son peuple. Chaque jour il se voit exposé à de nouveaux dangers, à de nouvelles révoltes, qui ne servent qu'à faire éclater sa foi, sa charité & sa patience ; & ce plus doux de tous les hommes, après avoir été en butte pendant quarante ans à l'incrédulité & à la contradiction

d'un peuple toujours rebelle , lui-même se confond dans la foule de ces ingrats , qui par leur incrédulité se sont rendus indignes d'entrer dans la terre promise. Il ne dissimule point ses fautes , il en fait l'humble aveu , il se déclare en conséquence exclu de la terre promise , il emploie ses derniers momens à rappeler à son peuple les salutaires instructions qu'il leur a données ; à leur recommander une fidélité , une soumission & un attachement inviolable au Dieu qui les a conduits & comblés de tant de bienfaits ; il meurt & laisse sa postérité sans aucun établissement extraordinaire , sans aucune distinction éclatante. Est-ce là la conduite & le personnage d'un imposteur ? Si la conduite de Moïse n'est pas celle d'un homme animé de l'esprit divin, qu'on nous dise ce qu'il faut faire pour porter les caractères de l'esprit de vérité ?

Moïse est si assuré qu'on ne pourra jamais l'accuser ni le convaincre de fausseté ; que dans toutes les révoltes où ce peuple indocile se laisse entraîner , pour lui faire sentir la grandeur de son ingratitude & l'injustice de son incrédulité , il ne cesse de lui rappeler les merveilles sans nombre dont il a été témoin. Si ce peuple eût pu raisonnablement nier ou contester ces prodiges, est-ce ainsi que Moïse, cet homme si éclairé, s'y fût pris pour le ramener ? Il n'auroit fait que les animer davantage , en voulant s'autoriser de miracles dont tout le monde auroit connu la supposition. Cependant , dans toutes les séditions survenues , aucun de ces rebelles n'ose en infirmer la certitude & la vérité pour trouver un prétexte à sa révolte.

Moïse craint si peu d'être démenti en quelque tems que ce puisse être , même après sa mort ,

qu'il prend toutes les précautions possibles pour donner à ses Livres la plus grande publicité. Il ne cesse de prescrire & de recommander la lecture de ces monumens qui renferment le précis de toutes ses actions, & de toutes les merveilles qu'il s'est attribuées. Est-ce ainsi qu'un fourbe & un imposteur s'y fût pris ? Tous ceux qui ont jamais existé ont cherché à couvrir d'un religieux secret leurs fables & leurs impostures, qui n'eussent pas manqué de se dissiper à la lumière du grand jour. Mais Moïse, qui ne rapporte rien que de vrai, ne redoute point les traits de la critique la plus exacte & de la plus mordante censure. Il n'a agi qu'avec le plus grand éclat ; & comme tout le monde fait d'avance la vérité de ce qu'il écrit, il veut aussi que ses Livres soient entre les mains de tout le monde, afin que la parfaite conformité de son récit avec les événemens qui se sont passés, étant reconnue de tous, soit scellée & garantie par le témoignage d'une tradition qui en éternise la certitude. Le tems n'a fait que justifier & confirmer la sincérité des intentions de Moïse. Dans la suite de tous les âges, parmi toutes les dissensions arrivées dans le sein du peuple Hébreu, jamais on n'a vû un seul homme d'entre les Israélites qui ait prétendu s'inscrire en faux contre la vérité des miracles attribués à Moïse ; toujours ces Livres ont été sacrés pour toutes les Sectes qui ont pris naissance dans le sein du Judaïsme : les transgresseurs les plus déclarés de ses loix, ont toujours soigneusement conservé ces Livres qui les couvroient d'opprobres, en prononçant la condamnation de leur conduite ; cependant quel moyen plus efficace pour autoriser leur schisme & leur révolte, que de démasquer les illusions

de l'imposture , s'il y eût eu le moindre sujet de le faire. Mais non , dans ce long espace de siècles , personne n'a été assez hardi pour le tenter. Les dix Tribus , dans leur séparation , ont toujours religieusement conservé les Livres de Moïse ; les Samaritains qui sont venus après en ont fait autant ; des peuples si ennemis n'ont pû s'entendre pour en imposer. La parfaite conformité qu'on trouve , quant au fond & à la substance des choses , entre le Pentateuque Samaritain & celui des Juifs , démontre la fidélité & la bonne foi des deux peuples ; ce sont des témoins qui conviennent , malgré leurs inimitiés & leurs divisions ; & par conséquent la seule tradition immémoriale des faits a pu les réunir dans un même acquiescement.

Pour peu qu'on fasse attention au caractère du peuple Israélite , on est forcé de reconnoître qu'il n'y a qu'une entière évidence des miracles de son Législateur qui ait pû le déterminer à recevoir sa Loi. Comment un peuple si léger , si jaloux de sa liberté , si porté à la révolte , se seroit-il laissé conduire pendant quarante ans dans un desert affreux , se seroit-il exposé à tant de fatigues , de dangers ? Comment ce peuple dur & inflexible se seroit-il soumis à une loi aussi sévère & aussi gênante , dont toutes les infractions étoient si rigoureusement punies , si l'éclat des miracles de Moïse ne lui eût fait voir Dieu parlant en sa personne ? Ce seroit ici un prodige plus grand que tous ceux qu'on veut enlever à Moïse.

Comment enfin une pareille Loi se seroit-elle conservée dans son intégrité pendant tant de siècles parmi un peuple aussi rebelle & impatient , tandis que tous les autres peuples ont changé si

souvent leurs loix , quoique bien plus douces & plus faciles à observer ? N'est-il pas visible qu'il n'y a que la divinité de cette loi qui ait pû la garantir des revers qu'ont essuyés toutes les loix humaines , & que sans le cri de la tradition de tous les siècles , qui déposoit sans cesse pour son origine céleste , elle eût été mille fois alterée & enfin confondue & anéantie ?

Si on pese la manière dont Moïse agit & se comporte à l'égard du peuple Hébreu , peut-on avec le moindre fondement les soupçonner de s'être entendus pour tromper la postérité ? Moïse dans ces mêmes Livres , qui contiennent le récit de ses miracles , fait à son peuple les reproches les plus amers & les plus deshonorans. Il expose sans aucun ménagement toutes les infidélités, tous les crimes & les désordres dans lesquels il prétend que ce peuple est tombé ; il fait les plus terribles imprécations contre son ingratitude & son incrédulité ; il rapporte sans aucun égard les vengeances publiques & diffamantes que Dieu en a tirées ; il deshonore en particulier des familles entières par les crimes qu'il leur attribue. Trouvera-t-on ici la plus légère apparence de fraude & de complot ? Moïse se fût-il ainsi conduit , s'il eût cherché à en imposer au peuple ? N'eût-il pas au contraire cherché à le gagner , en flattant son orgueil & en dissimulant ses défauts ? Si Moïse étoit un imposteur , comment a-t-il pu faire recevoir à tout un peuple des mensonges dont on pouvoit le convaincre sur le champ , & que chacun avoit intérêt de dévoiler ? Si le peuple Hébreu s'est accordé avec Moïse pour nous tromper , comment n'a-t-il pas au moins exigé que ce législateur ne le couvrît pas de confusion à la face de toute la terre , en le déclarant coupable

de tant de crimes , & en supposant qu'il en avoit été puni par des châtimens d'autant plus injurieux qu'ils sont plus étonnans & plus surnaturels ? Un peuple , qui pour se relever aux yeux des autres , auroit voulu adopter des fictions & des mensonges , eût aisément senti que tous les prodiges que Moyse prétendoit avoir opérés sous ses yeux , ne serviroient qu'à donner des couleurs plus odieuses à la peinture qu'il fait de leur ingratitude , & qu'à mieux fonder ses reproches & ses accusations. On ne comprend plus rien dans la conduite de Moyse & des Israélites ; c'est une énigme impénétrable , dès qu'on refuse de convenir de la vérité de ses miracles ; ou plutôt n'est-il pas clair & palpable qu'il n'y a que l'évidence des miracles de Moyse & la pleine certitude des faits qu'il rapporte , qui ait pû obliger les Juifs de conserver avec tant de respect & de fidélité des Livres où ils sont si maltraités , où leur ingratitude envers Dieu est caractérisée avec des traits si noirs , ou leur infidélité future & leur réprobation sont annoncées d'une manière si capable de révolter ? A ces traits reconnoissons la sincérité d'un peuple qui nous donne une si grande preuve de son amour pour la vérité. Il s'en est rendu le témoin & le fidèle dépositaire aux dépens de ses propres intérêts. Il a si fidèlement rempli ses engagements , qu'il n'a jamais souffert la moindre altération dans les faits mêmes qui touchoient si sensiblement à l'honneur de la Nation.

Qui sont ceux qui voudroient encore , pour assurer leur foi , que les Historiens profanes eussent fait mention des merveilles que Moyse a opérées ? Eh ! quoi , notre foi devra-t-elle donc dépendre de ce que l'ignorance , la négligence ou

la politique affectée des Historiens du monde leur fait dire ou passer sous silence ? Quand Moÿse n'eût agi que par des vûes humaines, n'auroient-elles pas suffi pour l'empêcher de décrier ses Livres , en y insérant des faits publics qui n'auroient pas été certains & constans ? Or les faits dont il s'autorise ne regardent pas seulement les Israëlites , ils intéressent les Egyptiens , les habitans de la Palestine & plusieurs autres Nations voisines ; & Moÿse , dans des Livres publics , auroit osé écrire des faits que tous ces peuples eussent pû démentir ? Aucun d'eux n'a fait parvenir jusqu'à nous la moindre réclamation ; la haine que tous portoient aux Israëlites ne l'eût sûrement pas laissé s'ensevelir dans l'oubli , elle n'eût pas manqué de prendre tous les moyens nécessaires pour en conserver à jamais la mémoire. Ce silence des Historiens , bien loin donc de donner la moindre atteinte à la vérité de l'Histoire de Moÿse , ne tend au contraire qu'à la confirmer ; c'est un aveu tacite qui nous prouve que personne n'a rien eu à opposer à la vérité des événemens que Moÿse rapporte.

Au reste , ce grand homme n'a pas été inconnu aux Historiens profanes ; il a toujours été regardé dans tout l'orient & dans tout l'Univers pour le législateur des Juifs & pour l'auteur des Livres qu'ils lui attribuent. Polemon , dans son premier Livre des Histories des Grecs , fait mention de lui. Ptolomée , Mendesius , Hellanicus , Philochorus , Castor & une infinité d'autres , parlent de ce grand homme. Diodore , qui a traité avec grand soin ce qui concerne l'Histoire des Egyptiens , dit qu'il a appris de leurs Sages , que Moÿse , homme très-recommandable par sa vie , la grandeur de son génie , & très célèbre parmi

les Juifs , est le premier qui ait persuadé aux hommes de vivre sous le gouvernement des Loix écrites. Il remarque que ce Moyse étoit en si grand honneur chez les Egyptiens , qu'on lui donnoit le nom de Dieu. Porphire est obligé de convenir que Moyse a écrit plus de mille ans avant les plus anciens Auteurs. Qu'on consulte Joseph , on y trouvera une multitude de témoignages de toute espece des plus anciens Auteurs en faveur de Moyse , de ses Livres & des choses qu'ils contiennent ; on y verra les éloges qu'ils ont été forcés de lui donner. Ce seroit une entreprise superflue d'entailler ici ces témoignages ; celui de tout un peuple qui n'a jamais été démenti ni contredit , qui n'a pu être trompé ni vouloir nous tromper , est plus que suffisant pour désarmer l'incrédulité la plus opiniâtre.

Mais ce qui ruine sans ressource tous les vains prétextes de l'incrédulité , c'est le parfait accomplissement de toutes les prédictions que Moyse a faites à son peuple. Avant de mourir il leur annonce que le Seigneur marchera à leur tête pour exterminer toutes ces Nations qui occupent la terre promise , afin de les en rendre maîtres , & qu'ils la partagent entre eux. Selon la parole de Moyse , Josué entre avec les Israélites dans la terre des Chananéens , & Dieu , par une multitude de prodiges aussi nouveaux & étonnans que les premiers , les rend victorieux de tous ces peuples & maîtres de leurs pays. Comment l'incrédulité pourroit-elle affoiblir la certitude de faits aussi publics & aussi notoires ? Il faudroit être déterminé à tout nier pour contester des preuves aussi évidentes.

Moyse , vivement persuadé qu'il n'agissoit & ne parloit que par l'ordre & l'inspiration de

Deuter.
XXX.

Deuteron.
XXVII &
XXVIII.

Dieu, assure les Hébreux que tout leur réussira, qu'ils seront comblés de toutes les bénédictions du Ciel, vainqueurs de tous leurs ennemis, s'ils sont fideles à observer toutes les ordonnances de la Loi que Dieu leur a donnée par son ministère. Il leur déclare au contraire, que s'ils n'écoutent point la voix du Seigneur qui a parlé par sa bouche, & s'ils négligent d'accomplir les loix qu'il leur a prescrites, ils se verront accablés de toutes sortes de maux; toutes les malédictions dont il les charge viendront fondre sur eux; ils deviendront la proie & les malheureuses victimes de leurs ennemis. Qu'il falloit être assuré de l'autorité & de la puissance de Dieu, pour donner de pareils fondemens à ses loix & à ses ordonnances? Un imposteur auroit-il parlé aussi affirmativement; se seroit-il avisé de faire de pareilles avances? N'auroit-il pas craint avec raison que l'événement ne répondant point à ses promesses, ses mensonges ne fussent bientôt dévoilés & ses illusions dissipées? Mais Moïse ne parlant que de la part de Dieu, ne craint point d'être démenti, & les effets ont pleinement justifié que Dieu étoit garant de tout ce qu'il avoit avancé. Qu'on parcoure un peu l'Histoire des révolutions du peuple Juif, on y verra ce peuple, tant qu'il est fidele à la loi de Moïse, jouir de toutes les prospérités qui lui avoient été promises: mais aussi, dès qu'il se détourne de son Dieu pour se prostituer aux Idoles, & qu'il abandonne sa loi, il se voit accablé de tous les maux dont Moïse l'avoit menacé. Revient-il à son Dieu & à ses préceptes, aussi-tôt le Seigneur fait éclater en sa faveur la force de son bras pour le délivrer de l'oppression de ses ennemis & des maux qui l'affligent.

Ne falloit-il pas que Moÿse fût éclairé d'une lumière toute divine , pour marquer en termes si formels la vengeance terrible que Dieu devoit exercer si long-tems après contre les infidélités de son peuple ? *Le Seigneur* , dit Moÿse , *vous réduira à aller vous & votre Roi , que vous aurez établi , chez une Nation que ni vous ni vos peres ne connoiffiez pas.* Ce qui s'est exécuté à la lettre lorsque Nabuchodonosor transféra le peuple Juif & Sedécias son Roi à Babylone , où Jechonias avoit déjà été emmené captif,

Deuter.
XXV.

Enfin , ce qui donne à toutes ces preuves un dernier degré d'évidence , c'est l'accomplissement si visible de la prophétie de Moÿse sur la ruine totale & la dispersion du peuple Juif , sur sa réprobation & la vocation des Gentils. Moÿse éclairé de l'esprit de Dieu , prévoyant que ce peuple dur & inflexible , qui avoit toujours été rebelle à la voix du Seigneur , se détourneroit des voies qu'il lui avoit prescrites pour en suivre de dépravées ; qu'il se prostituerait aux Dieux étrangers qu'on adoroit dans le pays dont il alloit être mis en possession , qu'il violeroit l'alliance que Dieu avoit faite avec eux , Moÿse leur annonce qu'ils se trouveront enfin surpris d'une multitude de maux. Il leur prédit que le Seigneur appellera contre eux d'un pays éloigné une Nation qui viendra fondre sur eux comme un Aigle. Elle vous tiendra , leur dit-il , assiégés dans toutes vos villes , jusqu'à ce qu'elle ait renversé les murailles les plus hautes & les plus fortes , dans lesquelles vous mettiez toute votre confiance. Dans l'extrémité de la misère où vous réduira l'ennemi qui vous assiégera , vous mangerez le propre fruit de vos entrailles . . . vous serez réduits à une poignée d'hommes méprisables , après avoir été aussi nom-

Deuterom.
XXV. 11.

breux que les étoiles du Ciel ; le Seigneur vous dispersera parmi tous les peuples , d'une extrémité de la terre jusqu'à l'autre , vous ne pourrez même vivre tranquilles au milieu de ces Nations , votre pied ne posera nulle part en assurance , & le Seigneur fera que votre cœur sera toujours agité, vos yeux languissans & votre ame plongée dans la tristesse. Vous avez abandonné , ajoute-t-il dans son célèbre Cantique , le Dieu qui vous a engendrés ; vous avez oublié le Seigneur qui vous a créés ; il l'a vu , & dans son indignation il a dit : je leur cacherai mon visage & je verrai ce qu'ils deviendront. C'est une race pervertie ; ce sont des enfans infidèles ; ils m'ont piqué de jalousie en adorant ceux qui ne sont pas des Dieux ; ils m'ont irrité par le culte de leurs Idoles ; & moi à mon tour , je les piquerai de jalousie , en appelant à leur place un peuple qui n'étoit point mon peuple ; je les irriterai en leur substituant une Nation insensée. En faut-il davantage pour reconnoître que Moysé étoit un homme de Dieu & un grand Prophète ?

Tous les efforts de l'incrédulité ne pourront jamais affoiblir la force & l'éclat de cette preuve. Nous sommes encore témoins du fidele accomplissement de la Prophétie de Moysé. L'état où nous voyons les Juifs depuis dix-sept siècles en montre la divinité sans aucune réplique. L'histoire de la ruine de Jérusalem par Tite & l'armée Romaine , étoit déjà faite par Moysé plus de quinze cens ans avant l'événement. Toutes les circonstances de cette affreuse désolation sont exactement marquées dans sa prédiction. Elle est essentiellement liée à tout ce qu'il a dit & fait , à la loi qu'il a donnée au peuple Juif. C'est à cause de ses infidélités , de ses désobéissances à cette loi , qu'il lui annonce que tous ces maux doivent

doivent fondre sur lui. Or il n'y a que Dieu qui ait pu faire prédire à Moïse de pareils châtimens, des choses si étonnantes, si éloignées & si bien circonstanciées ; il n'y a que lui qui ait pu leur procurer un accomplissement aussi ponctuel. Ce point seul suffit donc pour assurer la divinité de tous les autres, & pour prouver d'une manière invincible que Moïse étoit l'envoyé de Dieu & son Ministre.

L'incrédule ne pourra dire avec la moindre vraisemblance, que toutes ces prophéties de Moïse ont été faites après coup, & ajoutées à ses Livres. Elles ne pourroient l'avoir été qu'après l'événement qu'elles annoncent ; mais l'état où les Juifs se trouverent alors, ne leur permettoit pas de penser à faire une pareille addition. La multitude des exemplaires de leurs Livres répandus partout par la traduction qui en avoit été faite plusieurs siècles auparavant, leur rendoit l'entreprise impossible. Il eût fallu que les Juifs se fussent entendus avec les Chrétiens déjà en possession de leurs Livres : or ils en étoient trop ennemis pour avoir formé avec eux un pareil complot ; & par la même raison les Chrétiens ne peuvent avoir fait de pareilles additions aux Livres des Juifs, parce que le suffrage & le consentement des Juifs leur eût été absolument nécessaire pour l'entreprendre avec succès. D'ailleurs les prédictions de la conservation & du retour des Juifs, qui sont jointes dans les Livres de Moïse à celles de leur ruine & de leur dispersion, prouvent évidemment que les unes & les autres viennent de la même source. Si après la ruine du peuple Juif, on eût ajouté aux Livres de Moïse la prédiction qui la concerne, on n'eût pu y insérer celle de leur conservation & de leur rappel, puisqu'il n'y avoit qu'une longue suite de

siècles qui pût apprendre quel seroit le sort de ce peuple infortuné, & que lors de sa dispersion, sans une lumière prophétique, on ne pouvoit prévoir qu'il subsisteroit au milieu de tant de désastres qui devoient naturellement l'anéantir. Par conséquent, comme on ne peut dire que les Prophéties de la conservation & du rappel du peuple Juif aient été faites après coup, il ne peut y avoir le moindre fondement de supposer que celles de sa ruine & de sa désolation aient été faites après l'événement.

Indépendamment de toutes ces preuves si décisives, combien d'autres d'un genre différent ne nous fournissent pas les Livres de Moïse ? Ce grand homme est sans contredit le plus ancien Auteur que nous connoissons. Il vivoit bien des siècles avant ces hommes illustres, qui ont rendu la Grèce si célèbre par les Sciences & les Arts. Il étoit plus de quatre cens ans avant Homère, neuf cens avant Pythagore, & plus d'onze cens avant Socrate, Platon & Aristote. Il n'a pu par conséquent tirer aucun secours ni aucunes lumières de l'antiquité profane ; où avoit-il donc puisé cette science profonde qui se fait admirer dans ses Livres, & qui est si supérieure à toutes les productions des plus grands génies qui aient paru après lui ? Où avoit-il appris cette Poésie si noble & si majestueuse, qui nous ravit & nous enleve dans ses Cantiques ? D'où avoit-il emprunté cette éloquence si sublime, mais si naturelle, qui étonne dans ses écrits ? Elle n'a rien de recherché ni d'affecté ; & tandis que les hommes ordinaires cherchent l'éloquence, ici c'est l'éloquence qui suit cet homme divin, sans même qu'il y pense. La grandeur & l'élévation de ses pensées donne à ses paroles une dignité, une énergie qu'on

ne peut se laisser d'admirer. Tout cela est accompagné d'une simplicité qui annonce l'esprit de vérité parlant par la bouche de Moÿse. Les Payens eux-mêmes ont été frappés de ces grands traits qui éclatent dans les Livres du Législateur des Juifs.

Mais ce n'est encore là qu'une légère partie des sujets d'admiration que ces Livres nous présentent. Avec quelle sagesse, quelle merveilleuse proportion les loix que Moÿse donne aux Juifs ne sont-elles pas digérées ? Peut-on n'en être pas étonné ? Il embrasse tout, la Religion, les mœurs, la Police, toutes les actions publiques & particulières, tout ce qui est nécessaire pour former & maintenir la société des hommes entr'eux & des hommes avec Dieu ; & cependant tout y est si bien réglé, tout y est ordonné si à propos, qu'il n'a jamais fallu y faire la moindre addition, le moindre changement. Moÿse éclairé de l'esprit de Dieu avoit tout prévu : dans aucun tems on ne s'est vu obligé de faire de nouvelles loix qui expliquassent, modifiassent ou abrogeassent celles de Moÿse ; jamais on n'a eu besoin de suppléer à son Code. Les Juges, les Rois & les Princes qui ont eu plus de zèle & d'amour pour la justice, n'ont eu autre chose à faire que de tenir la main à l'exécution de ce qu'avoit prescrit Moÿse, pour conserver ou rétablir par-tout le bon ordre. Reconnoît-on ici l'ouvrage d'un homme qui n'a agi que par son propre esprit ? Où sont-ils ces Législateurs, qui par les seules lumières de leur raison, ont pû atteindre à ce haut degré de perfection ? Que de vuides & de défauts importants dans les loix des plus célèbres ! Les Numas, les Solons, les Lycurgues & tous les autres, nous fournissent continuellement des preuves de la foiblesse &

des ténèbres de l'esprit humain ; ses vûes sont trop courtes pour tout prévoir , pour parer à tous les inconvéniens. Souvent pour remédier à un mal , il ne fait qu'en causer un autre plus funeste ; en un mot , il ne sçauoit former des loix qui ne soient qu'une fidelle expression de la Justice souveraine. Ce caractère ne convient qu'à Dieu seul , qui étant par sa nature la loi éternelle & immuable , peut aisément sauver tous les droits ; lui seul ayant tous les hommes présens , tous les siècles devant lui , peut tellement tempérer les loix qu'il donne , que les intérêts de tous les âges , de tous les tems , y soient parfaitement ménagés & conciliés. Or comme tous ces grands caractères se trouvent admirablement réunis dans les loix de Moyse , concluons donc qu'elles ne peuvent avoir que Dieu pour Auteur.

Si de-là nous passons au fond des choses qui composent les Livres de Moyse , combien n'y trouverons-nous pas encore de marques de divinité ? Tandis que nous voyons la vérité altérée de toutes parts , ou défigurée par les monstrueuses erreurs que les hommes y ont mêlées , par les fictions & les fables qu'ils y ont ajoutées ; Moyse le plus ancien Auteur qui soit au monde , nous ramene par une suite d'événemens précis & naturels au principe de toutes choses ; il nous apprend d'une manière claire & simple la véritable origine de tous les êtres ; il nous développe avec une netteté merveilleuse tous ces profonds mystères sur lesquels les hommes se sont égarés si long-tems , qui regardent notre nature , notre première destination , la cause de notre châte & de nos misères , les moyens qui peuvent y apporter remède , la fin où nous devons tendre , les routes que nous devons tenir pour y arriver.

Peut-on rien de plus grand & de plus élevé au-dessus des pensées humaines , que l'idée que Moyse nous donne de l'Être suprême ? Le Dieu que Moyse propose aux Israélites pour objet de leurs adorations, n'est point semblable à ces divinités vicieuses & imparfaites que le reste de la terre adoroit. Il est unique, il est parfait, il est infini, il est saint & la sainteté même, il déteste le crime, il le punit toujours; il ne commande que la vertu, il ne récompense qu'elle. Il n'est pas ce Dieu impuissant & dépendant, pour agir, d'une infinité de causes que les Philosophes ont imaginées. Le Dieu de Moyse & des Juifs n'a besoin que de lui-même pour faire tout ce qu'il veut; rien n'existe que par lui: il dit & tout est fait. Il ne produit point ses œuvres par nécessité & comme à l'aveugle; mais il agit avec une souveraine liberté, avec poids & mesure; il commence quand il lui plaît, & n'ayant d'autre guide que sa volonté, toujours maître de son action, il la termine quand & où bon lui semble. Unique principe de tous les êtres, il est l'ame & la source de leur fécondité; sans lui, toujours stériles, ils se replongeroient bien-tôt dans le néant. S'il établit entre les différentes parties de la nature un ordre & une dépendance qui font éclater sa sagesse, il peut toujours, à son gré, troubler & renverser ces loix primitives qu'il y a établies, les suspendre & en interrompre le cours pour réveiller les hommes de leur assoupissement, & leur faire entendre sa voix, en tirant le rideau de la nature qui le cacheoit. Il n'est pas un oisif spectateur de ce qui se passe dans le monde; l'Univers entier est toujours sous sa main, toujours assujetti à sa puissance qui le conserve, toujours gouverné par sa sagesse qui

en dispose tous les événemens , & qui malgré toute la résistance & l'opposition des hommes , les conduit avec une force admirable à l'exécution de ses desseins.

Voilà le Dieu que les Livres de Moÿse nous proposent pour l'objet de notre culte & de nos adorations. Qu'y découvre-t-on qui ne soit conforme aux plus pures idées de la raison ? Trouvera-t-on par-tout ailleurs une Philosophie aussi sublime ? Sont-ce là des principes sortis *du sein du plus furieux fanatisme* , ou plutôt de pareils principes sont-ils capables d'enfanter le fanatisme ?

Les règles des mœurs que Moÿse prescrit aux Juifs , sont parfaitement dignes des grandes idées qu'il leur donne de la divinité. Tout se réduit à ces deux grands préceptes : aimer Dieu souverainement , de tout son cœur , de toute son ame , & son prochain comme soi-même. La multitude des autres préceptes se rapporte définitivement à ces deux principaux, qui en sont comme le terme & la fin. Toute la loi en découle & en dépend ; elle n'est qu'un détail exact & circonstancié des différens points qui s'y rapportent.

Les loix cérémonielles que Moÿse donne aux Juifs , leur rappellent par-tout la grandeur , la majesté & la sainteté du Dieu qu'ils adorent. Elles sont destinées , aussi-bien que les Fêtes , à élever l'ame à Dieu , à ranimer en elle les sentimens d'adoration , d'amour , de dépendance qu'elle doit à son Dieu , à exciter sa reconnoissance en lui rappelant le souvenir des bienfaits qu'elle en a reçus.

Ces loix sont multipliées , parce que ce peuple dur & rebelle avoit besoin d'être retenu dans le culte du vrai Dieu par une multitude de chaînes qui le liaient à son service , parce qu'encore

terrestre & charnel, il falloit lui représenter un même objet sous un grand nombre de formes, pour le lui inculquer & fixer son inconstance; mais que ces loix étoient pleines de sens pour ceux qui en sçavoient pénétrer l'esprit & l'objet! Ils y découvroient par-tout le beau modèle qui avoit été montré à Moïse sur la montagne, qu'il avoit si bien exprimé & représenté dans tout le culte, les sacrifices & les cérémonies de la Loi. Toutes ces choses étoient pour les Israélites spirituels comme une ébauche & un crayon de la grande œuvre du Messie, & des mystères qui devoient s'accomplir en sa personne. Elles les entretenoient dans l'attente & le desir de sa venue. Elles servoient à les y préparer, & étoient pour eux un aiguillon qui les pressoit sans cesse de hâter par leurs soupirs l'heureux moment qui devoit dissiper les ombres qui le cachotent.

C H A P I T R E I V.

Quelles sont les vûes que la sagesse divine s'est proposées dans le choix du peuple Juif & la Religion qu'elle lui a donnée. Les miracles opérés & les prophéties faites parmi ce peuple dans les différens âges, nouvelle preuve de la divinité de la mission de Moïse & du culte qu'il a établi.

RIEN n'étoit plus sage & mieux ordonné que cette conduite de Dieu à l'égard de son peuple; il l'a gouverné comme un homme qui passe par différens âges & par divers degrés, par l'enfance avant d'arriver à la plénitude de l'homme

parfait, par les élémens des ſciences, pour parvenir à des connoiſſances plus ſublimes. Cette ſucceſſion étoit néceſſaire à l'homme, pour lui faire ſentir le beſoin qu'il avoit de Jeſus-Chriſt & de ſa grace. Dans le premier âge il eſt forcé de reconnoître ſon ignorance & ſes ténèbres par les égaremens qui en naiſſent. Dans le ſecond âge, qui eſt celui de la loi & de la lumière, il comprend quelle eſt l'étendue de ſa foibleſſe, par l'impuiffance de ſes efforts pour faire le bien que la loi lui ordonne, pour réſiſter au mal qu'elle lui défend. Toujours vaincu par le péché, qui s'eſt ſervi de la loi même pour exercer ſur lui un empire plus tyrannique, l'homme eſt forcé d'accourir à ſon Libérateur, pour triompher des ennemis de ſon ſalut.

En attendant l'entière exécution de ces profonds deſſeins, Dieu ſe ſert du peuple Juif & de tout ce qui lui arrive pour figurer & annoncer les grandes merveilles qu'il doit un jour opérer parmi les vrais enfans de la promeſſe. Ce peuple eſt dans tous ſes états comme un grand Prophète du règne futur du Meſſie & des choſes étonnantes qui devoient ſe paſſer dans l'établiſſement & la durée de ſon Eglife. C'eſt par lui que la ſageſſe divine prépare de loin les voies à la ruine de l'Idolâtrie & du polythéiſme; avant d'enrichir les hommes des biens ſpirituels qu'il leur réſerve, il leur montre dans la conduite qu'il tient ſur le peuple Hébreu, qu'il eſt également maître des biens temporels, & il confond d'avance l'erreur des Payens, à qui les démons qu'ils adoroient avoient perſuadé qu'ils distribuoiſent en Souverains les biens de la terre, qu'ils rendoient à leur gré les hommes & les états heureux ou malheureux. Par-là, ce Dieu, qui devoit un jour ſ'anéantir dans le myſtère de l'In-

carnation , montrait d'avance que sa pauvreté future seroit parfaitement volontaire ; qu'il avoit entre ses mains ces mêmes biens qu'il rejetteroit, pour en inspirer le mépris à ses Disciples. Il apprenoit aux hommes que la foiblesse qu'il seroit paroître un jour , soit dans sa Personne , soit dans la formation de son Eglise , ne viendrait point d'impuissance , mais cacheroit au contraire une force invincible. Car s'il eût voulu armer les Chrétiens & combattre visiblement pour eux , comme il avoit fait en faveur de Moÿse , de Josué , d'Ezechias , des Machabées ; quel peuple eût pu leur résister , quel Royaume n'eût pas été contraint de leur céder ?

Telles sont les fins principales que Dieu s'est proposées dans le choix qu'il a fait du peuple Juif pour le rendre le dépositaire de sa loi , de son culte & de ses promesses ; tout y est marqué au coin de la Divinité. Nous avons vû les preuves qui nous attestent & nous garantissent que Moÿse n'a agi , parlé & écrit que par l'ordre & l'autorité de Dieu même. Mais quelle nouvelle force ne reçoivent pas toutes ces preuves , si on y ajoute encore les miracles & les prophéties qu'ont faits après lui les Prophetes qui lui ont succédé ? Ils ont tous une liaison essentielle ; les derniers rappellent les premiers & servent à les confirmer. Tout est destiné à établir la divinité de la Religion des Juifs & celle des Livres qui la contiennent. Tous les Prophetes qui ont suivi Moÿse , tous les Ecrivains sacrés se sont faits gloire d'être ses Disciples. Tous ceux qui ont prophétisé ou opéré des miracles , n'ont cessé de réclamer en faveur de la loi de Moÿse ; elle étoit comme le fondement sur lequel ils travailloient , & le centre où ils ramenoient tout.

Or, comment pourroit-on contester la vérité & l'authenticité de ces miracles & de ces Prophéties ? Les faits de Josué, d'Elie, d'Elisée, ceux arrivés sous Ezéchias, la ruine miraculeuse de l'armée de Sennacherib, annoncée par Isaïe, les vengeances éclatantes que Dieu tira de ceux qu'Antiochus avoit envoyés pour piller le Temple, les victoires miraculeuses des Macchabées, & tant d'autres prodiges aussi publics & aussi constans, qui forment une chaîne non interrompue de témoignages divins en faveur de la Religion des Juifs, peuvent-ils être révoqués en doute avec la moindre vrai-semblance ? La plupart tiennent aux Nations étrangères qui avoisinoient les Juifs ; elles y avoient un intérêt personnel, leur honneur & leur réputation s'y trouvent compromis ; ceux qui rapportent ces faits miraculeux les prennent à témoin de leur vérité par la manière dont ils les racontent. Ainsi à la défaite miraculeuse de l'armée de Sennacherib, l'Historien sacré assure que le prodige fut connu de toutes les Nations voisines, & que l'éclat en fut si grand qu'on vint de toutes parts offrir des sacrifices à Jérusalem, & faire des présens au Roi Ezéchias, pour le féliciter d'une délivrance si extraordinaire. Depuis le schisme des dix Tribus, comment les deux qui restoit attachées au vrai culte, auroient-elles pû attribuer à leur Communion des miracles & des prodiges de toute espèce, sans être aussi-tôt démenties par la Société schismatique, si les faits n'eussent pas été d'une notoriété & d'une certitude inébranlable ? Les Schismatiques avoient tout l'intérêt possible pour dévoiler l'imposture & confondre le mensonge s'il y en avoit eu. Les miracles dont les deux Tribus autorisoient leur culte, portoient

directement contre celui des dix, & tendoient absolument à en démontrer la fausseté. Jamais les dix Tribus n'ont osé attaquer la certitude des miracles dont les deux Tribus se glorifioient ; & enfin , après la captivité de Babylone , tous les Juifs s'étant réunis dans l'unité d'un même culte, tous unanimement ont concouru à attester la fidélité des Livres qui font le récit de ces miracles.

Les prophéties donnent encore une nouvelle force à toutes ces preuves. En effet, si on ne peut contester qu'à l'appui de tant de miracles opérés dans le cours & la durée de la Religion des Juifs , se sont jointes des prophéties de tout genre & de la dernière évidence ; que peut-on désirer de plus pour être assuré de la vérité des miracles auxquels ces prophéties sont unies , & de la divinité du culte qu'ils autorisent ? Or sans nous arrêter ici à ce détail immense de prophéties particulières qui étoient comme autant de garans des prophéties générales, mais dont l'événement étoit réservé à des tems plus éloignés , comment pourroit-on contester la certitude des prophéties qui regardent la prise de Jérusalem par l'armée de Nabuchodonosor , la captivité de Babylone , sa durée , les moyens dont Dieu devoit se servir pour la faire cesser , rebâtir le Temple & rétablir le peuple Juif dans son premier état ? Isaïe , Jérémie , Ezechiel , avoient fait l'Histoire de tous ces grands événemens , avant qu'ils eussent la moindre apparence. Isaïe avoit prédit à Ezéchias que ces grands trésors qu'il venoit de montrer avec ostentation aux Ambassadeurs du Roi de Babylone , seroient transportés à Babylone , & que les Princes de son sang y seroient emmenés Captifs. Cependant le Roi de Babylone étoit alors l'ami & l'allié d'Ezéchias.

Jérémie s'étoit attiré les plus grandes perſécutions par les malheurs qu'il annonçoit à la Ville, à ſes Habitans & au Temple. Tous s'en mocquoient ; une foule de faux Prophetes entretenoit le peuple Juif dans des eſpérances folles & trompeuſes. Cependant, pour rendre indubitable la vérité de ſes prophéties ſur Jérusalem, Jérémie prédit que toutes les Nations voiſines des Juifs ſeront aſſujetties à Nabuchodonosor. Il décrit toutes les conquêtes que doit faire ce Prince avant de pénétrer à Jérusalem, afin que, loſqu'on verra les premières prophéties ſ'accomplir, on n'ait plus aucun prétexte de douter de la vérité des autres. Ezéchiél avoit annoncé toutes les circonſtances du ſiége, ſa durée, la famine épouvantable qui régneroit dans la Ville, les efforts inutiles de Sédécias pour échapper au vainqueur. Les momens arrivèrent ; toutes les Nations voiſines des Juifs furent ſubjuguées par Nabuchodonosor, comme l'avoit annoncé Jérémie ; Jérusalem à ſon tour fut priſe, pillée & ſaccagée ; les Juifs, avec Sédécias leur Roi, furent emmenés captifs à Babylone, & les faux Prophetes furent confondus, comme les vrais Prophetes l'avoient prédit.

En vain les Juifs dans leur déſolation veulent-ils chercher un aſyle en Egypte pour éviter le joug de Nabuchodonosor ; Jérémie leur annonce qu'ils ſortent du plan de Dieu, qu'ils s'oppoſent à ſes deſſeins & qu'ils ne trouveront ni paix ni repos en Egypte, parce que le Roi de Babylone ſ'en rendra maître, & ſa parole ſ'accomplit à la lettre. Mais tous ces Prophetes, en annonçant ſi clairement les maux qui devoient fondre ſur Jérusalem & les Juifs, avoient auſſi marqué avec la même netteté leur délivrance & leur

retour. Qu'il est beau d'entendre Isaïe deux siècles avant l'événement, appeller par son nom le libérateur que Dieu doit susciter aux Juifs. Ce Prophète éclairé d'une lumière toute divine, qui avoit vû la gloire de Nabuchodonosor & son orgueil insensé long-tems avant sa naissance, avoit aussi prédit sa chute soudaine & celle de son Empire. Il voit déjà Cyrus s'avancer vers Babylone, ses portes s'ouvrir devant lui, ses barrières se briser à son arrivée. Le terme de cette grande révolution est fixé par Jérémie à 70 ans, après lesquels Babylone sera détruite de fond en comble. Isaïe déclare qu'elle ne sera jamais rebâtie, que ses ruines ne pourront désormais servir qu'aux bêtes & aux serpens, que le lieu qu'elle occupe sera couvert d'un marais, & que le Seigneur en abolira jusqu'aux moindres vestiges. Prédiction si fidèlement accomplie, que personne ne pourroit aujourd'hui fixer le lieu où Babylone étoit autrefois située.

Daniel captif à Babylone, où sa sagesse & sa piété le faisoient révéler des Rois Infidèles, découvre & explique à Nabuchodonosor le songe qu'il a eu. Il annonce à ce Prince quatre grandes monarchies qui doivent se succéder, & dont les premières doivent être détruites par les suivantes. Il décrit dans le plus grand détail les conquêtes rapides d'Alexandre le Grand, qui renverse l'Empire des Medes & des Perses. Il prédit qu'Alexandre mourra sans fils qui lui succède, & que son Empire sera divisé en quatre grandes parties. Il marque clairement les persécutions qu'Antiochus, un de ses successeurs, fera souffrir aux Juifs, les abominations qu'il introduira dans le lieu saint, & les vengeances que Dieu exercera contre ce Prince impie. Il fixe le

nombre des années qui reſtoient juſqu'à la vente du Meſſie dont il annonce les ſouffrances , la mort , & toutes les ſuites. Tous les autres Prophetes , & ſurtout Iſaïe , ont parlé ſi clairement de Jeſus-Chriſt , & décrit d'une manière ſi exacte & ſi circonſtanciée toutes les actions de ſa vie , qu'ils ſemblent être plutôt ſes Hiſtoriens que ſes Prophetes. Nous l'avons déjà aſſez prouvé (a).

(a) La foi de toutes ces prophéties ſe trouva ſi bien établie parmi le peuple Juif au retour de ſa captivité , qu'il ne lui fut plus poſſible d'héſiter. Tant de prophéties , dont il avoit vu un accompliſſement ſi précis & ſi merveilleux , avoient fait ſur lui une ſi vive impreſſion , qu'il ne pouvoit plus douter que le reſte ne s'accomplit en ſon tems avec la même fidélité. En effet , ſi les Juifs avoient vû tomber ſur eux tous les fléaux de la vengeance divine , ſelon les oracles de leurs Prophetes ; ils avoient vu auſſi , ſelon ces mêmes oracles , la ruine & la déſolation de Samarie , de l'Idumée , de Gaza , d'Aſcalon , de Damas , des villes des Ammonites & des Moabites leurs ennemis implacables. L'Atrêt que Dieu avoit prononcé par ſes Prophetes contre Tyr , la maîtrefſe de la mer , contre Thanis , Memphis , contre Thèbes à cent portes , contre Ninive , ville capitale des Rois d'Affyrie , les perſécuteurs continuels de ſon peuple , & enfin , contre la ſuperbe Babylone , victorieuſe de toutes les autres , & enrichie de leurs dépouilles ; tous ces Arrêts avoient eu leur pleine & entiere exécution , & les Juifs l'avoient vûe avec admiration. Tout ce qui leur arrivoit chaque jour n'étoit qu'un perpétuel développement des oracles que l'Esprit Saint avoit rendus au milieu d'eux. Si rétablis dans leur terre après la captivité , ils jouirent pendant trois cens ans d'une paix profonde ; ſi leur Temple fut révééré & leur Religion honorée dans tout l'orient ; ſi enfin leur paix fut troublée par leurs diſſenſions ; ſi ce ſuperbe Roi de Syrie fit des efforts inouis pour les détruire , ſ'il prévalut quelque tems , ſi un peu après il fut puni , ſi la Religion Judaïque & tout le peuple de Dieu fut relevé avec un éclat plus merveilleux que jamais , & le Royaume de Juda accru ſur la fin deſtems par de nouvelles conquêtes ; toutes ces choſes étoient écrites dans leurs Prophetes , tout y étoit marqué , juſqu'au tems que devoient durer les perſécutions , juſqu'aux lieux où ſe donnerent les combats , juſqu'aux terres qui devoient être conquiſes. Il n'eſt pas étonnant après cela que ce peuple ait conſervé tant d'attachement pour ſes anciennes prophéties depuis ſon retour.

Si nous parcourions ainsi tous les Prophetes, combien de preuves claires & évidentes n'y trouverions-nous pas de leur inspiration ? Mais il suffit, pour remplir notre objet, de démontrer à l'Incrédule qu'il y a eu dans le sein de la religion des Juifs, des Prophéties dont on ne peut contester légitimement ni la certitude ni la divinité ; celles que nous venons de rapporter sont sans contredit de ce nombre.

Que pourroit en effet opposer l'Incrédule à l'évidence de toutes ces Prophéties ? Il ne lui reste d'autre moyen d'échapper, que de prétendre qu'elles ont été fabriquées après coup & supposées après l'événement. Mais avec quel fondement pourra-t-on accuser ainsi de fausseté tout un peuple qui a toujours religieusement conservé ces prophéties, sans jamais y souffrir la moindre altération ? S'il est permis d'user d'aussi vains prétextes pour se débarrasser des faits qui nous incommodent ; quelle tradition, quelles pièces, quels monumens, tant sacrés que profanes, pourront être irréfragables parmi les hommes ? En vain leur vérité aura-t-elle été confirmée par le témoignage & la tradition d'une longue suite de siècles ; en vain tout un peuple, dont la bonne foi & la sincérité n'ont jamais souffert la moindre atteinte, déposera-t-il d'âge en âge pour leur vérité ; il sera néanmoins encore permis de nous dire sérieusement, sans preuves & sans raison, que ces Livres sont autant de pièces fausses & supposées, autant de productions de l'imposture. Une pareille défaite ne mérite assurément que du mépris, elle est digne de ces hommes qui, pour combattre la Religion, déposent tous les caractères de l'homme raisonnable. Dans une affaire de la plus légère importance

on rougiroit de se décider par des motifs aussi peu solides que ceux qui fixent l'esprit de nos Incrédules dans l'affaire si importante de la Religion.

Avec quelle ombre de raison pourroit-on accuser les Juifs d'avoir composé , après les évènements , les prophéties qui les annoncent ? Ne portent-elles pas par-tout les traits & les caractères de leur bonne foi ? Tous les livres des Prophetes sont remplis de détails infinis des prévarications & des infidélités du peuple Juif. Leurs annonces regardent en grande partie les châtimens & les vengeances que Dieu devoit exercer contre ce peuple ingrat. Ils contiennent un récit fidele des persécutions de toute espece (a) que les Prophetes ont eu à souffrir d'un peuple qui supportoit impatiemment la vérité qu'on lui annonçoit. Comment peut-on donc dire ensuite que ces li-

(a) Presque tous les Prophetes ont été persécutés , presque tous ont souffert dans l'exercice de leur ministère. On voit Elie & Elisée toujours menacés & obligés de fuir. Isaïe a été sans cesse exposé au mépris du peuple & des Rois , qui à la fin , comme porte la tradition constante des Juifs , l'ont immolé à leur fureur. Zacharie , fils de Joïada , a été lapidé. Jérémie & Baruch ont été continuellement en butte à la contradiction de leurs freres ; les maux qu'ils ont eu à souffrir étoient continuels & inexprimables. Ezechiel n'est nourri que d'un pain de douleur. Daniel , toujours l'objet de l'envie de ses ennemis , est deux fois livré à la fureur des lions. Michée est la victime de l'imposture des faux Prophetes. Tous en général ont été contredits & maltraités ; tous n'ont recueilli de leurs prédictions que des tribulations & des angoisses. Quels préjugés en faveur de la divinité de leur mission & de leurs Propheties ! Qui pouvoit les soutenir au milieu de tant d'épreuves , si ce n'est la force supérieure de l'Esprit divin qui les animoit & les faisoit parler ! Des imposteurs auroient-ils voulu faire un pareil personnage ? Qui auroit pû les y engager ? Qu'y avoit-il à gagner pour cette vie ? Concluons donc que la conduite qu'ont tenue les Prophetes ne convient qu'à des hommes qui n'ont ici-bas d'autres intérêts que ceux de la vérité , d'autres espérances que celles des biens éternels.

vres ont été fabriqués par des imposteurs après l'événement des choses qu'ils annoncent ?

Qu'on nous dise ce qui a pu porter les Juifs depuis leur ruine & l'établissement de la Religion chrétienne , à rendre un témoignage si persévérant à la divinité de leurs livres ? L'état où ils se trouvoient réduits , les avantages que les Chrétiens n'ont cessé de tirer contr'eux de leurs propres livres , auroient dû sans doute les déterminer à les abandonner & à en reconnoître la fausseté , si par une tradition certaine & constante , reçue de leurs peres comme ceux-ci l'avoient reçue de leurs ancêtres , en remontant jusqu'à l'origine des livres , ils n'eussent été parfaitement convaincus de leur divinité & de la vérité de ce qu'ils contiennent.

Enfin , ce qui détruit sans ressource tous les subterfuges de l'Incrédule , c'est l'accomplissement si manifeste de tant de prophéties , qu'on ne peut en aucune manière prétendre avoir été composées après l'événement. Les caractères du Messie , l'établissement de la Religion chrétienne , la conversion des Gentils , la ruine de Jérusalem , la réprobation du peuple Juif , sa dispersion & sa conservation , tous ces points ont été clairement prédits & annoncés par les Prophetes , comme nous l'avons déjà fait voir ; qui pourroit donc accuser ces prédictions d'avoir été faites après l'événement ? Les livres des Juifs déjà répandus par tout , n'étoient plus susceptibles de changemens & d'additions ; & d'ailleurs , pour composer après coup ces nouvelles prophéties , il n'eût pas suffi de voir les prémices des événemens qu'elles annoncent , il eût fallu être assuré des suites qu'ils auroient , de leur consistance & de leur durée. Chaque jour devoit ré-

pondre de leur accompliſſement ; ainſi , ſans une lumière divine on n'eût pû prévoir la perpétuité de la Religion chrétienne : ſans une lumière divine on n'eût pû , lors de la ruine de Jérusalem , annoncer que le temple & le culte Judaïque étoient détruits ſans reſſource , que les Juifs qui alloient être diſperſés parmi toutes les Nations , y ſeroient conſervés pour être toujours un peuple viſible & ſubſiſtant. Enfin la haine implacable des Juifs pour les Chrétiens , diſſipe juſqu'au moindre ſouſçon. S'ils euſſent laiſſé insérer dans leurs livres les prophéties dont nous avons parié , ils auroient fourni des armes contre eux-mêmes ; & les efforts qu'ils n'ont ceſſé de faire , pour détourner à des ſens étrangers toutes ces prophéties , montrent évidemment qu'il n'y a que l'aſſurance de leur divinité qui ait pû les contraindre de les reſpecter & de déposer en leur faveur.

Après tant de preuves , comment pourrions-nous refuſer de croire aux prophéties dont l'accompliſſement nous a précédés , & à celles dont l'événement juſtifiera dans la ſuite l'exactitude & la vérité ? Ce qui ſ'accomplit chaque jour , eſt pour nous un ſûr garant de ce que nous ne pouvons plus voir & de ce que nous ne voyons pas encore. Quel prodige d'aveuglement & de folie ! Quel inflexible entêtement de reſuſer croyance à ces livres , qui ont annoncé ſi clairement la foi de l'Univers ! *Quis itaque , niſi mirabili dementiâ cœcatus , aut mirabili pertinaciâ durus ac ferreus nolit habere ſacris litteris fidem , quæ totius orbis prædixerunt fidem.* Puisque les choſes que vous voyez de vos propres yeux ont été prédites ſi long-tems avant l'événement , & ſe trouvent ſi exactement accomplies ; ô reſtes d'infidélité , rougiſſez enfin à la vûe des choſes dont vous êtes

Auguſt.

témoins , afin que vous puissiez croire celles que vous n'avez pû voir ! *O reliquiae infidelitatis , ut eredatis quæ non videtis , iis erubescite quæ videtis !*

August.

CHAPITRE V.

Réponse aux objections de l'Incrédule contre la certitude & l'autorité des prophéties.

MAIS Rousseau ne rougit point de nous dire » qu'aucune prophétie ne sçauroit faire autorité pour lui. » Et pourquoi, lui demande l'inspire prétendu qu'il introduit sur la scène « ? Par ce que , répond Rousseau , qui fait le personnage d'un soi-disant raisonneur , pour qu'elles » le fissent , il faudroit trois choses dont le concours est impossible ; sçavoir , que j'eusse été » témoin de la prophétie ; que je fusse témoin » de l'événement , & qu'il me fût démontré que » cet événement n'a pû cadrer fortuitement avec » la prophétie : car , fût-elle plus précise , plus » claire , plus lumineuse qu'un axiome de géométrie ; puisque la clarté d'une prédiction faite » au hasard n'en rend pas l'accomplissement impossible , cet accomplissement , quand il a » lieu , ne prouve rien à la rigueur pour celui » qui l'a prédit. » Que faut-il de plus pour faire sentir toute l'absurdité des principes que Rousseau vient d'établir sur les prophéties , que l'aveu qu'il fait lui-même ? Il convient que le concours des trois choses qu'il demande , pour que les prophéties fassent autorité , est impossible. Il s'en suivra donc que Dieu ne pourra jamais mani-

Tom. III.
PP. 156 &
157.

feſter aux hommes ſes volontés par la voie des prophéties , qu'il ne pourra jamais ſe ſervir d'un moyen ſi ſimple , ſi naturel & ſi analogue à la condition des hommes , pour les aſſurer que c'eſt lui qui leur parle par ſes envoyés. Quoi de plus inſenſé ou de plus impie ? Mais pour montrer encore plus la fauſſeté & l'extravagance des conditions qu'exige Rouſſeau , peſons-les l'une après l'autre.

Pour que les prophéties faſſent autorité pour lui , il veut d'abord avoir été témoin de la prophétie. Or, ce principe rentre dans celui que nous avons déjà réfuté ; il a également pour but de ne croire & de n'admettre que ce qu'on a vû ſoi-même. Nous avons déjà amplement démontré l'abſurdité & la folie d'une pareille prétention , qui va à renverſer & à anéantir les choſes les plus certaines & les plus univerſellement reçues dans le civil comme dans la Religion. Nous avons fait voir qu'il ſuffit , pour être aſſuré de la vérité des faits , que ſi on les a voit vûs ſoi-même , qu'ils nous ſoient confirmés & garantis par une tradition conſtante , qui , parvenue à nous de ſiècle en ſiècle , nous transporte juſqu'à la première origine des événemens. Eh ! comment pouvoir conteſter avec quelque vraiſemblance la certitude des prophéties ? Elles ſont déposées par ceux qui les prononcent ou par leurs diſciples , dans les livres les plus authentiques ; les prodiges qu'ils opèrent pour conſtater la divinité de leur miſſion leur concilient la croyance des hommes. L'accompliſſement journalier d'une partie de leurs prophéties répond de la vérité de celles qui regardent des tems plus éloignés. Ceux qui ont entendu ces prophéties & qui ont été témoins des prémices de leur accompliſſe-

ment , les transmettent à la postérité suivante. Elle croit ce qu'elle n'a pas vû sur le témoignage de celle qui a vû & entendu , & les événemens dont elle est elle-même témoin , la confirment de plus en plus dans la foi de ses peres. Ainti d'âge en âge , ce que les premiers ont vû dans la source les a assuré de toute la suite , & ce que les autres ont vû dans la suite les a assurés de ce qu'on a admiré dans la source. Que faut-il de plus ? S'il falloit avoir été témoin des prophéties pour qu'elles fissent une autorité pour nous , il faudroit presqu'autant de prophéties qu'il y aura d'hommes ou de générations dans le monde. Une Religion qui aura été fondée sur des prophéties dont une génération aura été témoin & dépositaire , devra être anéantie par la génération suivante , à moins que de nouvelles prophéties , dont celle ci à son tour sera témoin , ne l'oblige de l'embrasser & de s'y soumettre ; peut-on rien imaginer de plus absurde & de plus extravagant ?

Toutes ces raisons font évanouir la seconde condition qu'exige Rousseau , qui est , qu'il ait été témoin des événemens que la prophétie annonce ; & après tout , Rousseau peut-il nier , comme nous l'avons déjà dit , qu'il soit témoin d'une partie de ces événemens ? Ne l'est-il pas de l'établissement & de la perpétuité de l'Eglise chrétienne , si clairement annoncés dans les livres saints ? Chaque jour ne lui offre-t-il pas de nouveaux effets de la protection qui a été promise à l'Eglise pour la rendre invincible à tous les efforts de l'enfer ? Enfin ne voit-il pas encore les sévères châtimens que la Justice divine avoit fait annoncer par ses Prophetes , contre les infidélités & l'apostasie du peuple Juif ? La conservation si miraculeuse de ce peuple ne suffit-elle

pas pour nous garantir la certitude des autres événemens qui y ont rapport ?

Mais répond Rousseau : » Il faut encore me » démontrer que tous ces événemens n'ont pû » cadrer fortuitement avec la prophétie. Car fût- » elle plus claire , plus précise , plus lumineuse » qu'un axiôme de géométrie ; puisque la clarté » d'une prédiction faite au hasard n'en rend pas » l'accomplissement impossible ; cet accomplif- » sement , quand il a lieu , ne prouve rien à la » rigueur pour celui qui l'a prédit. » Y a-t-il de la bonne foi à soutenir que tant de prophéties si étonnantes ont pu , de la part de ceux qui les faisoient , n'être que des conjectures hasardées qui ont heureusement cadré avec l'événement ? Pour détruire une aussi vaine supposition , ne suffit-il pas de consulter l'idée qu'ont tous les hommes de la prophétie ?

Si dans les prophéties il ne s'agissoit que de ces événemens peu éloignés qui pouvoient avoir une liaison essentielle avec ceux qui se passaient alors , & qu'on pouvoit conjecturer par des inductions de l'un à l'autre , l'objection de Rousseau n'auroit rien que de raisonnable. Mais quand il est question d'événemens auxquels toutes les circonstances semblent s'opposer , que rien de ce qui est présent ne peut faire prévoir ; quand il s'agit de prophéties dont l'accomplissement est renvoyé à des siècles fort reculés , qui peut supposer alors que de pareilles prophéties suivies de l'événement ne soient que de simples conjectures ? C'est un principe inné dans tous les hommes , que la connoissance de l'avenir n'appartient qu'à Dieu seul. Aussi voyons-nous que dans tous les tems les hommes , pour être instruits des choses futures , ont consulté le Dieu vrai ou faux qu'ils adoroient.

Le Diable qui connoît mieux que personne, quels sont les apanages incommunicables de la Divinité, voulant se faire passer pour Dieu parmi les hommes, n'a pas cru pouvoir y mieux réussir qu'en se couvrant d'un vain appareil d'oracles & de prodiges. Semblable à un Tyran, qui voulant usurper la royauté a soin de se revêtir de tout ce qui est destiné à en être le signe & à en imprimer le caractère; Satan s'est appliqué à contrefaire des prophéties comme des miracles; il s'est rendu l'espion & le singe de la Divinité, & par cette fausse apparence qui a séduit les hommes, il est parvenu à se faire appliquer l'idée que les hommes avoient du vrai Dieu. Mais s'il y a réussi, c'est parce que les hommes sont naturellement persuadés que les prophéties & les miracles sont les attributs essentiels de la divinité, & une preuve infaillible qui l'établit & la constate. Tant de vains oracles auxquels les hommes ont si long-tems ajouté foi, démontrent donc invinciblement qu'on a toujours cru que les vraies prophéties ne pouvoient avoir que Dieu pour auteur, & qu'elles méritent toujours toute notre soumission pour ce qu'elles autorisent.

Pour peu qu'on consulte encore les lumières de la raison, n'est-on pas forcé de convenir que la prophétie n'appartient qu'à Dieu seul? Quel autre en effet que celui qui a tous les siècles rangés devant lui, qui en ordonne & dispose tous les événemens, peut porter ses regards dans l'obscurité de l'avenir? Quel autre que lui peut sçavoir ce qui a été résolu & arrêté dans ses décrets? Nul n'a assisté au plan de ses desseins formé de toute éternité; nul autre que lui ne peut donc en connoître les suites & les effets. L'avenir n'est pas

plus soumis aux conjectures des hommes que la nature l'est à leur volonté pour y opérer des miracles ; nous nous mocquerions avec raison d'un homme , qui par les seules lumières de ses conjectures , entreprendroit de nous annoncer les révolutions qui pourront arriver dans le siècle prochain , de nous marquer le nom des Rois qui y regneront , les circonstances de leur vie , leurs succès & leurs pertes , les personnages illustres qui paroîtront alors , les accidens qui pourront désoler les peuples & les Royaumes ; nous ririons d'une aussi folle entreprise ; parce que la lumière naturelle , confirmée par l'expérience , nous apprend que l'avenir est un abîme , où la vûe de l'homme se perd & se confond.

Ces principes sont si certains que les plus grands ennemis de la Religion chrétienne , Celse , Porphyre , Julien , n'ont jamais osé , pour se débarrasser des prophéties qui l'autorisent , les attribuer à des conjectures humaines. Frappé de leur évidence , Porphyre pour en détourner le coup , a voulu accuser les Chrétiens de les avoir composées après l'événement. Mais le témoignage du peuple Juif qu'on ne pouvoit soupçonner de vouloir favoriser les Chrétiens , & qui , malgré l'intérêt qu'il avoit de nier l'authenticité de ces prophéties , en attestoit à son désavantage l'antiquité ; ce témoignage fermoit la bouche à l'Incédule & le laissoit sans réplique. Aussi n'en a-t-il pas fallu davantage pour convaincre & persuader les Payens. Touchés de la clarté de nos prophéties & assurés de leur antiquité par l'aveu des Juifs , nos ennemis irréconciliables , ils n'ont pû se refuser à une Religion qui fournissoit des preuves si sensibles de sa divinité.

Si quelqu'un étoit capable de pénétrer par ses conjectures

conjectures dans les secrets d'un avenir reculé, certainement les démons le feroient plus qu'aucun autre. Il n'est aucune créature qui ait autant de subtilité & de pénétration qu'eux, & qui puisse porter ses vûes aussi loin. Mais c'est un fait constant, fondé sur l'expérience de tous les siècles, que ces esprits de ténèbres ne sçauroient sonder les profondeurs d'un avenir qu'aucun événement présent n'annonce & ne fait entrevoir. Les démons étant des esprits, peuvent se transporter par-tout en un instant. Par leur mutuelle correspondance, tout le monde n'est pour eux que comme un seul lieu, & ils peuvent aisément sçavoir tout ce qui s'y dit ou s'y fait. Ainsi quand l'oracle d'Apollon déclara que Cresus faisoit cuire sa tortue avec de l'agneau, il ne lui fallut qu'un moment pour se transporter en Lydie, ou pour en recevoir des nouvelles, & être instruit du fait par un de ses agens qui, témoin de tout ce que Cresus avoit concerté avec ses Ambassadeurs, avoit aisément pu les devancer pour en avertir l'oracle. C'est cette agilité qui les a fait regarder comme des Dieux, parce qu'on ignoroit la nature de leur substance. Il ne leur étoit pas non plus bien difficile d'annoncer la pluie ou le beau tems. L'air étant le lieu de leur demeure ordinaire, leur proximité des astres & des nues leur faisoit connoître sans peine la disposition des cieux, en sorte qu'ils commençoient déjà à sentir la pluie lorsqu'ils la prédisoient. Mais quand il étoit question de ces points sur lesquels les choses présentes ne pouvoient leur fournir aucune lumière; c'est alors qu'ils montroient leur embarras & découvroient toute la foiblesse de leurs conjectures. Ils cherchoient à couvrir leurs réponses d'une mystérieuse ambiguïté, afin de

trouver moyen de les accorder toujours avec l'événement. Ainsi, lorsque Crésus consulta l'oracle pour sçavoir s'il remporteroit la victoire sur les Perses, l'oracle lui répondit en ces termes équivoques : *si Crésus passe le Fleuve Halys, il détruira un grand Empire.* Crésus prit cet oracle dans le sens qui pouvoit le flatter. En conséquence il déclara la guerre aux Perses, qui le vainquirent & le dépouillèrent de ses Etats.

La même chose arriva à Pyrrhus. Ce Prince invité par les Tarentins de venir à leur secours contre les Romains, consulta l'oracle, qui lui fit une réponse artificieuse. Elle pouvoit signifier tout ensemble, & que *Pyrrhus vaincroit les Romains*, & que *les Romains vaincroient Pyrrhus.* Ce Prince l'ayant prise dans le premier sens, fit la guerre aux Romains, qui le battirent & ruinèrent son armée. Si les démons connoissoient un avenir indéterminé, auroient-ils ignoré que Crésus & Pyrrhus ne prendroient pas leurs réponses dans leur véritable sens ? Mais ils n'étoient pas plus sçavans sur tous ces points que ceux qui les interrogeoient. Ils se fussent décélés en avouant leur ignorance, s'ils eussent répondu clairement un oui ou un non aux questions qu'on leur faisoit ; l'événement eût montré trop sensiblement leur imposture, & ils eussent bientôt perdu tout crédit.

Faut-il s'étonner ensuite si les Payens (a) eux-

(a) Cicéron, dans ses livres de l'art de deviner, reconnoît que les oracles des Dieux sont pleins de fausseté. Mais, dit-il, nous sommes peut-être trop imprudens de nier des choses si claires. Et qu'y a-t-il de clair, demande-t-il ? Plusieurs vraies prédictions. Eh ! répond-il, n'y en a-t-il pas beaucoup plus de fausses ? *Quid, quod multo plura falsa !* Tant d'inconstance & de variations, ajoute-t-il, ne prouvent-elles pas que tout n'est chez eux que conjectures, & qu'ils n'ont point une vraie connoissance de l'avenir ? Porphyre,

mêmes ont témoigné tant de mépris pour les oracles, & si les plus sages d'entr'eux les ont regardés comme des impostures grossières, dont on se seroit adroitement pour abuser la crédulité des peuples? Le Dieu des Juifs n'étoit-il pas bien fondé à défier les démons, qui étoient les Dieux des Nations, d'annoncer les choses futures? *Que vos Dieux viennent, leur dit-il, qu'ils nous prédisent ce qui doit arriver à l'avenir: qu'ils nous rendent au moins raison des choses qui ont précédé, afin qu'y appliquant notre esprit, nous connoissions quelles en seront les suites. Découvrez-nous ce qui doit se faire à l'avenir, & nous reconnoîtrons que vous êtes des Dieux. Que toutes les Nations accourent, & que tous les peuples se rassemblent: qui d'entr'eux a jamais annoncé ces vérités? Quel est celui qui nous a fait entendre ce qui est arrivé jusqu'ici? Qu'ils produisent leurs témoins, qu'ils vérifient leurs prophéties, alors on les écoutera & on ajoutera foi à leurs paroles. . . . Où est celui qui est semblable à moi? Qu'il appelle donc l'avenir avant*

Isaï. XLIII.

Ibid. XLIV.

dans son Traité des Oracles, établit pour principe que la science des démons a des bornes fort étroites; d'où il arrive, conclut-il, que leurs réponses sont souvent pleines de mensonges. *Ex quo fit ut multis de rebus interrogati, mendaces sapè numero inveniantur.* Diogenien soutient comme Porphyre, que les oracles des Dieux sont souvent trompeurs, que tous les hommes peuvent l'attester comme lui, & ceux mêmes qui font profession de l'art de deviner. Toute leur science, ajoute-t-il, n'est que conjecturale, & ne mérite pas le nom de science. Aussi depuis la venue du Sauveur tous ces oracles ont-ils cessé de donner des réponses, le mensonge ne pouvant soutenir la présence de la vérité, qui venoit dissiper les ténèbres où il s'étoit jusqu'alors enveloppé. L'oracle d'Apollon ayant obligé Julien à transporter les reliques de Saint Babylas dans un autre lieu, parce qu'elles étoient, disoit-il, un obstacle à ses prédictions, quelques momens après le feu du Ciel réduisit l'oracle en poudre. S'il eût connu l'avenir il se fût bien gardé de solliciter cette translation.

Ibid. XLV.

qu'il soit , qu'il l'annonce avant qu'il arrive , qu'il découvre l'ordre de mes desseins. Je ne parle point en secret , ni dans des antres obscurs , comme les fausses Divinités. Qui peut parler avec tant de clarté des choses futures , les annoncer & les prédire avec autant d'exactitude long-têms avant qu'elles arrivent ? N'est-il donc pas évident que je suis le seul Dieu , & qu'il n'y en a point d'autre que moi ?

Ibid. XLIV.

S'en est-il en effet jamais trouvé qui ait pû remplir le défi que le Dieu d'Israël donnoit à tous ceux qui se mêloient de prédire les choses futures ? Et l'expérience de tous les siècles n'a-t-elle pas servi à confirmer la vérité de ces autres paroles : c'est moi qui rends inutiles les signes des Astrologues trompeurs ; c'est moi qui rends insensés ceux qui se mêlent de deviner , qui renverse l'esprit de ces prétendus Sages , & qui convainc de folie toute leur vaine science ? Tous les oracles de ces prétendus devins pleins de fausseté & de mensonge , ont été dissipés & confondus ; leur imposture a été révélée au grand jour , reconnue de toute la terre , & la seule vérité des prophéties du vrai Dieu est demeurée immobile au milieu des orages & de toutes les révolutions des tems. Chaque jour n'a servi qu'à la confirmer & à la rendre de plus en plus vénérable , par les différens accomplissemens qu'elle a reçus. Jamais on n'a pû la trouver en défaut ; ses plus grands ennemis , en voulant la combattre , ont été forcés de lui rendre témoignage par les aveux qu'elle leur arrachoit. Elle a ravi aux démons une multitude de Sectateurs qu'elle a consacrés au culte du vrai Dieu. Après tant de preuves pourrions-nous encore contester aux prophéties des Livres saints les caractères de divinité qui y éclatent en tant de manières ? Osera-t-on encore attri-

buer à la foiblesse des conjectures humaines la connoissance des événemens prédits par Moïse quinze cens ans avant leur accomplissement, célébrés par David mille ans avant leur arrivée, & publiés par les Prophetes huit cens ans avant leur manifestation ? Où sont ceux qui ont jamais pû porter jusques-là leurs conjectures ? Y a-t-il aussi rien de plus grand & de plus divin dans la personne de J. C. que d'avoir prédit d'un côté que son Eglise ne cesseroit d'être attaquée, ou par les persécutions de tout l'Univers, ou par les schismes & les hérésies qui s'éleveroient, ou par le refroidissement de la charité ; & de l'autre, d'avoir promis que malgré toutes ces contradictions nulle force n'empêcheroit son Eglise de subsister toujours, & d'avoir des Pasteurs qui se laisseroient les uns aux autres & de main en main son autorité, & avec elle le dépôt sacré de la saine doctrine ! Aucun Auteur de nouvelles Sectes, de quelque esprit de prophétie qu'il se vantât d'être éclairé, n'a jamais seulement osé dire ce qu'il deviendrait, ni ce que deviendrait le lendemain la Société qu'il établisoit. Jesus-Christ est le seul qui se soit exprimé ouvertement, non-seulement sur les circonstances de sa passion & de sa mort, mais encore sur les combats & sur les victoires de son Eglise. Il n'hésite pas, il énonce dans les termes les plus précis une durée sans interruption & sans autre fin que celle de l'Univers : *J'établirai mon Eglise sur la pierre, & les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.* N'est-il pas visible qu'il faut être l'Eternel, le Roi des siècles, l'arbitre souverain des événemens, pour envisager ainsi d'un seul regard la suite de tous les tems, & pour prédire tant de siècles auparavant les faits qui doivent les remplir ? Un Incré-

dule qui prétend expliquer par la voie des conjectures tant de magnifiques prophéties, confond son incrédulité, bien loin de la soutenir; c'est la dernière ressource d'une cause désespérée; il ne peut tenir un pareil langage sans contredire toutes les lumières de la raison, sans donner un démenti formel aux sentimens les plus intimes & aux impressions les plus vives de l'instinct naturel, sans s'élever contre l'éclatante uniformité du jugement de tous les hommes.

C H A P I T R E V I.

La perpétuité de la Religion chrétienne, preuve sensible de sa divinité.

Nous avons tâché de venger toutes les prérogatives du peuple Juif, en démontrant la certitude de ses miracles, la sainteté & l'éminente dignité de sa loi & de sa religion, la divinité & le fidèle accomplissement de ses prophéties. Ce peuple, il est vrai, a perdu par son infidélité tous ces précieux avantages, mais la Religion qu'il professoit n'en a souffert aucune atteinte. Le peuple Gentil substitué au peuple Juif a succédé à tous ses droits en héritant de cette Religion que le Juif a méconnue. C'est toujours la même suite de Religion, tous les tems sont liés ensemble pour ne faire qu'un même tout. La loi de Moÿse est le fondement de la loi évangélique. Les écritures des deux Testamens ne font qu'un même corps; ils ont tous deux le même dessein & le même but; l'un prépare les voies à la perfection, l'autre la montre à décou-

vert ; l'un jette les premiers fondemens & l'autre met la dernière main à l'édifice ; enfin , l'un prédit & figure ce que l'autre fait voir être vérifié & accompli.

Si l'ancien culte est aboli & l'ancien peuple réprouvé , le nouveau culte est en même-tems établi par la vocation des Gentils. C'est par-là que Dieu pourvoit admirablement à l'éternité de la vraie Religion ; & pour rendre sensible aux moins clairvoyans cette suite du peuple de Dieu , il l'accompagne de faits si éclatans que personne ne peut s'y refuser , à moins qu'il ne s'aveugle lui-même. La promesse du Messie faite à Adam se conserve précieusement parmi la race sainte des enfans de Dieu. Elle est renouvelée à Abraham , & le peuple Hébreu qui en descend en est le fidele témoin & le dépositaire. Il attend pendant une multitude de siècles ce Messie si désiré & annoncé en tant de manières différentes ; il vient enfin , il appelle les Gentils , comme il avoit été prédit & promis à Abraham. Les Gentils ouvrent les yeux à la lumière , ils s'unissent aux Juifs convertis , ils entrent par la foi dans la race d'Abraham , ils deviennent ses enfans & les héritiers des promesses qui lui avoient été faites. Ceux qui reconnoissent que le Messie est venu , sont incorporés à ceux qui l'attendoient , sans qu'il y ait entre les uns & les autres un seul moment d'interruption. C'est ainsi qu'est formée l'Eglise , qui , recueillant en Jesus-Christ la succession de l'ancien peuple , se trouve réunie aux Prophetes , aux Patriarches , aux Saints de tous les tems depuis l'origine du monde. Quelle chaîne ! quelle tradition ! que peut-on demander de plus pour se convaincre de la divinité de notre Religion ? Ne porte-t-elle pas dans son

Éternelle durée le caractère ineffaçable d'une origine toute céleste ? Sa succession qui n'a jamais été altérée ni interrompue , malgré tant de moyens & d'efforts que l'enfer a employés pour briser cette chaîne , ne montre-t-elle pas bien manifestement qu'elle ne peut avoir d'autre Auteur & d'autre soutien , que celui qui tenant tout en sa main , peut seul former & exécuter le plan d'une œuvre qui embrasse tous les tems ? Rousseau & les Incrédules demandent des miracles pour croire ; & sans nous arrêter ici à tant de faits miraculeux si bien attestés , qui servent de fondement à notre Religion ; n'est-ce pas un miracle toujours visible , & qui confirme la vérité de tous les autres , qu'une Religion toujours attaquée & jamais vaincue , qui se soutient avec une force invincible au milieu de l'agitation de toutes les choses humaines ? Ni l'idolâtrie qui la pressoit de toutes parts , ni les Tyrans qui ont épuisé contr'elle toutes les inventions de la cruauté la plus aveugle , ni les schismatiques qui ont cherché à l'armer contr'elle-même , ni les hérétiques qui ont voulu la corrompre , ni les lâches qui l'ont trahie , ni les pièges de cette multitude de séductions qu'elle a vû naître dans son propre sein , ni tant de Sectateurs indignes qui l'ont deshonorée par leurs crimes & leurs désordres , ni enfin la longueur du tems , qui seule suffit pour renverser tous les établissemens humains , n'ont jamais pû , je ne dirai pas l'anéantir , mais même l'altérer. Mille fois elle a paru prête à être engloutie sous les flots qui l'agitoient , & toujours la main invisible qui la soutenoit , l'a relevée par des coups éclatans de sa puissance & de sa protection. Les vérités qu'elle défendoit n'ont fait que s'affermir

par ces épreuves. Comme l'or sorti de la fournaise, elle est devenue plus éclatante en passant par le creuset des tribulations; tout ce qui s'étoit soulevé contr'elle a péri à ses côtés, selon la promesse de son Auteur; & elle seule au milieu de toutes ces ruines, s'est soutenue & est demeurée victorieuse & inébranlable.

Quelle consolation pour nous, & en même-tems quelle conviction de la vérité pour ceux qui cherchent sincèrement à la connoître? Quel fondement plus puissant, & quelle base plus solide Dieu pouvoit-il donner à notre foi pour la rendre ferme & immobile? Quoi! une Eglise qui réunit en elle l'autorité de tous les siècles passés, une Eglise victorieuse de tant d'erreurs & de faux systêmes que la raison avoit sçu si habilement colorer, ne pourra pas l'emporter sur tous ces misérables raisonnemens que l'esprit de l'Incrédule ne cesse de lui opposer, & dont il rougiroit en toute autre occasion?

Mais non, il y aura toujours des Incrédules, & il en faut pour nous instruire; il en faut pour nous faire comprendre la profondeur de l'aveuglement & de la corruption où le péché nous a plongés; il en faut pour nous faire sentir la grandeur & la gratuité du bienfait qui nous a tirés des ténèbres pour nous faire passer à la lumière de la foi. Si tous étoient soumis, si la vérité n'avoit plus d'ennemis à combattre, on feroit trop peu d'attention au merveilleux accomplissement des promesses qui la font subsister au milieu de tant de contradictions, & notre reconnaissance dégénéreroit bientôt en une orgueilleuse insensibilité. Les prodigieux égaremens où les Incrédules sont forcés de tomber pour combattre la Religion, servent encore à la confir-

mer, en nous montrant qu'on ne peut rejeter son joug sans secouer en même-tems celui de la plus saine raison.

CHAPITRE VII.

L'Idolâtrie & le Polythéisme dépouillés des prérogatives d'antiquité que Rousseau leur accorde sur toutes les autres Religions.

Nous avons déjà vû une partie des écarts dans lesquels Rousseau donne à tout instant ; il va nous fournir de nouvelles preuves de son ignorance & de son aveuglement. « Les man-
 » mouzets de Laban, nous dit-il, les Manitou
 » des Sauvages, les Fétiches des Negres, tous
 » les ouvrages de la nature & des hommes ont
 » été les premières Divinités des mortels : le Po-
 » lythéisme a été leur première Religion, &
 » l'Idolâtrie leur premier culte. „ Quoi ! les ou-
 » vrages de la nature & des hommes, les premières Di-
 » vinités des mortels ! Le Polythéisme leur première
 » Religion ! L'Idolâtrie leur premier culte ! Si cela est
 ainsi, il faut donc dire que le Polythéisme est
 la seule vraie Religion, l'Idolâtrie le seul culte
 légitime.

En effet, le premier culte, la première Religion, sont nécessairement les seuls qui aient Dieu pour Auteur ; l'antiquité d'une Religion qui remonte jusqu'à la première origine des hommes, est le signe indubitable de sa vérité ; car, comme je l'ai déjà remarqué, Dieu, en créant

l'homme , a dû lui apprendre la manière de le servir , lui prescrire une Religion & un culte , sans lesquels l'homme n'auroit jamais pû tendre & parvenir à sa fin. Si le Polythéisme est la première Religion des hommes & l'Idolâtrie leur premier culte ! il faut donc que Dieu en soit immédiatement l'Auteur. C'est lui qui les aura prescrits aux hommes comme un moyen de le servir & de l'honorer. Quelle impiété ! Quel blasphême ! Qu'un Payen nous tint un pareil langage , nous déplorerions son aveuglement , & nous travaillerions à dissiper ses ténèbres : mais que Rousseau , qui connoît aussi-bien que nous toute la folie & l'absurdité de l'Idolâtrie , avance des principes qui tendent directement à la canoniser , & qui vont jusqu'à la mettre sur le compte de Dieu même ; n'est-ce pas ici le comble de l'égarément & la juste peine d'un esprit qui s'obstine à ne point voir la lumière ?

Mais ce n'est pas sans dessein que Rousseau a posé un principe aussi révoltant ; l'intérêt de sa cause le demandoit. S'il eût avoué que la Religion Chrétienne a vû naître toutes les autres Religions , comme elle les a vû périr ; par une juste conséquence il eût été forcé de reconnoître la divinité de notre Religion , puisque , comme nous l'avons déjà fait voir , la première Religion des hommes ne peut avoir que Dieu pour principe. Les Payens eux-mêmes , plus sincères que Rousseau , n'ont jamais osé nous vanter l'antiquité de leur culte. On ne peut lire leurs propres histoires sans y trouver l'origine & de leurs Dieux & de la Religion qui les consacroit.

Par-tout on voit naître & mourir ces prétendues Divinités ; il a toujours été un tems où l'on a pû dire qu'elles n'existoient pas hier , & que

leur culte n'étoit point encore établi. Varron, Cicéron, & tant d'autres en sont convenus ; ils ont senti la nouveauté de leurs Dieux & du culte qu'on leur rendoit. Aussi les apologistes de notre Religion n'ont-ils pas eu beaucoup de peine à remonter à leur origine. Il est certain, disoit Tertullien, que plusieurs de vos Dieux ont été Rois : or, s'ils ont maintenant le pouvoir de conférer les Royaumes, de qui avoient-ils reçu le leur ? Quel Dieu adoroient Saturne & Jupiter ? Peut-être quelque Stercule ? Mais malheureusement Rome l'a depuis compté au nombre de ses Habitans. Que si quelques-uns de vos Dieux n'ont pas été Rois, de leur tems il y avoit des Rois qui ne leur rendoient aucun culte, parce qu'on ne les reconnoissoit pas alors pour des Dieux. La distribution des Royaumes ne leur appartient donc pas, puisqu'il y avoit des Rois long-tems avant qu'on en eût fait des Dieux. Quelle folie d'attribuer la gloire & la grandeur des Romains au mérite de leur Religion, puisque son progrès n'a suivi que de loin la gloire déjà affermie de leur Empire ! Car quoique Numa ait été l'inventeur de vos superstitions, on ne voyoit point encore parmi vous les Idoles adorées & des Temples consacrés à leur culte. NONDUM TAMEN AUT SIMULACHRIS AUT TEMPLIS RES DIVINA APUD ROMANOS CONSTABAT. Les Grecs & les Toscans, qui ont porté la Sculpture à son plus haut point, n'avoient pas encore inondé la Ville de Rome. Avant qu'on eût inventé la Peinture, la Sculpture, il n'y avoit point, disoit Athénagore aux Payens, d'Idoles parmi les hommes, on n'y pensoit pas même. Elles ne sont point de vieille date, & l'on pourroit nommer l'Ouvrier qui a fait chacun de ces Dieux. Aussi Horace fait-il dire à un de ces Dieux : je n'étois autrefois qu'un mauvais tronc, qu'un bois inutile, lors-

Apologes.

Apolog.

qu'un ouvrier , incertain s'il en feroit un marche-
 pied ou un Priape , aime mieux en faire un Dieu ;
 MALUIT ESSSE DEUM. C'est en raisonnant sur
 ces faits certains que nos Apologiftes démon-
 troient aux Payens le ridicule de l'Idolâtrie. Si
ces Dieux que vous adorez , leur disoient-ils , *sont*
des Dieux , pourquoi ne l'ont-ils pas toujours été ?
 Pourquoi ne les a-t-on pas toujours adorés ? QUOD
 SI ERGO DII SUNT , CUR NON AB INITIO FUE-
 RUNT ?

Lactance

C'en est assez pour montrer l'ignorance de
 Rousseau , qui a la rémérité de nous dire , que
 » les Marmousets de Laban , les Manitou des
 » Sauvages , les Fétiches des Negres , tous les
 » ouvrages de la nature & des hommes ont été
 » les premières Divinités des mortels , le Poly-
 » théisme leur première Religion , & l'Idolâtrie
 » leur premier culte. » Quand on refuse d'ajouter
 foi aux Livres Saints , de quoi n'est-on pas capa-
 ble ? On marche à l'aveugle , on tâtonne en plein
 midi , & on se précipite d'abîme en abîme.
 Après avoir démontré l'autorité divine des écri-
 tures , nous n'avons pas besoin de recourir à
 d'autres sources pour apprendre quelle est la pre-
 mière & la plus ancienne Religion des hom-
 mes.

Ces monumens sacrés , en remontant jusqu'à
 la première origine de toutes choses , nous font
 voir un seul Dieu toujours constamment servi par
 une suite non interrompue d'adorateurs , qui
 commence à Adam & descend de-là jusqu'à
 Noé , jusqu'aux Patriarches , jusqu'au Peuple Hé-
 breu , enfin jusqu'à l'établissement de la Reli-
 gion Chrétienne. Telle est la Religion qui seule
 remplit tous les siècles , parce que jamais on n'a
 cessé d'adorer le même Dieu , d'espérer dans le

même Sauveur , de l'attendre , ou de croire qu'il étoit venu. Voilà la Religion que Rousseau eût avoué être la plus ancienne & la première en date , si ses premiers engagemens ne l'eussent forcé de dissimuler. L'Idolâtrie & le Polythéisme rendent eux-mêmes témoignage à la certitude de cette antiquité. Car il n'y a de fausses Religions que parce qu'il y en a une vraie qui existe antérieurement , que la fautive veut contrefaire & imiter ; autrement il seroit comme impossible que des hommes se fussent imaginés une Religion , & encore plus que tant d'autres y eussent ajouté foi. Mais comme les anciennes traditions du genre humain avoient porté par-tout l'idée d'une vraie Religion , cette première impression a rendu les hommes capables de croire à toutes les fausses Religions qui affectoient les dehors de la véritable. Les passions ayant peu à peu obscurci les premières idées , tout se brouilla & se confondit ; la raison étoit trop foible pour se faire entendre. Les hommes n'écoutèrent plus que les sens dont ils s'étoient rendus les tristes esclaves. Les esprits de malice profitant de toutes ces dispositions adroitement ménagées , plongèrent ainsi les hommes dans l'Idolâtrie & substituèrent leur propre culte à celui de l'ancienne Religion. Telle est l'origine de l'Idolâtrie & du Polythéisme ; elle reclame contre son innovation & dépose en faveur de l'antiquité d'une première Religion , dont l'Idolâtrie a voulu usurper la place.



C H A P I T R E V I I I.

Nécessité des livres pour instruire les hommes de leurs devoirs envers la Divinité.

LA déplorable révolution que l'Idolâtrie & le Polythéisme ont causée dans le monde, auroit suffi pour faire sentir à Rousseau le besoin que les hommes avoient du secours des livres pour être ramenés à leur première institution ; mais cet Incrédule fait tous ses efforts pour combattre la nécessité ; voici comment il s'y prend. « Je ne concevrai jamais, nous dit-il, » que ce que tout homme est obligé de sçavoir » soit enfermé dans des livres, & que celui qui » n'est à portée ni de ces livres ni des gens qui » les entendent, soit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres ! quelle manie ! » Parce que l'Europe est pleine de livres, les » Européens les regardent comme indispensables, sans songer que sur les trois quarts de la » terre on n'en a jamais vû. » Nous en avons déjà dit assez pour faire concevoir que ce que tout homme est obligé de sçavoir est renfermé dans les livres que l'Esprit saint a dictés. Si le premier dépôt de la révélation orale s'étoit perpétuellement conservé d'âge en âge sans souffrir d'altération ; si la loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes n'eût point été obscurcie & presque entièrement effacée, on eût pu alors absolument se passer de livres, comme nos premiers pères s'en étoient passés.

Les hommes auroient dû mener une vie assez pure & assez innocente pour n'avoir besoin d'au-

Tom. II
pag. 164.

euns livres , pour que la grace leur en tint elle-même lieu , & que l'eſprit de vérité les inſtruiſît immédiatement des choſes qu'ils avoient intérêt de ſçavoir. C'eſt ainſi que Dieu s'eſt conduit à l'égard d'Adam , d'Abel , d'Enoch , de Noé , d'Abraham & de ſes enfans , à l'égard de Job , de Moyſe & des autres à qui il ſe communiquoit directement ; cette voie étoit ſans doute la plus courte & la plus excellente. Mais depuis que la corruption des hommes a tout confondu & tout renverſé ; depuis que les premières notions du bien , de la juſtice & du vrai ont été ſi étrangement altérées dans ſon eſprit ; qu'une multitude de fables auſſi impies qu'extravagantes eurent pris la place des anciennes traditions ; n'eſt-il pas viſible que l'homme étoit devenu abſolument indigne que Dieu lui parlât désormais par lui-même ; qu'il ne pouvoit par les ſeules lumières de ſa raiſon connoître toute l'étendue de ſes devoirs , & qu'une ſimple révélation verbale ne ſuffiſoit pas pour le garantir des efforts de l'erreur & des illuſions de ſa concupiſcence ?

L'intérêt de la Religion demandoit de ne plus confier à la ſeule mémoire des hommes les anciennes traditions qui en faiſoient le fondement , les promeſſes qui en étoient l'objet , & les faits qui la conſtatoient.

Dieu voulant dans la ſuite développer de plus en plus aux hommes les précieufes vérités , les grands myſtères dont il ne leur avoit d'abord donné qu'une ſimple ébauche ; il étoit par conféquent néceſſaire d'ajouter de nouveaux livres aux premiers , qui procuraffent la dernière perfection à tout le corps de l'ouvrage. Il falloit auſſi déposer dans de fideles Regiſtres tant d'événemens intéreſſans qui ont fait paſſer la Reli-

gion par divers états , & qui lui ont fait prendre différentes formes. Cette précaution étoit encore plus nécessaire depuis que la vie des hommes a été fixée à un si petit nombre d'années. Les faits qui passent par tant de canaux n'ont plus la même sûreté, s'ils n'ont été écrits dans des tems au moins voisins de ceux où ils sont arrivés. Il est à craindre qu'en se communiquant par tant de bouches différentes, ils ne soient bientôt altérés, qu'on n'y ajoute ou qu'on n'y change sans le vouloir & sans même y penser.

Pour donner en outre à toutes les vérités de la foi une consistance ferme & durable , les mettre à couvert de tous les efforts de la nouveauté , il étoit digne de la sagesse de Dieu de pourvoir son Eglise d'une longue suite de témoignages de la tradition de nos pères qui déposassent de siècle en siècle dans leurs écrits en faveur de la vérité de sa Doctrine. Il devoit s'élever dans la suite des tems des esprits téméraires , qui pour trouver un prétexte à leur rebellion , & pour couvrir la honte de leur naufrage dans la foi , accuseroient cette Eglise d'avoir elle-même innové & varié dans sa Doctrine. La seule autorité des Ecritures n'auroit pas suffi pour confondre ces imposteurs. Son obscurité sur plusieurs chefs leur auroit laissé le moyen de prétendre s'en autoriser & de la revendiquer pour leurs erreurs. Mais l'Eglise citant alors les Novateurs au Tribunal de la tradition de ses pères, ils sont accablés sous le poids de la multitude de leurs témoignages , qui se succédant depuis les Apôtres jusqu'au moment où la contestation s'est élevée , attestent clairement & unanimement que la Doctrine dont l'Eglise est en possession fait partie de son dépôt , & a toujours été crue universellement dans

tous les tems & dans tous les lieux. C'est ainsi que le cri de la tradition repousse toutes les tentatives de l'erreur.

Sans les livres, dans les disputes qui s'éleveroient, on ne sçauroit presque plus à quoi s'en tenir; l'instruction de vive voix ne laissant après soi aucun vestige qui puisse la faire reconnoître, on manqueroit de moyens pour convaincre les Hérétiques d'innovation. Car quoique l'Eglise soit aussi infallible dans son enseignement actuel que dans sa tradition; cependant cet enseignement étant obscurci par les nuages que la dispute a coutume de produire; en vain l'Eglise voudroit-elle y rappeler ceux qui combattent sa foi: ils trouveroient mille prétextes pour s'en débarrasser & en suspendre l'effet. Mais le concert admirable des monumens de la tradition met la vérité dans tout son jour, & force enfin l'erreur de rentrer dans les ténèbres où elle avoit pris naissance. Ainsi tout concourt à nous faire sentir l'importance & la nécessité, tant des livres divins que des autres monumens qui y ont un rapport direct. Dans les états & la société civile tout seroit bientôt bouleversé & confondu sans le secours des livres & des monumens. Ce sont eux qui maintiennent les loix & font passer sûrement de génération en génération les maximes qui reglent la Société & forment sa constitution. Ce sont les actes & les livres qui assurent aux familles leurs droits, leurs prérogatives & leur état. Dans les plus petites affaires, les conventions, les Traités, on a besoin d'écrits pour les rendre solides & permanens; & on croiroit ensuite pouvoir s'en passer dans une affaire aussi importante que celle de la Religion! Mais qu'êtes-vous, homme de néant, pour contester avec

votre Dieu ? Il a jugé les livres nécessaires , puisqu'il en a fait écrire que son Esprit a dictés ; & vous prétendriez encore disputer avec lui de cette nécessité ? Quand Dieu a parlé , que restet-il à l'homme que de se soumettre & d'imposer silence aux murmures d'une aveugle raison ?

Avec quel front l'Incrédule peut-il se soulever contre les livres , lui qui ne cesse d'en entasser pour affermir les détestables maximes de son irréligion ? Si chaque siècle n'avoit point enfanté tous ces esprits pervers qui ont conspiré pour perdre la Religion , nous n'aurions pas eu besoin de tant de livres. Les Livres saints & un petit nombre d'autres qui auroient contenu les différens sens que les Apôtres en avoient donnés de vive voix à l'Eglise , qui auroient renfermé d'une manière claire & précise tous les points de Doctrine dont l'Esprit Saint lui avoit confié le dépôt , nous auroient absolument suffi. Mais les efforts redoublés de l'erreur pour vaincre la foi , ont exigé que la Providence divine armât des défenseurs qui combattissent pour elle , & qui par la lumière de leurs écrits dissipassent les ténèbres dont le mensonge cherchoit à la couvrir. Au reste , c'est par une conduite admirable que Dieu a permis la naissance de tant d'erreurs. La vérité y a toujours gagné , elle s'est éclaircie & dilatée par le feu des controverses. Plus connue des hommes , ils en ont mieux senti le prix & l'importance ; les efforts de ses ennemis pour l'anéantir , la leur ont rendu plus chère & plus précieuse.



C H A P I T R E I X.

Réponse aux objections de l'Incrédule contre la nécessité des Livres sacrés. Pourquoi ceux à qui ces Livres n'auront pas été connus, ou qui n'auront pas entendu parler de Jesus-Christ seront justement condamnés.

M A I S, dit Rousseau « tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes ? Comment donc l'homme en auroit-il besoin pour connoître ses devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fussent faits ? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il est dispensé de les sçavoir. »

Tom. III.
p. 164.

Tout ce raisonnement n'est qu'un vain sophisme contre la nécessité des livres. Sous prétexte que ce sont des hommes qui ont écrit les livres, Rousseau en veut conclure que tout homme est en état de connoître par lui-même ses devoirs, indépendamment des livres. Il est vrai que les Livres saints ont été écrits par des hommes, mais ils n'ont été que les Secrétaires de l'Esprit Saint, qui leur a fourni toute la matière, qui a conduit leur plume ; en un mot, qui a parlé & écrit par ces hommes qui n'étoient que ses organes. Jamais leur propre esprit n'eût pû atteindre à ces sublimes connoissances, à ces grandes vérités qu'ils ont déposées dans leurs livres. Ces livres sont, à proprement parler, les livres de Dieu même, sa parole, les lettres qu'il a adressées à sa créature. Tout y est de Dieu, & l'homme n'est

que le canal dont il s'est servi pour faire sur la terre une riche effusion de sa lumière & de son esprit. Ainsi on ne peut conclure que tout homme puisse se passer de ces livres, parce qu'ils ont été écrits par des hommes. Il faut, au contraire, pour raisonner juste, convenir que personne ne peut s'en passer, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui ait pû marquer aux hommes dans un si grand jour toute l'étendue de leurs devoirs. Les vains efforts de la raison humaine laissée à elle-même & les égaremens si prodigieux où les sages de tous les siècles sont tombés, tant qu'ils n'ont été conduits dans la recherche de la vérité que par les seules lumières de leur esprit, nous prouvent invinciblement que l'homme, sans le secours des livres divins, n'exercera & ne cultivera jamais sa raison comme il faut, n'usera jamais bien des facultés immédiates que Dieu lui a données, & n'ap-
 prendra jamais de lui-même à le connoître comme il doit, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à remplir pour lui plaire tous ses devoirs sur la terre. Nos Incrédules qui font tant de parade de leur raison, doivent à la Religion qu'ils ont sucée avec le lait, ces lumières dont ils jouissent sur tant de points importants; sans elle ils seroient aussi flottans sur tous ces objets que Socrate, Platon, Cicéron & tous les autres grands génies du Paganisme.

Mais encore, dira Rousseau, quels moyens l'homme avoit-il de connoître ses devoirs avant que les livres fussent faits? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il est dispensé de les sçavoir. La loi naturelle gravée dans le cœur de tous les hommes, les premières traditions du genre humain qui renfermoient le dépôt de la révélation, étoient autant de moyens que l'homme avoit

Tom. II
 P. 177.

pour connoître ses devoirs. Mais ses passions, le dérèglement de son cœur & l'égarement de son esprit, ont rendu pour lui inutiles & insuffisans tous ces moyens. Il les a tournés contre lui-même; il s'en est servi pour se confirmer dans son désordre & son apostasie. Cependant Dieu ne devoit rien à l'homme depuis sa révoite & sa prévarication. L'abus qu'il avoit fait des nouvelles faveurs dont il avoit été comblé, même après sa chute, lui ôtoit encore tout prétexte d'une vaine excuse; & quoique l'homme ne pût apprendre de lui-même les devoirs essentiels à la créature, il n'en étoit pas moins obligé de les sçavoir & de les accomplir; parce que cette impuissance n'avoit pour première origine que la corruption de son cœur, que l'endurcissement de sa volonté. Ainsi, lorsque la bonté divine daigna proclamer de nouveau aux hommes sa loi & ses volontés éternelles, c'étoit une grace qu'elle leur accordoit & non une dette qu'elle leur payoit. Ceux qui n'ont pas été à portée de ces livres n'ont pas été coupables pour ne les avoir point connus, ils n'ont pas été punis d'une ignorance involontaire, comme Rousseau veut nous le faire dire; mais ils ont été coupables pour avoir ignoré & violé les obligations de la créature envers son Auteur, envers soi-même & envers son prochain. Voilà la vraie cause de la condamnation de ceux qui n'ont pas connu les livres saints, la Religion qu'ils établissent & Jesus-Christ son Auteur.

C'est en vain que Rousseau cherche à faire prendre le change à ses lecteurs par des tours artificieux «. Combien de millions d'hommes, » nous dit-il, n'ont jamais oui parler de Moÿse, » de Jesus-Christ? on le nie, on soutient que nos » Millionnaires vont par-tout. Cela est bientôt

dit : mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique ,
encore inconnue , & où jamais Européen n'a
pénétré jusqu'à présent ? Vont-ils dans la Tar-
tarie méditerranée , suivre à cheval les Hor-
des ambulantes dont jamais étranger n'appro-
che , & qui , loin d'avoir oui parler du Pape ,
connoissent à peine le grand Lama ? Vont-ils
dans les Continens immenses de l'Amérique ,
où des Nations entières ne savent pas encore
que des peuples d'un autre monde ont mis les
pieds dans le leur ? Vont-ils dans les Harems
des Princes de l'Asie annoncer l'Evangile à des
milliers de pauvres esclaves ? Qu'ont fait les
femmes de cette partie du monde , pour qu'au-
cun Missionnaire ne puisse leur prêcher la foi ?
Ironr-elles routes en Enfer pour avoir été re-
cluses ? Quand il seroit vrai que l'Evangile est
annoncé par toute la terre , qu'y gagneroit-on ?
La veille du jour que le premier Missionnaire
est arrivé dans un Pays , il y est sûrement mort
quelqu'un qui n'a pû l'entendre. Or dites-moi
ce que nous ferons de ce quelqu'un là ? N'y
eût-il dans tout l'Univers qu'un seul homme à
qui l'on n'auroit jamais prêché Jesus-Christ ,
l'objection seroit aussi forte pour ce seul hom-
me que pour le quart du genre humain. »

Je conviendrais avec Rousseau que la connois-
sance de Jesus-Christ & de son Evangile n'a point
encore été portée dans tous les coins du monde.
Qu'en conclure contre la Religion Chrétienne ?
Jesus-Christ & son Evangile sont , il est vrai , un
moyen absolument nécessaire pour le salut ; le
pécheur ne peut être réconcilié avec son Dieu ,
sans connoître celui qui s'est rendu son Médi-
ateur , sa victime & sa rançon, Mais , encore un
coup , l'ignorance involontaire d'un remède

essentiel, ne rend pas coupables ceux en qui elle se trouve, elle les laisse seulement sujets à la damnation que leurs crimes ont justement méritée. La Religion chrétienne ne damne pas les hommes *pour n'en avoir jamais rien sçu*, mais pour avoir transgressé les préceptes de la loi naturelle, pour n'avoir pas servi & adoré en esprit & en vérité le maître souverain de tous les êtres, & pour avoir transféré à de viles créatures le culte & l'hommage qui n'étoient dûs qu'à lui seul.

Tom. III.
p. 274.

Tom. III.
pp. 170 & 171.

Nous ne soutenons donc pas *que tous ceux qui n'auront point cru à nos mystères seront damnés pour n'en avoir jamais rien sçu*. Nous ne prétendons pas que ceux qui n'étoient pas à portée des événemens qui concernent notre Religion, fussent obligés d'en être instruits. En un mot, nous ne disons point, comme le veut Rousseau, que ce soit un crime d'ignorer ce qui se passe aux *Antipodes*, & qu'on soit tenu de deviner qu'il y a eu dans un autre hémisphère un peuple Hébreu & une ville de Jérusalem. Si cela étoit, Rousseau nous dirait alors avec raison : *soyez de bonne foi, puis mettez-vous à ma place : voyez si je dois. . . concilier tant d'injustice avec le Dieu juste que vous m'annoncez*. Mais que Rousseau soit lui-même de bonne foi, & il ne commettra pas tant d'injustice contre une Religion qu'il ne décrie que par des imputations fausses & calomnieuses.

Tom. II,
pag. 161.

Rousseau aura beau nous dire ; « dans quel
» pays n'y a-t-il pas des gens sensés, des gens de
» bonne foi, d'honnêtes gens amis de la vérité,
» qui pour la professer, ne cherchent qu'à la
» connoître? Cependant chacun la voit dans son
» culte, & trouve absurdes les cultes des autres
» Nations ; donc ces cultes étrangers ne sont pas
» si extravagans qu'ils nous semblent, ou le rai-
» son

» son que nous trouvons dans les nôtres ne prou-
 » ve rien. » Excellent moyen pour excuser les
 plus grands désordres , les cultes les plus insen-
 sés & les plus affreux ! » L'ancien Paganisme
 » qui enfanta des Dieux abominables , qu'on eût
 » punis ici-bas comme des scélérats , & qui n'of-
 » froient pour tableau du bonheur suprême que
 » des forfaits à commettre & des passions à con-
 » tenter : » les plus grands hommes qui servi-
 rent les plus méprisables Divinités , n'auroient-
 ils pas pû nous dire : n'y a-t-il pas parmi nous
 des gens sentés , des gens de bonne foi , d'hon-
 nêtes gens amis de la vérité , qui , pour la pro-
 fesser , ne cherchent qu'à la connoître ? Cepen-
 dant chacun la voit dans ces cultes que vous trait-
 tez d'*inhumains & de bisarres* , & trouve absurde
 le culte que vous voudriez leur substituer : donc
 ces cultes étrangers ne sont pas si extravagans
 qu'ils vous semblent , ou la raison que vous trou-
 vez dans le vôtre ne prouve rien pour vous. C'est
 ainsi qu'en suivant les principes de Rousseau , on
 pourroit tout excuser & justifier , s'il suffisoit ,
 pour qu'une chose fût bonne ou excusable , qu'elle
 nous parût telle & que nous n'y trouvassions rien
 de répréhensible. Pour nous , nous ne disons pas
 que la Religion chrétienne , son culte & ce
 qu'elle prescrit soit pur , vrai & sans absurdité ,
 parce qu'il nous paroît avoir toutes ces qualités ;
 mais nous disons que la Religion chrétienne est
 divine dans tout ce qui la constitue , parce
 qu'elle est fondée sur toutes les preuves nécessai-
 res pour lui assurer une pareille autorité.

Mais demandera encore Rousseau : qu'ont fait
 tous ces peuples , pour qu'aucun Apôtre , aucun
 Missionnaire ne leur ait prêché des vérités aussi
 importantes à leur salut ? Et moi je lui répon-

drai, qu'ont-ils fait pour mériter une si grande faveur ? Qu'ont-ils donné à Dieu pour en prétendre la récompense ? Le crime qu'ils ont tous commis dans Adam, où ils étoient renfermés comme dans leur principe, les a rendus indignes de tout bienfait. Les prévarications qu'ils y ont ensuite ajoutées eux-mêmes, n'ont fait que multiplier les obstacles & leur fermer l'entrée de la miséricorde. Rousseau dira tant qu'il voudra : ils aiment mieux faire Dieu injuste, & punir les innocens du péché de leur père, que de renoncer à leur barbare dogme. Nous lui avons assez prouvé que ce dogme du péché originel est le seul moyen de ne pas faire un Dieu injuste qui punisse les innocens. L'Incrédule qui s'obstine à le rejeter, est seul coupable de la barbarie qu'il nous impute.

Tom. II.
176.

A la lumière de ce dogme profond tout s'éclaircit & devient intelligible dans la conduite de Dieu sur les hommes. Ce mystère qui révolte si fort notre orgueilleuse raison, est la clef d'une multitude d'autres ; ce voile une fois tiré, nous perçons dans les secrets de la sagesse divine, & nous sommes en état de concilier & d'admirer l'ordre & l'enchaînement de ses desseins. Tous les hommes ne composent qu'une masse sujette à la damnation. Ceux qui sont laissés ne peuvent se plaindre avec le moindre fondement, parce qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent. Celui au contraire qui est sauvé, ne peut se glorifier, parce qu'il doit tout à une bonté toute gratuite, dont il étoit absolument indigne. Dans le choix que Dieu fait, il n'y a point d'acception de personnes ; car il n'y a aucun mérite de part & d'autre, tous sont sous l'anathême : Dieu est libre de faire grace à qui il lui plaît ; le Potier est maître de

tirer de la même matière des vases d'honneur & des vases d'ignominie. Dieu voulant signaler sa justice & sa miséricorde, s'en est réservé un nombre qu'il a destiné & préparé pour la gloire, en livrant le reste au supplice que sa juste colère a préparé à leurs crimes. Si tous étoient délivrés, l'homme ne sentiroit pas assez combien il est redevable à la Justice divine par son péché, combien la grace qui le sauve est gratuite & libre dans ses dons.

Que l'orgueilleux Incrédule, qui veut tout approfondir, & mesurer sur sa fautive sagesse les profondeurs & les abymes de la science & de la sagesse divine, fasse éclater ici ses plaintes & ses murmures contre l'équité des jugemens que Dieu exerce sur les hommes. Qu'il dise tant qu'il lui plaira : « celui qui commence par se choisir un
» seul peuple & proscrire le reste du genre hu-
» main, n'est pas le père commun des hommes ;
» celui qui destine au supplice éternel le plus
» grand nombre de ses créatures, n'est pas le
» Dieu clément & bon que ma raison m'a mon-
» tré. » Vouloir juger de Dieu, de ses desseins, de ses œuvres, par la seule raison ; n'est-ce pas le dégrader de l'infinité de son être & de l'incompréhensibilité de sa grandeur ? O homme, lui dirons-nous avec l'Apôtre, qui êtes-vous pour demander à Dieu raison de sa conduite, & pour prétendre contester avec lui ? Ignorez-vous la profondeur des trésors de sa sagesse, combien ses Jugemens sont impénétrables & ses voies incompréhensibles ? Vous est-il donné d'entrer dans le secret de ses conseils, & pouvez-vous douter que le plan de ses œuvres ne soit aussi infiniment au-dessus de toutes les idées de l'esprit humain, que Dieu lui-même ? Ne vous suffit-il pas de

Tom. III.
P. 142.



ſçavoir qu'il n'y a point d'iniquité en Dieu , & que ſes deſſeins n'en ſont pas moins adorables pour être plus cachés (a) ? Faudra-t-il donc toujours qu'un téméraire mortel décide de ce que Dieu peut faire ſur les foibles vues d'une fauſſe raiſon ? Ne devoit-il pas plutôt commencer par examiner , après les preuves qu'on lui fournit , ſ'il eſt vrai que Dieu faſſe ce qui lui paroît ſi révoltant , & convaincu par l'évidence de ces preuves , rectifier enſuite ſur les lumières de la foi ces jugemens téméraires enfantés par l'orgueil & la préſomption. Aveugle inſenſé , vous vous amuſez à peſer dans la balance ſi étroite de votre raiſon ce poids immense de la puiffance & de la ſageſſe divine ! Ah ! profitez plutôt de la grace qui vous eſt offerte , & laiſſez à Dieu la ſcience de ſes conſeils & des cauſes de ſes jugemens. La vûe du petit nombre de ceux à qui Dieu ſe manifeſte & qu'il veut ſauver, vous effa-

(a) Je ne ſuis qu'un homme , dit excellemment Salvien ,
 „ & je ne ſçauois par conſéquent pénétrer les ſecrets de
 „ Dieu. Je ne dois pas même oſer le tenter. Ce ſeroit une
 „ témérité ſacrilège de prétendre plus ſçavoir qu'il ne m'eſt
 „ permis. Qu'il vous ſuffiſſe donc de connoître que Dieu
 „ vous atteſte qu'il fait ce que vous ne pouvez comprendre.
 „ Pourquoi me demandez-vous la raiſon pour laquelle l'un
 „ eſt laiſſé & l'autre ſauvé ; l'un eſt miſérable & l'autre
 „ heureux ? Je l'ignore & ne ſçauois le comprendre ; mais
 „ pour toute raiſon il me ſuffit de vous démontrer que Dieu
 „ agit ainſi. Car comme Dieu eſt bien au-deſſus de toutes
 „ les raiſons humaines , auſſi les preuves que Dieu me
 „ donne qu'il fait ce que vous conteſtez , ſont ſupérieures
 „ à toutes les raiſons que je pourrois en apporter. „
 „ Plus la Juſtice divine , dit Saint Auguſtin , eſt élevée
 „ au-deſſus de la Juſtice des hommes , plus elle eſt impé-
 „ nétrable & ſes effets incompréhenſibles. Penſez-y &
 „ n'allez pas comparer les Jugemens de Dieu à ceux des
 „ hommes , puisqu'il eſt juſte lors même qu'il fait ce qui
 „ paroît injuſte aux hommes , & ce que ceux-ci ne pour-
 „ roient faire ſans injuſtice.

touche & vous affermit dans l'incrédulité ; sur ce vain prétexte vous méprisez & rejetez les remèdes qu'on vous présente : semblable à un malade insensé qui , dans un grand Hôpital où un Médecin viendroit à lui avec un remède infail-
lible , au lieu de s'abandonner à sa conduite , regarderoit à droite & à gauche ce qu'il feroit des autres. Malheureux ! songe à ton salut , sans promener sur le reste des malades ta folle & superbe curiosité. L'Univers presque entier a-t-il dit dans son cœur : n'allons pas à Jésus-Christ ? car pourquoi n'appelle-t-il pas tous les hommes ? Ils ont vû , ils ont cru , ils ont adoré & obéi à sa voix , & ils ont été sauvés. C'est le seul parti sage qui nous reste à prendre , au lieu de nous égarer dans tant de vains raisonnemens.

C H A P I T R E X.

Par quel motif les peuples éloignés ont-ils pu & dû croire aux Ministres qui leur ont prêché l'Evangile ?

QUAND même les Ministres de l'Evangile auroient porté par-tout la connoissance de Jésus-Christ & de sa Religion , ce seroit en vain , à en croire Rousseau ; nulle raison , nul motif , selon lui , qui eût pû déterminer les peuples éloignés à croire à la parole de ces Apôtres. Ecoutons son raisonnement.

« Quand , nous dit-il , les Ministres de l'Evangile se sont fait entendre aux peuples éloignés ; que leur ont-ils dit qu'on pût raisonna-

Tom. III.
p. 170.

» blement admettre sur leur parole , & qui ne
 » demandât pas la plus exacte vérification ? Vous
 » m'annoncez un Dieu né & mort à l'autre ex-
 » trêmité du monde dans je ne sçais quelle pe-
 » tite Ville. . . . Voilà des choses bien étranges
 » pour les croire si vîte sur la seule autorité d'un
 » homme que je ne connois point ! . . . Laissez-
 » moi , de grace , aller voir ce Pays lointain où
 » s'opérent tant de merveilles inouïes dans ce-
 » lui-ci ; que j'aïlle sçavoir pourquoi les Habi-
 » tans de cette Jérusalem ont traité Dieu comme
 » un brigand. Ils ne l'ont pas , dites-vous , re-
 » connu pour Dieu , que ferai-je donc moi qui
 » n'en ai jamais entendu parler que par vous ? . .
 » Quoi , dans cette même Ville où Dieu est
 » mort , les anciens ni les nouveaux habitans ne
 » l'ont point reconnu , & vous voulez que je le
 » reconnoisse , moi qui suis né deux mille ans
 » après & à deux mille lieues de là ? Ne voyez-
 » vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre ,
 » que vous appelez sacré , & auquel je ne com-
 » prends rien , je dois sçavoir par d'autres que
 » vous , quand & par qui il a été fait , com-
 » ment il s'est conservé , comment il nous est
 » parvenu ; ce que disent dans le pays , pour leurs
 » raisons , ceux qui le rejettent , quoiqu'ils sça-
 » chent aussi-bien que vous tout ce que vous m'ap-
 » prenez ? Vous sentez bien qu'il faut nécessaire-
 » ment que j'aïlle en Europe , en Asie , en Pa-
 » lestine , examiner tout par moi-même : il fau-
 » droit que je fusse fou pour vous écouter avant
 » ce tems-là. Non-seulement , conclut Rousseau ,
 » ce discours me paroît raisonnable , mais je sou-
 » tiens que tout homme sensé doit en pareil cas
 » parler ainsi , & renvoyer bien loin le Mission-
 » naire , qui , avant la vérification des preuves ,

» veut se dépêcher de l'instruire & de le baptiser. »

Il faut être de bien mauvaise foi pour entasser de pareilles difficultés, & les faire valoir avec un air de triomphe qui affecte d'en dissimuler la foiblesse ; mais la lumière de la vérité va bientôt dissiper tout ce vain phantôme. Ce n'étoit point sur leur seule parole que les Ministres de l'Evangile exigeoient qu'on les crût. Les faits qu'ils annonçoient étoient assez publics, leur éclat assez grand pour que le bruit en eût pénétré dans toutes les parties de l'Empire Romain & du monde alors connu. Les Juifs qui se trouverent à Jérusalem à la solemnité de Pâques, des Tabernacles & de la Pentecôte, ne manquèrent pas de porter à leur retour dans toutes les parties de la terre, d'où ils s'étoient rassemblés, la nouvelle des grands événemens dont ils avoient été témoins, & de répandre dans tous ces Pays ce qu'ils avoient appris en Judée de la prédication de Jesus-Christ, de ses miracles, de sa mort, & même de sa résurrection. Tous ces Juifs étoient, sans le sçavoir, comme autant de députés du genre humain, pour recueillir & rapporter dans toutes les Nations la nouvelle de ces faits si importants. La divine Providence, en les dispersant par toute la terre, avoit aussi principalement en vûe de se servir d'eux pour répandre les premières notions des vérités qui devoient concourir à l'établissement de la Religion chrétienne & lui frayer les voies. Ce moyen n'opéra pas d'abord de grands effets ; mais c'étoit un germe précieux qui devoit produire dans son tems une abondante moisson. Lorsque les Apôtres & les Prédicateurs de l'Evangile pénétrèrent dans ces diverses contrées, ils eurent pour garants des faits qu'ils an-

nonçoient , les Juifs qui ne pouvoient être suspects : ils servirent admirablement à leur concilier la croyance des Payens. Ce ne sont pas des fables que nous vous annonçons , disoient les Chrétiens en parlant aux Gentils. Ecoutez les Juifs qui habitent depuis si long-tems parmi vous ; il vous est aisé de reconnoître l'antiquité de cette Nation & son étendue ; ils sont bien informés de la plûpart des faits que nous vous prêchons , & ce n'est sûrement pas pour nous servir & nous plaire qu'ils y rendent témoignage , puisqu'ils nous détestent.

Mais outre la preuve si sensible & si démonstrative dont nous venons de parler , combien d'autres aussi décisives mettoient à la portée des peuples les plus éloignés la divinité de notre Religion ? La vertu des miracles qui accompagnoit par-tout les Ministres de l'Evangile , étoit un moyen sûr & efficace pour leur persuader les faits dont ils n'auroient pû être témoins. En voyant ces Prédicateurs opérer tant de merveilles inouïes, pouvoit-on les regarder comme des imposteurs, puisque la divinité rendoit elle-même témoignage à la vérité de ce qu'ils annonçoient ?

Les faits étonnans qu'on voyoit sous ses yeux rendoient comme présens ceux qu'on n'avoit pas vûs , & leur méritoient une pleine croyance , sans qu'on eût besoin d'aucun autre examen. Quelle force & quelle autorité , la vie si pure & si sainte que menaient les Apôtres de l'Evangile , n'avoit-elle pas pour persuader les esprits ? Toute leur conduite n'étant qu'une fidele expression de la Doctrine toute céleste qu'ils prêchoient ; elle leur attiroit bientôt l'estime & l'admiration des Auditeurs , pour qui une vertu si héroïque étoit un prodige inoui. On sentoît aisément qu'il n'y

avoit que des hommes animés d'un esprit divin, qui pussent vivre d'une manière aussi divine ; & la grace accompagnant des instructions si vives & si touchantes , on ne tarδοit pas à se voir enflammé du désir d'embrasser une Religion qui produisoit dans l'homme une si étonnante métamorphose. Le parfait désintéressement des Ministres de l'Évangile prouvoit assez qu'ils ne cherchoient que le salut des ames. Leur fermeté inébranlable pour confesser dans les plus cruels tourmens & jusqu'au dernier soupir les faits qu'ils prêchoient , montrait aussi qu'il n'y avoit qu'une forte & entière conviction de la vérité qui pût produire tant de constance & de générosité. Comment ne pas croire à des témoins qui donnent volontiers leur vie & qui répandent avec joie jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour affirmer ce qu'ils attestent ? Avec de pareils titres & des moyens si efficaces , Dieu peut envoyer quand il le voudra des Prédicateurs & des Apôtres porter l'Évangile aux peuples les plus éloignés ; ils sont assurés de se faire entendre & de persuader à ces peuples les vérités qu'ils leur annonceront , sans que ceux-ci aient besoin de se transporter *en Europe , en Asie , en Palestine* pour y faire des informations. L'expérience du passé nous répond du succès pour l'avenir.

Mais avant de passer outre , arrêtons-nous ici pour considérer un peu la mauvaise foi de Rousseau. Quoi donc ! l'éloignement de certains peuples affoiblit-il la force des preuves qui établissent la Religion chrétienne ? Et parce que quelques-uns ne serоient point à portée de connoître ces preuves & d'en juger, ceux qui les ont sous les yeux sont-ils dispensés de s'y rendre & de s'y soumettre ? L'impuissance des premiers justifie-t-elle

l'incrédulité de ceux qui, comme Rousseau, touchent pour ainsi dire du doigt ces preuves & ces raisons? Il ne s'agit pas entr'eux & nous d'examiner si les peuples qui sont à deux mille lieues d'ici peuvent & doivent croire; mais il est question de sçavoir si Rousseau & tant d'autres Incrédulés qui nous environnent, n'ont pas pour se soumettre tout ce qu'ils peuvent raisonnablement exiger. Qu'il faut être insensé, aimer à s'aveugler & à tromper les autres pour se faire d'aussi grossières illusions & donner ainsi le change!

CHAPITRE XI.

Témoignage de Rousseau en faveur de l'authenticité & de la sainteté du livre de l'Évangile. Tous les caractères de ce livre forment une nouvelle preuve de sa divinité. Contradiction de Rousseau.

Nous avons assez montré à Rousseau combien la Religion chrétienne lui fournit de motifs de crédibilité, & combien, de quelque côté qu'on l'envisage, elle lui présente d'objets dignes de ses hommages & de son attachement. Nous allons voir que ce qu'elle contient d'obscur & d'impénétrable à la raison humaine, bien loin de la révolter, doit être au contraire pour elle un nouveau motif de respect & de soumission. Mais écoutons d'abord le témoignage que Rousseau est lui-même forcé de rendre à la divinité des Livres saints & à la certitude des choses qu'ils contiennent. « Je vous avoue, continue-t-il, que

» la majesté des Ecritures m'étonne , la sainteté
» de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres
» des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils
» sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un
» livre à la fois si sublime & si simple soit l'ou-
» vrage des hommes ? Se peut-il que celui dont
» il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-mê-
» me ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un
» ambitieux Sectaire ? . . . Disons-nous que l'his-
» toire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Mon
» ami , ce n'est pas ainsi qu'on invente , & les
» faits de Socrate , dont personne ne doute , sont
» moins attestés que ceux de Jesus-Christ. Au
» fond , c'est reculer la difficulté sans la détruire ;
» il seroit plus inconcevable que plusieurs hom-
» mes d'accord eussent fabriqué ce livre , qu'il ne
» l'est qu'un seul en ait fourni le sujet . . . Et l'E-
» vangile a des caractères de vérité si grands , si
» frappans , si parfaitement inimitables que l'in-
» venteur en seroit plus grand que le Héros. »
O que la vérité est puissante ! Qu'il est digne d'elle
de tirer de la bouche de ses plus grands ennemis
un témoignage qui tourne à sa gloire & à leur
confusion ! Que pourroient dire de plus décisif en
faveur de nos Livres leurs plus zélés défenseurs ?
Rousseau met ici leur divinité dans tout son jour ;
il fait toucher au doigt les caractères de vérité
qui les accompagnent ; il démontre invinciblement
la certitude des faits qu'ils rapportent. Qu'un
lecteur impartial juge ensuite avec quel fonde-
ment Rousseau peut attaquer des Livres dont il
a reconnu lui-même & prouvé si fortement la
divinité. Comment peut-il , après des aveux si
formels & si bien mérités , s'élever contre une
Religion qui est appuyée sur une base aussi soli-
de ? Quel renversement de la raison & du bon

sens , pour réunir tant de contradictions ! Quelle affreuse témérité pour aller tête baissée contre tant d'autorités & tant de preuves , pour aimer mieux se livrer aux caprices d'une misérable raison , que de suivre de si grandes traces de lumière !

Il n'est pas , comme le remarque fort bien Rousseau , jusqu'au *ton* des Livres saints , qui ne porte avec soi une empreinte sensible de leur divinité. La candeur & la simplicité inimitables de leur narration ; cet air & ce goût de vérité qui se fait sentir par tout ; ce stile si éloigné de toute affectation , de tout intérêt particulier , sans chaleur , sans invective , sans aigreur , quoique ce soit l'histoire de la persécution la plus injuste & la plus cruelle ; la seule nature des choses que ces Auteurs rapportent & les circonstances dont ils les accompagnent ; tous ces traits & tant d'autres qu'on sent mieux qu'on ne les peut exprimer , forment un degré de conviction auquel un esprit sensé & un cœur droit ne peuvent se refuser. Il ne faut qu'ouvrir ces Livres pour sentir que leur langage n'est point celui des hommes , & que leur esprit ne sçauroit jamais former de pareilles productions. On n'y voit point ces passions qui ont coutume de les remuer , & qui se laissent même appercevoir dans ceux qui sont le plus en garde. L'homme , en un mot , ne paroît point dans ces livres , & il lui seroit impossible de se dépouiller autant qu'il le faudroit pour ne point se montrer , si c'étoit lui qui parlât. Aussi aucun de ceux qui n'ont point voulu paroître plus que des hommes , n'a tenté de se servir d'un pareil langage ; & ceux qui , pour en imposer , ont voulu le contrefaire , comme Mahomet & Henri Nicolas , s'en sont plus éloignés que les singes ne le

font des hommes. Cela n'est pas étonnant. Tous ces imposteurs se cherchoient eux-mêmes, ils n'étoient occupés que de leur propre gloire & de leur intérêt personnel ; mais les Livres sacrés ne respirent & n'inspirent que détachement de soi-même, que zèle pour la gloire de l'Être suprême, qu'amour & charité prête à tout sacrifice pour le salut de ses frères. La cupidité & les suites sont l'unique objet dont ils nous inspirent une sainte horreur ; la vérité & la charité, l'unique bien qu'ils nous présentent digne de nos recherches.

Nous ne finirions pas si nous voulions épuiser toutes les preuves que les Livres saints nous fournissent de leur vérité : c'est une source inépuisable de lumière (a) & comme une fournaise tou-

(a) Quand même, depuis la plus tendre enfance jusqu'à la vieillesse la plus avancée, avec un esprit plus pénétrant & plus accompli que le mien, j'aurois employé à l'étude des divines Ecritures tout mon tems, toutes mes recherches, donné toute mon application ; je pourrois encore y faire chaque jour de nouveaux progrès & de nouvelles découvertes, tant est grande la profondeur de ces Livres Sts. Ce n'est pas qu'il y ait de grandes difficultés à surmonter pour pénétrer dans le Sanctuaire des vérités nécessaires au salut : mais lorsqu'ils ont formé en nous cette foi, sans laquelle on ne peut vivre dans la justice & la piété, ils nous offrent alors tant d'objets ; il nous reste, à mesure que nous avançons, tant de voiles mystérieux à percer ; les expressions comme les choses qu'elles désignent couvrent & renferment une sagesse si profonde & si sublime, qu'il arrive aux plus consommés, aux plus pénétrants, aux plus embrasés du désir d'apprendre ce que l'Écriture dit en un endroit : *lorsque l'homme sera arrivé à la fin de ses recherches, il trouvera qu'il ne fait que commencer.* Cependant, la manière dont l'Écriture Sainte est conçue présente à tous un accès facile, quoiqu'il soit accordé à très-peu d'y pénétrer. Dans ce qu'elle contient de clair & de sensible, comme un ami familier, elle parle sans fard au cœur des doctes & des ignorans ; & dans ce qu'elle couvre d'un voile mystérieux, elle n'affecte point un stile enflé & trop élevé dont les simples & les ignorans n'oteroient

August.
Epist. 137
& 138.

jours ardente, d'où partent ſans ceſſe des traits divins, qui embrasent l'ame qui s'en approche

„ pas plus approcher que le pauvre du riche ; mais elle in-
 „ vite tous les hommes par la noble ſimplicité de ſon diſ-
 „ cours, elle les nourrit, elle les conſole par ce qu'elle
 „ leur offre de clair, elle les exerce encore par les véri-
 „ tés dont elle leur fait un ſecret. Toujours la même, ſoit
 „ qu'elle ſe montre à découvert, ſoit qu'elle ſe cache, elle
 „ a ſoin de répandre de ſaintes obſcurités ſur les vérités
 „ qu'elle avoit d'abord préſentées clairement, de peur que
 „ l'eſprit ne ſe dégoûtât bientôt ſi elle ne lui offroit rien que
 „ de clair & d'évident. Ainſi elle excite nos deſirs ; ces de-
 „ ſirs donnent en quelque ſorte un caractère de nouveauté
 „ à ces vérités, lorsqu'elles reparoiſſent de deſſous les om-
 „ bres qui les couvroient, & par-là elles ont pour nous
 „ des attraits toujours nouveaux. C'eſt par ces diſpoſitions
 „ ſalutaires que l'eſprit déréglé trouve un remède efficace
 „ à ſes maux, les petits une nourriture ſolide, & les
 „ grands génies un exercice doux & agréable. Il n'y a que
 „ ceux qui ſont aſſez aveugles pour ignorer combien la
 „ Doctrine de ces ſaints livres eſt ſalutaire, ou aſſez ma-
 „ lades pour haïr & rejeter les remèdes qu'ils nous offrent,
 „ qui puiſſent s'en déclarer les ennemis. Avec quels tranſ-
 „ ports, dit dans un autre endroit le même S. Docteur,
 „ liſois-je, ô mon Dieu, ces divins Cantiques pleins de
 „ l'eſprit de foi & de charité, & ſi propres à guérir l'enflure
 „ de l'orgueil ? Quelles ardeurs n'excitoit point en moi la
 „ lecture de ces admirables poéſies ; & combien autois-je
 „ ſouhaité de pouvoir les faire entendre à toute la terre,
 „ pour abattre l'orgueil des enfans d'Adam ? Mais ne les
 „ chante-t-on pas par toute la terre, & pourroit-on trou-
 „ ver dans l'Univers quelque coin aſſez reculé pour ſe déro-
 „ ber à votre chaleur ? Quelle indignation ne ſen-
 „ tois-je point contre les Manichéens ? Et en même-tems
 „ quelle pitié ne me faisoient-ils point d'être aſſez aveugles
 „ pour ne pas connoître des myſtères & des remèdes ſi di-
 „ vins ? J'aurois voulu qu'ils euſſent été quelque part à por-
 „ tée de me voir & de m'entendre, ſans que j'en euſſe rien
 „ ſçu, lorsque je liſois le Pſeume quatrième. Combien le
 „ chant des Hymnes & des Pſeumes que l'on chantoit dans
 „ votre Eglife me faisoit-il répandre de larmes, & com-
 „ bien étois-je vivement touché d'entendre retentir vos
 „ louanges dans la bouche des Fideles ? Car à meſure que
 „ ces paroles routes divines frappoient mes oreilles, les
 „ vérités qu'elles expriment s'inſinuoient dans mon cœur,
 „ & l'ardeur des ſentimens de piété qu'elles y excitoient,
 „ faiſoit couler de mes yeux une grande abondance de lar-
 „ mes, mais des larmes délicieufes, & qui faisoient alors
 „ le plus grand plaisir de ma vie. „ *Auguſt. Lib. 9. Confess.*

avec un religieux respect. Plus on médite ces saints Livres , plus on y découvre de nouveaux motifs de s'y attacher & de les prendre pour ses guides. Rousseau est forcé , comme nous avons déjà vû , de leur rendre le même témoignage. *Nul* , nous dit - il encore , *n'est plus pénétré que moi d'amour & de respect pour le plus sublime de tous les livres. Il me console & m'instruit tous les jours , quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût.*

Lettre à D^{es} lembert.Tom. II^e

p. 183.

» Mais avec tout cela , dit-il ailleurs , ce même » Evangile est plein de choses incroyables , de » choses qui répugnent à la raison , & qu'il est » impossible à tout homme sensé de concevoir » ni d'admettre. »

Que Rousseau parle & qu'il nous dise au moins quelles sont ces choses incroyables qui répugnent à la raison , qu'il est impossible à tout homme sensé d'admettre ? Lorsqu'on ose attaquer ce qui est établi sur des autorités si puissantes, ne faudroit-il pas au moins pouvoir y opposer quelque chose de spécieux , & établir les moyens qui obligent de le rejeter ? Mais tel est le ton ordinaire de nos Incrédules. Ils croient renverser avec trois lignes les vérités les plus certaines & les mieux appuyées , & ils se regardent comme dispensés de fournir leurs preuves & de donner des raisons. Ils espèrent que leurs fades & ridicules déclamations l'emporteront sur tant de motifs qui nous attachent à la Religion chrétienne : assez vains pour s'imaginer que l'autorité divine & tant de fois démontrée de nos Livres saints , doit céder à l'autorité prétendue de leur raison aveugle. Est-ce donc de bonne foi que Rousseau a reconnu que les actions , les discours , la vie & la mort de Jesus-Christ annonçoient partout un Dieu ? Est-ce sincèrement qu'il nous a

déclaré que la majesté des Ecritures l'étonnoit , que la sainteté de l'Evangile parloit à son cœur , qu'il ne se pouvoit qu'un livre à la fois si sublime & si simple fût l'ouvrage des hommes , & qu'il portoit des caractères de vérité si grands , si frappans & si parfaitement inimitables , qu'on ne peut soutenir avec la moindre vrai-semblance que ce soit une invention des hommes ? Si Jésus-Christ est Dieu , si l'Evangile est son ouvrage , que peut-il contenir d'incroyable , de contraire à la raison , & que tout homme sensé ne puisse admettre ? Je conviendrai volontiers avec Rousseau que l'Evangile renferme bien des choses , que tout homme , quelque sensé qu'il soit , ne peut concevoir ; mais en doit-on conclure , comme fait Rousseau , qu'elles sont incroyables , qu'elles répugnent à la raison , & que dès-lors un homme sensé ne peut les admettre ? Cette partie si considérable de l'Univers , qui depuis tant de siècles croit & admet sans distinction tout ce que l'Evangile renferme , n'est donc , au jugement de Rousseau , qu'un amas d'insensés. Lui & ses semblables voilà les seuls sages , les seuls qui fassent un bon usage de leur raison. Quel orgueil de témoigner autant de mépris pour tant de grands hommes , si recommandables par leur science & leur vertu ! Quel aveuglement de penser que la saine raison , bannie du reste de la terre , se trouve concentrée dans le petit cercle que Rousseau & ses partisans occupent !



CHAPITRE XIII.

Les choses incompréhensibles que contient l'Évangile, ne sont point une raison pour refuser de les croire. La foi des choses obscures est analogue à notre état ; combien elle lui est avantageuse. Les mystères de la Nature nous empêchent de nous révolter contre ceux de la Religion. La profondeur de ses dogmes en montre la divinité. Ils sont réunis à des faits qui la garantissent invinciblement. Rousseau mis en contradiction avec lui-même.

IL est clair que Rousseau en veut aux dogmes sacrés de l'Évangile, qu'il dit être incroyables, parce qu'ils sont inaccessibles à la raison, & qu'il décide ne pouvoir être admis par un homme sensé, parce que l'esprit humain ne peut les concevoir. Il nous le déclare dans plusieurs autres endroits en termes formels « Parlez-moi, Tom. III. P. 130.
 » fait-il dire à son Emile, de la révélation, des
 » Écritures, de ces dogmes obscurs sur lesquels
 » je vais errant dès mon enfance, sans pouvoir
 » les concevoir ni les croire, & sans sçavoir ni
 » les admettre ni les rejeter. » Et plus bas il
 ajoute : » A l'égard des dogmes (la raison) me Tom. III. P. 149.
 » dit qu'ils doivent être clairs, lumineux, frap-
 » pans par leur évidence. Si la Religion natu-
 » relle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle
 » laisse dans les grandes vérités qu'elle nous en-
 » seigne : c'est à la révélation de nous enseigner

» ces vérités d'une manière sensible à l'esprit de
 » l'homme , de les mettre à sa portée , de les lui
 » faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'af-
 » fure & s'affermit par l'entendement ; la meil-
 » leure de toutes les Religions est infailliblement
 » la plus claire : celui qui charge de mystères ,
 » de contradictions le culte qu'il me prêche ,
 » m'apprend par cela même à m'en défier. Le
 » Dieu que j'adore n'est point un Dieu de ténè-
 » bres , il ne m'a point doué d'un entendement
 » pour m'en interdire l'usage ; me dire de sou-
 » mettre ma raison , c'est outrager son Auteur.
 » Le Ministre de la vérité ne tyrannise point ma
 » raison , il l'éclaire. »

Quoi donc ! l'homme dans l'état de foiblesse
 où il se trouve ici-bas , au milieu des ténèbres
 épaisses dont son esprit est rempli , est-il capable
 de sonder & pénétrer par les lumières de sa raison
 tout ce qu'il plaît à Dieu de lui manifester ? Dieu
 feroit-il ce qu'il est , si notre foible raison pou-
 voit le comprendre ? Ses œuvres , ses merveilles
 seroient-elles dignes de lui , si une intelligence
 aussi bornée que la nôtre pouvoit en approfondir
 l'ordre , la sagesse & le dessein ? Elles n'au-
 roient plus rien d'admirable , si nous pouvions
 en rendre raison , rien de singulier si nous en
 avions déjà des exemples. Mais si nous ne con-
 cevons pas tout ce que Dieu a dit ou a fait , nous
 concevons au moins que Dieu peut dire & faire
 bien des choses que nous ne comprenions pas , &
 qu'il n'y a point de raison à demander à celui
 qui peut tout ce qu'il veut.

La raison elle-même nous dicte que nous ne
 devons aspirer à la connoissance des choses de
 Dieu , qu'autant que la lumière divine veut bien
 se communiquer à nous. Car si l'œil du corps ne

peut soutenir les rayons du Soleil qui nous éclaire ; & si la témérité de celui qui voudroit considérer cet astre trop attentivement pour en découvrir la nature , pour dévoiler la cause de ses effets , ne manqueroit pas d'être punie d'un affoiblissement considérable de sa vûe : que doit attendre l'insensé , qui prétend fixer les regards de sa foible raison sur la majesté impénétrable & inaccessible de cet Etre sup-ême , dont le Soleil qui luit sur nous n'est qu'une image si imparfaite ? Ne doit-il pas craindre que la lumière de son esprit ne dégénere en une honteuse stupidité ; que sa folle présomption ne soit punie par un aveuglement qui le privera du bienfait si gratuit qui lui avoit été d'abord accordé , & pour lequel il n'a témoigné qu'un superbe mépris ?

Enfin une longue & funeste expérience nous a fait assez sentir qu'il n'y avoit que la foi qui fût capable de fixer l'inconstance & la légereté de la raison humaine , qui pût , au milieu de tant d'écueils , frayer à l'homme une voie sûre pour arriver à la vérité. La foi est le remede que la bonté divine a appliqué aux maux de l'Univers pour le tirer de ce labyrinthe de tant d'opinions fausses & extravagantes où l'esprit de l'homme s'étoit égaré. Elle lui ouvre une voie courte & débarrassée de tant de recherches pénibles & infructueuses ; elle seule marche tranquille & assurée à travers les flots des opinions humaines ; comme une ancre immobile , elle retient & affermit de toute part notre esprit & notre raison ; sa prudence évite tous les dangers , & son étonnement même fait sa sécurité. *Inter hos scopulos & sinus , inter hæc vada & freta velificata spiritu Dei fides navigat , tuta si cauta , segura si attonita.*

Tertull.

Qu'il faut être aveugle pour ne pas admirer la profonde & sublime œconomie de la Foi ! L'esprit de l'homme s'étoit retiré de la dépendance de son Dieu, il avoit voulu secouer son joug. Dieu pour le remettre dans l'ordre & anéantir sa fausse sagesse, l'oblige de se confondre devant lui par une humble foi à sa parole, qui le fait rentrer dans la soumission qu'il lui doit. L'homme se trouvant hors d'état par ses ténèbres & la corruption de son cœur de voir la vérité à découvert, Dieu en père tendre & compâissant, le prépare à ce don ineffable par les lumières de la Foi. C'est le moyen dont il se sert pour purifier son esprit & son cœur, & le disposer peu à peu à satisfaire le juste empressement qu'il a de contempler sans voiles & sans énigmes les vérités éternelles. La simplicité d'une foi pure est comme un lait dont Dieu nous nourrit ici-bas pour nous rendre capables d'une nourriture plus solide, pour nous faire prendre des accroissemens qui nous conduisent à la condition de l'homme parfait, à la mesure de l'âge & de la plénitude selon laquelle Jésus-Christ doit être formé en nous. C'est alors que nous pourrons comprendre avec tous les Saints la largeur & la longueur, la hauteur & la profondeur des mystères qui présentent nous étonnent. Mais la foi doit nous mériter ce bien inestimable ; elle doit précéder l'intelligence que nous désirons, qui sera son prix & sa récompense.

Il ne faut cependant pas s'imaginer que la foi ne voye rien de ce qu'elle croit, & que tout soit obscur pour elle. Elle a des yeux qui lui font voir que rien n'est plus vrai ni plus certain que ce qu'elle croit & adore. Sa fermeté supplée à l'évidence ; elle nous représente les objets avec

autant de vivacité que si nous en avions été témoins ; elle nous transporte dans le passé le plus reculé & l'avenir le plus éloigné , dont elle ne fait qu'un tout avec ce qui lui est présent ; l'invisible devient comme présent à ses yeux ; elle nous découvre & nous rend sensible par l'ardeur de ses mouvemens , ce que les sens & la raison ne sauroient nous démontrer. C'est ainsi qu'Abraham , ce père des Croyans , vit par la grandeur de sa foi l'accomplissement de ces promesses , qui ne devoient avoir leur effet que bien des siècles après lui ; il le vit , & en fut comblé de joie , *vidit & gavisus est*. Ainsi le Centurion de l'Evangile qui vint trouver Jesus-Christ pour lui demander la guérison de son Serviteur , la vit à la lumière de la foi , avec autant & plus d'assurance que si elle se fût opérée sous ses yeux. C'est encore par la vertu & la pleine conviction de la foi , que tant d'hommes de tout état & de toute condition ont accompli si fidelement les regles de la Justice , qu'ils ont méprisé tous les attraits séduisans d'un monde trompeur , qu'ils ont surmonté avec un courage héroïque tous ses efforts , souffert avec joie les outrages , les mépris , livré avec empressement leurs corps à tous les tourmens imaginables. Ils n'ont point voulu racheter cette vie présente & passagère aux dépens de leur conscience , parce que la foi les assuroit qu'ils en trouveroient une incomparablement meilleure , qui méritoit qu'on sacrifiait tout pour l'acquérir.

Nous ne finirions pas si nous voulions exposer tous les caractères & les avantages de la foi. Elle excite notre ardeur & nos recherches pour les objets cachés sous ses voiles. Si nous n'avions dans la Religion que des choses clairement connues

& aisées à comprendre , nous n'aurions plus besoin d'études & de recherches , nos connoissances dégénéreroient dans une oisive spéculation peu propre à notre état , & qui nous deviendroit bientôt funeste. Mais, au contraire , appliqués à la lumière de la foi , à lever les voiles qui nous couvrent la vérité , notre esprit & notre cœur saintement occupés se disposent ainsi au grand exercice qui fera les délices de l'Eternité. Cette étude & cette application nous font mieux sentir tout le prix de la vérité , & nous en font goûter avec plus d'attraits les charmes & les douceurs.

Mais avec quel fondement l'homme peut-il exiger que la Religion ne contienne rien que de clair , de lumineux , de frappant par son évidence ? L'étonnant assemblage de mystères que l'ordre de la Nature présente de toute part à notre esprit , ne nous fait-il pas assez sentir que la Religion & l'ordre surnaturel doivent à plus forte raison être environnés de mystérieuses obscurités ? Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes , nous ignorons comment nous avons été formés , par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'accroissement & la vie ; nous ne pouvons concevoir les ressorts infinis qui le meuvent & le font agir. Notre ame est à elle-même une énigme non moins inexplicable. Susceptible d'une multitude de desirs , d'idées & de sentimens , elle ne comprend pas mieux comment toutes ces choses se forment en elle. L'union si intime & si parfaite qui regne entr'elle & le corps , est un nouveau mystère où elle ne peut rien comprendre. Comment deux substances si différentes l'une de l'autre peuvent-elles ne former qu'un tout ? Quel phénomène ! Quel prodige inconce-

vable ! Toutes les lumières de notre raison ne peuvent y atteindre. Écoutez Rousseau. » Je » crois, nous dit-il, qu'une volonté meut l'U- » nivers & anime la Nature. Voilà mon premier » dogme ou mon premier article de foi. Com- » ment une volonté produit-elle une action phy- » sique & corporelle ? Je n'en sçais rien, mais » j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux » agir, & j'agis : je veux mouvoir mon corps, » & mon corps se meut ; mais il ne m'est pas » plus possible de concevoir comment ma vo- » lonté meut mon corps, que comment mes sen- » sations affectent mon ame. Je ne sçais pas » même pourquoi l'un de ces mystères a paru » plus expliquable que l'autre. Quant à moi, » soit quand je suis passif, soit quand je suis ac- » tif, le moyen d'union des deux substances me » paroît absolument incompréhensible. »

Si du fond de notre être nous passons à ce qui est hors de nous, que d'obscurités impénétrables, combien de mystères profonds, inaccessibles à notre esprit n'y trouverons-nous pas encore ? Toute la nature est pour nous comme un livre scellé, elle se joue pour ainsi dire de nos recherches & des efforts redoublés d'une curiosité avide de pénétrer dans ses secrets. Plus nous voulons avancer, plus elle se cache, & tant de disputes, de tentatives & de systèmes hasardés pour découvrir la nature, les raisons ou les causes de ce qui est sous nos yeux, se terminent enfin à justifier cet oracle de nos divines écritures : *j'ai reconnu que l'homme ne peut trouver aucune raison de toutes les œuvres de Dieu qui se font sous le Soleil ; & que plus il s'efforcera de la découvrir, moins il la trouvera. Quand le Sage même se glorifieroit d'avoir cette connoissance, il ne la pourra acquérir,*

Tom. III.
P. 49 & 50,

† Ecclia.
cap. 8.

Job.

Qui a jamais pû en effet nous expliquer la nature des Astres , la cause de leurs effets si suivis & si bien concertés ? *Dites-moi* , demande Dieu , *où habite la lumière & quel est le lieu des ténèbres ? Sçavez-vous d'où vient une excessive chaleur , & d'où les vents brûlans viennent pour se répandre sur la terre ?* Qui peut aussi nous dire comment ces astres si lumineux n'ont rien perdu de leur éclat depuis tant de siècles , & par quelle source secrète se trouve réparé ce qu'ils nous prodiguent si abondamment ? Qui est-ce qui soutient la masse des eaux suspendues autour de nous ? Quel est le point fixe qui arrête & réprime l'impétuosité des flots de la mer ? Comment se forme le prodige si merveilleux & si réglé de ses mouvemens périodiques ? Qui nous apprendra quel est le principe distinctif de chaque plante , des métaux , des liqueurs , des élémens ? Qui nous dira ce que sont les différentes parties d'un corps organisé , quelle est la raison qui constitue les qualités différentes des animaux , ou leurs instincts si variés ? L'herbe la plus simple & la plus méprisable en apparence , a de quoi étonner les génies les plus sublimes. L'Insecte le moins composé nous présente un assemblage de merveilles qui déconcertent notre foible raison. Et pour tout dire en un mot , de quelque côté que nous nous tournions , la nature ne nous offre que des mystères & des énigmes.

A la vûe des bornes si étroites de notre intelligence dans l'ordre des choses naturelles , qui oseroit se plaindre des limites que Dieu a voulu nous prescrire dans les vérités de la foi ? Sommes-nous en droit de prétendre pénétrer ses profondeurs , nous qui marchons dans l'obscurité au milieu des objets qui nous environnent & que

nous

nous touchons ? La nature est toute voilée pour nous, & nous voudrions que la Religion se montrât à découvert. Nous nous ignorons nous-mêmes, & nous voudrions connoître les secrets ineffables de la divinité & de ses œuvres. Que dirions-nous d'un homme qui dans les choses naturelles ne voudroit recevoir que ce qui seroit évident & nettement intelligible ? Que pourroit-il admettre avec un pareil principe ? Car de quoi avons-nous l'évidence ? Quelle partie de l'Univers pouvons-nous nous flatter de connoître clairement ? La connoissance de l'existence des choses & de l'emploi qu'on en peut faire, c'est tout ce qui est accordé à notre raison : voilà les vraies bornes de notre sçavoir. Appliquons ces principes lumineux aux objets de la foi.

La conduite de Dieu sur les hommes est la même dans l'ordre des vérités éternelles & dans l'ordre des vérités naturelles. Les unes & les autres sont également impénétrables à nos lumières, & Dieu, pour de bonnes raisons, se contente pour le présent de nous assurer l'existence des unes & la révélation des autres. Il nous laisse entrevoir leur beauté & nous en fait goûter l'excellence sans nous en dévoiler le fond. Ainsi il est inconcevable, & il paroît en un sens impossible que le Soleil porte à chaque instant à des centaines de millions de lieues loin de lui, une action, une chaleur & des couleurs toujours nouvelles. Nous comprenons aussi peu, & c'est pour nous une chose qui semble répugner à la raison, que la lumière puisse rassembler dans un œil d'un demi-pouce, ou dans un être intelligent, le sentiment, la mesure & la vûe du monde entier. Cependant Dieu le peut, & il le fait ; il nous en assure par l'épreuve de nos sens. Nous trouvons de même

de l'obscurité & de l'incompréhensible dans le mystère de l'incarnation du Verbe éternel , par la disproportion qu'il y a entre deux natures si distantes l'une de l'autre , dans celui de la présence réelle , &c. mais Dieu peut se communiquer comme il lui plaît à sa créature , & il a rassemblé en notre faveur une foule innombrable de preuves éclatantes , pour nous assurer qu'il avoit fait choix de cette voie & de ces moyens. Que fert-il après cela de vouloir concilier la foi avec la raison , d'écouter des difficultés & de répondre à des objections sur la communication de la lumière du Soleil , ou sur la manifestation de la lumière des esprits ? L'expérience plus forte que tous les raisonnemens , nous assure l'un & l'autre point , quoique la raison soit abîmée dans l'un comme dans l'autre. C'est ignorer la fin & la destination de sa raison , que de vouloir ensuite en faire usage pour discuter & apprécier de pareilles vérités , pour les contester & en demander le pourquoi.

A la lumière de ces solides principes , Rousseau nous disoit dans un de ses ouvrages : « Le monde » intellektuel , sans en excepter la Géométrie , » est plein de vérités incompréhensibles & pour- » tant incontestables , parce que la raison qui » les démontre existantes ne peut les toucher , » pour ainsi dire , à travers les bornes qui l'ar- » rêtent , mais seulement les appercevoir. » Nous ne raisonnons pas autrement dans les choses de la Religion. Nous disons qu'elle est pleine de vérités incompréhensibles , parce que la raison ne peut les toucher à travers les bornes qui l'arrêtent ; mais ces vérités n'en sont pas moins incontestables , parce que la raison les démontre existantes par les faits qui en constatent la

révélation. « Les objections insolubles , dit fort
» bien Rousseau , sont communes à tous , parce
» que l'esprit de l'homme est trop borné pour
» les résoudre ; elles ne prouvent donc contre
» aucun par préférence. » Partant de ce principe
Rousseau ajoute : « Portant donc en moi l'a-
» mour de la vérité pour toute Philosophie , &
» pour toute méthode une regle facile & simple,
» qui me dispense de la vaine subtilité des argu-
» mens ; je reprends , sur cette regle , l'examen
» des connoissances qui m'intéressent , résolu
» d'admettre pour évidentes toutes celles aux-
» quelles , dans la sincérité de mon cœur , je
» ne pourrai refuser mon consentement ; pour
» vraies , toutes celles qui me paroîtront avoir
» une liaison nécessaire avec ces premières. »

Tom. III.
P. 33.

Ibid. p. 34.

Avec un pareil principe , comment Rousseau peut-il se révolter contre les mystères que la Religion renferme ? Il est , dit-il , résolu d'admettre pour évidentes toutes les choses auxquelles , dans la sincérité de son cœur , il ne pourra refuser son consentement. Or, peut-il refuser ce consentement aux preuves de toute espece que nous avons exposées , & qui établissent si clairement la divinité de la Religion chrétienne ? J'en appelle à la prétendue sincérité de son cœur , & à cet amour de la vérité dont il se glorifie. Quel degré d'évidence leur manque-t-il pour emporter son consentement ? Elles ont tout ce qu'il peut désirer , s'il est vraiment sincère. Mais , après avoir admis la vérité de toutes ces preuves , comment pourroit-il refuser d'admettre les dogmes qui y sont unis ? Ils ont , comme l'exige Rousseau , une liaison nécessaire , intime & essentielle avec ces premières vérités , puisqu'elles n'existent

que pour assurer & garantir les secondes, qui en font comme le centre & la fin.

L'obscurité des dogmes, & l'impossibilité où nous sommes de les concevoir, ne font donc pas des raisons pour les rejeter. Rousseau lui-même fournit ce principe contre les Matérialistes. Après avoir défendu contr'eux la spiritualité de l'ame, il poursuit: « Le dogme que je viens d'établir est » obscur, il est vrai, mais enfin il offre un sens, & » il n'a rien qui répugne à la raison. » Il en est de même de tous nos dogmes & de nos mystères: ils offrent un sens & un sens très-sublime, très-digne de la majesté qu'ils nous représentent, ils n'ont rien qui répugne véritablement à la saine raison. Car, comme dit très-bien le grand Pascal: « Rien de si conforme à la raison, que le dé- » saveu de la raison dans les choses qui sont de » foi. La foi dit bien ce que la raison & les sens » ne disent pas, mais jamais le contraire: elle » est au-dessus, & non pas contre. »

« Pour tout entendre, dit excellemment M. » Bossuet, il ne faut qu'entendre l'excès de l'a- » mour de Dieu pour nous. *Dieu a tant aimé le » monde.* Un amour incompréhensible produit » des effets qui le sont aussi. Vous demandez des » *pourquoi* à Dieu? Pourquoi un Dieu se faire » homme? Jésus-Christ vous dit ce *pourquoi*? » *Dieu a tant aimé le monde.* Tenez-vous en là: » les hommes ingrats ne veulent pas croire que » Dieu les aime autant qu'il fait. Mais le Disci- » ple bien-aimé résoud leurs doutes, en disant: » *Nous avons cru à l'amour que Dieu a eu pour » nous. Dieu a tant aimé le monde: & que lui » reste-t-il après cela, sinon de croire à l'amour, » pour croire à tous les mystères?* Esprits insen- » sibles à l'amour divin, que vous êtes d'ailleurs

» présomptueux ! Les mystères vous rebutent. . .
 » & Saint Jean répond pour nous tous : *Nous*
 » *avons cru à l'amour que Dieu a eu pour nous.*
 » Mais ils sont incompréhensibles (dites-vous ,)
 » & c'est pour cela que je veux les croire &
 » m'y abîmer : ils n'en sont que plus dignes de
 » Dieu. Après cela , il ne faut plus disputer ,
 » mais aimer : & après que Jesus a dit : Dieu a
 » tant aimé le monde ; il ne faudroit plus que
 » dire , le monde racheté a tant aimé Dieu. »
XIV. Elevat. sur les Mystères. XVIII. Semaine.

Mais sans nous arrêter davantage à montrer
 la nécessité de la foi Chrétienne , suivons Rouf-
 seau , & ses propres aveux le convaincront d'ad-
 mettre lui-même formellement ce qu'il ose com-
 battre. Il va nous apprendre que nous sommes
 souvent réduits à croire ce que nous ne conce-
 vons pas , & qu'il n'y a rien de si raisonnable
 que d'admettre ce qui est établi sur des preuves
 solides , quelqu'incompréhensible qu'il puisse être.

» Cet Etre , nous dit-il , qui veut & qui peut ; cet
 » Etre actif par lui-même ; cet Etre enfin , quel
 » qu'il soit , qui meut l'Univers & ordonne tou-
 » tes choses , je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom
 » les idées d'intelligence , de puissance , de vo-
 » lonté que j'ai rassemblées , & celle de bonté
 » qui en est une suite nécessaire ; mais je n'en
 » connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné :
 » il se dérobe également à mes sens & à mon en-
 » tendement ; plus j'y pense , plus je me confonds :
 » je sçais très-certainement qu'il existe , & qu'il
 » existe par lui-même ; je sçais que mon exis-
 » tence est subordonnée à la sienne , & que tou-
 » tes les choses qui me sont connues sont absolu-
 » ment dans le même cas. J'apperçois Dieu par-
 » tout dans ses œuvres , je le sens en moi , je le

Tom. III.

p. 62.

» vois tout autour de moi ; mais sitôt que je
 » veux le contempler en lui-même, sitôt que je
 » veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est
 » sa substance , il m'échappe , & mon esprit
 » troublé n'apperçoit plus rien. » Dieu , selon
 Rousseau , est donc un Etre qui se dérobe éga-
 lement à ses sens & à son entendement ; un Etre
 auquel plus il pense, plus il se confond ; un Etre
 dans lequel il habite & qui l'environne de toutes
 parts ; & cependant à peine veut-il le contem-
 pler en lui-même , à peine veut-il chercher ce
 qu'il est, quelle est sa substance ; qu'il lui échap-
 pe , & son esprit troublé n'apperçoit plus rien.
 Faudra-t-il donc ne point croire un Dieu, parce
 que sa nature est inintelligible, parce que la rai-
 son se perd & se confond , lorsqu'elle veut con-
 templer sa substance ? Rousseau n'a pas encore
 porté l'impiété jusqu'à nier l'existence d'un Dieu :
 il se fait gloire de le reconnoître & d'y croire ;
 qu'il cesse donc de se révolter, si nos Livres saints
 nous proposent à croire de Dieu des choses que
 nous ne comprenons pas.

Ce n'est pas seulement en passant que Rouf-
 seau rend témoignage à la nécessité de la foi
 pour des objets qui surpassent notre raison. C'est
 chez lui un point capital , une vérité souvent
 établie & reconnue. « Contemplant Dieu dans

Tom. III. p.
 92. & suiv.

» ses œuvres, dit-il encore, & l'étudiant par ceux
 » de ses attributs, qu'il m'importoit de connoi-
 » tre, je suis parvenu à étendre & augmenter
 » par degrés l'idée, d'abord imparfaite & bor-
 » née, que je me faisois de cet être immense ;
 » mais si cette idée est devenue plus noble &
 » plus grande, elle est aussi moins proportionnée
 » à la raison humaine. A mesure que j'approche
 » en esprit de l'éternelle lumière, son éclat m'é-
 » blouit, me trouble, & je suis forcé d'aban-

» donner toutes les notions terrestres qui m'ai-
» doient à l'imaginer. . . . J'éleve & fatigue en-
» vain mon esprit à concevoir son essence. . . .
» & sa substance inexplicable est à nos ames ce
» que nos ames sont à nos corps. . . . L'idée de
» création me confond & passe ma portée. . . .
» mais je sçais qu'il (Dieu) a formé l'Univers
» & tout ce qui existe , qu'il a tout fait , tout or-
» donné. Dieu est éternel , sans doute ; mais mon
» esprit peut-il embrasser l'idée de l'Éternité ?
» Pourquoi me payer de mots sans idées ? Ce que
» je conçois , c'est qu'il est avant les choses , qu'il
» sera tant qu'elles subsisteront , & qu'il seroit
» même au-delà , si tout devoit finir un jour.
» Qu'un Etre que je ne conçois pas donne l'exis-
» tence à d'autres Etres , cela n'est qu'obscur &
» incompréhensible ; mais que l'Etre & le néant
» se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre ,
» c'est une contradiction palpable , c'est une
» claire absurdité. » Et après s'être étendu sur les
différentes perfections de Dieu , il ajoute : « Que
» si je viens à découvrir successivement ces at-
» tributs dont je n'ai nulle idée absolue , c'est
» par des conséquences forcées , c'est par le
» bon usage de ma raison : mais je les affirme
» sans les comprendre , & dans le fond , c'est
» n'affirmer rien. J'ai beau me dire , Dieu est
» ainsi ; je le sens , je me le prouve ; je n'en con-
» çois pas mieux comment Dieu peut être ainsi. »
Voilà bien des Mystères qui surpassent & con-
fondent la raison de Rousseau. Que fera-t-il au
milieu de ces obscurités impénétrables qui l'en-
vironnent de toutes parts ? Regardera-t-il comme
incroyables tous ces points que son esprit ne peut
comprendre ? Refusera-t-il de plier sa raison sous
ce poids qui l'accable ? Jugera-t-il un pareil hom-

mage indigne d'un homme sensé ? Écoutons-le lui-même s'expliquer. « Enfin, continue-t-il, PLUS

Tom. III.
p. 96.

» JE M'EFFORCE DE CONTEMPLER SON ESSEN-
» CE INFINIE , MOINS JE LA CONÇOIS ; MAIS
» ELLE EST , CELA ME SUFFIT ; MOINS JE LA
» CONÇOIS , PLUS JE L'ADORE. JE M'HUMILIE
» ET LUI DIS : ÊTRE DES ÊTRES , JE SUIS ,
» PARCE QUE TU ES ; C'EST M'ÉLEVER A MA
» SOURCE QUE DE TE ME'DITER SANS CESSÉ.
» LE PLUS DIGNE USAGE DE MA RAISON EST
» DE S'ANÉANTIR DEVANT TOI : C'EST MON
» RAVISSEMENT D'ESPRIT , C'EST LE CHARME
» DE MA FOIBLESSE DE ME SENTIR ACCABLÉ
» DE TA GRANDEUR. »

Avec quel fondement Rousseau peut-il encore se soulever contre l'adorable obscurité des dogmes que les Livres Saints nous proposent à croire ? Comment osera-t-il nous dire, « Le Dieu que

Ibid. p. 150.

» j'adore n'est point un Dieu de ténèbres ? Il ne
» m'a point donné un entendement pour m'en in-
» tendre l'usage ; me dire de soumettre ma rai-
» son , c'est outrager son Auteur. » Fait-il donc outrage à l'Auteur de sa raison , lorsqu'il prétend que *le plus digne usage* qu'il en puisse faire , *c'est de s'anéantir devant lui , que le ravissement de son esprit , le charme de sa foiblesse est de se sentir accablé de sa grandeur ?* Eh quoi ! N'est-ce pas anéantir sa raison devant Dieu , que de la soumettre humblement à ce qu'il lui a plû nous révéler de lui-même ? N'est-ce pas alors devant lui que notre raison s'abîme & se confond ? N'est-ce pas de sa grandeur que notre foiblesse se sent accablée ?

Le culte que notre raison doit à Dieu comme à la vérité essentielle , est sans doute de le croire lorsqu'il a parlé , quelque incompréhensible que

puisse être ce qu'il nous a déclaré ; *ipfi* , de se , *Deo credendum est*. La preuve des mystères & des dogmes , c'est donc leur révélation. Ils sont divins , si c'est Dieu qui les a fait connoître aux hommes. Leur révélation une fois démontrée , la raison ne doit plus avoir la moindre peine à s'y soumettre. Si elle ne comprend pas tout ce qu'il plaît à Dieu de lui découvrir , elle voit clairement & comprend au moins qu'elle doit à son Dieu une obéissance sans bornes , une foi qui l'aveugle saintement & qui étouffe tous les murmures d'une orgueilleuse curiosité. Il appartient , il est vrai , à la raison d'examiner les preuves de la révélation & de s'en convaincre : c'est-là où elle doit demander à voir clair , parce qu'elle ne doit se soumettre qu'à l'autorité de Dieu seul , elle ne doit qu'à lui le sacrifice de ses lumières & de ses sentimens , & c'est à elle à introduire l'homme dans le Sanctuaire de la révélation. Mais dès qu'elle l'a reconnue , qu'elle en a vérifié les preuves , elle doit s'arrêter dans le vestibule. Elle a confié l'homme à un guide plus sûr qu'elle ; elle n'a plus qu'à se tenir dans le silence & l'adoration , elle ne doit plus alors être écoutée ni consultée.

Ce ne seroit plus en faire un usage légitime que de vouloir encore approfondir & comprendre ce qui fait partie de la révélation. Si Dieu nous dit des choses qui nous étonnent & qui nous surpassent , la foiblesse de nos lumières , la veracité de celui qui se fait entendre , nous rassurent ; & bien loin de trouver un prétexte d'incrédulité dans ce que l'objet révélé a d'obscur & d'incompréhensible ; la saine raison y voit au contraire pour elle un nouveau motif de soumission. Moins elle comprend , plus elle adore ;

c'est son ravissement , c'est le charme de sa foiblesse de se sentir accablée du poids de la grandeur de l'Être suprême ; sa consolation est , que si Dieu est au-dessus de son intelligence , il n'est pas au-dessus de sa foi , & qu'elle peut lui rendre un hommage digne de lui , qui embrasse toute l'étendue de ses perfections , en ne mettant point de bornes à son humble docilité.

Après ces principes incontestables , il n'est plus question que de sçavoir si les Livres saints ont été révélés & contiennent les paroles de Dieu même. Toutes les preuves que nous avons déjà détaillées pour démontrer la divinité de la Religion chrétienne , prouvent également la révélation de nos Ecritures. Tous les faits , certainement divins , qu'ils rapportent , les miracles , les prophéties & tout l'ensemble des preuves que nous en avons tirées , ne laissent pas le moindre doute légitime sur leur inspiration divine ; & ce qui mérite une attention singulière , il n'est pas un seul de ces dogmes & de ces mystères que Dieu n'ait confirmé dans les différens âges par des miracles éclatans. Depuis celui de la divinité de J. C. tous successivement ont eu des adversaires redoutables qui les ont combattus par tous les moyens qu'on peut imaginer. L'Eglise a souffert persécution pour chacun des articles de sa foi ; il n'en est presque aucun dans le détail pour lequel elle n'ait versé de son sang ; & Dieu , toujours attentif à la conservation du dépôt de la foi , n'a jamais manqué d'attester par de nouveaux prodiges la vérité des dogmes contestés. Ces miracles ont eu dans leur tems toute l'authenticité possible , & les Hérétiques contre qui ils étoient opérés , n'ont pu s'empêcher de rendre témoignage à leur certitude , par la manière dont ils ont

cherché à s'en débarrasser. Ne devons-nous pas ensuite être surpris de ce que la foi des mystères & des dogmes étant établie sur des autorités si fermes, si sûres, si clairement divines, il reste encore des hommes assez aveugles pour refuser de captiver leur esprit sous le joug d'une soumission si raisonnable ? Qu'ils profitent de ces sages leçons d'un homme qu'ils ne peuvent accuser d'une trop grande crédulité.

« Avouons-le franchement, disoit la Motte le
» Vayer, il n'y a que les vérités révélées, comme
» sont celles de notre croyance, qui doivent cap-
» tiver notre esprit, & que nous devons embras-
» ser inébranlablement. Tout le reste est sujet à
» tromperie ; & notre raison ajoutant à l'erreur
» des sens, sur lesquels elle se fonde, sa mauvaise
» façon de discourir & de tirer des conséquences
» ne nous peut rien donner de bien constant. Le
» fidele n'hésite point, & aux choses mêmes les
» plus obscures il conduit sa vie & ménage son
» raisonnement par cette pieuse maxime, que
» s'il n'est pas permis entre les Philosophes, &
» surtout entre les Mathématiciens, de mettre
» en dispute les principes de leurs sciences, beau-
» coup moins doit-il permettre à son ame d'être
» irrésolue & de former des doutes sur les points
» essentiels de sa Religion. Le Christianisme,
» dit fort bien Eusebe, ne se regle ni par Eu-
» clide ni par Aristote, Théophraste ou Gallien :
» la doctrine du Ciel est différente de celle de
» la terre ; & la gloire aussi-bien que le salut
» d'un Catholique, ne dépend pas de bien rai-
» sonner, mais de bien croire. . . . Si nous trou-
» vons de la résistance à cela, & si notre enten-
» dement se forme des difficultés qui s'opposent
» à ce que nous enseigne la Religion, tenons-

» pour aſſuré que le mal vient de cette préſomp-
 » tion de ſçavoir, qui a ſa racine dans le péché
 » originel, puis que nos premiers parens ne fail-
 » lirent que par l'ambition d'être auſſi ſçavans
 » que les Dieux. C'eſt pourquoi S. Paul s'eſt dé-
 » claré par-tout ſi capital ennemi de cette ſcience
 » humaine, qui ne fait que nous bouffir d'une
 » vaine enflure, & c'eſt pour cela qu'il nous fait
 » leçon ſi ſouvent, de ne nous pas laiſſer ſurpren-
 » dre aux illuſions de l'eſprit, que fournirent les
 » diſciplines au préjudice de la foi. »

C H A P I T R E X I I I.

*La foi des dogmes de notre Religion eſt
 d'une obligation indiſpenſable. Elle tient
 eſſentiellement aux devoirs que la morale
 nous preſcrit.*

NOUS avons aſſez prouvé à Rouſſeau que la
 droite raiſon ne nous dit point que les dogmes
 doivent être clairs, lumineux, frappans par leur
 évidence, comme il le ſoutient; nous lui avons
 fait voir par ſes propres aveux, que l'aveugle ſou-
 miſſion aux objets de la foi, n'eſt point, comme
 il le prétend, une tyrannie exercée ſur notre rai-
 ſon, mais un hommage bien légitime, un ſacri-
 fice juſte & volontaire que la raiſon doit à ſon
 Auteur, lorsqu'il a parlé. Dieu ne nous interdit
 pas pour cela l'uſage de l'entendement dont il
 nous a doués, mais il le regle, il le dirige par
 les lumières de la foi qui l'empêchent de ſe pré-
 cipiter dans des égaremens autrement inévitables.
 Rien n'eſt donc plus faux que le principe

dont Rousseau se sert pour combattre l'obscurité des dogmes. Il nous dit que « si la Religion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne : que c'est à la révélation de nous enseigner ces vérités d'une manière sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. » Tout ce que nous avons déjà dit, a dû convaincre Rousseau que la Religion naturelle est insuffisante, non précisément à cause de l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne, mais à cause des incertitudes où elle a laissé les hommes sur la plupart de ces grandes vérités. Les égaremens de toute espèce dans lesquels se sont précipités tous ceux qui n'ont été éclairés que d'une prétendue Religion naturelle, ont fait sentir le besoin de la révélation pour dissiper tant de monstrueuses erreurs, apprendre aux hommes les vérités qu'ils devoient sçavoir, & leur montrer la route qu'ils devoient tenir. Ce n'est donc pas par l'obscurité, que la Religion naturelle laisse dans les grandes vérités, qu'elle est insuffisante, mais parce qu'elle n'éclaire pas assez les hommes pour leur apprendre ces grandes vérités. La révélation est venue suppléer à son défaut; c'est à elle & non à la Religion naturelle que nous sommes redevables de la connoissance de ces grandes vérités.

Mais il ne suffit pas d'avoir prouvé à Rousseau que nos Mystères, quelque incompréhensibles qu'ils puissent être, ne contiennent rien que de très-raisonnable; il faut encore lui démontrer que leur croyance est d'une obligation indispensable; car cet Incrédule prétend réduire tous les devoirs de la Religion à la seule morale. " Ai-

Tom. III.
P. 196.

„ mer Dieu par-dessus tout , dit-il à son Emile ,
 „ & son prochain comme soi-même , est le som-
 „ maire de la loi ; il n'y a point de Religion qui
 „ dispense des devoirs de la morale ; il n'y a de
 „ vraiment essentiels que ceux-là... Voilà ce
 „ que nous devons incessamment nous enseigner
 „ les uns aux autres , & voilà sur-tout de quoi les
 „ peres & les meres sont tenus d'instruire leurs
 „ enfans. Qu'une Vierge soit la mere de son Créa-
 „ teur , qu'elle ait enfanté Dieu ou seulement
 „ un homme auquel Dieu s'est joint , que la sub-
 „ stance du Pere & du Fils soit la même ou ne
 „ soit que semblable , que l'Esprit procède de
 „ l'un des deux qui sont le même , ou de tous
 „ deux conjointement : je ne vois pas que la dé-
 „ cision de ces questions en apparence essentielles,
 „ importe plus à l'espece humaine , que de sça-
 „ voir quel jour de la lune on doit célébrer la
 „ Pâque ; s'il faut dire le Chapelet , jeûner , faire
 „ maigre , parler Latin ou François à l'Eglise ,
 „ orner les murs d'images , dire ou entendre la
 „ Messe , & n'avoir point de femme en propre.
 „ Que chacun pense là-dessus comme il lui plai-
 „ ra , j'ignore en quoi cela peut intéresser les
 „ autres ; quant à moi , cela ne m'intéresse point
 „ du tout. „ Et après avoir fait un court détail
 des dogmes qu'il dit l'intéresser :

„ Ces dogmes , continue-t-il , & les dogmes
 „ semblables , sont ceux qu'il importe d'enseigner
 „ à la jeunesse , & de persuader à tous les Ci-
 „ toyens. Quiconque les combat , mérite châti-
 „ ment sans doute ; il est le perturbateur de l'or-
 „ dre & l'ennemi de la Société. Quiconque les
 „ passe & veut nous asservir à ses opinions par-
 „ ticulieres , vient au même point par une route
 „ opposée ; pour établir l'ordre à sa maniere il

„ trouble la paix ; dans son téméraire orgueil il
„ se rend l'interprete de la Divinité , il exige en
„ son nom les hommages & les respects des hom-
„ mes , il se fait Dieu tant qu'il peut à sa place ;
„ on devoit le punir comme sacrilége , quand
„ on ne le puniroit pas comme intolérant. Né-
„ gligez donc tous ces dogmes mystérieux , qui
„ ne sont pour nous que des mots sans idées , tou-
„ tes ces Doctrines bisarres , dont la vaine étude
„ tient lieu de vertu à ceux qui s'y livrent , &
„ sert plutôt à les rendre foux que bons. Mainte-
„ nez toujours vos enfans dans le cercle étroit
„ des dogmes qui tiennent à la morale. Persua-
„ dez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile
„ à sçavoir que ce qui nous apprend à bien faire.,,

Quoi donc ! Les dogmes sacrés qu'il a plû à Dieu de nous révéler ne tiennent-ils pas à la Doctrine des mœurs ? N'ont-ils pas pour objet de sanctifier l'homme & de l'unir à son Dieu ? N'exigent-ils pas de nous des actes qui font partie du corps de la morale ? N'est-ce pas enfin un point essentiel de cette morale , que Rousseau ne vante que pour la détruire , de rendre à Dieu le culte qu'il exige de nous , & par conséquent , de captiver notre intelligence sous la foi des mystères & des dogmes qu'il nous a révélés ? C'est là une partie principale du culte du vrai Dieu ; c'est le sacrifice qui lui est le plus agréable , parce que c'est celui qui coûte le plus à la nature & qui est en soi le plus parfait. Si obéir aux hommes qui ont autorité sur nous , est sans doute un devoir indispensable de la morale ; obéir à Dieu , se soumettre à ses oracles , doit en être à plus forte raison un point capital , d'où tous les autres ressortent & dépendent. En effet , toute la morale découle de ce grand précepte : *Vous aimerez le*

Seigneur ; mais comment l'aimer , le ſervir & l'honorer , ſi on refuſe de croire à ſa parole , ſi on mépriſe & foule aux pieds les moyens de lui rendre hommage , qu'il preſcrit lui-même à ſa créature ? Le ſecond précepte de la morale , parallèle au premier , c'eſt d'aimer ſon prochain ; or n'eſt-ce pas encore un des exercices de cette charité de réduire les vrais Chrétiens à la même foi , à la même obéiſſance , afin de prévenir & d'éteindre ainſi les diſſenſions , les inimitiés , les aigreurs que les héréſies & les Sectes , ſources mortelles de diviſion , ne manquent jamais de produire parmi les hommes ?

Mais quel personnage l'Incrédule fait-il faire à Dieu ? Il aura mis en œuvre tout l'appareil de ſa majeſté pour ſe faire connoître aux hommes , pour leur apprendre ce qu'ils doivent croire ; & l'homme enſuite ſera libre de penſer ce qu'il lui plaira des objets révélés , d'en prendre ou d'en laiſſer à ſon choix & ſelon ſon goût ? Dieu aura tant aimé les hommes qu'il leur aura donné ſon propre fils pour les ſauver ; ce fils ſe ſera incarné , uni hypotaſtiquement à l'humanité en naiſſant d'une Vierge ; & cependant chacun pourra croire ſ'il veut que Jeſus-Chriſt *n'eſt qu'un homme auquel Dieu s'eſt joint* ? Enfin , Dieu nous aura révélé que ſa nature exiſte en trois perſonnes égales & conſubſtantielles , que la troiſième de ces perſonnes procède de l'union des deux autres ; & néanmoins on pourra encore croire , ſi l'on veut , que la ſubſtance du fils n'eſt pas conſubſtantielle à celle de ſon pere , mais ſeulement ſemblable ; que l'Eſprit Saint ne procède que d'un ſeul & non des deux conjointement ? On ſera aſſez impie pour oſer nous dire qu'on *ne voit pas que la déciſion de ces queſtions , en apparence eſſentielles , importe*

plus à l'espece humaine, que de sçavoir s'il faut dire le chapelet ? Hommes aveugles, qui rejettez tout ce que votre raison ne comprend pas, vous avez mauvaise grace à substituer des mystères que votre folie seule peut inventer, à ceux que l'autorité de notre Dieu & la voix infallible de son Eglise proposent à notre foi. Sortez enfin, s'il est possible, de ces abîmes d'absurdités & de contradictions où vos ténèbres vous ont précipités. Non, vous n'êtes point de beaux esprits, des hommes raisonnables, de vrais Sçavans ; la foiblesse, l'ignorance, la présomption, forment votre caractère & vous rendent dignes d'un souverain mépris. Ces simples que vous insultez sont vos maîtres, & vous ne méritez pas d'être assis à leurs pieds. Il vous sied bien de vouloir vous rendre les maîtres de notre foi, d'en prescrire les bornes, & de prétendre nous asservir à vos opinions. C'est vous qui êtes les vrais perturbateurs de l'ordre & les ennemis déclarés de la Société. Pour établir l'ordre à votre manière, vous portez partout la confusion, & dans la témérité de votre orgueil vous osez donner à Dieu le démenti, en vous rendant les interpretes de la Divinité. Vous exigez en son nom les hommages & les respects des hommes ; vous vous faites Dieux, tant que vous pouvez, à sa place ; on doit vous punir comme sacrilèges, quand on ne vous puniroit pas comme les perturbateurs du genre humain.

Nous en avons assez dit pour montrer que la foi est le fondement de la morale, que pour bien vivre il faut bien croire, &, comme dit Rousseau, en se donnant le démenti à lui-même, que *sans la foi nulle vertu n'existe*. Mais cette foi n'est pas telle qu'il plaira à un chacun de se la former ; c'est la foi du corps entier de la révélation. Car

s'il étoit libre à un chacun d'en prendre ce qui lui conviendrait & d'en rejeter le reste , il y auroit autant de croyances différentes qu'il y a d'hommes au monde ; & si Rousseau étoit en droit de n'admettre qu'une partie de nos dogmes , le premier venu seroit aussi-bien fondé à rejeter le peu même que Rousseau en admet. Ainsi la foi deviendroit le jouet des caprices & des passions d'un ridicule mortel. La morale elle-même ne seroit pas plus en sûreté , elle éprouveroit bientôt le même sort , l'expérience l'a assez prouvé. Tous ceux qui , comme Rousseau , ont prétendu secouer le joug des dogmes , n'ont pas tardé à se mettre au large sur les points les plus importans de la morale ; ils n'ont feint de la respecter que pour la ruiner plus adroitement. C'est à elle qu'ils en vouloient encore plus qu'aux dogmes , parce que c'est elle qui gênoit leurs passions. Aussi les a-t-on vû lui porter les coups les plus mortels , de la même main qui avoit frappé sur les dogmes. L'exemple encore tout vivant des Protestans , en est une preuve qui ne souffre point de réplique. On les a vûs pallier les plus grands crimes , autoriser les plus grands désordres , & renverser en détail ce qu'ils avoient d'abord ébranlé dans le principe.

L'incrédulité née sous les pas du Protestantisme , marche sur les mêmes traces & prend la même route pour enchérir encore sur ses premiers peres. Nous sçavons le cas qu'on doit faire du zèle qu'elle affecte pour la morale ; les atteintes continuelles qu'elle lui porte ne tardent pas à la décéler. Rousseau va nous en fournir la preuve la plus sensible. Dans le moment même où cet Incrédule fait tant de parade de la morale , il a l'impudence de mettre au nombre des questions

qui ne l'intéressent point du tout, qui n'important point à l'espece humaine, de sçavoir s'il faut n'avoir point de femme en propre. QUE CHACUN, ajoute-t-il, PENSE LA-DESSUS COMME IL LUI PLAIRA, J'IGNORE EN QUOI CELA PEUT INTÉRESSER LES AUTRES; QUANT A MOI, CELA NE M'INTÉRESSE POINT DU TOUT. Quelle horreur! Quelle abomination! Des hommes de cette espece ne sont-ils pas nés pour tout renverser & tout détruire? Ministres fidèles de Satan, ils ne cherchent qu'à nous replonger dans les ténèbres & la corruption, dont la foi nous avoit retirés. Réveillons-nous enfin de notre assoupissement, pour voir les abîmes que l'incrédulité creuse chaque jour sous nos pas. Armons-nous d'un saint zèle, afin de repousser les efforts qu'elle fait pour nous y entraîner. C'est la langueur d'une foi presque expirante qui est cause des progrès énormes qu'elle a déjà faits. Hâtons-nous de recueillir & de ranimer les foibles étincelles qui nous en restent, si nous voulons dissiper la nuée ténébreuse qui couvre déjà notre horizon.

C H A P I T R E X I V.

La révélation vengée des calomnies de Rousseau. Il est seul coupable de tous les excès dont il accuse notre Religion. Ses erreurs sur la création, sur l'unité d'un seul principe, sur la Providence, sur la toute-puissance de Dieu.

APRES avoir amplement justifié la nécessité de la foi pour ce que la Religion chrétienne peut

renfermer d'obscur & de mystérieux, il est juste de la venger encore des accusations calomnieuses que Rousseau forme contre sa Doctrine & sa révélation. “ Leurs révélations, nous dit-il, ne
 Tom. III. p. 133. „ font que dégrader Dieu en lui donnant des
 „ passions humaines. Loin d'éclaircir les notions
 „ du grand Etre, je vois que les dogmes parti-
 „ culiers les embrouillent; que loin de les en-
 „ noblir elles les avilissent; qu'aux mystères in-
 „ concevables qui l'environnent, elles ajoutent
 „ des contradictions absurdes; qu'ils rendent
 „ l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; qu'au
 „ lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent
 „ le fer & le feu. Je me demande à quoi bon
 „ tout cela, sans sçavoir me répondre. Je n'y
 „ vois que les crimes des hommes & les misères
 „ du genre humain. „ Rousseau reprend encore
 un peu plus bas cette pompeuse déclamation.
 Traitant des qualités que doit avoir une Doctrine
 révélée, il ajoute: “ Cette Doctrine venant de
 Tom. III. p. 148. „ Dieu, doit porter le sacré caractère de la Di-
 „ vinité; non-seulement elle doit nous éclaircir
 „ les idées confuses que le raisonnement en trace
 „ dans notre esprit; mais elle doit aussi nous
 „ proposer un culte, une morale & des maxi-
 „ mes convenables aux attributs par lesquels seuls
 „ nous concevons son essence. Si donc elle ne
 „ nous apprenoit que des choses aburdes & sans
 „ raison, si elle ne nous inspiroit que des senti-
 „ mens d'aversion pour nos semblables & de
 „ frayeur pour nous-mêmes, si elle ne nous pei-
 „ gnoit qu'un Dieu colère, jaloux, vengeur, par-
 „ tial, haïssant les hommes, un Dieu de la guerre
 „ & des combats, toujours prêt à détruire & sou-
 „ droyer, toujours parlant de tourmens, de pei-
 „ nes, & se vantant de punir même les inno-

„ cens , mon cœur ne seroit point attiré vers ce
„ Dieu terrible , & je me garderois de quitter la
„ Religion naturelle pour embrasser celle-là ; car
„ vous voyez bien qu'il faudroit nécessairement
„ opter. Votre Dieu n'est pas le nôtre , dirai-je
„ à ses Sectateurs. „

Tel est le langage ordinaire à l'incrédulité.
De grands mots sans objet , des plaintes & des reproches qui ne portent sur rien de direct , mais dont la généralité affectée sert à couvrir l'embaras où elle est d'attaquer avec de solides raisons.

Il convient bien à Rousseau d'accuser notre révélation de dégrader Dieu , d'embrouiller & d'avilir les notions du grand Etre , & d'ajouter des contradictions absurdes aux mystères inconcevables qui l'environnent. C'est sur lui-même que retomberont ces reproches & ces accusations ; ils ne peuvent mieux convenir qu'à la prétendue Religion naturelle qu'il a mise au jour ; nous allons bientôt en convaincre nos Lecteurs. « Je crois, nous dit-il , que le monde est
„ gouverné par une volonté puissante & sage ;
„ je le vois , ou plutôt je le sens , & cela m'im-
„ porte à savoir : mais ce même monde est-il
„ éternel ou créé ? Y a-t-il un principe unique
„ des choses ? Y en a-t-il deux ou plusieurs , &
„ quelle est leur nature ? Jen'en fais rien ; & que
„ m'importe ? » N'est-ce pas là dégrader Dieu
& avilir les notions du grand Etre ? Eh quoi !
si le monde est éternel , que devient la divinité ? Le monde lui-même ne sera-t-il pas Dieu
Lui-même se sera donné l'être ; lui-même se gouvernera , lui seul pourra se conserver. En effet , un monde éternel dans son existence ne sauroit avoir d'autre principe que lui-même ,

Tom. II,
P. 61.

parceque, s'il en avoit un autre, dès-lors il cesseroit d'être éternel. Si donc le monde est éternel, il ne tient l'être que de lui-même, & par conséquent ses perfections doivent être infinies; car qui auroit pu borner l'être qui existe par lui-même? Où sera donc cette volonté sage & puissante qui, selon Rousseau, gouverne le monde? Où sera cette suprême intelligence que *la matière mue selon certaines loix*, montre à Rousseau? Si la matière est éternelle, elle sera donc elle-même cette intelligence, cette volonté, puisque ce qui n'a ni volonté ni intelligence ne sauroit se donner l'être à soi-même. Que sert donc à Rousseau de combattre les Matérialistes, & de prouver contr'eux que la matière ne sauroit penser, ni n'a pu produire des êtres qui pensent? Que lui sert-il encore de reconnoître un Etre souverain qui donna le mouvement à tous les êtres, puisque les doutes qu'il affecte lui sont si injurieux, & ne rendent à rien moins qu'à l'anéantir? Rousseau nous dira-t-il qu'il doute seulement si Dieu n'a pas trouvé sous ses mains une matière qui lui étoit coéternelle, mais informe, qui attendoit, & qui a reçu de lui sa perfection? C'est ce que soutenoient les prétendus sages du Paganisme. Aveugles! qui ne comprennoient pas que d'exister par soi-même est déjà la plus grande perfection; & que si la matière avoit d'elle-même ce commencement, elle pouvoit aussi avoir d'elle-même son entière perfection, & n'auroit pas dû l'attendre d'une main étrangère. Insensés! qui osoient réduire Dieu à la condition d'un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par une matière préexistante, indépendante de lui, & dont il n'avoit pas formé les dispositions, Stupides Philosophes!

qui ne sentoient pas qu'un Dieu infiniment parfait n'a pu avoir besoin que de lui même & de sa volonté toute puissante pour faire tout ce qu'il vouloit, Quoi ! Dieu ne seroit qu'un simple faiseur de formes, de figures & de modes ? Il auroit donné l'accidentel, & il n'auroit pas fait la substance ? Quel cahos ! Quelle confusion d'idées ! Tel étoit l'aveuglement des hommes livrés à leur propre esprit, avant que la révélation, pour le dissiper, leur fit entendre ces belles paroles : *Au commencement, Dieu a créé le Ciel & la Terre ; il a dit, & tout a été fait.* C'est-là vraiment éclaircir les notions du grand Etre, & les venger de l'avilissement où les doutes de l'incrédulité de Rousseau tendent à les réduire.

J'accorderai à Rousseau que l'esprit humain a de la peine à concevoir la création. « Si Dieu, Ibid. p. 93.
 » nous dit-il, a créé la matière, les corps, les
 » esprits, je n'en fais rien. L'idée de création pas-
 » se ma portée ; je la crois autant que je la puis
 » concevoir. » C'est-à-dire, qu'il ne la croit point
 du tout, parce que, comme nous avons déjà vu, selon lui on ne doit croire que ce qu'on conçoit. Mais n'est-il pas encore plus incompréhensible que la matière se soit donnée l'être, & qu'elle ait toujours été ? « Qu'un être, ajoute Ibid. p. 94.
 » Rousseau, que je ne conçois pas, donne l'existence à d'autres êtres, cela n'est qu'obscur &
 » incompréhensible ; mais que l'être & le néant
 » se convertissent d'eux-mêmes l'un dans l'autre,
 » c'est une contradiction palpable, c'est une
 » claire absurdité. » Ainsi la Foi, en nous obligeant de croire la création de tous les êtres, soulage plutôt notre raison qu'elle ne l'a charge. D'ailleurs elle ne fait que confirmer ce qu'une longue expérience nous a déjà rendu sensible,

L'Univers porte dans tous ses mouvemens le caractère de la nouveauté, dans tous les arts, dans les sciences, dans les peuples & dans les Empires; on voit par-tout une première origine & différens progrès qui annoncent un commencement & une succession.

Ibid. p. 28. Il n'est pas étonnant que Rousseau prétende
 Ibid. p. 55. ensuite que nous ne connoissons pas plus *la cause finale* du monde que ses premières loix. *J'ignore*, dit-il encore, *pourquoi l'univers existe*. Quand on doute si Dieu l'a créé, on doit nécessairement ignorer quelle en est la cause finale. Pour nous qui savons que Dieu a tout créé, qu'il a fait le monde tout entier, dans sa matière & dans sa forme, nous savons aussi que la fin qu'il s'est proposée, c'est de manifester à sa créature cette gloire renfermée en lui-même de toute éternité, de la rendre heureuse en se communiquant à elle, d'exciter son amour & sa reconnoissance par ses bienfaits, & de l'associer à son bonheur en lui donnant une nature capable de le connoître, de l'aimer & de le posséder. Car Dieu n'a rien acquis de nouveau par la création du monde; c'est par bonté & non par besoin qu'il l'a fait: il se suffisoit à lui-même, rien ne lui manquoit pour être infiniment heureux & parfait.

Comment Rousseau n'a-t-il pas encore senti que c'étoit douter s'il y a un Dieu, que de douter s'il y a *un principe unique des choses*, s'il y en a *deux ou plusieurs*? S'il y avoit deux principes indépendans, il pourroit également y en avoir une infinité. Car chaque principe n'étant pas l'autre, & n'ayant pas tout ce qu'a l'autre, il seroit nécessairement fini, & ainsi il n'y en auroit point à qui l'infini ne manquât, ou il faudroit remonter à un qui réunît tout en lui, & qui dès-lors seroit

seroit unique principe, dont tout le reste dépendroit & auroit reçu l'existence. Mais s'il y avoit deux ou plusieurs principes, tous seroient mutuellement dépendans & aîlésvis les uns aux autres. L'un ne pourroit empêcher l'autre d'agir dans ce qui seroit de son ressort; l'autre ne pourroit détruire ce que le premier auroit fait: chacun auroit son district, ses créatures qui releveroient de lui & ne dépendroient que de lui, sans être obligées de reconnoître l'autre principe de qui elles ne tiendroient rien. S'ils concourent quelquefois dans leurs opérations réciproques, ce seroit par impuissance & par le besoin que l'un auroit des forces de l'autre; chacun séparément ne seroit ni le Tout-puissant ni l'Être infiniment parfait. Admettre donc plusieurs principes, c'est, à proprement parler, n'en admettre aucun, parceque pour être principe des choses, il faut être unique, comme pour être Dieu, il faut être un.

Ce ne sont pas là les seuls coups que Rousseau porte à la Divinité. Après avoir ruiné son essence, il renverse sa providence avec aussi peu de ménagement. « Si l'homme, dit-il, est actif & libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné de la providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant de la liberté qu'elle lui donne; mais elle ne l'empêche pas de le faire; soit que de la part d'un être si foible, ce mal soit nul à ses yeux, soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant sa nature. » Quoi! la providence divine réglera & gouvernera tous les mouvemens du monde corporel, & elle ne s'é-

Tom. II.
p. 77.

tendra pas sur ceux du monde spirituel ? L'homme ne dépendra pas d'elle dans les actes de sa liberté ? Quel est donc ce Dieu de Rousseau , qui n'a aucune inspection sur les actes de la liberté humaine ? Où est sa puissance , son empire sur les créatures , si ce qu'il y a de plus noble , de plus parfait parmi elles n'en relève , ni n'en dépend ? Son pouvoir sera borné & limité par la liberté humaine , il en dépendra lui-même , il sera contraint de régler sur elle ses desseins , ses décrets , sans pouvoir régler la liberté selon ses décrets & ses desseins. Est-ce là le Dieu tout-puissant qui fait tout ce qu'il veut dans le ciel & sur la terre , sur les corps & sur les esprits ? C'est sous prétexte de justifier la providence , que Rousseau cherche à l'anéantir. Aveugle , qui ne voit pas que si le grand spectacle de la nature en montre par-tout la sagesse & la puissance ; l'ordre & l'enchaînement des opérations de la liberté humaine fait encore mieux sentir la force & la sagesse de celui qui préside à tout. Oui , le désordre qui nous choque , les passions déréglées & toute leur suite , les crimes & les injustices les plus horribles concourent aussi-bien que les actions de justice & de vertu à l'avancement & à la perfection des œuvres de Dieu , par l'usage que sa souveraine sagesse sçait en faire. Le plan de ses desseins s'exécute par la révolte même des hommes , par leur désobéissance à ses ordres & à ses volontés. Voilà ce que nous verrons un jour clairement , lorsque le voile sera tiré & que le mystère de la conduite de Dieu nous sera découvert.

Quelle ressource Rousseau ne ravit-il pas à l'homme dans ses malheurs , en enlevant à la providence tout ce que l'homme fait librement ? Celui qui est bien persuadé que rien n'arrive sans

son ordre ou sa permission, est tranquille au milieu des plus grands bouleversemens. Il voit Dieu qui préside à tout, il gémit de l'injustice des hommes; mais au milieu de tous ces désordres, il adore cette volonté souverainement juste & sainte qui exécute les décrets de sa sagesse, qui ordonne tout pour le bien de ses élus. Il reçoit donc tout ce qui lui arrive comme de la main de son Dieu, avec une parfaite soumission & une vive reconnoissance, parcequ'il a une juste confiance que tout est ordonné dans les desseins de la Providence pour son salut & sa sanctification.

Quelle erreur de prétendre que Dieu ne peut pas empêcher l'homme de faire le mal sans gêner sa liberté & faire un mal plus grand en dégradant sa nature! Quel avilissement de la puissance divine! Celui qui a créé la liberté de l'homme, ne saura pas la prévenir, la déterminer, la faire agir sans la gêner & la détruire? Le Dieu de Rousseau est-il le Dieu tout-puissant? N'est-ce pas un Dieu chimérique, qu'un Dieu purement passif à l'égard de la liberté de sa créature, qui ne peut exercer sur elle aucun pouvoir, aucun empire, & qui ne fait d'autre personnage auprès d'elle, que celui d'un spectateur oisif de ses opérations? Quand on veut juger & décider des choses de Dieu par son propre esprit, dans quels égaremens ne se précipite-t-on pas?

Y a-t-il rien de plus faux que cet autre principe de Rousseau? « Murmurer de ce que Dieu n'empêche pas l'homme de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il le fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu.....Que pouvoit de plus en notre faveur la puissance divine elle-même?

Tom. III.
P. 78.

» Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans
 » notre nature, & donner le prix d'avoir bien
 » fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal faire ?
 » Quoi ! pour empêcher l'homme d'être mé-
 » chant, falloit-il le borner à l'instinct, & le
 » faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te
 » reprocherai jamais de l'avoir faite à ton ima-
 » ge, afin que je puisse être libre, bon & heu-
 » reux comme toi. » Quelle absurdité ! Quoi !
 L'excellence de la nature de l'homme confis-
 tera dans le pouvoir de faire le mal, & dès qu'il
 aura perdu ce malheureux pouvoir, il sera ré-
 duit à l'instinct des bêtes ? Les Saints, dont la
 volonté est affermie dans le bien par la pleine
 jouissance de leur Dieu, ont donc perdu la pre-
 miere excellence de leur nature ? Plus l'homme
 s'approchera de la perfection de son Dieu, à en
 croire Rousseau, plus il dégénérera de sa pre-
 miere dignité ? Quel égarement de nous dire que
 l'homme est fait à l'image de son Dieu, par-
 cequ'il a le pouvoir de mal faire ! Rousseau ose-
 ra-t-il donc soutenir que Dieu puisse faire le
 mal ? Et si nous sommes libres, & par-là faits
 à son image, n'est-ce pas parceque nous pouvons
 faire & aimer le bien comme lui ? Mais le pou-
 voir de faire le mal qui nous reste tant que nous
 sommes ici-bas, qu'est-il autre chose qu'un
 vice de notre liberté qui ne sera parfaite que,
 lorsqu'à la ressemblance de celle de Dieu, elle
 sera tellement affermie dans le bien qu'elle n'aura
 plus le malheureux pouvoir de faire le mal ? En
 effet, avoir le pouvoir de mal faire, c'est pou-
 voir dégénérer, s'avilir, se dégrader. Que Rouf-
 seau nous dise si pouvoir perdre la premiere ex-
 cellence de sa nature en doit être un avantage
 & une perfection ? Qu'il faut être aveugle pour

croire que la perfection de la justice exige le pouvoir d'être injuste, la perfection de la béatitude le pouvoir d'être malheureux!

Que prétend Rousseau lorsqu'il dit que la Providence n'empêche pas l'homme de faire le mal, soit que de la part d'un être si foible ce mal soit nul à ses yeux? Où ne conduira pas un pareil système? Si le mal que l'homme commet, est nul aux yeux de la suprême justice, pourquoi ne le seroit-il pas à ceux de tous les hommes? Ils ne doivent pas être plus sensibles que la justice par essence. Dieu qui est la vérité suprême & la loi éternelle, est la règle infaillible de nos pensées, de nos desirs & de nos jugemens. Ce qui n'est pas un mal à ses yeux, ne sauroit l'être aux nôtres, parceque nous ne pouvons prétendre être plus justes que Dieu lui-même. Ainsi il n'y aura plus de mal moral dans la société, ou on devra le regarder comme nul; les plus grands crimes, les désordres les plus affreux ne doivent plus être réprimés; on doit laisser un libre cours aux larcins, aux meurtres, aux empoisonnemens, aux parricides, aux régicides, &c. parceque tous ces désordres ne sont qu'un mal apparent qui doit être nul à nos yeux comme à ceux de Dieu, de la part d'un être si foible. N'est-ce pas là au lieu d'établir la paix sur la terre, y porter le fer & le feu?

Comment Rousseau a-t-il pu nous dire :

« Quand je n'aurois d'autre preuve de l'imma- Tom. III,
 » rérialité de l'ame, que le triomphe du mé- p. 34.
 » chant, & l'oppression du juste en ce monde,
 » cela seul m'empêcheroit d'en douter? Une si
 » choquante dissonance dans l'harmonie univer-
 » selle, me feroit chercher à la résoudre. Je me
 » dirois: tout ne finit pas pour nous avec la vie,
 » tout rentre dans l'ordre à la mort. » Oui,

le triomphe du méchant , & l'oppression du juste , prouvent invinciblement qu'il est une autre vie , où un Dieu juste fera tout rentrer dans l'ordre , en rendant à un chacun selon ses œuvres. Mais que devient cette ressource , l'espérance du juste , si les désordres qu'on commet ici bas , sont nuls aux yeux de la justice suprême ? Que le méchant triomphe tout à son aise du juste qu'il opprime ; il n'a rien à craindre d'un Dieu vengeur , aux yeux duquel le mal qu'il commet , est nul de plein droit. Que le juste crie & gémissé au milieu des violences dont il est accablé : envain espéreroit-il d'être un jour consolé & dédommagé , puisque l'injustice de son oppresseur est nulle & n'est comptée pour rien ; pourquoi ses souffrances seroient-elles de quelque prix aux yeux du souverain juge ? Voilà comment Rousseau ôte aux affligés la dernière consolation de leur misère , aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions ; comment il arrache du fond des cœurs le remords du crime , l'espoir de la vertu , & se vante encore d'être le bienfaiteur du genre humain.

Tom. II.
p. 197.

C H A P I T R E X V.

Les doutes de Rousseau sur l'immortalité de l'ame. On la prouve & on réfute le système de Rousseau sur la fin & le bonheur de l'homme.

MAIS il faut encore montrer à nos Lecteurs combien Rousseau avilit la grandeur de l'homme , & le dégrade de son excellence. « Hélas !

dit-il, je le sens trop par mes vices ; l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps. Mais quelle est cette vie, & l'ame est-elle immortelle par sa nature ? Mon entendement borné ne conçoit rien sans bornes ; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer ; quels raisonnemens puis-je faire sur ce que je ne puis concevoir ? Je crois que l'ame survit au corps assez pour le maintien de l'ordre ; qui fait si c'est assez pour durer tous jours ? Toutefois je conçois comment le corps s'use & se détruit par la division des parties, mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant ; & n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console, & n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer ? Pouvoit-on s'attendre que Rousseau, après avoir soutenu avec tant de fermeté l'immatérialité de l'ame, finiroit par douter de son immortalité ? En effet, si l'ame étoit mortelle, c'est sans doute parcequ'elle seroit composée de parties naturellement divisibles, corruptibles & tendantes à la destruction. Mais puisque Rousseau reconnoît & soutient que l'ame est une substance spirituelle, un être pensant qui ne s'use & ne se détruit point par la division des parties, comme le corps ; qu'elle raison peut-il avoir pour douter de son immortalité ? Pour le faire avec quelque fondement, après s'être convaincu de son immatérialité, ne faudroit-il pas ou que la raison nous fournît quelque preuve de l'annihilation d'un être simple, ou que l'autorité de la révélation nous déterminât à la croire ? Mais l'anéan-

tissement de l'ame répugne à la saine raison, & combat directement la révélation.

Notre ame, il est vrai, n'est pas un être nécessaire comme Dieu, un être qui existe par soi même, un être immuable qui ne peut rien perdre de ce qu'il a. C'est de Dieu qu'elle tient son existence & sa conservation; c'est lui qui lui communique l'être. Mais peut-il jamais, selon l'ordre de ses décrets, permettre l'anéantissement de l'ame? Tout réclame au-dedans de nous pour la négative, & toutes les lumières de la raison nous garantissent l'immortalité de l'ame. Nous voulons invinciblement être sans fin; nos desirs à cet égard ne se bornent point au tems, quelque long qu'il puisse être; envain nous offrirait-on des millions d'années, ce ne seroit pas assez pour nous, & après avoir fourni cette vaste carrière, nous ne pourrions encore être satisfaits. Nous avons au fond de notre être un idée vive de son éternité; nous sentons, malgré nous, qu'il est fait pour durer toujours; aussi travaillons-nous à nous immortaliser dans la mémoire des hommes. Nous prenons toutes les précautions possibles pour qu'on n'oublie jamais notre existence; nous nous appliquons à laisser des monumens qui nous rappellent sans cesse dans le souvenir des générations futures. Pourquoi tous ces soins, je le demande, si tout devoit un jour périr en nous? Pourquoi Dieu auroit-il donné à notre ame tant d'ardeur pour l'éternité, si elle ne devoit point y prétendre?

„ Dieu, dit-on, c'est Rousseau qui parle, ne
 „ doit rien à ses créatures; je crois qu'il leur doit
 „ tout ce qu'il leur promet en leur donnant l'être. Or c'est leur promettre un bien, que de
 „ leur en donner l'idée & de leur en faire sen-

» tir le besoin. », Dieu doit donc à l'ame l'immortalité, puisqu'il la lui promet en lui en donnant l'idée, & en lui en faisant sentir le besoin.

Formés à l'image de Dieu, nous voulons être heureux & nous voulons l'être toujours. C'est Dieu lui-même qui a imprimé ce desir en nous; il est nécessaire; il ne dépend pas de nous de ne le point avoir. Dans ce desir est renfermé celui de l'immortalité comme faisant la partie essentielle du bonheur après lequel nous soupignons. Si ce bonheur étoit interrompu, s'il cessoit d'être par l'anéantissement de notre ame, son attente seroit frustrée, & Dieu l'auroit trompée en lui faisant desirer d'une manière invincible ce qu'il ne vouloit pas lui accorder; par conséquent le décret qu'on supposeroit en Dieu pour anéantir l'ame, seroit quelque chose de bien plus incompréhensible que son immortalité. D'ailleurs tous les Philosophes conviennent que la matière même ne périt pas, qu'il n'y en a pas un atôme de moins qu'au commencement du monde. Tous les corps qui ont pu se dissoudre, n'ont fait que changer d'état & de disposition; leurs différentes parties n'ont perdu que dans l'arrangement, & non dans le fond de la substance. Eh! pourquoi donc s'imagineroit-on que l'ame, cet être si noble, si supérieur au corps, dût être anéantie? Comment pouvoir supposer que Dieu veuille cesser de lui continuer l'existence qu'il lui a donnée? L'ame tend de tout son poids à jouir de lui, tout le reste lui est insipide; sa capacité est si vaste & si étendue qu'il ne faut rien moins que l'infini pour la remplir & l'absorber. Il faut donc que l'ame, pour parvenir à sa destination, jouisse un jour de son Dieu: mais dès qu'elle sera entrée dans cette jouissance, comment pourroit-elle être

anéantie ? Se pourroit-il faire , qu'après être arrivée au comble de la perfection , elle tombât tout à coup dans l'abyme même du néant de l'être ? Seroit-il possible , qu'une ame unie à son Dieu par un amour inviolable qui épuise toutes ses facultés , pût en être arrachée par une aussi effroyable séparation que l'anéantissement ? Dieu est juste & souverainement juste , il ne peut punir que le coupable : l'anéantissement est une des plus terribles peines ; comment Dieu pourroit-il l'infliger à des ames qui n'ont d'attrait & de goût que pour lui , qui sont l'objet de toute sa complaisance , & auxquelles il a voulu se communiquer si intimement ? Mais la nature de l'ame est la même dans tous ; s'il y en a qui doivent être immortelles , toutes le sont nécessairement : immortalité qui servira au bonheur des bons comme au malheur des méchans. Enfin Dieu lui-même , pour dissiper tous nos doutes sur un point aussi important , nous a garanti l'immortalité de l'ame par l'autorité de sa révélation. Par-tout il nous représente les ames toujours subsistantes devant lui , même après la dissolution du corps. *Je suis , nous dit-il , le Dieu d'Abraham , d'Isaac & de Jacob ; & Dieu n'est pas le Dieu des morts , mais le Dieu des vivans.* Entre tous les motifs qu'il nous propose pour nous porter à suivre constamment les règles qu'il nous a prescrites , la promesse d'un bonheur éternel tient toujours le premier rang.

C'est une des preuves de la divinité de notre Religion , d'avoir persuadé d'une manière si efficace à tant d'hommes de tout âge & de toute condition , aux simples comme aux sçavans , une vérité si importante , & cependant si méconnue jusqu'alors , si en butte à la contradiction des disputes d'une vaine Philosophie. L'immortalité de

L'âme est un point essentiel à la vraie Religion ; elle ne peut avoir d'autre fin ni d'autre objet , puisqu'elle est établie pour le bien & l'utilité de l'âme qui la professe. Or si l'âme n'est pas immortelle , quel fruit retirera-t-elle de sa fidélité au culte que la Religion lui prescrit ? Une récompense passagère est un prix trop modique de sa constance , une amorce trop foible pour exciter & soutenir son zèle. Pour que le bien que la Religion veut lui procurer soit réel , il doit être ferme & durable ; autrement elle auroit beau ne rien négliger , tout périroit un jour , & cette mort de l'âme rendroit vains & inutiles tous les avantages que la Religion auroit pû lui rapporter.

Et d'ailleurs , comme le remarque Rousseau , le triomphe du méchant ici-bas & l'oppression du Juste exigent une autre vie où la Providence soit justifiée , & où tout rentre dans l'ordre par la récompense du Juste & la punition du coupable. Mais si ce nouvel état peut finir un jour par la mortalité de l'âme , quelle consolation le Juste recevra-t-il de ses souffrances ? Quel dédommagement , puisqu'il sçaura que le bien dont il est mis en possession lui sera ravi par la perte de sa propre existence ? Le méchant , de son côté , sera le seul qui se consolera de ses peines , parce qu'il verra que son anéantissement prochain en sera le terme & la fin. Si donc l'âme n'est pas immortelle , il faut que tout prenne une route différente. Le Juste ne doit plus se donner tant de peines pour conserver une justice dont il perdra un jour tous les fruits ; & le méchant peut vivre tranquille au milieu de ses désordres , puisqu'il jouit des plaisirs d'un présent qui passe , pour quelques peines d'un avenir qui passera de même.

Ne semble-t-il pas que Rousseau ait voulu se dédommager de tout ce qu'il avoit dit en faveur de l'immatérialité de l'ame , en finissant par douter de son immortalité ? Il faut convenir que ses principes & sa morale sont parfaitement d'accord avec ce doute , & y ont un intérêt sensible. Quand une fois on a poussé l'orgueil jusqu'à blasphémer l'Être suprême , jusqu'à combattre & vouloir anéantir son culte & sa Religion ; quand une fois le cœur humain s'est livré à tous les dérèglemens de ses passions , peut-il ne pas desirer d'échapper à son Juge , par un anéantissement qui le sauve des supplices que malgré lui il sent lui être réservés ?

Rien de plus injurieux à notre nature que le système de Rousseau sur la fin & le bonheur de l'homme. « La suprême jouissance , nous dit-il , est dans le contentement de soi-même ; c'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre & doués de la liberté ; que nous sommes tentés par les passions & retenus par la conscience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puissance divine elle-même ? J'aspire , ajoute-t-il plus bas , au moment où , délivré des entraves du corps , je serai moi sans contradiction , sans partage , & n'aurai besoin que de moi pour être heureux. » Raisonner ainsi est-ce connoître l'homme ? Est-ce connoître Dieu ? Qu'est-ce que l'homme ? Un être infiniment borné , dont les desirs cependant ne connoissent point de bornes ; un être qui , tant qu'il est laissé à lui-même , sent au-dedans de soi un vuide affreux qui le porte sans cesse à se répandre au-dehors pour trouver de quoi le remplir. Et Rousseau prétendra que l'homme n'aura besoin que de lui-même pour être heureux ? Qu'entend-

Tom. III.
p. 78.

Ibid. p. 118.

il lorsqu'il nous dit : *je serai moi sans contradiction, sans partage, & n'aurai besoin que de moi pour être heureux?* Comment pourroit-il être sans contradiction, sans partage, tant qu'il sera seul avec lui-même? Pour être dans un pareil état, il faudroit jouir de tout ce qu'on desire, il faudroit trouver en soi le bonheur après lequel nous aspirons. Or l'homme, & c'est en quoi consiste sa principale dignité, l'homme ne desire rien de moins que l'infini. Tout est limité chez lui; il a donc besoin d'un autre que lui pour pouvoir être heureux; la suprême jouissance n'est donc pas dans le contentement de soi-même, puisque ce *soi-même* ne peut être content & sa faim rassasiée que par la jouissance d'un objet proportionné à l'immenité de ses desirs.

Dieu est sans doute le seul qui puisse rendre l'homme véritablement heureux; lui seul est l'être infiniment parfait, le bien souverain & inépuisable, la vérité par essence; c'est donc à lui que l'homme doit tendre pour parvenir au vrai bonheur. Dès qu'il jouira de son Dieu, tous ses desirs seront remplis; dès que son cœur sera abîmé dans cet océan d'amour, toutes ses inquiétudes cesseront. C'est donc dans la pleine & entière possession de Dieu que consiste la suprême jouissance; c'est pour la mériter que nous sommes placés ici-bas. Toute autre attente est vaine, indigne de l'homme, elle l'avilit & le dégrade.

En effet, quoique l'homme soit d'une nature bien supérieure à celle de tous les êtres qui l'environnent; cependant il ne peut pas plus se terminer à lui-même, se prendre pour sa dernière fin, que le reste des créatures. L'ordre veut qu'il se rapporte tout entier avec tous les êtres dont il a l'usage, à celui qui en est la source & qui en

Tom. III.
p. 88.

doit être le terme. C'est une folle présomption, un orgueil détestable, dès qu'il croit se suffire à soi-même pour se rendre heureux. Voilà cette prétendue *volupté pure qui*, selon Rousseau, *naît du contentement de soi-même*. Tout ce qui se rapporte en dernière analyse à la créature, est toujours impur & déréglé. Point d'autre volupté pure que celle qui naîtra en nous de l'union inflexible de nos cœurs avec Dieu, & de la mutuelle réfusion qui se fera de l'un dans l'autre. La fin & le bonheur, que vient de nous proposer ici Rousseau, sont parfaitement assortis aux moyens qu'il a voulu nous suggérer. Après s'être appliqué dans un plan d'éducation à favoriser tous les dérèglemens de l'homme, à fomenter toutes ses passions, oseroit-on ensuite lui proposer Dieu pour le terme de son bonheur? Quelle autre source de félicité peut-on lui présenter, que le contentement qui naît de l'amour de soi-même, source impure, qui n'est propre qu'à éterniser la corruption du cœur humain?

C H A P I T R E X V I.

La nécessité d'un lieu de supplices pour l'autre vie, & l'éternité des peines des méchans établies contre les efforts de Rousseau pour les anéantir.

ROUSSEAU, après avoir fait tous ses efforts pour dégrader l'homme, ne pouvoit manquer de chercher à affoiblir dans son esprit l'idée des supplices éternels. « Ne me demandez pas non plus, poursuit-il, si les tourmens des méchans

„ feront éternels ; je l'ignore encore , & n'ai point
„ la vaine curiosité d'éclaircir des questions inu-
„ tiles. Que m'importe ce que deviendront les
„ méchans ? Je prends peu d'intérêt à leur sort.
„ Toutefois j'ai peine à croire qu'ils soient con-
„ damnés à des tourmens sans fin. Si la suprême
„ Justice se venge , elle se venge dès cette vie.
„ Vous & vos erreurs , ô Nations ! êtes ses Mi-
„ nistres. Elle employe les maux que vous vous
„ faites , à punir les crimes qui les ont attirés.
„ C'est dans vos cœurs insatiables , rongés d'en-
„ vie , d'avarice & d'ambition , qu'au sein de vos
„ fausses prospérités les passions vengeresses pu-
„ nissent vos forfaits. Qu'est-il besoin d'aller cher-
„ cher l'Enfer dans l'autre vie ? Il est dès celle-
„ ci dans le cœur des méchans. „ L'éternité des
peines du méchant une question inutile aux yeux
de Rousseau ! En fut-il jamais de plus impor-
tante , de plus décisive , & qui dût plus influencer
dans tout le réglément de la vie ? Quel motif
plus pressant pour l'homme de réprimer ses pas-
sions , de remplir exactement la Justice à l'égard
de tous , de mesurer toutes ses actions , tous ses
desirs , tous ses sentimens sur la loi de son Dieu ,
que l'éternité des peines , si l'existence en est
réelle ? Rien n'est plus propre à engager les hom-
mes à mettre à profit tous les momens de la vie ,
à en remplir tous les vuides par une exacte fidé-
lité à tous les devoirs de leur état , que l'idée &
la vûe de l'éternité des supplices réservés aux ini-
quités des prévaricateurs. Rien enfin n'est plus
capable de rendre insipides les folles joies du
monde , ses plaisirs , ses honneurs , de faire trou-
ver doux & légers les maux & les afflictions de
cette vie passagère , que la crainte d'un supplice
infini dans sa grandeur , éternel dans sa durée.

Mais tout change de face ; si l'éternité des peines n'est qu'une chimère. Le pécheur, flatté par l'espérance de trouver une fin à son supplice, ne se pressera plus de renoncer à ses désordres. Moins il aura à craindre, plus ses habitudes auront de force & d'empire sur lui ; & comme dans cette vie l'homme livré à ses passions renvoye toujours à la dernière heure, sur laquelle il compte, pour se corriger ; il pourra désormais prolonger ses crimes jusqu'au dernier instant, puisque les supplices qui l'attendent lui laisseront un intervalle pour le repentir. Si cependant les tourmens de l'autre vie se trouvent n'avoir pas de fin, quelle surprise, quel désespoir pour ces ames infortunées qui se sont attendues à trouver une ressource dans l'extrémité de leur malheur ! Qu'on juge, d'après ces différens points de vûe, si c'est une question inutile de sçavoir si les tourmens des méchans seront éternels. *Que m'importe*, dit Rousseau, *ce que deviendront les méchans ? Je prends peu d'intérêt à leur sort.* Insensé ! Il ne vous importe pas de sçavoir ce que vous deviendrez ? Vous prenez peu d'intérêt au sort que vous aurez ? Quand vous seriez du nombre des bons, êtes-vous assuré d'en être toujours ? Et la connoissance de ce que deviendront les méchans après cette vie, n'est-elle pas pour vous un puissant motif de travailler à acquérir cette bonté qui vous manque, & de faire ensuite tous vos efforts pour la conserver sans altération ? Le tems viendra, mais trop tard, où vous comprendrez combien il vous importoit de sçavoir ce que deviendront les méchans. *Toutefois*, dites-vous, *j'ai peine à croire qu'ils soient condamnés à des tourmens sans fin.* Si la suprême Justice se venge, elle se venge dès cette vie. *Vous & vos erreurs, ô Nations ! êtes*

ses Ministres. Elle emploie les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés . . .

Qu'est-il besoin d'aller chercher l'Enfer dans l'autre vie ? Il est dès celle-ci dans le cœur des méchans. Ce

n'est plus ici seulement douter de l'éternité des peines, mais c'est prétendre fort clairement qu'il

n'y a point d'autre supplice, d'autre enfer que celui de cette vie. Rousseau pouvoit-il combattre

plus ouvertement ses propres principes ? Comparons-le avec lui-même en rapprochant ce qu'il a

établi plus haut. « Si l'ame est immatérielle, » nous a-t-il dit, elle peut survivre au corps ; & si

» elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand » je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de

» l'ame, que le triomphe du méchant & l'oppression du Juste en ce monde, cela seul m'empê-

» cheroit d'en douter. Une si choquante dissonance » dans l'harmonie universelle, me feroit chercher

» à la réconcilier. Je me dirois : tout ne finit pas » pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre

» à la mort. » Mais comment la Providence sera-t-elle justifiée, le triomphe du méchant &

l'oppression du Juste vengés ; comment tout rentrera-t-il dans l'ordre à la mort, si la suprême

Justice se venge dès cette vie, sans qu'il soit besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre ?

Nous voyons tous les jours le Juste dans la douleur & la misère, tandis que les plus coupables vivent dans l'abondance, jouissent jusqu'à la

fin de la prospérité qu'ils ont acquise par leurs injustices. N'est-ce pas là un désordre manifeste,

& le Dieu juste peut-il y être indifférent ? L'impie méprise à chaque instant sa loi & ses préceptes ; il ne connoît d'autre règle de ses desirs &

de ses démarches que les mouvemens de sa cupidité ; & le Dieu vengeur, le Dieu saint pour-

Tom. III.
P. 84.

roit être insensible à tant d'outrages, tant d'abominations, de blasphêmes & d'impiétés? Eh! comment prouvera-t-il qu'il a tenu un compte fidele de tous ces crimes? Comment, après avoir gardé un si profond silence, justifiera-t-il sa conduite, si le méchant, en sortant de cette vie, n'est point transporté dans un lieu où le souverain Juge lui fera sentir tout le poids de sa Justice si long-tems méprisée? En vain Rousseau dira-t-il que *la Justice suprême employe les maux que les hommes se font à punir les crimes qui les ont attirés*. Je l'accorde; mais les Auteurs de ces maux en sont-ils moins coupables, parce que le Tout-puissant sçait se servir de leur malice pour purifier ses élus, pour châtier les iniquités de son peuple? Souvent ceux qui sont ici-bas plus de mal aux autres & qui les exercent par les plus cruelles persécutions, sont ceux qui ont le moins à souffrir. Pour que tout soit compensé, il faut donc qu'ils soient réservés pour des souffrances d'un autre tems & d'un autre lieu.

Mais, dit Rousseau, *c'est dans vos cœurs insatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au sein de vos fausses prospérités les passions vengeresses punissent vos forfaits*. Est-ce donc là la juste proportion qui doit être entre le crime & la peine? Qui a jamais osé prétendre que les troubles & les remords, que les passions agitées produisent dans un cœur qui s'y livre, puissent être auprès des hommes même une satisfaction suffisante des crimes & des injustices qui se commettent? Et combien moins le feront-ils aux yeux de Dieu, de ce Juge redoutable dont la justice est si élevée au-dessus de celle des hommes? Ces inquiétudes qui tourmentent & rongent ici-bas le coupable, sont autant d'aiguilles

ions salutaires pour le rappeler à lui-même , & lui faire sentir le danger de son état ; ce sont des annonces du supplice réservé à ses forfaits ; c'en est , si l'on veut encore , une légère ébauche , une ombre , mais ce n'est pas la réalité , le supplice même. Pour que la Providence soit justifiée , il faut donc qu'après cette vie où les méchans ont triomphé , il y ait un Enfer où la Justice divine exerce pleinement tous ses droits.

En effet , si le châtement que mérite le Pécheur qui persévère dans ses iniquités , consistoit uniquement dans ce ver rongeur qui accompagne ici-bas ses désordres , les plus criminels seroient souvent les moins punis & les plus épargnés. La multiplicité des crimes endurecit pour l'ordinaire le pécheur , & lui en fait perdre peu à peu l'idée & le sentiment. Ce n'est que par degrés qu'on arrive aux grands forfaits ; mais alors l'iniquité n'est plus qu'un jeu , on l'avale comme l'eau , & le cœur consommé dans son endurecissement , y est entraîné par une pente douce & facile qui en ôte tout le remords , qui empêche d'en sentir la noirceur. A quels supplices destinerons-nous donc ces hommes tout de chair & de sang , qui ont trouvé le malheureux secret de s'affoupir sur leurs désordres , de se procurer une paix meurtrière , une funeste sécurité , en accumulant crimes sur crimes ? Combien encore qui , vendus à l'iniquité & au mensonge , se flattent cependant de remplir toute justice , de servir la vérité ? Livrés à l'aveuglement de leurs passions , bien loin d'éprouver le moindre trouble sur l'iniquité de leur conduite , ils osent même se promettre du Dieu saint la récompense de leurs forfaits. On a vû souvent l'oppressé se féliciter des services qu'il croyoit rendre à Dieu &

à la majeſté des Loix , pendant qu'il tenoit l'innocent dans les fers , & qu'il faiſoit périr honteuſement ſur les gibets & les échaffauds le vrai Défendeur de la cauſe de Dieu. Quel ſera donc le ſupplice de pareils hommes , ſi les remords des paſſions vengerelles ſont le ſeul que Dieu leur ait deſtiné ?

Mais enfin ſi le méchant n'a rien à craindre après cette vie , il peut , tant qu'il ſera le plus fort , exercer librement toutes ſes violences , entaſſer crime ſur crime , & ne rien épargner de tout ce qui peut lui procurer la pleine & entière jouiſſance de tous les objets de ſes paſſions. L'impie peut blaſphémer tout à ſon aïſe , ſi les vengeances de l'autre vie ne ſont qu'un vain phantôme. Pourvu que l'un & l'autre trouve le moyen de faire taire les cris de leur conſcience , ils ſeront quittes vis-à-vis de Dieu. D'ailleurs , quand ils n'y réuſſiroient pas , c'eſt acquérir à trop bon compte le droit de ſatisfaire ſes paſſions , pour ſe priver de leur objet.

Rouſſeau qui cherche à anéantir l'exiſtence d'un enfer dans l'autre vie , n'a-t-il pas lui-même reconnu le poids & la force de toutes ces raiſons ? Après avoir rapporté l'opinion des Mahométans qui diſent « que , l'examen qui ſuivra la » réſurrection univerſelle étant fait , tous les corps » iront paſſer ſur un pont appelé *Poul-Serrho* qui » eſt jetté ſur le feu éternel , pont qu'on peut nom- » mer , diſent-ils , le troiſième & dernier examen » & le vrai jugement final , parceque c'eſt-là où » ſe fera la ſéparation des bons & des méchants ; Rouſſeau remarque d'après Chardin « que les » Perſans ſont fort infatués de ce pont. Lorsque » quelqu'un ſouffre une injure dont par aucune » voie ni dans aucun tems , il ne peut avoir rai-

Tom. III.
p. 201, à la
note.

son, sa dernière consolation est de dire : Eh
 bien ! par le Dieu vivant tu me la payeras au
 double au dernier jour, tu ne passeras point le
 Poul-Serrho que tu ne me satisfaisles aupara-
 vant : je m'attacherai au bord de ta veste, &
 me jetterai à tes jambes. J'ai vu, poursuit Char-
 din, beaucoup de gens éminens & de toute for-
 te de professions qui, appréhendant qu'on ne
 criât ainsi *Haro* sur eux au passage de ce pont
 redoutable, sollicitoient ceux qui se plaignoient
 d'eux de leur pardonner. Cela m'est arrivé cent
 fois à moi-même. » Voici la réflexion de Rouf-
 seau. *Croirai-je*, ajoute-t-il, *que l'idée de ce pont*
qui répare tant d'iniquités, n'en prévient jamais ?
Que si l'on étoit aux Persans cette idée, en leur per-
suadant qu'il n'y a ni Poul-Serrho, ni rien de sem-
blable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans
après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit
ceux-ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin
d'appaîser ces malheureux ? Il est donc faux que
cette doctrine ne fût pas nuisible ; elle ne seroit donc
pas la vérité. PHILOSOPHE.....CESSE UN MO-
 MENT DE BATTRE LA CAMPAGNE, ET DIS-MOI
 NETTEMENT CE QUE TU METS A LA PLACE DU
 POUL-SERRHO. Pouvoit-on reconnoître en ter-
 mes plus expressifs la nécessité d'un lieu où les
 opprimés seront vengés de leurs tyrans après la
 mort ? Mais ce n'est ni à un *Poul-Serrho*, ni à
 d'autres idées semblables qu'il faut recourir ; les
 fables & les inventions des hommes, sont une
 trop foible barrière pour les contenir : il n'y a que
 la vérité qui soit digne de nos respects, & qui
 puisse agir d'une manière vraiment efficace sur
 l'esprit & le cœur humain. C'est par la révéla-
 tion & le canal de l'ancienne tradition du genre
 humain que nous apprenons sûrement quel est

ce lieu qui doit être mis à la place du *Poul-Serrho*.

Cependant le *Poul-Serrho* & les autres fictions de cette eſpece, ſont une preuve éclatante de la vérité des châtimens de l'autre vie. La foi de ce dogme, a toujours été ſi conſtante, que parmi tous les peuples, & dans toutes les Religions, on n'a ceſſé d'y reconnoître les ſupplices du méchant après la mort, comme la récompene des bons (a). Les Poètes, les Philoſophes, tous ſe ſont accordés ſur ce point important. Cette vérité

(a) “ Les adorateurs du vrai Dieu, revêtus de la ſubſtance
 de l'éternité, ſeront éternellement unis à lui. Les Idolâ-
 tres au contraire, & ceux qui n'auront pas été entière-
 ment à Dieu, ſeront condamnés à des flammes égale-
 ment éternelles, & qui, par la nature qu'elles ont reçue
 de Dieu, auront le pouvoir de les rendre incorruptibles.
 Les Philoſophes mêmes ont reconnu la différence de ce
 feu ſecret au feu ordinaire. Le feu dont les hommes ſe
 ſervent eſt bien inférieur à celui que Dieu emploie pour
 les punir, ſoit dans le Ciel où il forme les foudres, ſoit
 dans le ſein de la terre d'où il fait des irruptions à travers
 les montagnes. Car, bien loin de conſumer ce qu'il brûle,
 il répare ce qu'il détruit, enſorte que les montagnes brû-
 lent & ſubſiſtent toujours. Quelle idée n'aurons nous
 pas de ce tréſor du feu éternel, en voyant les étincelles
 qui en ſortent former de ſi grands tourbillons de flam-
 mes, que la plupart des Villes circonvoſines en ſont
 ſubitement dévorées, & celles qui reſtent, attendent cha-
 que jour le même ſort ? Les hautes montagnes ne ceſſent
 de vomir les ordures que le feu qui les conſume produit
 dans leur ſein ; & ce qui nous prouve la perpétuité du
 dernier Jugement, quoiqu'elles vomiffent ſans fin, qu'el-
 les ſoient continuellement dévorées des flammes, elles
 ne ſont cependant jamais détruites. Qui pourra s'empê-
 cher de voir dans l'eſpèce de ſupplice de ces montagnes
 une image & un modele de celui dont le pécheur eſt
 menacé ? Qui ne regardera le feu qu'elles répandent com-
 me des traits qui partent de quelque grand & inéſtimable
 braſier ? *Diſſiliunt ſuperbiſſimi montes ignis intrinſecus ſectur*
& , quod nobis judicii perpetuitatem probat , cum diſſiliant ,
cum devorentur , nunquam tamen finiuntur. Quis hæc ſupplicia
interim montium , non judicii minantis exemplaria deputabit ?
Quis ſcintillas tales non magni alicujus & inæſtimabilis foci
miſſilia quadam & exercitoria jacula conſentiet ? Si les monta-
gnes brûlent ſans ſe conſumer, que ſera ce des pécheurs
 & des ennemis de Dieu ? Ces dogmes ſont des viſions

universellement reçue, a fourni l'idée du Coccyte, fleuve d'enfer, qui ne grossissoit que des larmes des méchans. Le Phlégéon, avec ses eaux bouillantes, le Styx & toutes les horreurs du Tartare, tirent de-là leur origine. Ce ne sont que des fables, mais ces fables servent à représenter une vérité commune à tous, qui, s'étant mal conservée dans l'esprit des hommes, a souffert par le laps du tems, des altérations qui l'ont défigurée. Le fonds a toujours subsisté, & ne cesse encore d'être reconnoissable malgré tant de mélanges fabuleux. La révélation parfaitement conforme sur ce point avec les plus anciennes traditions, ne fait que nous les présenter dans toute leur pureté primitive. Tout concourt donc à nous obliger d'admettre après cette vie un lieu destiné au supplice & à la vengeance du méchant. Et comment pouvoir se refuser à l'évidence de cette vérité? Voudroit-on qu'un Dieu juste ne punit pas un pécheur qui meurt dans son crime avec le desir & la volonté ferme & constante de le commettre éternellement? Dieu pourroit-il rendre heureux un criminel de cette espece, & ne doit-il pas à sa justice de punir l'outrage qui lui est fait, autant de tems qu'il durera?

„ dans la bouche des Chrétiens; mais ils deviennent des
 „ connoissances sublimes & une science rare, lorsque les
 „ Philosophes en parlent. Ce sont alors des génies supé-
 „ rieurs, & nous sommes dépourvus de bon sens; ils mé-
 „ ritent qu'on les honore, & nous ne sommes dignes que
 „ de mépris. Mais quelque fausses & quelqu'imaginaires
 „ que vous semblent les vérités que nous soutenons, elles
 „ sont cependant bien nécessaires: quelqu'absurdes qu'elles
 „ vous paroissent, elles sont fort utiles, puisqu'elles for-
 „ cent ceux qui les croient à devenir meilleurs, autant
 „ par la crainte d'un supplice éternel que par l'espérance
 „ d'un bonheur qui ne finira jamais. N'appellez donc pas
 „ fausses & ridicules des choses qu'il est avantageux de
 „ croire vraies, & ne rejetez pas ce qui ne produit que
 „ du bien & ne fait de mal à personne. „ Tertulien

Mais, dit Rousseau, « où finissent nos be-
 soins périssables ; où cessent nos desirs insensés,
 doivent cesser aussi nos passions & nos crimes,
 De quelle perversité de purs esprits seroient-
 ils susceptibles ? N'ayant besoin de rien, pour-
 quoi seroient-ils méchants ? », Où Rousseau
 a-t-il pris que les besoins du méchant finissent
 avec la vie, & que ses desirs insensés cessent à
 la mort ? Le méchant ne desire-t-il pas d'être
 heureux, & pour l'être, ne veut-il pas jouir de
 l'objet de ses passions ? La nature & l'essence de
 notre ame consiste dans l'amour, elle ne peut
 jamais être sans amour. Le pécheur en mourant
 doit emporter avec lui l'amour dont il a été
 possédé ici bas. Cet amour même par la sépara-
 tion de l'ame d'avec le corps, n'en devient que
 plus vif & plus ardent, parceque, comme le dit
 Rousseau, *la substance active & vivante regagne*
 alors *toute la force qu'elle employoit à mouvoir la*
substance passive & morte. Tous les mouvemens
 de l'ame sont aujourd'hui froids & languissans en
 comparaison de ce qu'ils seront dans l'autre vie,
 Son amour croissant à l'infini, elle s'élancera avec
 une impétuosité inconcevable vers l'objet de ses
 desirs ; ce sera comme un poids dégagé de ce
 qui la retenoit, & qui commence à tendre vers
 son centre avec toute la force & son activité. Les
 passions de l'ame qui se rapportent toutes à l'a-
 mour & qui n'en sont que les différentes formes,
 agiront sur elle avec d'autant plus de force que
 rien alors ne sera capable de les distraire & d'en
 affoiblir l'action. Le méchant mourant vuide de
 l'amour de son Dieu, ses desirs insensés, bien
 loin de cesser à la mort, ne font au contraire que
 s'accroître & s'enflammer ; ils deviennent im-
 muables dès ce moment, parce que l'ame entre
 dans

Tom. III. p.
29

Ibid. p. 86.

dans un état stable , dans une disposition fixe & permanente ; & comme le Juste conserve à la mort l'amour de la justice qui régnoit ici-bas dans son cœur , le pécheur ne cessera de même dès ce moment d'aimer , de désirer ce qu'il aimoit en sortant de cette vie ; il le voudra avec plus d'ardeur que jamais , parce que le desir général de la félicité qui est imprimé dans le plus intime de notre cœur , agira sur lui avec bien plus de véhémence qu'il ne fait à présent. Comment donc ses besoins pourroient-ils finir à la sortie du corps , puisqu'ils deviendront encore plus grands par l'accroissement de ses desirs ? Comment enfin ses passions & ses crimes pourroient-ils cesser alors , puisque l'injustice de sa volonté & le dérèglement de son amour se perpétueront jusques dans l'éternité ?

C'est une erreur grossière de prétendre que le desir invincible de l'homme pour le bonheur ne le porte qu'à satisfaire des besoins périssables. Il est évident que nous voulons tous être heureux , non-seulement pour le tems , mais pour toujours , non avec une certaine mesure , mais sans bornes & sans fin. *L'espace n'est pas ta mesure* , dit ailleurs Rousseau en parlant de l'homme , *l'univers entier n'est pas assez grand pour toi*. Le desir de l'homme pour le bonheur a donc un autre objet que des besoins périssables. Il veut jouir d'un bien immense , infini dans son étendue , éternel dans sa durée ; il ne sera jamais vraiment heureux que par la possession de ce bien. Ce desir essentiel à l'ame ne périt point avec le corps ; le méchant le porte dans l'autre vie , & il doit agir sur lui avec infiniment plus d'ardeur que dans celle-ci , parceque tout lui manque alors , & qu'aucun bien périssable ne l'occupe & ne le

Tom. III.
pag. 73.

distrain. Or comme le méchant a appliqué & déterminé ici-bas le desir du bien & du bonheur à des objets périssables dont l'amour a rempli son cœur, puisque par un déréglement manifeste il les a pris pour sa dernière fin, ce desir ne cessera d'être tourné & dirigé par sa volonté corrompue vers les biens périssables qu'il a poursuivis ici-bas. C'est pourquoy il fera tout à la fois injuste & malheureux; malheureux, parce que le desir insatiable qu'il a du bonheur agira sur lui avec une activité d'autant plus grande qu'il sera toujours privé de son objet; injuste, parce que son amour le portera sans cesse où il ne doit pas tendre.

Que Rousseau ne nous demande donc pas : *de quelle perversité de purs esprits seroient-ils susceptibles ?* La réponse est simple & n'exige pas de grandes discussions. De purs esprits ne peuvent être sans amour, & dès-lors ils sont susceptibles de la perversité d'un amour qui se rapporte uniquement à eux-mêmes ou à la créature. Un pur esprit peut s'aimer soi-même d'un amour qui le détache de son Dieu, il peut être infecté d'un orgueil qui le fasse à lui-même son idole, qui l'établisse son principe & sa fin; enfin un pur esprit qui a habité dans un corps, peut y avoir contracté mille inclinations corrompues qu'il conserve, même après sa séparation de ce corps; de même que le Juste retient après la mort les heureuses habitudes qu'il a acquises par les actes de vertu qu'il a pratiqués pendant qu'il habitoit le corps.

Si déstitués de nos sens grossiers, poursuit Rousseau, tout leur bonheur est dans la contemplation des êtres, ils ne sçauroient vouloir que le bien, & quiconque cesse d'être méchant, peut-il être à jamais

misérable ? Voilà ce que j'ai du penchant à croire sans prendre peine à me décider là-dessus. Tout est faux dans ce raisonnement, qui ne porte que sur des suppositions chimériques. Car, en premier lieu, comme nous l'avons démontré, le bonheur des esprits ne sauroit consister dans la contemplation des êtres créés, il est uniquement fondé dans l'amour, la contemplation & la jouissance de l'Être des êtres. C'est l'unique objet qui puisse nous rendre vraiment heureux, tous les autres réunis ensemble seroient trop petits pour remplir la capacité de notre cœur & de ses desirs. Ces desirs seroient d'ailleurs injustes & déréglés, si, au mépris du Créateur, ils se borneroient & se fixoient à la créature. Or peut-on être heureux en ne cessant pas d'être injuste ? Le pécheur qui jusqu'à la fin s'est fait ici bas un centre de la créature, ne cessera dans l'éternité d'avoir le cœur incliné vers elle, de l'aimer de toutes les puissances de son ame, d'en desirer passionnément la jouissance; il sera par conséquent toujours vicié & dans un dérèglement éternel.

En raisonnant d'après ces principes certains, il est aisé de décider si les peines des méchans seront éternelles. Il est juste que le pécheur soit puni autant de tems qu'il persévère dans son crime. Or le réprouvé péchera continuellement, il demeurera obstinément attaché à son iniquité, il aimera sans fin l'injustice qu'il aimoit ici-bas, il haïra toujours la justice qu'il a méprisée dans cette vie; en un mot, son crime sera éternel, il est donc juste que son supplice le soit aussi.

Qu'on ne nous dise donc pas qu'il y auroit de l'injustice en Dieu de punir par des peines qui ne finiront jamais, des fautes qui n'ont duré qu'un instant. Il est vrai que l'acte du crime a

passé fort rapidement ; mais les loix même de la Justice humaine reglent-elles la longueur des peines qu'elles décernent, uniquement sur la durée du crime ? Ne punissent-elles qu'autant de tems qu'on en a employé à le commettre ? Pour des fautes assez ordinaires & commises en un clin d'œil, on retient souvent le coupable toute la vie dans l'exil, les fers ou la prison. On dégrade pour toujours, & on charge d'une ignominie éternelle un homme qui a fait une bassesse, commis une lâcheté d'un instant ; on sépare pour jamais de la société des vivans un membre qui a attenté en un moment au bien, à l'honneur ou à la vie de ses Concitoyens. Toutes ces peines ont quelque proportion avec celles des supplices éternels. Car si elles ne sont pas pleinement éternelles, c'est que la mort de ceux qui les souffrent y met nécessairement une fin. On ne s'est donc jamais imaginé dans l'ordre civil, qu'on dût apprécier la longueur de la peine sur celle de l'acte du crime. On a toujours cru au contraire, qu'elle devoit être réglée sur la qualité & la grandeur de la faute ; & rien de plus raisonnable. Car souvent les crimes les plus énormes se commettent en moins de tems que les fautes les plus légères ; & entre ceux qui font les mêmes crimes, les uns trouvent des moyens pour les exécuter plus promptement que les autres. C'est donc sur les regles de la Justice éternelle, sur la qualité & le mérite de l'offensé, sur la grandeur de l'outrage qui lui est fait, qu'on doit mesurer la grandeur du crime. Or la sainteté de l'Être suprême, que le péché outrage, est infinie dans sa grandeur ; & l'homme qui commet l'attentat, est un être dont la dépendance & la soumission pour Dieu ne doit point connoître de bornes ; de

quelque côté qu'il s'envisage, il est infiniment redevable à sa bonté. Cependant, par son crime & sa révolte, il voudroit en quelque sorte anéantir autant qu'il est en lui la Justice divine, il voudroit qu'il n'y eût point d'autre Dieu pour lui que l'objet de ses passions; peut-on concevoir rien de plus affreux? Est-il étonnant ensuite que le châtement de ce rebelle soit infini dans sa durée, puisque tout est infini, tant du côté de la majesté offensée, que du côté du coupable qui commet l'attentat?

En effet, quoique le crime du pécheur soit momentané quant à l'acte qui passe, il subsiste néanmoins toujours dans la corruption du cœur qui l'a produit, il est éternel devant Dieu, il s'immortalise, pour ainsi dire, par la disposition de la volonté, qui ne cesse d'aimer le désordre qu'elle a commis. Qu'on ne dise donc pas qu'il paroît peu conforme à la Justice de punir par des supplices qui n'auront point de fin, une faute qui a eu des bornes & qui a été passagère. Cette objection auroit de la vraisemblance, si Dieu étoit semblable aux Juges ordinaires, qui n'examinent que les actions & non les cœurs, qui ne sauroient être de leur ressort. Mais Dieu, comme la lumière éternelle de tous les esprits, la règle immuable de tous les desirs de la volonté, peut & doit en approfondir les dispositions. C'est sur elles principalement que son jugement doit porter; or il sçait & il voit que le méchant n'a cessé de pécher que parce qu'il a cessé de vivre; qu'il auroit voulu vivre sans fin, pour persévérer sans fin dans l'iniquité; qu'il souhaite même plus de pécher que de vivre, puisqu'il ne desireroit de vivre toujours en ce monde qu'aïné de jouir sans cesse des objets de ses passions. Il est donc de la justice

du souverain Juge de ne mettre point de bornes au supplice du méchant , puisque , tant qu'il a pû , il n'en a point voulu donner à ses crimes.

Que peut-on trouver de plus conforme aux regles de l'équité ? Dieu en créant l'homme , qu'il a fait libre , lui a laissé le choix d'un bonheur ou d'un malheur éternel. Tout est égal des deux côtés ; tous peuvent choisir entre la vie ou la mort qui leur est offerte ; nul ne peut se plaindre dès qu'il y a une juste proportion entre la récompense & le châtement. Si l'homme se détermine au mal & à ses funestes suites , c'est à lui-même qu'il doit imputer la sévérité des Jugemens qu'il éprouvera. Cette sévérité tourne même à son avantage , puisqu'elle est pour lui un nouveau motif de s'appliquer sans relâche à mériter le bonheur qui lui est promis.

Trouveroit-on qu'il fût bien digne de la bonté de Dieu de prescrire un terme au bonheur du Juste après cette vie ? Seroit-il vraiment heureux , si sa félicité devoit avoir une fin ? Or , ce qu'exige la bonté à l'égard de l'innocent , la Justice le demande aussi à l'égard du coupable ; il faut qu'il y ait une exacte conformité entre leurs opérations. Dieu aime infiniment le bien , il hait aussi infiniment le mal & le péché. S'il récompense en Dieu , il doit aussi punir en Dieu , & une éternité de tourmens est digne de l'inflexible sévérité de sa Justice. Car Dieu est infini dans toutes ses perfections ; elles marchent de pair & se réunissent dans le même point. Si la bonté a ses droits , la justice a aussi les siens ; l'une ne sçauroit être subordonnée à l'autre. Egales dans leur nature , elles le sont aussi dans leurs opérations. Vouloir tout ramener à la bonté , ce seroit en quelque sorte anéantir les autres attri-

buts essentiels à la Divinité, ou les réduire à la qualité de simples agens, déterminés par un autre qui auroit l'empire sur eux.

Dieu est l'amour de l'ordre, c'est-là où se rapportent toutes ses œuvres, tous ses desseins, toutes ses volontés; il ne peut, sans se renoncer lui-même, s'empêcher de le procurer, il veut qu'à son imitation la créature ne s'en écarte jamais. Si elle s'en retire par une infraction constante de la loi éternelle, Dieu doit à sa Justice de l'y faire rentrer. La volonté du pécheur qui meurt dans son crime, demeure inflexiblement penchée vers le mal; elle n'est plus capable de changement & de conversion; il faut donc que Dieu le tienne éternellement dans l'ordre du châtement, puisqu'il conservera pendant l'éternité le dérèglement de son amour, le désordre de sa volonté, puisqu'il ne sera plus susceptible de rentrer dans l'ordre de la Justice. Dieu, sans doute, seroit injuste, s'il cessoit de récompenser celui qui persévère éternellement dans l'innocence; par conséquent il le seroit aussi, s'il se laissoit de punir le pécheur qui persévère inflexiblement dans son injustice.

Le Dieu bon, le Dieu miséricordieux ne se repaît pas des tourmens des damnés; mais aussi, parce qu'il est juste, il ne peut jamais être apaisé par le supplice de ceux qui ne cessent pas d'être injustes. Le méchant, loin de s'humilier sous la main de son Dieu qui le frappe, de lui rendre gloire par un aveu sincère de ses iniquités, & d'en implorer la miséricorde, ne cessera au contraire de maudire la Justice qui le condamne, d'outrager la vérité qui le confond, & de s'endurcir dans son impiété. Son supplice ne servira qu'à irriter son orgueil, exciter sa rage; sa

révolte fera toute sa consolation, sa haine pour Dieu le remède à ses maux. Dieu pourroit-il, sans se démentir lui-même, être touché de quelque sentiment de compassion pour des créatures en qui il ne verra que fureur, que désespoir, où il ne trouvera jamais qu'une implacable inimitié qui desireroit, s'il étoit possible, anéantir le Juge avec le coupable? Tout est ici conforme aux idées que la saine raison nous donne de l'Être suprême. En rapprochant ce que l'incrédulité s'efforce de séparer afin de rendre odieux les dogmes de la Religion, en les présentant sous leur véritable point de vûe qu'elle cherche à obscurcir, toutes les difficultés qu'elle leur oppose s'évanouissent & ne servent qu'à faire mieux sentir la solidité des vérités qu'elle veut renverser.

Si l'éternité des peines du méchant étonne notre raison, surpasse notre intelligence, quoi de plus naturel! Pouvons-nous être Juges compétens des attributs de la Divinité, & notre esprit n'est-il pas trop borné pour les apprécier, assigner leurs fonctions, régler leurs droits? Vouloir en juger par analogie avec nos vertus si imparfaites, ce seroit prétendre mesurer l'éternel sur ce qui passe, l'infini sur le néant. Dieu est incompréhensible dans tout ce qu'il est, à qui-conque n'est pas Dieu; l'homme doit adorer ses Jugemens sans oser en approfondir les abîmes impénétrables; nous ne pouvons donc rien faire de mieux que de nous en rapporter à la révélation, qui est le témoignage que Dieu se rend à lui-même de l'usage qu'il fera de sa justice à l'égard des méchans. Or la révélation nous apprend que les méchans seront condamnés à un supplice éternel, qu'ils seront jettés dans le feu de l'enfer où le ver qui les ronge ne meurt point, où le feu

qui les brûle sans les consumer ne s'éteindra jamais.

Et qu'on ne nous dise pas que cette éternité de supplices ne doit pas s'entendre d'une éternité proprement dite, mais seulement d'une longue suite d'années. Tout est ici contrainte à une pareille interprétation. La longueur des supplices du méchant est mise en parallèle avec la durée des récompenses; les mêmes termes sont employés pour l'une comme pour l'autre; nulle exception: *Les méchants iront dans le supplice éternel, & les Justes dans la vie éternelle.* Or, dans le second membre il est question d'une vraie éternité, personne ne l'a jamais entendu autrement, & par conséquent la durée des supplices doit aussi comprendre une éternité pleine & entière. S'il n'est pas vrai que les méchants doivent être éternellement punis, il ne l'est pas aussi que les Justes seront éternellement récompensés; & dès-lors, bien loin que les Justes jouissent d'un bonheur parfait comme Dieu le leur promet, leur douleur seroit d'autant plus grande & plus amère qu'ils trouveroient leur état plus heureux. Penseront-ils sans la plus vive affliction qu'un jour pourra mettre fin aux joies si pures qu'ils goûtent dans le sein de Dieu? Par cette triste révolution il arriveroit que les méchants deviendroient heureux, & que les Justes succédroient à leur malheur. Le méchant seroit heureux d'être délivré de ses peines, & le Juste malheureux d'être privé de son ancien bonheur. Quel contraste! Quelle confusion! Mais puisqu'il est nécessaire que la vie des bons embrasse toute une éternité, convenons aussi que le supplice des méchants doit comprendre une éternité réelle. L'Écriture d'ailleurs nous assure bien expressément,

Prov. X'. 7.

Eccleſ.
XXXIX.

qu'après la mort de l'impie il n'y a plus d'eſpérance pour lui , *mortuo impio non eſt ſpes*. Elle nous fait connoître qu'il confirmera ſes tourmens par ſa fureur.

La raiſon ne ſçauroit nous apprendre rien de précis & de déterminé ſur les diſpoſitions futures de l'ame ; elle ne peut par conſéquent rien oppoſer à cet état d'obſtination dans le mal, que la révélation nous déclare ſuivre , après cette vie , l'abus que le pécheur a fait ici de ſa liberté. Nous avons aſſez prouvé la divinité de la révélation ; l'Incrédule n'eſt plus recevable à en infirmer l'autorité. O homme aveuglé par vos paſſions ! pourquoi travaillez-vous à en impoſer à votre ame ? Pourquoi feignez-vous de prendre les intérêts de la bonté divine en combattant contr'elle ? Dieu met en œuvre toutes les rigueurs de ſa Juſtice , moins à deſſein de vous punir , qu'aſin de n'être pas obligé d'en venir à l'exécution , & que la crainte de ſes menaces vous inſpire l'amour de ſa loi & le deſir de ſes récompensés. Inſenſé ! Vos efforts pour renverſer la foi d'un enfer , ne font que vous y précipiter avec ceux qui ont le malheur de prêter l'oreille aux enchantemens de vos diſcours. C'eſt pour flatter l'homme dans ſes déſordres que vous cherchez à le raſſurer contre une éternité de peines qui pourroit l'alarmer ſalutairement. Vos doutes ne tendent qu'à affoiblir le zèle du Juſte pour la vertu , qu'à augmenter & conſommer l'endurciſſement du pécheur. Car ſi vous réuſſiſſiez à perſuader aux hommes qu'il n'y a point d'enfer , ou que les ſupplices auront une fin , qui s'empreſſeroit de quitter ſes déſordres ? Qui voudroit ſe faire violence pour marcher conſtamment dans les voies de la Juſtice ? O folie ! O aveuglement !

O cœur corrompu ! C'est du dérèglement de votre amour que naît l'extravagance de vos idées. Si vous vouliez sérieusement embrasser la vertu, vous seriez bientôt persuadé de la vérité des peines éternelles, & tous vos doutes disparaîtroient.

O stultitiam ! O stultam & asinariam sententiam ! O animam peccati ac voluptatis amantem , atque ad nequitiam respicientem ! Etenim à voluptatis amore hæc dogmata omnia nascuntur , ita ut si ii qui talia dicunt virtutem amplecti vellent , citò de gehenna persuasi essent , nec dubitarent .

Saint Jean.
Chrysoste

CHAPITRE XVII.

L'excellence des dogmes & de la morale des Livres Saints.

APRE'S avoir clairement prouvé que les accusations formées par Rousseau contre la révélation des Livres Saints retombent pleinement sur lui, qu'on ne peut dégrader Dieu, & avilir plus qu'il le fait les notions du grand Être; pour confondre toutes les vaines ressources de l'impie & dissiper l'illusion qu'il s'efforce de faire, rassemblons ici les principaux traits de la révélation sur les points qui sont l'objet de ses calomnies.

Peut-on nous fournir une idée de Dieu plus noble & plus grande que celle qui nous est présentée dans tous les monumens de la révélation ? Que l'Incrédule écoute, & que sa perfidie soit confondue dans un éternel silence. Le Dieu que nous adorons est esprit, il est celui qui est par essence, qui est toujours & toujours le même. Tout passe du néant à l'être ou de l'être au néant.

& pour lui il demeure toujours immuable au milieu de tant de révolutions. Il est parfait, parce qu'existant par lui-même rien ne sçauroit lui manquer. Il est un & le seul Seigneur, parce qu'étant celui qui est, il est nécessairement indivisible. Tout ce qui est hors de lui n'a d'être que ce qu'il veut bien lui en communiquer, & n'est devant lui que comme un néant. Il sçait être par-tout tout entier & n'est renfermé dans aucun lieu. C'est lui qui appelle toute la suite des générations dès le commencement, qui du centre de son éternité voit tout commencer & tout finir. Il est le Dieu de toutes les connoissances; nul ne l'a aidé & ne lui a servi de conseil, en lui montrant ce qu'il devoit faire dans ses ouvrages; il en a trouvé dans son propre fond tout le plan, tout le dessein.

Sans défaillance, sans travail, sans lassitude, il agit toujours, & la même volonté qui a tout tiré du néant, l'empêche seule d'y retomber. Sa sagesse est impénétrable; c'est elle qui a réglé & ordonné tous les événemens qui occupent la longue suite des siècles; un seul cheveu ne tombe pas sans son ordre & sa permission; elle atteint avec une force merveilleuse d'une extrémité jusqu'à l'autre, & dispose tout avec une douceur ineffable.

Son empire est absolu & s'étend à tout. Il donne les Royaumes de la terre à qui il lui plaît; il est le Dieu des armées, il fait tout ce qu'il veut; nul ne peut résister à sa puissance, ni lui dire, pourquoi agissez-vous ainsi? Il tient dans sa main le cœur de tous les hommes, des Rois mêmes, & il les tourne à son gré comme les ruisseaux d'une eau courante. Il dissipe, quand il veut, & rend inutiles tous les conseils des sages.

& quand il lui plaît, il les fait servir à l'exécution de ses décrets & de ses volontés.

Il est Saint & trois fois Saint, & parce qu'il est Saint, il veut que tout soit Saint comme lui. S'il permet le désordre, s'il souffre qu'on l'outrage, qu'on viole sa loi, qu'on opprime le foible, qu'on persécute l'innocent; ce n'est ni par foiblesse ni par insensibilité. Il déteste l'iniquité, le méchant n'habite point auprès de lui, & les injustes ne subsisteront point devant ses yeux. Sa sainteté est inaltérable au milieu des impuretés dont l'Univers est rempli; le mal qu'il permet ne le fouille point, parce que la volonté défectueuse de l'homme en est la seule cause & l'unique principe. S'il ne l'empêche point, c'est qu'il est plus glorieux pour lui, plus digne de sa grandeur de tirer des biens infinis du sein même de la malice, que de la prévenir ou d'en arrêter les suites. Enfin s'il laisse pour un tems le Juste & le foible gémir sous le poids de l'oppression; qu'ils aient patience, il a les yeux fixés sur eux, il est attentif à leurs gémissemens, il considère leur affliction & leur douleur. C'est pour les purifier qu'il les éprouve, il essuiera bientôt leurs larmes, leurs souffrances seront pour eux la source d'une gloire immortelle. Mais en même-tems il se levera pour juger leur cause, il en prendra lui-même la défense; les desirs & les projets de l'impie seront confondus. Il disoit dans son cœur: Dieu ne voit point ce qui se passe, il n'y est point attentif, il n'en fera aucune recherche. Mais il l'a vû, ses yeux en ont été irrités; aussi dès que le court instant qu'il a laissé aux méchans sera passé, il fera pleuvoir sur eux toutes sortes de pièges; le feu, le souffre seront leur partage, & rempliront la coupe qu'ils doivent boire. jef-

qu'à la lie. Car le Seigneur est juste, il aime la justice, & regarde l'équité d'un œil favorable.

S'il diffère d'exercer sa justice, c'est pour donner lieu à sa miséricorde & signaler sa bonté. Elle est sans bornes; il répand ses largesses sur les méchans comme sur les bons, afin de les attirer à lui & de les provoquer à un heureux changement.

Il est si éloigné de punir l'innocent, qu'il arrête même long-tems le cours de sa justice à l'égard des pécheurs. Il n'exerce sur eux ses jugemens que par degrés, pour leur donner lieu de faire pénitence. *O Seigneur, s'écrie le Sage, que votre esprit est bon, qu'il est doux dans toute sa conduite sur les hommes! Vous châtiez peu à peu ceux qui s'égarerent, vous les avertissez des fautes qu'ils ont faites, & vous les instruisez, afin que déposant leur malice ils croient en vous.*

Sap. XII.

Telles sont les grandes idées que la révélation nous donne du Dieu qu'elle propose pour l'objet de notre culte. Est-ce là, comme le veut Rousseau, dégrader Dieu en lui donnant des passions humaines? Est-ce là embrouiller les notions du grand Être, & les avilir au lieu de les ennoblir? Est-ce là nous peindre un Dieu colère, jaloux, vengeur, partial, haïssant les hommes, toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & se vantant de punir même les innocens? Pouvoit-on au contraire nous proposer des maximes plus convenables aux attributs par lesquels nous concevons son essence? Une pareille doctrine ne porte-t-elle pas dans tous ses traits le sacré caractère de la divinité qui l'a inspirée aux hommes?

Si de-là nous passons aux règles des mœurs que la révélation nous enseigne, qu'y trouvera-t-on:

qui ne porte par-tout l'empreinte sacrée de la divinité ? Dieu voulant instruire les hommes , pouvoit-il leur donner une morale plus pure & plus digne de lui , plus propre à régler l'homme dans toutes ses voies ? Aimer Dieu , aimer tout en lui & pour lui , y tendre de tout le poids de son cœur comme à son souverain bien , n'agir que pour sa gloire , ne vivre que pour lui , être prêt à se sacrifier soi-même dès que ses intérêts l'exigent , mépriser sincèrement tous les biens passagers , en user sans attache pour n'aspirer qu'aux biens éternels , trouver son bonheur dans les souffrances & les tribulations qui nous y conduisent , se réjouir dans les persécutions qui en sont pour nous un sûr garant , se renoncer soi-même & immoler tous les desirs de l'amour propre pour ne suivre que la volonté de son Dieu , dépendre uniquement des ordres de sa providence , la voir & l'adorer dans tous les événemens ; enfin mortifier sa chair , se faire une continuelle violence , résister sans cesse à tous les mouvemens d'une nature corrompue , être humble jusqu'au mépris de soi-même , s'abaisser , au moins en esprit , au-dessous de ses inférieurs comme de ses égaux , y a-t-il rien de plus grand ? Où trouvera-t-on des maximes si saintes , si sublimes , si propres à conduire l'homme à Dieu ? Mais la révélation ne se borne pas encore là ; elle nous apprend non seulement à aimer nos freres , nos amis , nos proches , mais nos ennemis mêmes les plus implacables , nos persécuteurs les plus outrés : elle veut que nous fassions du bien à tous ceux qui nous haïssent , que nous priions pour tous ceux qui nous calomnient & nous outragent , sans jamais nous lasser , sans jamais nous laisser vaincre par le mal . Elle coupe jusqu'à la racine

tout desir de vengeance & jusqu'au plus petit res-
 sentiment ; elle tarit la source de toutes les in-
 justices , en interdisant les moindres sentimens
 d'envie & de jalousie , en proscrivant les desirs
 mêmes qui seroient contraires aux intérêts du
 prochain. L'amour qu'elle nous commande d'a-
 voir pour nos freres , n'est point un amour oisif
 & stérile ; il doit être actif & empressé à se mon-
 trer dans toutes les occasions où on peut leur être
 utile. Il va même dans certaines circonstances ,
 jusqu'à s'oublier soi-même , jusqu'à négliger ses
 propres intérêts pour ne s'occuper que de ceux
 de ses freres. C'est ainsi que la révélation établit
 par-tout l'ordre & la paix, celle de la créature
 avec Dieu & des créatures entr'elles. Rendre à
 tous ce qui leur est dû , être soumis de cœur &
 d'esprit aux puissances établies de Dieu , concou-
 rir de tout son pouvoir au bien commun & par-
 ticulier , remplir fidelement tous les devoirs de
 l'état qu'on occupe dans la Société , afin de de-
 venir membre & Citoyen d'une Cité toute cé-
 leste ; c'est en abrégé où se rapportent tous les
 préceptes & toutes les regles de la morale évan-
 gélique.

« O Doctrine toute divine , s'écrioit un grand
 » Philosophe Chrétien , qui ne forme pas des
 » Poètes , des Philosophes & des Orateurs , mais
 » qui de mortels nous fait devenir immortels ,
 » qui change des hommes en Dieu , & qui de la
 » terre nous élève au Ciel ! Comme les enchan-
 » teurs tirent les serpens de leurs cavernes ; ainsi
 » cette parole chasse les passions des replis de
 » l'ame les plus cachés. L'ame , ainsi délivrée
 » des maux qui sembloient prêts à l'étouffer , en-
 » tre dans le calme & le repos , & retourne à
 » Dieu qui lui avoit donné l'être pour se réunir

» à celui dont elle s'étoit séparée. Voilà , con-
» tinue ce Saint Martyr , ce qui m'a charmé ;
» voilà ce qui m'a fait changer. Venez avec moi ;
» apprenez ce que j'ai appris , & puisque j'ai été
» ce que vous êtes , ne désespérez pas d'être un
» jour ce que je suis. » (*S. Justin*)

Que ceux qui aceusent la Religion Chrétienne d'être contraire au bien de l'Etat & de la Société paroissent ici. Qu'ils nous donnent un Royaume , un Etat , une République , tous composés de vrais & parfaits Chrétiens ; qu'ils nous donnent des Rois & des Princes , des Juges & des Magistrats , des Soldats & des Chefs , des maris & des épouses , des pères & des enfans , des maîtres & des serviteurs , tels que la Doctrine chrétienne veut qu'ils soient ; & qu'ils osent ensuite nous dire qu'elle ne peut se concilier avec les intérêts de la Société : ou plutôt ne seront-ils pas forcés de convenir qu'elle en est l'appui le plus solide & le plus ferme rempart ?

Qu'y a-t-il en effet de plus beau & de plus heureux qu'une société où l'on aime Dieu comme le bien commun & le seul véritable , où tous s'aiment en lui d'un amour sincère , où chacun traite son prochain comme soi-même ; qui est composée de Rois & de Princes sans orgueil au milieu des grandeurs , qui ne font usage de leur autorité que pour le bien des peuples ; où les Sujets s'empresent de donner en toute occasion des marques de leur fidélité , où les Juges , toujours incorruptibles , rendent à tous la Justice sans acception de personne , où les maîtres traitent leurs serviteurs avec bonté & comme des frères , où les serviteurs obéissent , non par contrainte , mais par amour de leur devoir ; où le mari & l'épouse sont unis par un amour tendre

& chaste , par une fidélité inviolable , dans l'unique dessein de donner des enfans à Dieu , de bons Citoyens à l'Etat ; où les enfans répondent à tous les soins de leurs pères par une soumission prévenante & un amour filial ; une Société où tout est lié , où tous sont unis par les liens de la piété & de la Religion , plus étroitement que par ceux de la nature & du sang , où tous en un mot , ne font qu'un cœur & qu'une ame ? Y a-t-il rien de comparable à une telle Société ? Une pareille République ne seroit-elle pas une image parfaite de la Cité céleste ? Ne changeroit-elle pas la terre en un Paradis anticipé ?

C H A P I T R E X V I I I .

Les avantages que la Société a retirés de la Religion chrétienne. Elle est incapable de lui nuire. Ses fidèles Disciples ne respirent qu'une parfaite soumission pour les Puissances de la Terre. Les maximes de Rousseau ne respirent que révolte & indépendance.

COMMENT l'Incrédule peut-il accuser la Religion chrétienne de nuire au bonheur de la Société, d'y porter le fer & le feu, de ne nous inspirer que des sentimens d'aversion pour nos semblables & de frayeur pour nous-mêmes ? Peut-on porter l'aveuglement ou la passion à une extrémité aussi déplorable ? Rousseau peut-il nier ou ignorer les avantages signalés que la Société civile a

retirés de la Doctrine chrétienne ? Peut-il se dissimuler les grands exemples de vertu , de charité , de désintéressement , de zèle pour le bien public , que les Chrétiens ont donnés à la face de toute la terre ? Au milieu de la corruption générale que le Paganisme avoit enfantée , à peine le Christianisme paroît il, qu'il produit partout des hommes qui attaquent de tous côtés le vice & l'erreur , non par le fer & le feu , mais par la vertu de leurs exemples , par la force de leurs discours. Ils ne prêchent rien qu'ils ne pratiquent les premiers ; ce n'est que par les souffrances & les tribulations qu'ils s'opposent aux torrens des désordres qui inondent toute la terre ; ils aiment mieux perdre la vie que de commettre un crime. L'Univers étonné embrassé de toutes parts une Religion qui produit dans les hommes un changement si merveilleux. Dans le sein de la Société civile se forme la Société chrétienne , qui s'étend d'une extrémité jusqu'à l'autre , & qui remplit tous les lieux qu'elle habite de la bonne odeur de ses vertus.

Les Payens eux-mêmes étoient obligés d'y rendre témoignage ; ils ne pouvoient reprocher aux Chrétiens d'autre crime que celui d'adorer le vrai Dieu. Jamais l'Empire n'eut de Sujets plus fideles , plus dévoués , plus prêts à se sacrifier à ses véritables intérêts. Pendant trois siècles entiers que les Chrétiens ont eu à souffrir tout ce que la rage des persécuteurs les plus animés pouvoit inventer de plus cruel , parmi tant de séditions & de guerres civiles , parmi tant de conjurations formées contre la personne des Empereurs , il ne s'y est jamais trouvé un seul Chrétien ni bon ni mauvais. Les Chrétiens défioient leurs plus grands ennemis d'en nommer un seul qui y eût

trempe, & jamais on ne put en produire aucun; tant la Doctrine Chrétienne inspiroit à ses disciples de vénération pour l'autorité publique, tant étoit vive & profonde l'impression que faisoit dans tous les esprits cette parole du Fils de Dieu: *rendez à César ce qui est à César, & à Dieu ce qui est à Dieu.* Ils mouroient pour rendre à Dieu ce qui lui étoit dû, & ils souffroient avec une patience invincible & une inviolable fidélité pour rendre à César ce qui étoit à César. Leur soumission & leur respect éclatent dans toutes leurs apologies; elles inspirent encore à ceux qui les lisent, l'amour de l'ordre public, & elles montrent clairement que le Christianisme n'attend que de Dieu sa force & sa conservation; mais il est bon de les entendre eux-mêmes exprimer leurs sentimens & les dispositions de leur cœur.

« C'est dans les mœurs chrétiennes, disoit
 » Tertullien au nom de tous les Chrétiens, que
 » consistent l'attachement, l'honneur & la fidé-
 » lité d'un vrai Citoyen & d'un bon sujet, parce
 » qu'elles obligent un Citoyen à rendre avec
 » vérité à l'Empereur & aux autres hommes tout
 » ce qui leur est dû. Ce n'est pas seulement à
 » l'égard des Empereurs que nous devons être
 » gens de bien; la qualité des personnes n'est
 » point la règle de nos bonnes œuvres: c'est pour
 » nous que nous les faisons, ne cherchant ni
 » louanges ni récompense de la part des hom-
 » mes, mais de Dieu seul, qui exige & qui ré-
 » compense une bonté qui s'étend à tout. Nous
 » sommes pour les Empereurs ce que nous som-
 » mes pour nos voisins; parce qu'il nous est éga-
 » lement défendu de leur vouloir du mal, de
 » leur en faire, d'en dire ou d'en penser. Tout
 » ce qui ne nous est pas permis à l'égard de

„ l'Empereur ne nous l'est pas à l'égard de tout
„ autre ; & ce qui ne nous est permis contre per-
„ sonne, nous l'est bien moins encore contre ce-
„ lui que Dieu a élevé à une si haute dignité.
„ S'il nous est ordonné d'aimer nos ennemis ,
„ comme je l'ai déjà dit , que reste-t-il que nous
„ puissions haïr ? Si, pour ne nous pas rendre aussi
„ coupables que ceux qui nous offensent , on nous
„ défend de venger une injure par une autre in-
„ jure , à qui nous est-il permis de faire du mal ?
„ Soyez-en vous-mêmes les Juges. Combien de
„ fois vous êtes-vous déchaînés contre les Chré-
„ tiens , autant pour satisfaire votre animosité
„ que pour obéir à vos loix ? Combien de fois ,
„ sans attendre d'ordre , la populace prévenue
„ contre nous , nous a-t-elle accablés de pierres ?
„ Combien de fois a-t-elle mis le feu à nos Mai-
„ sons ? Les Chrétiens ne sont pas même en sû-
„ reté dans leurs tombeaux contre la fureur de
„ vos Bacchantes : on les arrache de cet asyle
„ sacré , on les met en pièces , on traîne par les
„ rues leurs membres dispersés , & leurs cada-
„ vres qui n'ont plus rien de la figure humaine.
„ Cependant quelle vengeance avez-vous vû
„ prendre à ceux que vous croyez si ardens à la
„ révolte , & que vous persécutez jusqu'à la mort ?
„ Une seule nuit avec un petit nombre de flam-
„ beaux nous eût amplement vengés , s'il nous
„ étoit permis de repousser la violence par la
„ violence. Mais à Dieu ne plaise que nous ayons
„ recours à des moyens humains pour venger une
„ Religion divine , & que nous soyons fâchés de
„ souffrir ce qui la fait connoître. Si nous vou-
„ lions agir ouvertement contre vous , & non en
„ secret , le nombre & les forces nous manque-
„ roient-ils ? Les Maures , les Marcomans , les

„ Parthes & les Nations les plus puissantes , qui
 „ n'occupent cependant qu'une portion de la ter-
 „ re , font-ils en plus grand nombre que ceux qui
 „ sont répandus dans toutes les parties du mon-
 „ de ? A peine commençons-nous de paroître ,
 „ & nous remplissons tout , vos Villes , vos Isles ,
 „ vos Châteaux , vos Charges municipales , vos
 „ Assemblées , vos Camps , vos Tribus , vos Dé-
 „ curies , vos Palais , vos Barreaux , votre Sénat ;
 „ nous ne vous laissons que vos Temples. Quelle
 „ guerre ne serions-nous pas capables d'entre-
 „ prendre , quand même nous vous serions infé-
 „ rieurs en nombre , nous qui sommes si déter-
 „ minés à la mort , & qui souffrons si volontiers
 „ qu'on nous égorge ? Mais il n'est permis à un
 „ Chrétien que de sacrifier sa vie ; il ne peut
 „ atreter à celle des autres. „

Après avoir rapporté quelques-uns des servi-
 ces signalés que les Chrétiens rendoient à la So-
 ciété , il poursuit : “ Au lieu d'en reconnoître le
 „ mérite , vous avez mieux aimé mettre au nom-
 „ bre de vos ennemis des hommes , non-seule-
 „ ment qui ne vous font point à charge , mais
 „ bien plus , qui vous sont nécessaires. Nous ne
 „ sommes pas des ennemis du genre humain ,
 „ nous le sommes uniquement de ses erreurs. Sur
 „ quel prétexte pourriez-vous compter parmi les
 „ Sectes factieuses , une Société où l'on ne peut
 „ rien faire & entreprendre de ce qui forme les
 „ factions , où l'on est insensible à tout ce qui
 „ flatte la vanité & l'ambition , où l'on a tant
 „ d'éloignement pour les dignités , les honneurs
 „ & les fonctions publiques , où l'on s'intéresse
 „ vivement par ses prières & ses œuvres de cha-
 „ rité , au bonheur de l'Etat & à la tranquillité
 „ publique ; de qui en un mot vous n'avez rien

» à craindre ? Comment ne sentez-vous pas le
 » tort si considérable que vous causez à la Répu-
 » blique , en condamnant tant d'innocens , en
 » faisant mourir tant de personnes irréprocha-
 » bles ? Nous en appellons à vos propres Regis-
 » tres , vous qui jugez tous les jours les Chré-
 » tiens qui sont dans les Prisons ; dites-nous si ,
 » de ce grand nombre de criminels portés sur
 » vos listes sous différentes accusations , il s'en
 » trouve un seul qui ait assassiné , ou dérobé , ou
 » pillé les Temples , ou violé la pudeur , ou volé
 » les bains , & qu'on accuse en même-tems d'être
 » Chrétien ? Dites-nous si , lorsqu'on vous pré-
 » sente des Chrétiens qui sont accusés de l'être ,
 » il s'en trouve parmi eux qui ressemblent à ces
 » coupables dont je viens de parler ? Si parmi
 » toute cette troupe de criminels dont les Prisons
 » regorgent , il s'y trouve un Chrétien , son nom
 » fait tout son crime , ou s'il en a d'autre , il n'est
 » pas Chrétien , *jam non Christianus.*

» Il n'y a donc que nous seuls qui vivions dans
 » l'innocence , & doit-on en être surpris ? Nous
 » y sommes engagés ; elle est pour nous d'une
 » obligation indispensable , Dieu lui-même nous
 » en ayant prescrit les regles. Nous les connois-
 » sons parfaitement , parce que nous les avons
 » apprises du plus habile de tous les Maîtres ;
 » & nous les conservons avec un grand soin ,
 » parce qu'elles nous ont été données par un Juge
 » dont on ne méprise pas les loix impunément.
 » Les loix humaines sont une digue trop foible
 » pour arrêter les désordres , puisqu'on peut les
 » éluder en cachant son crime. Pour nous , com-
 » me nous devons être examinés par un Dieu à
 » qui rien n'échappe , & que nous croyons qu'il
 » peut nous condamner à des peines éternelles ,

» nous sommes les seuls qui nous efforçons de
 » parvenir à l'innocence , autant par la connois-
 » sance de son mérite que par l'impossibilité où
 » nous sommes de nous soustraire aux yeux de
 » l'invisible , & par la vûe des supplices réservés
 » aux coupables. Nous craignons celui que crain-
 » dra alors le Juge qui condamne ceux qui le
 » craignent , c'est-à-dire , nous craignons Dieu
 » & non les hommes. ,,

Tels sont les sentimens , la conduite & le langage de tout véritable Chrétien. Il doit être ce qu'ont été nos pères ; comme eux , il doit se montrer la gloire , la force & l'appui de l'Etat & de la Société. Si la plûpart de ceux d'aujourd'hui ne ressemblent point à ces premiers modèles , ce n'est pas le Christianisme qui a dégénéré , ce sont les hommes qui se sont affoiblis en se relâchant de ses saintes maximes. La Religion chrétienne est toujours la même qu'elle étoit autrefois , ses regles & ses principes n'ont point varié : les abus qui se sont glissés dans son sein ne tirent point d'elle leur origine , mais des passions qu'elle combat & dont elle est le remede. Je le répète , si les Chrétiens d'aujourd'hui ne sont pas ce qu'étoient leurs pères , c'est qu'ils ne suivent point avec la même fidélité la Religion dont ils se font gloire. Tout homme qui se dit Chrétien & qui nuit à l'Etat ou à la Société , dès-lors est convaincu d'être un menteur , il n'est pas Chrétien , la Religion dont il se masque le défavoue.
Jam non Christianus.

Mais écoutons les reproches que Rousseau fait à la Religion chrétienne. « Ce fut , dit-il , dans
 » ces circonstances que Jesus vint établir sur la
 » terre un Royaume spirituel ; ce qui , séparant
 » le systême théologique du systême politique ,
 » fit

fit que l'Etat cessa d'être un , & causa les divisions intestines qui n'ont jamais cessé d'agiter les peuples Chrétiens. Or cette idée nouvelle d'un Royaume de l'autre monde , n'ayant pu jamais entrer dans la tête des Payens , ils regarderent toujours les Chrétiens comme de vrais rebelles qui , sous une hypocrite soumission , ne cherchoient que le moment de se rendre indépendans & maîtres , & d'usurper adroitement l'autorité qu'ils feignoient de respecter dans leur foiblesse. Telle fut la cause des persécutions. Ce que les Payens avoient craint est arrivé ; alors tout a changé de face , les humbles Chrétiens ont changé de langage , & bientôt on a vû ce prétendu Royaume de l'autre monde , devenir sous un chef visible le plus violent despotisme dans celui-ci. Cependant , comme il y a toujours eu un Prince & des Loix civiles , il a résulté de cette double puissance un perpétuel conflit de Jurisdiction qui a rendu toute bonne police impossible dans les Etats Chrétiens , & l'on n'a jamais pu venir à bout de sçavoir auquel , du Maître ou du Prêtre , on étoit obligé d'obéir. Pour détruire tant d'indignes calomnies & de vaines accusations , il suffit de suivre d'âge en âge la conduite des Chrétiens. Nous avons déjà vû quelles preuves de fidélité , de respect & d'attachement les Chrétiens ont données à leurs Souverains pendant les trois siècles de la plus cruelle persécution que les Payens leur ont fait souffrir. Leurs sentimens & leurs dispositions sont admirablement exprimés dans la Requête que la Légion Thébéenne présenta à Maximien. " O Empereur , lui disoit-elle , nous sommes vos soldats , mais nous sommes serviteurs de Dieu : nous vous

» devons le ſervice militaire ; mais nous lui de-
 » vons l'innocence : nous ſommes prêts à vous
 » obéir , comme nous avons toujours fait , lors-
 » que vous ne nous contraignez pas de l'offen-
 » ſer. Pouvez-vous croire que nous puiffions vous
 » garder la foi que nous vous avons promiſe , ſi
 » nous en manquons à Dieu ? Notre premier
 » ferment a été prêté à Jeſus-Chriſt , & le ſecond
 » à vous : croirez-vous au ſecond , ſi nous vio-
 » lons le premier ? Ce n'étoit pas par foibleſſe ,
 comme Rouſſeau oſe le dire , que les Chrétiens
 parloient & agiſſoient ainſi. Qui peut mourir
 n'eſt jamais foible. Nous avons vû plus haut les
 maux qu'ils euſſent pû cauſer à l'Empire dès leur
 naiſſance , ſ'ils euſſent été capables de ſ'armer
 contre lui. Et ſans parler des autres , cette Lé-
 gion ſi brave , qui pour la foi ſe laiſſa égorger
 comme des agneaux , eut pû vendre bien cher
 ſa vie , ſi la Religion qu'elle profeſſoit lui eût
 permis la révolte.

Si nous paſſons enſuite aux tems où les Em-
 pereurs faiſoient profeſſion du Chriſtianiſme ,
 nous verrons les Chrétiens toujours également fi-
 deles & ſoumis. Conſtance , fils du Grand Conſ-
 tantin , s'étant déclaré pour les Ariens , perfecutoit
 à toute outrance les Catholiques attachés à
 la foi de Nicée. Les exils , les banniſſemens , la
 priſon , la mort même , rien n'étoit épargné
 pour ſubjuguer les eſprits. Les Eglifeſ étoient dans
 la plus grande confuſion ; on arrachoit aux peu-
 ples leurs Evêques , des paſteurs tendrement
 chéris , & on leur en ſubſtituoit d'autres qui ne
 ſervoient qu'à faire mieux regretter les premiers.
 Cependant , au milieu de tant d'injuſtices & de
 déſordres , perſonne ne penſa à ſe ſoulever. On
 l'auroit pû d'autant plus aiſément , que les deux

freres de Constance favorisoient Athanase & les Catholiques. Ils étoient si jaloux de la fidélité qu'ils devoient au Prince, que Saint Athanase, accusé d'avoir aigri contre Constance l'esprit de ses freres, s'en défendit comme d'un crime; il fit voir à l'Empereur qu'il avoit toujours été un sujet d'une fidélité inviolable.

Valens, Empereur d'Orient, Partisan des Ariens, & encore plus violent persécuteur des Catholiques que Constance, n'eut jamais le moindre sujet de se plaindre de leur fidélité, quoiqu'ils fussent les plus forts dans ses Etats. On ne les vit jamais former le moindre complot & chercher à se prévaloir des longues & funestes guerres qui affligoient l'Empire. Tous les Evêques Catholiques donnoient en tout l'exemple de la plus parfaite obéissance; ils prévenoient par leur prudence & leur sagesse tout ce qui auroit pû causer la plus petite émotion, & rappelloient sans cesse leurs peuples au précepte de l'Apôtre: *Obéissez aux Rois & à leurs Envoyés.*

Julien l'Apostat ayant voulu rétablir le Paganisme proscrit par ses prédécesseurs, les Chrétiens n'en devinrent ni moins fideles, ni moins zélés pour son service. « Quand il leur disoit, » offrez de l'encens aux Idoles, ils le refusoient: » mais quand il leur disoit, marchez, combat- S. August.
tez, ils obéissoient sans hésiter. Ils distinguoient » le Roi éternel du Roi temporel, (l'impiété » du Prince, du caractère sacré de la majesté sou- » veraine) & ils demeuroient assujettis au Roi » temporel, pour l'amour du Roi éternel; parce » que, continue Saint Augustin, lorsque les im- » pies deviennent Rois, c'est Dieu qui le fait » ainsi pour exercer son peuple; de sorte qu'on

» ne peut jamais se dispenser de rendre à cette
 » Puissance l'honneur qui lui est dû. »

L'Impératrice Justine livrée aux Ariens , persécutoit vivement Saint Ambroise pour le faire condescendre à ses volontés injustes. « Je ne puis
 » obéir à des ordres impies , répondoit le Saint
 » Evêque , mais je ne dois point combattre :
 » toute ma force est dans mes prières ; toute ma
 » force est dans ma foiblesse & ma patience ;
 » toute la puissance que j'ai , c'est d'offrir ma vie
 » & de répandre mon sang. Je ne puis vous don-
 » ner l'Eglise que vous demandez ; mais si vous
 » la prenez , je ne dois pas résister. Si l'Empe-
 » reur veut avoir les biens de l'Eglise, il peut les
 » prendre , personne de nous ne s'y oppose : qu'il
 » nous les ôte s'il veut ; je ne les donne pas , mais
 » je ne les refuse pas. » Le peuple formé sur les
 leçons & l'exemple de son Evêque , s'écria : « O
 » César , nous ne combattons pas , nous vous
 » prions : nous ne craignons rien , mais nous vous
 » prions. C'est là , disoit Saint Ambroise , parler
 » & agir comme il convient à des Chrétiens. »
 Voilà les beaux sentimens que la Religion chré-
 tienne inspire à ses fideles Disciples. L'amour de
 la Patrie & la soumission pour leurs Princes ré-
 gna toujours dans leurs cœurs & se montra dans
 toutes les occasions.

Par-tout où le Christianisme s'est trouvé répandu , les Chrétiens ont fourni mille preuves non équivoques de leur attachement inviolable à cette Doctrine céleste. Qu'on les suive en Afrique sous la cruelle persécution des Vandales , on les verra toujours les mêmes ; s'ils résistent , c'est en souffrant avec une patience héroïque les dernières extrémités ; ils ne connoissent point d'autre résistance. « Quand nous vous parlons libre-

ment de notre foi , disoit en leur nom S. Fulgence au Roi des Vandales , nous ne devons pas vous être suspects de révolte ou de sédition. Nous sçavons ce qui est dû à la dignité royale , & nous avons toujours présens les préceptes des Apôtres, qui nous ordonnent d'obéir aux Rois.,,

Chez les Perses , comme chez les Romains & ailleurs, les Chrétiens, quoiqu'en très-grand nombre , & quoiqu'ils pussent aisément se venger des vexations continuelles qu'on exerçoit contr'eux, en s'unissant aux ennemis de leur Patrie , se laisserent cependant toujours traîner au supplice comme des agneaux , sans plainte , sans murmure , sans révolte. Dans la suite , lorsque les Empereurs Chrétiens favorisèrent le parti de l'erreur , sous les Zénon , les Basilique , les Anastase, les Héraclius , les Constantin , qui remplirent l'Eglise de sang & de carnage , qui chassèrent les Evêques orthodoxes de leurs Sièges , les Catholiques n'ont jamais attenté à leur autorité. Pendant sept cens ans on ne trouvera pas un seul exemple où la Religion ait servi de prétexte à la défobéissance & à la révolte contre l'autorité des Souverains. Au huitième siècle, Leon Isaurien s'étant déclaré Chef des Iconoclastes , & persécutant les Fideies avec la dernière violence , aucun d'eux n'altéra la paix de l'Empire & ne manqua à son devoir de fidélité. Constantin Copronyme son fils & son successeur , qui continua les mêmes vexations que son père , éprouva la même patience & la même soumission de la part des Catholiques persécutés.

Si dans les siècles postérieurs on trouve des cas où on a tenu une conduite différente , si on y voit des exemples pernicieux , jamais l'Eglise ne les a approuvés ni autorisés ; toujours elle a

condamné de pareils attentats. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire les Canons de ses Conciles généraux en faveur de l'inviolable majesté des Rois & des Princes ; & , ce qui est bien à remarquer & qui suffit pour prouver combien la révolte est opposée à l'esprit du Christianisme , c'est que parmi ceux des Chrétiens qu'on pourroit trouver dans les derniers tems s'être soulevés contre l'autorité légitime , on verra jusqu'à nous , que ce sont toujours des hommes qui ont ruiné la Religion , dont ils se servoient pour couvrir & colorer leurs criminels attentats.

Tous ceux , au contraire qui , dans les différentes divisions survenues dans l'Eglise , ont soutenu le parti de la vérité , n'ont jamais troublé l'ordre de la Société. Ils ont constamment , au milieu des persécutions les plus injustes , conservé une patience inaltérable , un inviolable attachement envers leurs Souverains & leur Patrie. Où trouvera donc Rousseau que les humbles Chrétiens aient changé de langage ? Plus il y aura de vrais Chrétiens , plus les Rois , les Empires & les Républiques auront de sujets de qui ils n'auront rien à craindre. Des ambitieux , jaloux d'acquérir une autorité que la Religion ne leur donnoit pas , ont pû la mettre en jeu pour attenter à des droits inviolables qu'elle les obligeoit de respecter. Ils ont pû , en la faisant mentir , prétendre en son nom s'affranchir d'une dépendance dont elle leur ordonnoit de montrer les premiers l'exemple ; mais qu'en conclure ?

Ce seroit une étrange manière de raisonner , de soutenir qu'une chose est pernicieuse à la Société parce qu'on en abuse. Car de quoi n'abusent pas les hommes ? Les Loix les plus justes & les plus sages deviennent souvent entre leurs

maîns & dans le sein de la Société, l'instrument funeste de leurs passions. Les sciences, les arts les plus utiles & les plus nécessaires, toutes les créatures en un mot, sont perpétuellement détournées de la fin de leur première institution par l'abus journalier des passions. La raison elle-même, ce don si précieux à l'humanité, par combien d'abus n'est-elle pas avilie & dégradée? C'est l'abus qu'on en fait qui est la première source de tous les désordres qui troublent la société, & de tous les maux qui l'affligent. Disons-nous que la raison est funeste à la Société? Ce seroit vouloir éteindre la Société pour remédier aux abus.

Raisonnons-donc de même de la Religion. Elle est aussi essentielle à la Société que la raison; c'est d'elle que dépend sa principale force & son bonheur; c'est elle, lorsqu'elle est fidèlement pratiquée, qui empêche l'abus de la raison & de tout le reste. Si la malice des hommes les fait abuser d'une chose aussi sainte, l'abus même en montre l'utilité; ce n'est pas alors la Religion qui nuit à l'Etat, mais le mépris & le violement qu'on fait de la Religion. Tous n'ont qu'à l'écouter & la suivre, & tout rentrera bientôt dans l'ordre & la paix. Si nous aimons sincèrement la Société, gémissons des abus & cherchons autant qu'il est en nous à y apporter remède, en faisant connoître, aimer & pratiquer une Religion dont la Société a tiré tant de fruit, & dont elle retire encore tous les jours de si précieux avantages.

En effet, malgré les abus qui s'y sont introduits, la Religion chrétienne fera toujours le plus bel ornement de la Société & son appui le plus solide; elle ne cessera jamais de produire des

exemples éclatans de toutes les vertus qui ne se trouvent nulle autre part. Dans tous les tems elle a donné à la Société des Sujets fideles qui l'ont servie glorieusement , qui ont prouvé par toute leur conduite que l'Etat n'avoit pas de meilleurs Citoyens, de plus zélés Patriotes. Parmi ceux mêmes qui n'ont que l'écorce du Christianisme , combien ne s'en trouve-t-il pas qui sont au moins retenus dans leurs désordres par le frein des vérités que cette Religion leur enseigne ? Elle fait opérer de grands biens aux premiers ; elle empêche les autres de se porter à tous les excès où leur corruption les entraîneroit. En un mot , ceux qui ne se conforment que superficiellement à sa Doctrine , ne peuvent s'empêcher d'admirer les exemples de vertu qu'ils ont sous les yeux ; tous témoignent au moins quelque desir de retracer en eux & de copier ces beaux modeles ; tant la Religion chrétienne paroît aimable à ceux mêmes qui l'outragent par leur conduite ; tant elle a de force pour se faire respecter , au milieu même des abus qu'on en fait.

Mais écoutons le témoignage que Rousseau est lui-même forcé de rendre à l'utilité de la Religion chrétienne , malgré les calomnies dont il cherche à la noircir. « Tous les crimes, nous dit-il , qui se font dans le Clergé comme ailleurs, » ne prouvent point que la Religion soit inutile, » mais que très-peu de gens ont de Religion. » Nos Gouvernemens modernes doivent incon- » testablement au Christianisme leur plus solide » autorité & leurs révolutions moins fréquentes ; » il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires ; » cela se prouve par le fait en les comparant aux » Gouvernemens anciens. Ce changement n'est » point l'ouvrage des Lettres , car par-tout où

Note de la
pag. 200 du
Tom. III.

» elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus
 » respectée. Les cruautés des Athéniens, des
 » Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chi-
 » nois en font foi. Que d'œuvres de miséricorde
 » sont l'ouvrage de l'Évangile ! » Oui, sans la
 Religion chrétienne, la plûpart des peuples de
 l'Europe croupiroient encore dans l'ignorance la
 plus profonde & les désordres les plus affreux.
 C'est elle qui a civilisé tant de peuples barbares
 & féroces. Les Huns, les Goths, les Vandales,
 les Francs, une multitude d'autres lui sont rede-
 vables de biens infinis. C'est en vain que Rouf-
 seau, pour affoiblir la force du témoignage qu'il
 est obligé de lui rendre, veut attribuer les mê-
 mes avantages à toutes les autres Religions. Quelle
 comparaison peut-on faire entre une Religion si
 raisonnable, si pure & si sainte dans tout ce
 qu'elle contient, & celles des Turcs & des Per-
 sans pleines d'extravagances, de folies, de su-
 perstitions, qui ne sont fondées que sur l'erreur,
 le mensonge & l'imposture, & qui autorisent les
 désordres les plus affreux & les plus contraires à
 l'humanité ?

Comment Rousseau ose-t-il ensuite prétendre
 dans son Contrat social que la Loi Chrétienne est
 au fond plus nuisible qu'utile à la forte constitu-
 tion de l'Etat. Voici comment il s'y prend pour
 le prouver. « Cette Religion n'ayant nulle rela-
 », tion particulière avec le corps politique, laisse
 », aux loix la seule force qu'elles tirent d'elles-
 », mêmes, sans leur en ajouter aucune autre, &
 », par-là un des grands liens de la Société parti-
 », culière reste sans effet. », Quelle fausse suppo-
 sition ! La Religion chrétienne, non-seulement
 laisse aux loix toute la force qu'elles ont par
 elles-mêmes, elle leur en donne encore une

Contrat so-
 cial, p. 307.

p. 311.

toute nouvelle & bien supérieure à celle qu'elles tirent de leur propre fonds. Elle les grave dans les cœurs des Sujets, par l'amour & le respect qu'elle leur en inspire ; elle leur érige un trône dans le lieu le plus sûr & le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien, & les loix ne scauroient avoir un plus ferme appui, un rempart plus solide. Sans ce fondement elles sont toujours frustrées d'une partie de leurs effets ; dès qu'on peut se soustraire à leur vigilance, on peut les violer impunément. Mais un cœur véritablement Chrétien ne cherchera jamais à les enfreindre, quand même il le pourroit sans crainte de leur animadversion ; il leur obéit par attachement & par Religion ; il sçait qu'on obéit à Dieu plutôt qu'aux hommes, lorsqu'on se soumet aux loix que ceux-ci font en vertu de l'autorité que Dieu leur a confiée, & par conséquent qu'on n'échappe à la justice des loix humaines que pour retomber entre les mains de celle du souverain Législateur. Quelle force & quel empire les loix ne tireront-elles pas de pareilles dispositions ? « Bien plus, ajoute Rousseau, loin
 „ d'attacher les cœurs des Citoyens à l'Etat, elle
 „ les en détache comme de toutes les choses de
 „ la terre. Je ne connois rien de plus contraire
 „ à l'esprit social „ Quelle misérable équivoque !
 Comment la Religion chrétienne nous détache-t-elle ? C'est en nous empêchant de fixer notre cœur & nos espérances ici-bas, d'y mettre notre dernière fin. Voilà le détachement qu'elle nous prescrit ; mais nous défend-elle un attachement bien réglé à tout ce qui concerne les choses de l'Etat ; nous défend-elle de nous intéresser à son bonheur ? Ou plutôt ne nous ordonne-t-elle pas d'y concourir de tout notre pouvoir ? N'unit-elle

ibid.

pas d'un amour tendre & chaste les cœurs de tous les Citoyens , pour leur faire produire avec zèle & empressement les différens actes d'où dépend toute la bonne administration de l'Etat & le bonheur de la Société ? Une Religion qui apprend à ses Sectateurs que servir l'Etat & la Société dans l'emploi qu'on y occupe , c'est servir Dieu , & que manquer aux devoirs qu'ils nous imposent , c'est contrevenir à l'ordre qu'il a lui-même établi ; une pareille Religion peut-elle être accusée de détacher de l'Etat les cœurs de ses Citoyens ? Eh quoi ! Est-ce les en détacher que de les tourner principalement vers celui qui en doit être le terme ? Est-ce être contraire à l'esprit social que de leur prescrire d'avoir Dieu pour principe & pour fin dans tout ce qu'ils entreprendront pour le service de la Société ? N'est-ce pas au contraire leur fournir les motifs les plus puissans , pour les déterminer à agir & les soutenir dans leurs emplois réciproques ?

“ On nous dit , continue Rousseau , qu'un
„ peuple de vrais Chrétiens formeroit la plus
„ parfaite Société que l'on puisse imaginer. Je
„ ne vois à cette supposition qu'une grande diffi-
„ culté ; c'est qu'une Société de vrais Chrétiens
„ ne seroit plus une Société d'hommes : „ non ,
„ d'hommes corrompus & déréglés , tels que
„ Rousseau voudroit qu'ils fussent. “ Je dis même
„ que cette Société supposée , poursuit notre In-
„ crédule , ne seroit avec toute sa perfection , ni
„ la plus forte ni la plus durable : à force d'être
„ parfaite , elle manqueroit de liaison ; son vice
„ destructeur seroit dans sa perfection même.
„ Chacun rempliroit son devoir ; le peuple seroit
„ soumis aux loix , les Chefs seroient justes &
„ modérés , les Magistrats intègres , incorrupti-

Ibid.

Ibid. p. 372

„ bles , les soldats mépriseroient la mort , il n'y
 „ auroit ni vanité ni luxe ; tout cela est fort bien. „
 Quel vertige ! Comment une Société où chacun
 rempliroit son devoir , où la charité uniroit tou-
 tes les Parties , animeroit tous les membres &
 en dirigeroit toutes les actions vers le bien com-
 mun , pourroit-elle manquer de liaison ? Il n'y a
 qu'un homme aussi peu conséquent que Rousseau
 qui puisse avancer une pareille contradiction.

Ibid.

„ Mais voyons plus loin , nous dit-il. Le Chris-
 „ tianisme est une Religion toute spirituelle , oc-
 „ cupée uniquement des choses du Ciel. „ Le
 Christianisme est , il est vrai , une Religion toute
 spirituelle , mais qui s'allie très-bien avec le soin
 des choses temporelles. Le Ciel est la fin qu'un
 vrai Chrétien se propose , le terme où il tend ;
 mais il sçait aussi que le soin bien ordonné des
 choses dont il est chargé ici-bas , est le vrai & l'u-
 nique moyen pour y parvenir. Est-ce être unique-
 ment occupé des choses du Ciel dans le sens où
 le prend Rousseau , lorsque chacun , comme il le
 dit , remplit exactement les devoirs d'un bon
 Citoyen ?

„ Mais , répond Rousseau , la Patrie du Chré-
 „ tien n'est pas de ce monde. Il fait son devoir ,
 „ il est vrai , mais il le fait avec une profonde
 „ indifférence sur le bon ou mauvais succès de ses
 „ soins. „ Autre erreur. Le Chrétien s'intéresse
 vivement au bien de sa Patrie , de sa famille ,
 de ses freres ; il emploie pour le procurer tous
 les moyens légitimes. Si le succès ne répond pas
 à ses desirs & à son empressement , la charité
 qui l'anime ne lui permet pas d'y être insensible ;
 il compâtit sincèrement aux maux généraux ou
 particuliers ; & dans l'impuissance où il se trouve
 d'y apporter des remèdes efficaces , après avoir

épuisé toutes les ressources que la Providence lui avoit mises en main, il adore, il gémit, il tâche de fléchir la Justice divine par ses larmes & ses prières. Rousseau voudroit-il que, pour marquer l'intérêt qu'il prend au bon ou mauvais succès de ses soins, il s'irritât, se répandît en murmures ou en blasphêmes contre la sagesse suprême qui régit le monde & qui en regle tous les événemens?

“ Pourvû, dit encore Rousseau, qu'il n'ait rien „ à se reprocher, peu lui importe que tout aille „ bien ou mal ici-bas. „ Mais la Religion ne lui reprocheroit-elle pas son indifférence & son insensibilité sur les biens ou les maux de ses freres?

“ Si l'Etat est florissant, ajoute Rousseau, à peine pag. 577. „ ose-t-il jouir de la félicité publique; il craint „ de s'enorgueillir de la gloire de son Pays; si „ l'Etat dépérit, il bénit la main de Dieu qui „ s'appesantit sur son peuple. „ Le vrai Chrétien prend part à la félicité publique, il se réjouit du bonheur de l'Etat, mais il ne se laisse pas enivrer d'une fausse joie; la sienne est sage & modérée, il n'a garde de se laisser absorber dans des plaisirs vains & trompeurs: faut-il donc se livrer à toutes les folies du monde, pour s'intéresser sincèrement aux biens & aux avantages de la Société? Ne le fait-on pas plus utilement & plus efficacement, lorsqu'après avoir donné d'honnêtes démonstrations de sa joie, au lieu de se plonger dans les plaisirs, on emploie le tems à louer & bénir l'Auteur de tout bien, & à attirer sur l'Etat, par une vie vraiment Chrétienne, la continuation des faveurs du Ciel? Peut-on mieux prendre part à la félicité publique? Toute autre joie n'est-elle pas fausse & funeste au vrai bien de l'Etat? Est-il encore contraire au bonheur de la Société de craindre de s'enorgueillir de la

gloire de son Pays, de travailler à acquérir une égalité d'ame qui empêche qu'on ne s'éleve trop dans la prospérité, & qu'on ne s'abatte trop dans l'adversité ? Voilà les sophismes que Rousseau est obligé de nous débiter, pour prouver que la Religion chrétienne est plus nuisible qu'utile à la forte constitution de l'Etat. Jusqu'ici, comme à l'ordinaire, il n'a fait que prouver le contraire. Mais poursuivons, & nous verrons de quoi l'Incrédule est capable.

Ibid.

« Pour que la Société fût paisible, continue
 ,, Rousseau, & que l'harmonie se maintînt, il
 ,, faudroit que tous les Citoyens, sans exception,
 ,, fussent également bons Chrétiens : mais si mal-
 ,, heureusement il s'y trouve un seul ambitieux,
 ,, un seul hypocrite, un Catilina, par exemple,
 ,, un Cromwel ; celui-là très-certainement aura
 ,, bon marché de ses pieux compatriotes. », Rouf-
 feau regarde sans doute les véritables Chrétiens
 comme autant de fots qu'on duppe tout à son
 aise. Il ignore combien la prudence Chrétienne
 l'emporte sur toutes les ruses de la politique, &
 déconcerte souvent, par les sages mesures qu'elle
 sçait prendre, tous les projets de l'artifice & de
 la cabale, & toutes les manœuvres qu'ils em-
 ploient pour réussir. « La charité Chrétienne,
 » poursuit Rousseau, ne permet pas aisément de
 » penser mal de son prochain. Dès qu'il aura
 » trouvé par ruse l'art de leur en imposer & de
 » s'emparer d'une partie de l'autorité publique,
 » voilà un homme constitué en dignité ; Dieu
 » veut qu'on le respecte : bientôt voilà une puis-
 » sance ; Dieu veut qu'on lui obéisse : le dépositaire
 » de cette puissance en abuse-t-il ; c'est
 » la verge dont Dieu punit ses enfans. On se fe-
 » roit conscience de chasser l'usurpateur ; il fau-

« droit troubler le repos public , user de violence , verser du sang ; tout cela s'accorde mal avec la douceur du Chrétien ; & après tout , qu'importe qu'on soit libre ou serf dans cette vallée de misères ? L'essentiel est d'aller en Paradis , & la résignation n'est qu'un moyen de plus pour cela. » Quelle contradiction ! Comment cet ambitieux ou cet hypocrite que Rousseau suppose venir troubler la paix & l'harmonie d'une Société Chrétienne , pourra-t-il trouver l'art d'en imposer à ses pieux compatriotes jusqu'au point de s'emparer de l'autorité publique ? Pour y réussir , il faudroit qu'il pût se former un parti qui entrât dans ses vûes & qui favorisât ses complots. Or rien n'est plus contradictoire que de supposer une Société de véritables Chrétiens , & de prétendre en même-tems qu'un ambitieux parvienne à s'y former un parti qui favorise ses attentats. Jamais il ne réussira à exécuter ses projets , tant que ses compatriotes seront de vrais Chrétiens ; jamais il ne pourra usurper l'autorité , tant qu'ils seront constamment attachés à celui qui en est légitimement revêtu. Tous les usurpateurs du trône & de l'autorité publique ne sont jamais parvenus à leurs fins qu'en corrompant la fidélité d'un nombre de Sujets pour s'en former un parti ; & par conséquent , si tous étoient de véritables Chrétiens , l'ambitieux ne réussiroit point à s'emparer de l'autorité publique..

Mais , au reste , accordons à Rousseau que son ambitieux hypocrite trouve le moyen d'en imposer à ses pieux compatriotes , & qu'il s'empare de l'autorité publique , qu'en conclure au désavantage de la Religion chrétienne ? Oui , elle veut qu'on respecte même un tyran , un usurpa-

teur, qu'on lui obéisse & qu'on souffre en paix & avec patience celui qui abuse de la puissance dont il est dépositaire. Elle se fait gloire de ces sentimens, & ne cessera jamais de les inculquer à ses fideles disciples. Rousseau voudroit au contraire qu'on ne se fît point conscience de chasser un usurpateur, un tyran, celui en un mot, qui abuse de la puissance dont il est dépositaire; il voudroit que pour y réussir on s'embarassât peu de troubler le repos public, d'user de violence, de verser du sang. *Tout cela*, dit-il, *s'accorde mal avec la douceur du Chrétien*; mais tout cela s'accorde fort bien avec les principes de Rousseau & l'esprit d'indépendance & de révolte dont cet Incrédule est animé. Qu'on juge à présent avec quel fondement Rousseau a pu prétendre que la Religion chrétienne est plus nuisible qu'utile à la forte constitution de l'Etat, puisque, pour le prouver, il est obligé d'établir des maximes qui n'inspirent que la révolte & la sédition, qui tendent à porter par-tout le fer & le feu, le désordre & la confusion.

Contrat social, p. 302.

E. 316.

Mais remarquons en passant l'énorme contradiction de Rousseau dans ses accusations contre la Religion chrétienne. Plus haut, il nous représente les Chrétiens comme *de vrais rebelles qui, sous une hypocrite soumission, n'ont cherché que le moment de se rendre indépendans & maîtres, & d'usurper adroitement l'autorité qu'ils feignoient de respecter dans leur foiblesse*. Ici au contraire, parce que sa cause a changé d'intérêts, il soutient que *le Christianisme ne prêche que servitude & dépendance*. Son esprit, ajoute-t-il, *est trop favorable à la tyrannie pour qu'elle n'en profite pas tous-jours*. *Les vrais Chrétiens sont faits pour être esclaves; ils le savent, ils ne s'en émeuvent gueres*.

cette courte vie a trop peu de prix à leurs yeux. Oui, encore un coup, nous nous faisons gloire de la dépendance dont Rousseau nous fait un crime; elle n'a rien que de doux pour ceux qui jouissent de la liberté des enfans de Dieu; il est honorable pour eux d'être par principes de Religion inviolablement soumis aux Puissances qui le représentent sur la terre; & le reproche que leur en fait Rousseau, ne sert qu'à mieux prouver combien la Religion chrétienne est utile à la forte constitution de l'Etat.

De quel œil la Société doit-elle regarder des hommes, qui sous prétexte de la servir, cherchent à lui enlever une Religion qui a toujours fait sa force, sa gloire & son plus ferme appui? Eux seuls sont les perturbateurs de la Société, ils n'ont d'autre but que de tout confondre & tout renverser, en faisant triompher, s'il étoit possible, les systèmes d'impiété qu'ils ont mis au jour pour favoriser toutes leurs inclinations perverses. Ils n'affectent quelques dehors de zèle pour les intérêts de la Société, que pour mieux couvrir le dessein qu'ils ont formé d'en sapper les maximes fondamentales. Ils voudroient pouvoir secouer le joug de l'autorité humaine comme celui de la Religion. Il suffit, pour achever de s'en convaincre, de jeter les yeux sur le dernier volume de l'*Emile* & sur le *Contrat social* de Rousseau. On y verra les efforts que ce pernicieux Auteur fait pour renverser les principes qui constituent l'essence de l'Etat & de la Monarchie, pour imprimer à l'autorité souveraine les caractères les plus odieux, anéantir les fondemens de l'obéissance qui lui est dûe, & détruire dans le cœur des peuples, l'amour & l'attachement inviolable qu'ils doivent à leurs Rois.

C H A P I T R E X I X.

La tolérance de toutes les Religions en est le renversement. Il ne peut y avoir qu'une Religion qui mérite nos respects & notre hommage. La Religion chrétienne est la seule qui doit être admise.

ROUSSEAU a bien senti que tous ses efforts contre la Religion chrétienne ne pourroient jamais en obscurcir l'éclat ; il a bien vû qu'en vain il tâcheroit d'en ébranler tous les fondemens , d'en renverser toutes les parties ; que tous les traits viendroient s'é mousser contre la fermeté d'un ouvrage si solidement établi ; il s'est donc ménagé une dernière ressource. Il n'a rien trouvé de plus propre pour parvenir à ses fins , que le systême de la tolérance. Il nous passera , si l'on veut , de suivre la Religion chrétienne , mais à condition que nous regarderons toutes les autres Religions comme bonnes , salutaires & dignes de Dieu. Si l'Incrédule pouvoit obtenir ce seul point , il ne lui en faudroit pas davantage pour ruiner sans ressource la Religion chrétienne. Mais écoutons Rousseau nous développer lui même son systême.

Tom. II.
P. 184.

« Je regarde , nous dit-il , toutes les Religions
 » particulières comme autant d'institutions salu-
 » taires qui prescrivent dans chaque pays une
 » manière uniforme d'honorer Dieu par un culte
 » public , & qui peuvent toutes avoir leurs rai-
 » sons dans le climat , dans le gouvernement ,
 » dans le génie du peuple , ou dans quelqu'autre

» cause locale qui rend l'une préférable à l'autre,
» selon les temps & les lieux. Je les crois toutes
» bonnes quand on y sert Dieu convenablement :
» le culte essentiel est celui du cœur. Dieu n'en
» rejette point l'hommage , quand il est sincère,
» sous quelque forme qu'il lui soit offert. »

Et peu après : « Je prêcherai toujours la vertu Ibid. p. 187.

» aux hommes , je les exhorterai toujours à bien
» faire ; & tant que je pourrai je leur en donnerai
» l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur ren-
» dire la Religion aimable ; il ne tiendra pas à
» moi d'affermir leur foi dans les dogmes vrai-
» ment utiles , & que tout homme est obligé de
» croire : mais à Dieu ne plaise que jamais je leur
» prêche le dogme cruel de l'intolérance , que
» jamais je les porte à détester leur prochain , à
» dire à d'autres hommes, vous serez damnés. »

Et sur ces dernières paroles Rousseau ajoute en
note cette réflexion : « Le devoir de suivre &
» d'aimer la Religion de son pays ne s'étend pas
» jusqu'aux dogmes contraires à la bonne morale ,
» tels que celui de l'intolérance. C'est ce dogme
» horrible qui arme les hommes les uns contre
» les autres , & les rend tous ennemis du genre
» humain. La distinction entre la tolérance civile
» & la tolérance théologique , est puérile &
» vaine. Ces deux tolérances sont inséparables ,
» & l'on ne peut admettre l'une sans l'autre. Des
» Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des
» hommes qu'ils regarderoient comme les enne-
» mis de Dieu. » D'après ces principes, Rousseau
fait dire à son Prêtre Savoyard : « Si j'avois des
» Protestans dans mon voisinage ou dans ma Ibid. p. 189.
» Paroisse , je ne les distinguerois point de mes
» vrais Paroissiens en tout ce qui tient à la charité
» chrétienne ; je les porterois tous également à

» s'entr'aimer , à se regarder comme frères , à
 » respecter toutes les Religions , & à vivre en
 » paix chacun dans la sienne. En attendant de
 » plus grandes lumières , gardons l'ordre public ;
 » dans tout pays respectons les loix , ne troublons
 » point le culte qu'elles prescrivent , ne portons
 » point les citoyens à la désobéissance ; car nous
 » ne sçavons point certainement si c'est un bien
 » pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres,
 » & nous sçavons très-certainement que c'est un
 » mal de désobéir aux loix. »

Il n'est pas étonnant que des gens coupables de tant d'excès , infectés de tant d'erreurs demandent à être au moins tolérés ; personne n'en a plus de besoin qu'eux. Mais n'est-il pas extraordinaire que des hommes qui portent leurs mains sacrilèges sur tout ce qu'il y a de plus sacré , qui soufflent par-tout l'esprit de révolte & d'indépendance , osent se rendre les apologistes d'une tolérance chimérique ? N'est-il pas singulier que de pareils hommes osent reprocher une intolérance démesurée à une Religion qui ne respire que la paix , la patience & l'esprit de charité ? Et puis-que vous voulez qu'on respecte toutes les Religions , qu'on ne trouble point le culte qu'elles prescrivent , pourquoi donc , hommes si peu conséquens , faites-vous tant d'efforts pour ravir à la seule vraie Religion les hommages qui lui sont dus à tant de titres ? Que ne nous laissez-vous au moins goûter en paix le bonheur de la connoître & de lui être attachés ? N'y a-t-il qu'elle que vous jugiez indigne d'être respectée ? N'y a-t-il qu'elle qui doive tolérer & respecter toutes les Religions , sans pouvoir en espérer ni retour ni ménagement ?

Mais il est aisé de démontrer à l'incrédule que la Religion Chrétienne est la seule qui mérite

d'être respectée. Il en est de la pluralité des Religions comme de la pluralité des Dieux. Admettre plusieurs Dieux , c'est n'en admettre aucun : adopter plusieurs Religions contraires les unes aux autres , c'est à proprement parler les rejeter toutes. Des Religions essentiellement opposées s'excluent mutuellement & tendent nécessairement à se détruire. Si je suis donc pour toutes ces Religions , je suis par conséquent contre toutes , & je ne suis réellement pour aucune. Si je veux sincèrement avoir une Religion , il faut absolument que je n'en admette qu'une & que je rejette toutes celles qui lui sont opposées.

Que je considère ensuite la Religion du côté de Dieu, tout me convainc qu'il lui est essentiel d'être une. La Religion Chrétienne est divine , nous l'avons assez démontré ; or il n'y a qu'elle qui puisse l'être. En effet , la vérité étant essentiellement une , deux Religions contradictoires ne peuvent en même temps être vraies & divines ; la divinité de l'une prouve nécessairement la fausseté de l'autre. Car Dieu n'est pas un Dieu de divisions , il ne peut être contraire à lui-même ; par conséquent il ne sçauroit dicter aux hommes plusieurs Religions qui se combattent & se détruisent réciproquement ; donc il ne peut y avoir qu'une seule vraie Religion , parceque s'il y en avoit plusieurs , ou elles seroient les mêmes , & alors elles n'en formeroient proprement qu'une , ou elles se contrediroient , & dans ce cas toutes celles qui seroient contraires à la vraie seroient nécessairement fausses. Or une fausse Religion ne peut honorer Dieu , parceque la vérité par essence ne sçauroit se plaire dans le mensonge.

Enfin pour prévenir toutes les difficultés , nous avons assez fait voir qu'il n'appartient qu'à Dieu

seul de prescrire une Religion aux hommes. C'est à lui, exclusivement à tout autre, à leur marquer la manière dont il veut être servi & honoré. Dès qu'il a manifesté aux hommes ses volontés à cet égard, il ne leur reste plus qu'à se soumettre & à embrasser sans délais le culte qu'il leur impose. Prétendre s'arroger le droit d'établir une Religion selon son goût, ses caprices & ses intérêts, au mépris de celle que Dieu même a consacrée, c'est un attentat sacrilège, c'est le comble de l'irreligion; le culte qu'on croiroit lui rendre seroit en abomination à ses yeux, parcequ'on ne peut lui plaire & l'honorer qu'en se dévouant entièrement à ses ordres. Mais nous avons démontré que la Religion Chrétienne & son culte sont établis de Dieu; qu'aucune autre Religion ne peut se glorifier du même titre, elle est donc la seule véritable Religion; toutes les autres doivent donc disparaître devant elle. Leurs cultes ne peuvent honorer Dieu, ou plutôt ce ne sont, à proprement parler, ni des cultes, ni des Religions, mais autant de superstitions impies qui n'ont pour fin que de servir les passions humaines sous le manteau de la Religion. Tels sont l'Idolatrie, le Judaïsme, le Mahométisme, le Schisme & l'Hérésie, ce qui comprend en général toutes les Religions étrangères à la Religion Catholique.

En effet, qui osera dire que l'idolatrie est un culte qui puisse honorer Dieu? Transférer à la créature ou aux démons le culte dû à l'Être suprême, n'est-ce pas le plus grand outrage que l'homme puisse faire à la divinité? Consacrer par la Religion même les vices & les désordres les plus affreux, n'est-ce pas sacrifier à l'impiété sous le voile d'un culte religieux?

Y a-t-il encore une superstition plus grossière

que celle du Judaïsme ? Honore-t-on Dieu & lui rend-on un culte qui puisse lui être agréable en s'attachant opiniâtrément à une vile écorce , à des ombres , tandis qu'on rejette avec fureur la vérité que ces ombres couvroient & ne cessent de rappeler ?

Le Mahométisme n'est pas moins injurieux à Dieu. Ce n'est pas lui qu'il sert & qu'il honore , mais l'imposteur Mahomet , qui s'est adroitement couvert du nom de la Divinité pour séduire ses sectateurs. Une Religion qui n'est fondée que sur des mensonges & des impostures grossières ; qui , pour se faire recevoir , favorise toutes les passions , autorise les plus grands désordres , mérite-t-elle d'être respectée , mérite-t-elle le nom de Religion ?

Je ne parle point des Sectes hérétiques & schismatiques. En vain Rousseau voudroit mettre aux mains les Catholiques & les Protestans : tout Chrétien convaincu de la Religion de Jésus-Christ, lui jurera une intolérance éternelle. Qu'ont affaire les incrédules dans nos querelles domestiques ? Que Rousseau & ses pareils se soumettent sincèrement à l'Evangile , & deviennent Chrétiens , il ne nous sera pas difficile de leur prouver qu'ils doivent être Catholiques & non pas Protestans ; que l'Eglise Catholique est la véritable Eglise , & la seule où l'on puisse se sauver.

On détruiroit le Christianisme si on vouloit composer l'Eglise de tant de sectes ennemies qui portent le schisme & la division jusqu'à s'excommunier mutuellement. Le Royaume de Jésus-Christ n'est point un Royaume de discorde & de confusion ; la paix en fait le lien , la charité en est l'ame : en faire un composé d'autant de parties qui cherchent réciproquement à s'entre-détruire ,

ce seroit lui ravir ce qui en constitue l'essence pour lui donner les caractères du Royaume de Satan ; il n'auroit rien de stable , il se dissoudroit de lui-même , parceque tout Royaume divisé contre lui-même ne peut subsister. Pour affermir l'Eglise & la rendre permanente , il falloit tout ramener à l'unité , & déterminer chaque partie à un centre commun qui n'en fît qu'un même tout. Cette unité en fait la force , la beauté & l'harmonie ; renversez-la , ce n'est plus qu'horreur , désordre & confusion ; un pareil ouvrage seroit indigne de la sagesse divine , il seroit marqué au coin de la réprobation.

Or il n'y a que l'Eglise Catholique qui puisse se glorifier du titre de l'unité. A elle seule appartiennent l'antiquité , la succession & la fermeté à demeurer constamment dans le même état. Jamais on ne pourra par aucun fait positif marquer la date du commencement d'aucun de ses dogmes , ni montrer aucun acte par lequel elle ait renoncé à sa première origine & à ses anciens maîtres. Jamais on ne lui prouvera qu'elle se soit séparée du tronc sur lequel elle avoit été entée , & de la pierre sur laquelle elle avoit été bâtie. Au contraire , elle n'a jamais vu naître de secte , ou de religion particulière , à qui elle n'ait pu dire aussitôt , & sans qu'on le pût nier , voilà votre auteur , voilà votre date , vous n'étiez pas hier. Par conséquent la Religion Catholique est la seule vraie Religion , la seule qui puisse honorer Dieu , la seule qui mérite d'être respectée.

Bien loin de se soulever contre la Religion Chrétienne parce qu'elle rejette & condamne les autres Religions , on devroit au contraire y reconnoître un nouveau trait de sa divinité. Si elle étoit un édifice de l'imposture ou de la politique humaine ,

humaine , elle pourroit pour se soutenir s'allier avec les Religions qui lui sont opposées ; mais comme elle n'a que Dieu pour auteur & pour appui , elle n'a pas besoin de pareils moyens pour se maintenir. Inflexible dans sa conduite & dans ses maximes, elle ne sçait point courber ses règles pour plaire , parce qu'elle est intimement convaincue qu'elle tire son origine du ciel , qu'on ne peut servir & honorer Dieu que dans son unité ; aussi rejette-t-elle avec horreur tous les cultes qui lui sont étrangers. Si elle agissoit autrement, l'incrédule ne manqueroit pas de tourner contre elle ses ménagemens & sa tolérance. Il les regarderoit avec raison comme des preuves de foiblesse & de fausseté ; il lui prouveroit aisément qu'une semblable condescendance est indigne d'une Religion qui se glorifie d'avoir Dieu pour auteur ; que ne pouvant y avoir qu'une vraie Religion , si elle l'est effectivement , elle doit dès-lors condamner & rejeter toutes celles qui lui sont contraires.

Ces sentimens sont si justes , si naturels , si profondément gravés dans le cœur de tous les hommes , que dans tous les temps on a toujours vu les Religions opposées s'anathématiser & se proscrire mutuellement. Le Juif abhorroit essentiellement l'idolâtrie ; l'idolâtrie de son côté ne pouvoit souffrir le Judaïsme. A peine les Chrétiens ont-ils paru qu'ils ont éprouvé les plus violentes persécutions de la part des Juifs & des Payens , qui auroient voulu tous ensemble anéantir la Religion Chrétienne. Toutes les sectes qui sont sorties de siècle en siècle du sein de l'Eglise Catholique , se sont toujours réciproquement condamnées & rejetées , comme elles l'étoient par l'Eglise Catholique qu'elles réprouvoient aussi. Quelle est la cause & le principe d'une conduite si générale-

ment suivie , si universellement soutenue ? Il n'y en a point d'autre que l'unité de la vraie Religion. Il est écrit dans le cœur de tous les hommes en caractères ineffaçables que la vraie Religion est une , que c'est lui faire injure d'admettre ou de respecter celles qui lui sont opposées. Or comme chaque secte , chaque Religion particulière s'est prétendue la vraie Religion , par une juste conséquence de ce principe mal appliqué , elles se sont toutes mutuellement rejetées & condamnées. C'est donc un principe certain & généralement reçu dans tous les temps , qu'il n'y a qu'une vraie Religion , qui doit nécessairement rejeter toutes celles qui lui sont étrangères.

Quelle seroit en effet cette vraie Religion qui respecteroit l'erreur , l'imposture & le mensonge ? Ne les autoriserait-elle pas par son silence & sa lâche condescendance ? Ne les approuverait-elle pas en leur donnant des témoignages d'estime & de considération ? La vérité ne peut jamais respecter le faux ; elle se dégraderoit & cesseroit de l'être , si jamais elle s'y prêtoit ; ce seroit consentir au mensonge , & s'incorporer pour ainsi dire avec lui. C'est donc un paradoxe horrible de prétendre qu'on doive respecter toutes les Religions comme autant d'institutions salutaires.

Eh quoi ! Rousseau sera-t-il assez aveugle pour oser dire qu'on doive respecter l'idolâtrie comme une institution salutaire ? Mais les mêmes raisons qu'il peut avoir pour proscrire l'idolâtrie , militent aussi pour faire rejeter toutes les autres Religions qui sont opposées à la véritable ; & si Rousseau veut qu'on les respecte & qu'on les tolère , l'idolâtrie sera également en droit de demander pour elle les mêmes égards. Elle se prétend aussi bien fondée que toutes les autres ; elle

se fait gloire comme elles de ne suivre que le vrai , d'avoir Dieu pour Auteur.

Vous prétendez , dira l'Idolâtre , que ce n'est point à l'autorité qu'on doit déférer dans les choses de la Religion ; que chacun doit s'y déterminer sur son propre examen , en recevant ou rejetant ce qui lui paroît plus ou moins conforme à la saine raison , plus ou moins digne de Dieu. C'est sur ces principes qu'est établi tout l'édifice de votre Religion ; la mienne a la même base. Je fais gloire comme vous de ne suivre que ce qui m'a paru , après mon examen , plus analogue à ma raison & plus propre à honorer la Divinité. Je n'ai point droit de vous forcer à embrasser ce que j'ai choisi : vous ne pouvez non plus , selon vos principes , m'obliger de rejeter la Religion que j'ai cru devoir suivre. Vous devez la respecter comme je dois respecter la vôtre , parce que nous avons tous deux suivi la même route pour y arriver. Et moi , dira l'Athée ou un de ces intolérans universels , un de ces hommes qui n'entendent parler de Religion qu'en frissonnant ; & moi , dira-t-il , je soutiens que toutes vos Religions doivent être rejetées & abolies , comme incapables d'honorer la Divinité , s'il y en a. Ma Religion est de n'en point avoir & de m'élever contre toutes , sans qu'on puisse s'élever contre moi. En fait de Religion , je dois avoir une pleine liberté de croire & d'enseigner publiquement ce qui m'a paru , après mon examen , plus vrai & plus raisonnable , parce que personne n'a autorité sur mon esprit pour lui faire recevoir une Religion plutôt qu'une autre. Or , après avoir bien tout pesé , tout examiné , j'ai jugé qu'il ne falloit point de Religion , & qu'il valoit mieux qu'il n'y en eût point

que d'en avoir une multitude qui s'entredétruisent mutuellement. Vous direz tout ce qu'il vous plaira , c'est-là mon ſentiment , & ſelon vous je ne dois ſuivre que lui. Car pour tolérer toutes les Religions , il faut qu'elles ſoient toutes laiſſées au jugement d'un chacun , autrement la tolérance ſeroit anéantie ; il y auroit une Religion qu'on ſeroit obligé d'embraffer & de ſuivre , & qui par conſéquent ne ſouffriroit point les autres , puisqu'elle ſeroit en droit de ſe faire reconnoître & adopter. Il faut qu'il ſoit libre à un chacun de choiſir entre toutes les Religions , ou de les rejeter toutes , ſans quoi on retomberoit dans l'intolérance qu'on veut bannir.

Partant de ces beaux principes , un autre auſſi peu ſatisfait de toutes les Religions qui peuvent exiſter , commencera par les rejeter toutes ; mais convaincu par les lumières de ſa raiſon qu'il en faut une , il la compoſera ſelon ſon goût , ſes idées , ſon jugement. Un troiſième auſſi mécontent de cette Religion que ſon Auteur l'avoit été des autres , en voudra auſſi une de ſa façon ; un quatrième , un cinquième , prétendront avoir auſſi le même droit & autant de raiſon pour en agir de même , & bientôt l'Univers ſe trouvera n'être plus qu'un cahos de Religions. Perſonne ne ſera en droit de ſe récrier : quelle autorité a-t-on pour impoſer aux autres le joug d'une Religion qui ne peut compâtir avec leur raiſon & leurs lumières ? Et puisqu'on doit tolérer toutes les Religions , peut-on en proſcrire une ſeule , ſans renverſer par les fondemens le dogme de la tolérance ? Ou il faut les tolérer toutes & n'obliger à aucune ; ou il faut rejeter toutes les autres , ſ'il en eſt une qu'on puiſſe nous obliger de ſuivre.

En vain nous répliqueroit-on qu'on n'entend

pas qu'il faille tolérer toute espèce de Religion , & laisser à un chacun la liberté de s'en former une à sa manière , mais qu'on doit seulement tolérer chacune de celles qui sont établies dans les différens Etats. Vaine & ridicule défaite. Qu'un imposteur soit assez adroit pour former un corps de Religion & parvenir à la rendre dominante dans un Pays , il faudra dès-lors *respecter* cette prétendue Religion , la regarder *comme une institution salutaire , comme une manière d'honorer Dieu , qui peut avoir sa raison dans le climat , le Gouvernement , le génie du Peuple , ou dans quelque autre cause locale.* Ainsi la Religion changera au gré de l'imposture , & deviendra le jouet de l'inconstance des climats , des gouvernemens , du génie des Peuples , des causes locales , des tems & des lieux.

C H A P I T R E X X.

La Religion Chrétienne ne doit point être accusée d'une intolérance outrée. Ce reproche ne peut tomber que sur les Religions qui lui sont étrangères. Ridicule de la tolérance que voudroit établir Rousseau. Réponse à ses objections.

C'EST fort mal-à-propos qu'on accuse la Religion chrétienne d'une intolérance démesurée ; ce reproche ne doit tomber que sur les Religions qu'elle proscrie & qu'elle rejette. Si elles n'eussent point innové, altéré & défiguré la vraie Religion par une intolérance qui est seule vraiment reprehensible, il n'y auroit jamais eu qu'une seule Religion.

dans le monde. Toutes les Religions particulières viennent de cette unique ſource. La Religion chrétienne les a toutes précédées, puisſque, par une ſucceſſion non interrompue, elle remonte juſqu'à l'origine du monde, juſqu'à Adam. Ses deſcendans devoient avoir la même Religion que lui, & ainſi de ſuite juſqu'à nous & juſqu'à la fin du monde. Si cet ordre établi de Dieu même eût été fidelement gardé, ſi les premières traditions euſſent été ſoigneuſement conſervées, ſuivies & reſpectées, on n'eût jamais vû ſur la terre cette multitude de Religions qui ſe combattent mutuellement. Mais les paſſions des hommes ayant bientôt pris le deſſus, on n'écouta plus qu'elles. Tout fut oublié, mépriſé ou altéré. La corruption qui s'étendit par-tout, porta le déſordre juſque dans la Religion même; l'homme en chercha une plus aiſée, plus accommodante; il voulut concilier le dérèglement de ſon cœur avec ſes devoirs envers la Divinité. C'eſt ainſi que prit naiſſance l'Idolâtrie, qu'on peut appeller l'intolérance des paſſions.

Il en eſt de même des autres Religions qui ſe ſont établies ſur le modèle de l'Idolâtrie, & qui n'ont pour fin que de favoriſer & de conſacrer par la Religion même le déſordre & la corruption du cœur humain. Le Mahométiſme & pluſieurs autres Religions parallèles ſont de ce genre. Les Juifs, dont la Religion n'étoit autre que celle des Patriarches & des premiers hommes, l'ont enfin abandonnée par l'intolérance de leur orgueil, qui n'a pû compâtir avec la baſſeſſe apparente d'un Dieu anéanti. Juſqu'à là ils avoient attendu & deſiré la venue du Meſſie, toute leur Religion ne reſpiroit que cette attente, & à peine a-t-il paru, qu'ils l'ont mé-

prisé & rejeté ; en y renonçant ils ont abandonné la Religion de leurs peres pour s'en faire une au gré de leurs desirs.

Toutes les Sectes qui se sont séparées de l'Eglise Catholique ne doivent aussi leur naissance qu'à l'intolérance de la haine , de l'orgueil ou de quelqu'autre passion. Animés d'un secret dépit , ou poussés par un vain desir de se faire un nom , les Auteurs de ces Sectes ont impudemment violé toutes les loix , foulé aux pieds toutes les régles. Pour se faire un parti , ils ont arboré l'étendard de la révolte , distillé avec adresse tout le poison de leur nouveauté , & secoué sans ménagement le joug si salutaire de l'Eglise. N'est-ce pas là le comble de l'intolérance la plus pernicieuse qui fût jamais ? Voilà les vrais coupables d'intolérance : le Payen, le Juif , le Mahométan , l'Hérétique & le Schismatique, qui tous ont changé , altéré ou abandonné la seule vraie Religion. Mais l'Eglise Catholique ne peut être accusée d'aucune intolérance répréhensible, parce qu'elle a toujours fidelement conservé la vraie foi & le vrai culte ; toute son intolérance consiste à rejeter toutes les erreurs & toutes les faussetés. La charité est-elle opposée à la vérité ? Et peut-on manquer à la première, parce qu'on refuse de respecter l'erreur & le mensonge , qui en sont les deux ennemis déclarés ?

Mais arrêtons-nous ici pour remarquer toute l'absurdité des contradictions où l'Incrédule se précipite comme à l'ordinaire. Après avoir déchargé contre la Religion chrétienne tous les traits de son animosité , il propose le plan d'une nouvelle Religion. Il veut qu'elle soit pleinement dépendante du Prince & de l'Etat , que le Prince en soit le Chef & le Pontife , qu'il en soit com-

me le Législateur : c'est ce qu'il appelle réunir les deux têtes de l'Aigle, & tout ramener à l'unité politique, sans laquelle, selon lui, jamais Etat ni Gouvernement ne sera bien constitué. N'est-ce pas renverser la Religion que de vouloir la soumettre & la sacrifier à la politique ? Comme il n'appartient qu'à Dieu d'établir une Religion, il n'appartient aussi qu'à lui de prescrire la forme qu'elle doit avoir, & il sçait mieux que personne ce qui est le plus analogue à la bonne politique & à la bonne constitution des Etats & des Gouvernemens. Or ce n'est point aux Princes qu'il a confié le dépôt de la Foi, ce n'est point eux qu'il en a établi Juges ; ce sont les Apôtres & leurs successeurs ; c'est, en un mot, au Tribunal de l'Eglise qu'il a renvoyé le Jugement de tout ce qui concerne la Religion. Prétendre ensuite que c'est aux Princes à prononcer, à décider & à faire choix de ce qui leur paroîtra plus raisonnable & plus conforme à la politique ; c'est vouloir que la Foi & la Religion soient déchirées en autant de lambeaux qu'il y aura de têtes couronnées. Mais laissons-là ces vaines prétentions, & revenons à notre objet. De ces principes Rousseau conclut :

Contrat social, p. 319.

« Il y a donc une profession de foi purement civile dont il appartient au Souverain de fixer les articles, non pas précisément comme dogmes de Religion, mais comme sentimens de sociabilité, sans lesquels il est impossible d'être bon Citoyen ni Sujet fidele. Sans pouvoir obliger personne à les croire, il peut bannir de l'Etat quiconque ne les croit pas ; il peut le bannir, non comme impie, mais comme infociable, comme incapable d'aimer sincèrement les loix de la Justice, & d'immoler au

» besoin sa vie & son devoir. Que si quelqu'un,
» après avoir reconnu publiquement ces dogmes,
» se conduit comme ne les croyant pas, qu'il soit
» puni de mort. Il a commis le plus grand des
» crimes, il a menti devant les loix. Les dogmes
» de la Religion civile doivent être simples, en
» petit nombre, énoncés avec précision, sans
» explication ni commentaire. L'existence de la
» Divinité puissante, intelligente, bienfaisante,
» prévoyante & pourvoyante, la vie à venir, le
» bonheur des Justes, le châtiment des méchans,
» la sainteté du Contrat social & des loix, voilà
» les dogmes positifs. Quant aux dogmes négatifs,
» je les borne à un seul, c'est l'intolérance,
» elle rentre dans les cultes que nous avons ex-
» clus. »

Quelle confusion d'idées ! Quel assemblage de contradictions ! Rousseau, après s'être déchaîné contre l'intolérance si raisonnable de l'Eglise Catholique, vient y en substituer une autre, la plus outrée qu'on puisse imaginer. Quoi ! Selon lui, le Prince pourra fixer & déterminer les dogmes d'une Religion prétendue civile ; il pourra bannir ensuite quiconque ne les croira pas ; bien plus, il pourra punir de mort quiconque sera convaincu de ne les plus croire après les avoir reconnus publiquement ; & Dieu ne pourra pas établir une Religion qui n'admette dans son sein aucun de ceux qui refuseroient de croire les dogmes qu'il auroit lui-même fixés & déterminés ? Il ne pourra pas donner à son Eglise le pouvoir & l'autorité de frapper d'un anathême spirituel quiconque, après avoir cru les dogmes qu'elle professe, seroit assez impie pour les combattre & les rejeter ? Peut-on pousser l'égarement à un plus haut degré ? Mais ce n'est pas tout. Le Prin-

ce , selon Rousseau , a droit de fixer les articles d'une profession de foi , qu'il lui plaît d'appeller les dogmes d'une Religion purement civile , ou sentimens de sociabilité. Le Prince ne pourra forcer personne de croire les articles & les dogmes de cette plaisante profession de foi , la tolérance ne permet pas qu'il y oblige. Mais voici un merveilleux secret que Rousseau lui fournit pour se dédommager. Il ne pourra obliger personne de croire ; mais il pourra chasser , bannir & même punir de mort quiconque ne croira pas ou rejettera ce qu'il aura une fois cru. Qu'on ne taxe point cette conduite d'intolérance : car le Prince n'oblige personne de croire ; il tue seulement ceux qui ne croient pas ; & en chassant , bannissant & tuant tous les contradicteurs de sa profession de foi , il en fait une fort haute de proscrire de sa Religion toute intolérance ; c'est son unique dogme négatif. Ainsi il chassera , bannira , & mettra même encore à mort quiconque osera le rejeter. Tant de paradoxes peuvent-ils entrer dans la tête d'un mortel ? L'esprit de l'Incédule est un cahos qui ne produit que des monstres de raisonnemens ; vouloir s'amuser à les réfuter , ce seroit se rendre ridicule soi-même.

L'intolérance dont use l'Eglise à l'égard des réfractaires & de ses enfans rebelles , ne produit contr'eux que des peines purement spirituelles. Elle se borne à les exclure de sa Communion comme des perturbateurs qui en troubloient le repos , comme un levain dangereux qui ne cesseroit de fermenter pour corrompre toute sa pâte. La charité qu'elle a pour ses enfans , le zèle de leur salut dont elle est animée , ne lui permettent pas de souffrir au milieu d'eux des hom-

mes aussi pervers, qui travailleroient continuellement à souffler le venin dont ils sont remplis; mais elle ne s'arroge point le droit de leur infliger des peines corporelles, elle connoît les bornes de son autorité. Si dans son sein il s'est trouvé des Ministres qui ont osé l'entreprendre, c'est un attentat criminel que tous ses principes abhorrent, & contre lequel elle ne manquera jamais de s'élever. Elle ne sçauroit blâmer, il est vrai, la conduite des Princes & des Rois qui la protègent, & qui emploient leur autorité à réprimer les fausses Religions & leurs Sectateurs. Ils sont les protecteurs nés de la vraie Religion, les Ministres du Dieu vivant; ils doivent donc faire servir l'autorité dont il les a revêtus à la gloire de son nom, à protéger son culte & la Religion qu'il a établie, à faire observer ce que l'Eglise a décidé & arrêté. Ils en sont les seconds Evêques, mais ils n'en sont pas les Docteurs & les maîtres, comme le voudroit Rousseau; ce n'est pas à eux qu'il appartient de régler & de terminer les affaires de la Religion. Ils sont les enfans de l'Eglise dans tout ce qui regarde le spirituel, de même qu'ils sont ses pères & ses maîtres dans tout ce qui concerne le temporel. C'est ce qu'exprimoit parfaitement un de nos anciens Monarques (Louis le Pieux.) *Je veux, disoit-il aux Evêques, qu'appuyés de notre secours & secondés de notre puissance, comme le bon ordre l'exige, vous puissiez exécuter ce que votre autorité demande. Partout ailleurs la puissance Royale donne la loi & marche la première en Souveraine; dans les affaires Ecclésiastiques elle ne fait que seconder & prêter son secours. Famulante, ut decet, potestate nostra.* Ainsi c'est à l'Eglise qu'appartient la décision dans les matières de la foi & dans tout ce qui regarde la

Religion, & c'est aux Princes à mettre en œuvre leur autorité pour faire recevoir & exécuter ses Canons & ses Décrets. C'est à eux à soutenir la vraie Religion contre les attaques extérieures de ses ennemis : ils le doivent à Dieu, à leurs Peuples & à eux-mêmes. A Dieu, parce qu'ils sont ses Ministres & ses représentans, pour maintenir son culte & sa vérité, & abolir tout ce qui seroit opposé à la sainteté de son nom. Ils le doivent à leurs peuples, parce qu'étant leurs protecteurs, ils sont obligés de travailler à les rendre véritablement heureux, en leur procurant tous les biens & les avantages qui dépendent d'eux ; or les peuples ne peuvent jouir d'un bonheur plus réel & d'un bien plus solide que celui de la vraie Religion. Les fausses Religions qui cherchent à s'insinuer dans les Etats en possession de la vraie, troublent toujours ce bonheur des peuples, & ne tendent qu'à le leur ravir tôt ou tard.

Enfin, l'intérêt personnel des Princes est un nouveau motif pour les engager à soutenir de tout leur pouvoir l'unique vraie Religion. Leur Couronne & leur Trône n'ont point d'appui plus ferme. Il n'y a que la vérité qui puisse donner aux Empires un fondement solide, parce qu'elle est la mere de la paix & du bon ordre, mais la vérité ne se trouve que dans la vraie Religion. Les fausses Religions n'ont rien qui se soutienne, Elles ne consistent que dans un zèle aveugle, turbulent, séditieux, intéressé, plein d'ignorance, qui ne conduit qu'au désordre & à la confusion ; une longue & trop funeste expérience en a fourni des preuves sans nombre. La vraie Religion, au contraire, n'a pour fin que d'unir toutes les parties du corps, & de faire produire à

chacun des membres les fonctions qui leur sont propres. Elle lie inviolablement le cœur des Sujets au Prince, & du Prince à ses Sujets; elle apprend à ceux-ci à respecter son trône comme celui de Dieu même; la piété sincère qu'elle inspire à ses disciples & qui n'existe que dans son sein, attire sur les Etats la protection du Ciel, en détourne ou en arrête le courroux lorsqu'on l'a irrité. Mais un culte étranger provoque la colère divine, c'est un sacrilège ou une superstition, qui tôt ou tard ne manquent jamais de faire tomber sur les Etats où ils sont autorisés, tout le poids de la vengeance du Très-haut. Il est un Dieu jaloux qui ne souffre point de partage, & qui ne peut voir, sans une juste indignation, son culte associé à celui des fausses Religions. Un Roi qui les favoriseroit, craindroit avec raison que Dieu irrité ne lui ôtât une Couronne qu'il ne lui avoit confiée que pour le faire regner seul; & d'ailleurs le mépris de la première Majesté n'entraîne-t-il pas avec soi celui de la seconde? Des Princes pourroient-ils beaucoup compter sur la fidélité de ces Sujets, qui se feroient un jeu de celle qu'on doit à Dieu & à son culte?

Finissons de répondre aux objections de Rousseau. « C'est, nous dit-il, ce dogme horrible (de » l'intolérance) qui arme les hommes les uns con- » tre les autres, & les rend tous ennemis du genre » humain. » Sur quel fondement Rousseau peut-il intenter une pareille accusation contre le dogme de l'intolérance? Il cherche à son ordinaire à donner des couleurs odieuses aux vérités les plus simples & les plus naturelles. De tout temps la Religion Chrétienne a fait profession du dogme de l'intolérance tel que nous l'avons expliqué, & jamais tant qu'elle a été suivie, elle n'a armé les hom-

Tom. III.
p. 187.

mes les uns contre les autres, ni ne les a rendus ennemis du genre humain. L'intolérance dont elle uſe à l'égard de toutes les Religions qui lui ſont étrangères, a des bornes ſacrées qu'elle ne permet jamais de paſſer. Elle conſiſte uniquement à rejeter ces fauſſes Religions, à n'y prendre aucune part, & à demeurer conſtamment attaché à l'unique vraie Religion. C'eſt enſuite aux Princes qui ſeuls ont l'autorité en main, à réprimer les fauſſes Religions; les particuliers ne pourroient s'arroger ce droit ſans commettre le plus grand attentat contre l'eſprit & les maximes de la Religion Chrétienne.

Elle eſt ſi éloignée d'armer les hommes les uns contre les autres, qu'elle ne ceſſe d'employer ſon crédit auprès des Puiffances qui la favorifent, pour obtenir la grace de ceux qui ſe ſeroient révoltés contr'elle. Dans les Etats où elle pourroit encore être en butte aux Princes & aux Souverains, elle veut que ſes enfans ne ſe départent jamais du reſpect & de la ſoumiſſion qu'ils doivent à leurs maîtres, quelqu'injuſtes qu'ils ſoient; elle ne met d'autres bornes à leur obéiſſance que celles de la vérité & de la loi de Dieu; & dans ce cas unique où elle leur ordonne une modeste réſiſtance, elle ne leur laiſſe d'autres armes pour ſe défendre, que celles de la foi, de l'humilité & de la patience. *Hoc unum adverſus perſecutores medicamentum habentes.* C'eſt ainſi que ſe ſont comportés dans tous les temps tous ceux qui étoient animés de ſon eſprit, & qui ſuivoient ſes principes. Si dans la ſuite on en trouve qui ont tenu une autre conduite, ce n'eſt pas celle de l'Egliſe, elle en gémit, elle la déteſte, elle la condamne. Ce ſeroit un étrange raifonnement de prétendre faire retomber ſur un corps ou ſur une œuvre des abus

S. Greg.
Orat. in Ju-
lian.

qui ne s'y sont glissés qu'en blesant ouvertement les règles & les principes qui en font la base & le fondement.

Mais, dit Rousseau : et Des Anges mêmes ne
» vivoient pas en paix avec des hommes qu'ils
» regarderoient comme les ennemis de Dieu ; il
» est impossible de vivre en paix avec des gens
» qu'on croit damnés. Les aimer , seroit haïr
» Dieu qui les punit ; il faut absolument qu'on les
» ramène ou qu'on les tourmente. » Il faut bien
peu connoître l'esprit & les caractères de la Religion Chrétienne pour former contr'elle de pareilles accusations. Elle veut que tous ses enfans se supportent mutuellement comme les membres d'un même corps ; qu'ils compâtissent aux foiblesses & aux infirmités les uns des autres. Elle veut en un mot que les bons souffrent les méchans avec une grande patience & une charité inépuisable jusqu'au jour que Dieu a marqué pour en faire lui-même le partage & la séparation. Tant que les hommes sont dans la voie de mériter , elle ne veut pas qu'on regarde personne comme damné. Dans quelque égarement que l'on puisse être, elle sçait & souvent elle a éprouvé que Dieu peut en retirer le pécheur pour le faire entrer dans les voies du salut. Elle espère donc toujours la conversion de ceux qui marchent dans les ténèbres ou qui sont plongés dans le désordre ; elle ne cesse de la solliciter auprès du pere des miséricordes, & elle veut que tous ses enfans concourent de tout leur pouvoir à ramener leurs freres égarés par la douceur de leur charité & la bonne odeur de leurs exemples. Tant qu'ils vivent dans l'irréligion & le désordre, ils sont, il est vrai, les ennemis de Dieu , mais ils peuvent encore trouver accès auprès de sa miséricorde qui ne leur

Tom. III.
p. 187. &
Contrat so-
cial, p. 321.

est fermée qu'à la mort ; jusques-là la Religion Chrétienne nous ordonne de les aimer comme nous-mêmes , & de travailler par tous les efforts d'une ingénieuse charité à les rendre les amis de Dieu.

Mais comment la Religion Chrétienne pourroit-elle nous porter à haïr les impies , elle qui veut que nous aimions & bénissions même nos persécuteurs les plus outrés ; elle qui nous apprend que les méchans sont nos meilleurs amis , qu'ils nous sont souvent les plus utiles , parce qu'ils servent dans l'ordre de la Providence à nous humilier , à nous exercer & à nous purifier ? La Religion ne nous permet que de haïr les vices & les désordres ; mais elle nous commande , sous peine de mort éternelle , d'aimer de la plénitude du cœur ceux en qui ils se trouvent ; elle exige que nous les tolérions avec une patience infatigable ; telle est sa foi , sa doctrine & sa conduite de tous les temps. La profession si haute & si publique qu'elle en a toujours faite , ne peut permettre à cet égard le moindre doute. C'est son attachement ferme & constant à ces saintes maximes qui a occasionné le schisme si connu des Donatistes. Ces hérétiques prétendoient que l'Eglise ne devoit être composée que de Justes , & qu'on ne pouvoit y tolérer les méchans sans communiquer à leurs désordres. L'Eglise a fortement combattu toutes ces erreurs , elle a soutenu de violentes persécutions de la part de ces schismatiques pour attester les vérités contraires ; elle a appris à tous ses enfans qu'il ne falloit jamais se séparer de sa société , sous quelque prétexte que ce pût être , qu'il leur suffisoit de ne prendre aucune part aux désordres des méchans & d'en gémir , parceque les vices ou les erreurs des autres ne peuvent souil-

ser ceux qui , dans l'unité de l'Eglise , conservent une foi pure , & mènent une vie irrépréhensible.

Quelle étrange absurdité de vouloir conclure de ce que la Religion Chrétienne déclare qu'il n'y a de salut que dans son sein , que ceux qui la professent doivent haïr tous ceux qui n'en font point profession , parce qu'ils sont les ennemis de Dieu ! Eh quoi ! s'il faut haïr tous ceux qui sont les ennemis de Dieu , & s'il faut s'armer contre tous ceux qu'on croit dans une voie de damnation , il faudroit donc que la Religion Chrétienne s'armât & se soulevât contre elle-même. Elle reconnoît que dans son propre sein elle a une multitude d'enfans qui courent à la damnation par le dérèglement de leurs mœurs ; ses enfans devront donc se haïr les uns les autres , les bons s'armer contre les méchans pour les exterminer ; ou il faudra , pour suivre les principes de Rousseau , que quelque crime qu'on puisse commettre , on ne soit jamais regardé comme ennemi de Dieu , & jugé digne de la damnation. En deux mots , si l'intolérance des fausses Religions doit armer les hommes les uns contre les autres , l'intolérance des désordres , des vices & des passions doit produire le même effet ; & si , sous prétexte de vivre en paix avec tous les hommes , il faut tolérer toutes les Religions , & ne dire à personne , quelle que soit la sienne , vous serez damné ; il faut aussi pour conserver la paix avec tous , n'en regarder aucun comme ennemi de Dieu , comme hors de la voie du salut , quels que puissent être ses désordres & ses impiétés. Car les mêmes inconvéniens qui , selon Rousseau , résultent de la première intolérance , suivent aussi nécessairement de la seconde. Voilà les horribles conséquences qui résultent des principes de Rousseau , sous prétexte d'entretien.

la paix & la concorde parmi les hommes , il ne travaille au fond qu'à porter par-tout le trouble & la confuſion, qu'à fomenter & laiſſer impunis, à l'ombre de la tolérance, toute ſorte d'excès & de diſſolutions.

Contrat ſocial, p. 321.

En vain Rouſſeau prétend-il que dans ce cas *le Souverain n'eſt plus Souverain même au temporel ; que dès-lors les Prêtres ſont les vrais maîtres , les Rois ne ſont plus que leurs Officiers.* Dieu le pere & le protecteur de la ſociété humaine, a établi les Rois pour la maintenir , il les a fait ſes Lieutenans , & leur a mis l'épée en main pour exercer ici-bas ſa juſtice. Il a voulu , il eſt vrai , que ſa Religion fût indépendante de leur puiffance, & s'établît dans leurs Etats malgré les efforts qu'ils feroient pour la détruire ; mais il a voulu en même tems que bien loin de troubler leurs Empires ou d'affoiblir leur autorité , elle la rendît au contraire plus ferme & plus inviolable , & qu'elle montrât par la patience qu'elle inſpire à ſes défenſeurs , que l'obéiſſance qu'on doit aux Princes eſt à toute épreuve. Auſſi, comme nous l'avons déjà vu , tous ceux qui ont été animés de l'eſprit du Chriſtianiſme , ont toujours conſervé dans l'oppreſſion la plus violente , une douceur inaltérable , une patience invincible , & une inviolable fidélité envers les Puiffances de la terre.

Les Princes & les Souverains ſont donc abſolument indépendans de toute autorité Eccléſiaſtique dans tout ce qui regarde le temporel. Ils ne relevent que de Dieu ſeul , ne ſont comptables qu'à lui , & tiennent à ſon égard le ſecond rang , & après lui le premier. *Sciunt eum eſſe Deum ſolum , cujus in ſolius poteſtate ſunt ; à quo ſunt ſecundi , poſt quem primi.* Telle eſt la foi & la doctrine de l'Egliſe. Lorsque les Princes emploient

Tertull.
Apologet.

leur autorité pour la soutenir & la défendre, ce n'est pas comme ses Officiers, mais comme les Ministres du Dieu vivant qui leur a confié sa puissance & son autorité pour maintenir le bon ordre. Quand l'Eglise a recours à eux pour en obtenir du secours, elle les supplie comme ses maîtres, elle ne leur commande pas comme à ses ministres. S'ils refusent de l'écouter & de se rendre à ses instances, toujours parfaitement soumise à une autorité qu'elle confesse ne venir que de Dieu seul, elle sçait qu'elle n'a plus qu'à gémir & souffrir avec patience; elle reconnoît qu'elle ne pourroit, sans un criminel attentat, se soustraire à l'obéissance des Souverains, & entreprendre sur leur autorité.

Les Rois ne sont donc pas les Officiers de l'Eglise, comme le prétend Rousseau, mais ses protecteurs; les Prêtres ne sont donc pas leurs maîtres dans tout ce qui regarde le temporel, mais leurs serviteurs & leurs sujets, comme le reste des hommes. Ils doivent même aux Princes une obéissance & une soumission plus prompte & plus parfaite, parceque leur conduite doit servir de modèle aux peuples qu'ils gouvernent. Voilà les vrais principes du Christianisme. Que Rousseau cesse de lui en imposer pour le rendre odieux; qu'il se taise enfin, puisqu'il est tant de fois convaincu de n'avoir que des calomnies & des sophismes à opposer à des vérités si éclatantes, si certaines & si bien établies.



C H A P I T R E X X I.

Fondemens sur lesquels nous pouvons avancer que notre Religion est la bonne. La seule miséricorde de Dieu discerne ceux qui naissent dans son sein. Sa grace les persuade, les incline à croire.

Tom. III.
p. 136.

MAIS voici l'objection dont Rousseau fait le plus de parade : " Regardant , nous dit-il , le » point où j'étois parvenu comme le point com- » mun d'où partoient tous les croyans pour arriver » à un culte plus éclairé , je ne trouvois dans la » Religion naturelle que les élémens de toute » Religion. Je considérois cette diversité de sec- » tes qui regnent sur la terre , & qui s'accusent » mutuellement de mensonge & d'erreur ; je » demandois , *quelle est la bonne ?* Chacun me » répondoit , c'est la mienne ; chacun disoit : moi » seul & mes partisans pensons juste , tous les au- » tres sont dans l'erreur. *Et comment sçavez-vous » que votre secte est la bonne ?* parceque Dieu l'a » dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit ? Mon pas- » teur qui le sçait bien. Mon pasteur me dit d'ainsi » croire , & ainsi je crois ; il m'assure que tous » ceux qui disent autrement que lui mentent , & » je ne les écoute pas. Quoi , pensois-je , la vérité » n'est-elle pas une , & ce qui est vrai chez moi , » peut-il être faux chez vous ? Si la méthode de » celui qui suit la bonne route & celle de celui » qui s'égare est la même , quel mérite ou quel » tort a l'un de plus que l'autre ? Leur choix est » l'effet du hasard , le leur imputer est iniquité ; » c'est récompenser ou punir , pour être né dans

» tel ou tel pays. Oser dire que Dieu nous juge
» ainsi , c'est outrager sa justice. », Rousseau
ajoute un peu plus bas : « Si le fils d'un Chrétien Ibid. p. 175.
» fait bien de suivre , sans un examen profond &
» impartial , la Religion de son pere , pourquoi
» le fils d'un Turc feroit-il mal de suivre de mê-
» me la Religion du sien ? Je défie tous les into-
» lérans du monde de répondre à cela rien qui
» contente un homme sensé. »,

Pour répondre à l'objection de Rousseau d'une manière qui puisse satisfaire un homme vraiment sensé , rappellons-nous d'abord les principes que nous avons déjà établis. Nous avons démontré que l'autorité de l'Eglise chrétienne nous garantit la vérité de tous les faits qui constatent la divinité de la Religion. Nous avons fait voir que cette grande société toujours subsistante, qui n'a jamais souffert la moindre interruption, nous assure par la tradition d'un témoignage constant & irréfutable la vérité des monumens qui régulent sa constitution, & qui composent le code sacré de sa législation divine.

Le témoignage que la Religion chrétienne produit en sa faveur, est celui de toutes les Eglises particulières qui ont jamais existé , & qui ont été dispersées en tant de lieux différens. Ce corps si vaste & si étendu nous atteste qu'il a appris les faits qui servent de fondement à la Religion chrétienne, de la génération à laquelle il a succédé ; celle-ci les avoit appris de la génération qui avoit précédé ; ainsi les unes des autres en remontant jusqu'à celle qui avoit vu de ses propres yeux les miracles que les Apôtres opéroient, & qui avoient entendu la doctrine qu'ils prêchoient ; les faits dont nous sommes le plus assurés n'ont rien qui puisse égaler un pareil témoignage.

Où trouvera-t-on en effet des événemens qui soient attestés par tout un grand peuple qui est établi pour en être le témoin perpétuel ; qui , après avoir vu ce qu'il rapporte , a pris un soin particulier de le transmettre à la postérité d'âge en âge & de siècle en siècle , qui a toujours eu des hommes établis expressément pour enseigner en public ce que les peres apprenoient en particulier à leurs enfans , qui a consacré la mémoire de tous ces événemens & de leurs circonstances par des fêtes & des cérémonies qui reviennent sans cesse , & qui en font une représentation continue ; un peuple qui pendant trois siècles a scellé de son sang le témoignage qu'il rendoit à tous ces faits ; qui n'a jamais pu être démenti ou convaincu de faux ni par les Juifs , ni par les Payens , ni par les sectes qui s'en sont séparées , mais qui au contraire a vu confirmer les principales vérités de sa foi par les aveux que l'évidence & la certitude des faits ont arrachés de la bouche de ses ennemis les plus irréconciliables ? Il n'y a que la Religion chrétienne qui puisse se glorifier d'un témoignage si authentique & si convaincant.

En vain pour s'en débarrasser voudroit-on nous alléguer que l'Eglise actuelle n'a point vu ni entendu elle-même les faits qui se sont passés depuis tant de siècles. L'Eglise d'aujourd'hui n'a pas vu , il est vrai , tous les faits en faveur desquels elle dépose , mais elle est un témoin irréprochable de ce qu'elle a appris de la génération qui l'a précédée. Celle-ci de même étoit un garant sûr de ce que la génération précédente lui avoit transmis ; & ainsi en remontant de génération en génération , de siècle en siècle jusqu'aux tems des Apôtres , nous parvenons à celle qui a vu les miracles qu'ils opéroient , entendu la doctrine

qu'ils prêchoient , & qui a tout fait passer à la postérité par une tradition constante & inaltérable. Par conséquent c'est toujours un même témoignage, puisque la génération actuelle n'atteste que ce que la première génération qui étoit témoin oculaire a déposé & certifié.

On ne peut avec la moindre vraisemblance soupçonner & accuser ces générations qui se sont succédées, d'avoir altéré les faits ou les monumens de cette tradition primitive & originale. Il est impossible de supposer que toutes les parties d'un si grand corps aient jamais pû conspirer entr'elles pour en imposer aux races futures. Comment en effet eût-il pû arriver que tant de peuples si éloignés les uns des autres, souvent divisés par des intérêts temporels, eussent pû former un pareil complot ? L'Eglise a toujours été composée de Chrétiens de tout âge ; ainsi elle a toujours en même-tems renfermé dans son sein plusieurs générations successives & qui prenoient la place les unes des autres. Tous étoient également témoins de la tradition établie sur le consentement unanime de tout le corps. Si une génération eût entrepris de faire à une génération suivante un faux rapport, elle n'eût pas manqué d'être désavouée & contredite par le témoignage des générations, ou qui étoient contemporaines ou qui devoient succéder. Ce n'est pas là, eût-on aussi-tôt répliqué, ce que nos peres nous ont appris, ce que vous avez d'abord cru & ce que vous avez enseigné à vos enfans. Consultez-les : ils vous diront que vous innovez, & que vous ne leur avez pas toujours tenu le même langage. Rappelez-vous les anciens monumens de la tradition ; interrogez le dépôt sacré de la foi des Eglises particulières, & vous entendrez de tou-

tes parts une multitude de voix s'élever pour repousser à grands cris la nouveauté que vous prétendez introduire.

C'est ainsi en effet que toutes les nouveautés dans la Foi & la Doctrine ont été prosrites dès leur origine. A peine ont-elles paru qu'on a toujours entendu le cri public de la tradition s'opposer aux progrès de l'erreur naissante. Quel étonnant bouleversement n'eût-il donc pas fallu faire pour altérer l'ancienne tradition de l'Eglise, & pour faire embrasser à tout le corps les nouveaux dogmes qu'on eût voulu insérer dans sa profession ? Pour y réussir, il eût été nécessaire d'anéantir ou d'altérer tous les anciens monumens de sa foi répandus de tous côtés, afin qu'il n'en subsistât plus aucune trace qui pût y rappeler.

Mais le plus difficile encore, c'est qu'il eût fallu effacer de tous les esprits la croyance dont ils avoient été imbus jusqu'alors, dans laquelle ils avoient été nourris. Or quand on connoît un peu la nature & la trempe de l'esprit humain, quand on sçait combien de résistance on a à esfuyer pour lui faire quitter ses premiers sentimens, surtout en matière de Religion, & lui en faire adopter de nouveaux, on ne peut disconvenir qu'on n'a pû innover dans la foi ou dans les monumens de la Religion chrétienne, sans que ces changemens n'aient produit des troubles, des divisions, des combats qui suffiroient pour en fixer l'époque, pour en marquer toute la suite.

D'ailleurs, l'Eglise ayant toujours été environnée d'une multitude d'ennemis au-dehors & d'espions au-dedans, si elle eût consenti à la moindre innovation ou à quelque addition importante, elle n'eût pas manqué d'être aussitôt remarquée.

Remarquée. Ses ennemis, toujours attentifs, eussent saisi avec empressement une occasion si favorable, pour la couvrir d'une flétrissure éternelle; ils eussent pris tous les moyens possibles pour faire passer à la postérité la plus reculée, la mémoire d'un événement qui eût fait leur triomphe. En un mot; puisqu'on ne peut apporter aucune preuve des altérations dont on voudroit pouvoir convaincre la Religion chrétienne, concluons avec fondement qu'elle n'en a jamais souffert aucune, puisque, s'il y en avoit de réelles, rien ne seroit plus aisé à démontrer.

Après ces préliminaires, revenons à l'objection de Rousseau, qui, à la lumière de ces principes incontestables, sera bientôt réduite en poudre. Oui, entre toutes ces Sectes, qui s'accusent mutuellement d'erreur & de mensonge, chacun prétend que la sienne est la bonne; mais chacun a-t-il les mêmes raisons pour le dire & le prétendre? Voilà le point de la question. Or nous avons démontré par l'analyse de toutes les Religions, qu'il n'y a que ceux qui sont attachés à la Religion chrétienne, qui puissent dire avec raison que leur Religion est la bonne. Elle est fondée, comme nous avons vu, sur une multitude de preuves de faits, assurés & garantis par une autre preuve de fait, qui est le témoignage de cette grande Société. De pareilles preuves sont à la portée des plus simples; ils sont assurés qu'ils ne se trompent pas, dès que la Religion est réduite à des faits attestés par des témoins qui les ont vus, dont la multitude & le caractère sont aisément sentir qu'ils n'ont pu vouloir en imposer, & dont la sincérité reconnue s'est conciliée le suffrage & l'acquiescement de tant de peuples & de générations qui rendent encore ces

faits comme visibles & présens. C'est ce qu'on peut appeller une démonstration complete en genre de faits.

Que trouve-t-on au contraire dans toutes les Sectes étrangères à la Religion chrétienne, qui puisse être comparé aux preuves si claires, si sensibles, si évidemment divines que nous offre cette Religion? Le Payen n'a que des impiétés à nous débiter; des imaginations folles, des extravagances ridicules composent tout le fondement de sa Religion. Le Juif nous présente un grand témoignage, une tradition constante & suivie en faveur d'un livre que tout démontre être divin; mais son propre témoignage & sa tradition le convainquent d'infidélité à sa Religion & aux oracles sacrés qui en sont la base & le fondement. Un autre grand témoignage parallele au sien lui démontre invinciblement par une longue suite de faits également divins, que ce Messie qu'il a toujours attendu, est venu dans les tems marqués, & a substitué un culte plus parfait à celui de la loi Mosaique. Nous trouvons aussi chez les Mahométans un grand témoignage qui nous assure que Mahomet est Auteur d'un livre qui porte son nom, & d'une Religion dont il est regardé comme le Fondateur: aussi personne n'a-t-il jamais osé contester aux Sectateurs de Mahomet la vérité de ces faits; mais le témoignage qui dépose en faveur de Mahomet, ne prouve point la divinité de sa mission & de la Religion qu'il a établie. Il faudroit d'autres faits bien attestés, dont la divinité nous garantît l'inspiration & la mission extraordinaire de ce Législateur. Mais ni Mahomet ni ses partisans ne se sont glorifiés de pareilles preuves. Tout d'ailleurs concourt à démontrer l'illusion & la faul-

été de cette Religion : la manière dont elle s'est établie , le fond de sa Doctrine , qui n'a pour but que de flatter & de favoriser les passions, les contradictions qu'elle renferme , l'aveu que Mahomet fait de la sainteté de Jesus-Christ & de la divinité de sa mission. Si de-là nous passons à toutes les autres Sectes , qui successivement se sont séparées du corps de l'Eglise , que nous allégueront elles chacune en particulier qui puisse nous prouver qu'elles soient la bonne ? Un seul fait bien attesté suffit pour les confondre à jamais & leur imposer un silence éternel. C'est celui de leur séparation , que rien ne sera jamais capable d'effacer ; il suffira toujours de montrer à toutes ces Sectes la souche & le tronc dont elles se sont détachées , pour les convaincre de n'être plus que des branches mortes , & leur prouver la nouveauté de leur culte par celle de leur origine.

Mais dit Rousseau : « Comment sçavez-vous » que votre Religion est la bonne ? Parce que » Dieu l'a dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit ? » Mon Pasteur qui le sçait bien. Mon Pasteur » me dit d'ainsi croire , & ainsi je crois ; il m'a- » sure que tous ceux qui disent autrement que » lui mentent , & je ne les écoute pas. » Rousseau qui ne cherche qu'à donner le change & à tourner en ridicule la Religion , peut-il ignorer que ce qu'enseigne ce Pasteur est visiblement ce qu'enseigne en commun toute l'Eglise ? Ce Pasteur qui dit à son Peuple que Dieu a rendu témoignage à la sainteté de la Religion chrétienne , ce Pasteur n'est-il pas visiblement l'écho & l'organe de toute l'Eglise , n'est-il pas son député pour enseigner à ses enfans ce qu'elle pense , ce qu'elle croit & ce qu'elle atteste ? C'est elle qui dépose par la bouche de ce Pasteur & qui rend

témoignage à la vérité de tous les faits qui démontrent la divinité de la Religion chrétienne ; c'est à elle qu'on croit dans la personne de ses Ministres. Ainsi , ceux que députe la Société civile , soit pour enseigner les loix , soit pour instruire des faits qui la concernent , sont censés attester au nom de la Société l'authenticité des loix & la certitude des faits qui la regardent. C'est elle qui atteste par la bouche de ses Ministres ; c'est proprement à elle qu'on croit en ajoutant foi à ses Envoyés.

Mais poursuit Rousseau : « Quoi ! La vérité n'est-elle pas une , & ce qui est vrai chez moi peut-il être faux chez vous ? Si la méthode de celui qui suit la bonne route & celle de celui qui s'égare est la même , quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre ? Leur choix est l'effet du hasard , le leur imputer est iniquité , c'est récompenser ou punir pour être né dans tel ou tel Pays. Oser dire que Dieu nous Juge ainsi , c'est outrager sa Justice. » Oui , la vérité est une , & parce qu'elle est une , elle ne peut se trouver dans deux Religions diamétralement opposées. Et qui a jamais prétendu que ce qui est vrai chez l'un peut être faux chez l'autre ? Mais que conclure de là en faveur de la Thèse de Rousseau ? Il faudroit que tout fût égal de part & d'autre , qu'on vît dans toutes les différentes Religions les mêmes raisons , les mêmes preuves , les mêmes motifs de crédibilité. Alors Rousseau pourroit dire : *si la méthode de celui qui suit la bonne route & celle de celui qui s'égare est la même , quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre ?* Mais quelle énorme disparité entre la méthode de celui qui suit la bonne route en s'attachant à la Religion chrétienne , & la mé-

thode de celui qui s'égare , en s'attachant aux Sectes qui en sont séparées ! Le premier se détermine sur des faits d'une notoriété publique , qui lui sont attestés par le témoignage d'une grande Société. Le second , au contraire , se détermine sans preuves , sans raisons , sans motifs. La Secte qu'il suit lui dit , il est vrai , qu'elle est la bonne ; mais elle n'est autorisée par aucun fait, dont la notoriété puisse obtenir l'adhésion de celui qui l'embrasse.

L'éducation , je l'avoue , influe beaucoup dans le choix de ceux qui suivent la Religion chrétienne , & de ceux qui embrassent les Religions qui lui sont étrangères ; la différence de leur éducation produit souvent celle de leur détermination ; mais c'est un grand bonheur d'être instruit dans la vérité , d'apprendre à la connoître & à la suivre. La bonne éducation de celui qui est élevé dans le sein de la Religion chrétienne , lui procure la connoissance des preuves de sa divinité & des motifs qui doivent l'y fixer. Au contraire , la mauvaise éducation de celui qui est élevé dans le sein des fausses Religions , devient la source de ses égaremens , par les mauvais principes dont on le nourrit , par les funestes impressions qu'on lui donne. On le trompe , on le séduit , mais il est toujours plus ou moins coupable d'adhérer à l'imposture & au mensonge , parce qu'il le fait volontairement & toujours trop légèrement.

Que Rousseau ne dise pas que *leur choix est l'effet du hazard* , que *le leur imputer est iniquité* , que *c'est récompenser ou punir pour être né dans tel ou tel pays*. Si l'un s'est trouvé plus à portée que l'autre de connoître la vraie Religion , c'est un effet de la miséricorde de Dieu qui , ne devant

rien à personne depuis le péché, accorde à l'un par grace ce qu'il refuse à l'autre par justice. La foi est son don, c'est la grace de Jesus-Christ qui incline la volonté à croire; elle seule aussi peut faire discerner à ceux qui sont nourris & élevés dans les sectes séparées l'illusion & la fausseté des raisons qu'on leur donne pour les y engager. Il n'y a que sa lumière qui puisse préserver l'esprit de l'impression funeste des préjugés qu'on tâche d'y répandre; mais personne ne peut légitimement se plaindre. Celui qui reçoit cette grace qui incline sa volonté à la vraie Religion, doit reconnoître qu'il en étoit souverainement indigne. Celui à qui elle est refusée est traité selon ses mérites. Dieu n'est pas injuste lorsqu'il refuse à l'un ce qu'il ne doit à personne. Ceux qui s'attachent aux fausses Religions sont coupables, parce qu'en les suivant ils ne manquent pas d'enfreindre les préceptes de la loi naturelle, qu'on n'observe que dans le sein de la vraie Religion.

Rousseau ne voit-il pas que ses principes vont à autoriser les cultes les plus monstrueux, les plus contraires à la loi naturelle, l'idolâtrie même? Quoi, dira l'idolâtre, la vérité n'est-elle pas une, & ce qui est vrai chez vous peut-il être faux chez moi? Si la méthode de celui qui suit la bonne route, & celle de celui qui s'égare est la même, quel mérite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Vous avez suivi comme moi la Religion de vos peres; si la vôtre est la bonne & la mienne mauvaise, notre choix est l'effet du hazard; nous l'imputer, c'est iniquité, c'est récompenser ou punir pour être né dans tel ou tel pays.

En vain voudroit-on disputer & nous demander par quel motif un enfant croit; c'est le secret

de l'Esprit saint qui le meut. Dieu peut sans doute donner la foi à tout âge , & présenter à l'enfant qui commence à user de sa raison les motifs de croire que renferme notre Religion , d'une manière suffisante pour le persuader. Il le fait dans la Religion chrétienne ; c'est un de ses dogmes capitaux dont la vérité est établie sur toutes les preuves que nous avons apportées de la divinité de cette Religion.

“ Ne vous étonnez pas , dit le grand Pascal ,
 „ de voir des personnes simples croire sans rai-
 „ sonnement. Dieu leur donne l'amour de sa
 „ justice & la haine d'eux-mêmes. Il incline leur
 „ cœur à croire. On ne croira jamais d'une créan-
 „ ce utile & de foi , si Dieu n'incline le cœur , &
 „ on croira dès qu'il l'inclinera. Et c'est ce que
 „ David connoissoit bien lorsqu'il disoit : *Inclina*
 „ *cor meum , Deus , in testimonia tua.* Ceux qui
 „ croient sans avoir examiné les preuves de la
 „ Religion , c'est parce qu'ils ont une disposition
 „ intérieure toute sainte , & que ce qu'ils enten-
 „ dent dire de notre Religion y est conforme.
 „ Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent
 „ aimer que lui. Ils ne veulent haïr qu'eux-mê-
 „ mes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force ;
 „ qu'ils sont incapables d'aller à Dieu ; & que si
 „ Dieu ne vient à eux , ils ne peuvent avoir au-
 „ cune communication avec lui. Et ils entendent
 „ dire dans notre Religion qu'il ne faut aimer
 „ que Dieu & ne haïr que soi-même ; mais
 „ qu'étant tout corrompus & incapables de Dieu ,
 „ Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il
 „ n'en faut pas davantage pour persuader des
 „ hommes qui ont cette disposition dans le cœur ,
 „ & cette connoissance de leur devoir & de leur
 „ incapacité. Ceux que nous voyons Chrétiens

„ ſans la connoiſſance des prophéties & des preuves , ne laiſſent pas d'en juger auſſi bien que
 „ ceux qui ont cette connoiſſance. Ils en jugent
 „ par le cœur , comme les autres en jugent par
 „ l'eſprit. C'eſt Dieu lui-même qui les incline à
 „ croire , & ainſi ils ſont très-efficacement per-
 „ ſuadés. J'avoue bien qu'un de ces Chrétiens
 „ qui croient ſans preuve n'aura peut-être pas de
 „ quoi convaincre un infidèle qui en dira autant
 „ de ſoi. Mais ceux qui ſçavent les preuves de la
 „ Religion prouveront ſans difficulté que ce fidèle
 „ eſt véritablement inspiré de Dieu , quoiqu'il ne
 „ pût le prouver lui-même.... La Religion eſt
 „ proportionnée à toute ſorte d'eſprits. Le com-
 „ mun des hommes s'arrête à l'état & à l'éta-
 „ bliſſement où elle eſt , & cette Religion eſt
 „ telle , que ſon ſeul établiſſement eſt ſuffiſant
 „ pour en prouver la vérité. Les autres vont juſ-
 „ qu'aux Apôtres. Les plus inſtruits vont juſqu'au
 „ commencement du monde. Les Anges la voient
 „ encore mieux & de plus loin , car ils la voient
 „ en Dieu même. Ceux à qui Dieu a donné la
 „ Religion par ſentiment du cœur , ſont bien-
 „ heureux & bien perſuadés. „ Voilà ce que nous
 „ difons des ſimples & des ignorans. La foi n'eſt pas
 „ tant une affaire de raiſonnement que de perſua-
 „ ſion ; c'eſt par le cœur qu'on juge de la Religion
 „ plus encore que par l'eſprit , & c'eſt Dieu qui
 „ incline le cœur à croire. Un idiot qui n'eſt pas
 „ en état d'approfondir comme un ſçavant toutes
 „ les preuves de la Religion , eſt quelquefois plus
 „ efficacement perſuadé que lui , parceque Dieu
 „ opère dans ce ſimple une foi plus vive , une per-
 „ ſuaſion plus intime. Il ne ſera pas en état , ſi l'on
 „ veut , de démontrer la divinité de ſa croiance ,
 „ mais ceux qui ſçavent les preuves de la vérité de

notre Religion , prouvent invinciblement que la foi de ce simple est très-raisonnable , & un effet de l'opération divine.

C'est une preuve de la divinité de la Religion Chrétienne de ce que par sa nature elle se trouve à la portée de tous les âges , de tous les états & de toutes les conditions. Quelle seroit en effet cette Religion , qu'on ne pourroit embrasser que lorsqu'on auroit atteint un âge capable de faire de longs & profonds examens ? Une partie de la vie se passeroit dans l'irréligion , l'autre à chercher & examiner ; on mourroit enfin sans avoir sçu si l'on doit avoir une Religion ; ou plutôt, les premières années s'étant écoulées sans Religion , on continueroit comme on auroit commencé ; faute d'instruction l'impiété prendroit bientôt le dessus , on s'y plairoit parceque les passions fortifiées par l'âge s'y trouveroient à l'aise. L'embaras & les épines d'un examen sérieux & profond rebuteroient bientôt ; d'autres soins en laisseroient à peine le temps à un grand nombre , ou leur serviroient de prétexte pour s'en dispenser ; une multitude d'autres s'en excuseroient sur leur incapacité , & ainsi au grand souhait de l'incrédule , l'impiété & l'irréligion domineroient par toute la terre.

Ne vaut-il pas mieux admettre des principes que tout confirme , que l'expérience journalière justifie , que de prétendre autoriser les cultes les plus extravagans , les plus indignes de l'homme , sous prétexte de conserver la justice de Dieu ? Laissons-lui le soin de se concilier avec lui-même ; & , parceque notre esprit foible & borné ne peut allier & comprendre toutes les vérités , ne soyons pas si téméraires d'en sacrifier une pour sauver l'autre. Celles qui paroissent se combattre, se sou-

tiennent mutuellement; nous ignorons le point de leur réunion, mais nous le connoissons un jour, pourvu que nous croyions simplement celui qui ne peut nous tromper. Bien croire, c'est toute notre affaire ici-bas, & c'est tout sçavoir que de sçavoir bien croire; c'est tout sçavoir que de se fier à la parole d'un Dieu, & de n'en pas demander plus qu'il ne lui plaît de nous en faire connoître; *Nihil ultra scire, omnia scire est.*

C H A P I T R E X X I I.

Paradoxes de Rousseau sur l'éducation des enfans. On les réfute, & on satisfait à ses objections contre l'éducation que donne à ses enfans la Religion chrétienne.

IL n'est pas étonnant qu'un homme qui a pour but de renverser, s'il étoit possible, la Religion chrétienne, laisse passer tout le premier âge de son élève sans lui en parler. Il a bien compris que de pareils principes révolteroient des lecteurs qui connoissent le prix d'une bonne éducation, & qui sçavent apprécier le bonheur d'avoir été imbus dès leur plus tendre enfance des maximes de la vraie Religion. " Je prévois, nous dit Rousseau, „ combien de lecteurs seront surpris de me voir „ suivre tout le premier âge de mon élève sans „ lui parler de Religion. A quinze ans il ne sçavoit s'il avoit une ame, & peut-être à dix-huit „ n'est-il pas encore tems qu'il l'apprenne; car „ s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court risque de ne le sçavoir jamais. „ Eh! puisque vous avez senti le soulèvement & la juste indignation

que vous deviez produire dans vos lecteurs, qui vous a empêché d'en supprimer la cause ? Il eût été à souhaiter que vous n'eussiez pas plus parlé de religion à votre élève à trente ans qu'à quinze. Sorti de vos mains sans Religion, il eût été plus en état de connoître la vraie, & plus susceptible de ses impressions. En feignant de vouloir l'affranchir du joug de toute autorité, vous avez déjà tout préparé pour le rendre la malheureuse victime de votre irréligion. Ingrat qui méconnoît de combien de vérités importantes il est redevable à l'éducation, quoique défectueuse, qu'il a reçue dans son enfance. Né dans le sein du Protestantisme, il y a recueilli dans un âge encore tendre une partie des vérités qu'enseigne la Religion chrétienne ; il y a appris à connoître un Dieu, l'immatérialité de l'âme & d'autres vérités essentielles, à l'égard desquelles, sans ce secours, il se fût égaré comme tant d'autres.

Mais quoi ! n'avons nous donc point de devoir à remplir envers la Divinité jusqu'à l'âge de quinze ou dix-huit ans ? Le grand & le premier précepte de la morale, *Vous aimerez votre Dieu*, n'exigerait-il rien de nous pendant tout cet intervalle ? Si nous en sommes affranchis, qui pourroit nous astreindre à tous les autres points de la morale qui en dépendent ? Ce culte intérieur, que Rousseau nous a tant vanté, n'est-il pas d'une nécessité indispensable pour une créature qui commence à faire usage de sa raison ? Un esprit & un cœur destiné principalement à connoître & aimer son Dieu pourroit-il, sans le plus horrible larcin, sacrifier toutes ses premières années à la recherche & à l'amour des sciences ou des objets créés, sans penser même à celui qui lui a donné l'être, sans s'instruire de la fin à laquelle il doit tendre,

où tous ses mouvemens & ses desirs doivent se rapporter ? Que fera Rousseau de tous ces jeunes élèves que la mort surprendra avant qu'ils aient connu leur Dieu & appris qu'ils avoient une ame ? Il prétendra sans doute que Dieu doit récompenser d'un bonheur éternel des créatures qui ne l'auroient jamais connu, servi, ni aimé. Peut-on avancer un paradoxe plus horrible ? La récompense suppose un mérite ; & où est-il dans un cœur tout vuide de l'amour de son Dieu, & par conséquent tout rempli de celui des créatures ? C'est-à-dire que Dieu récompensera une ame pour ne l'avoir jamais connu, jamais servi, & jamais aimé.

Que diroit-on à Rousseau, s'il osoit proposer aux Grands & aux Princes d'élever leurs enfans de manière qu'on les laissât ignorer longtems leur origine, la dignité de leur extraction, & qu'on ne s'appliquât point à leur inculquer de bonne heure les sentimens qui conviennent à leur rang, & qu'ils doivent apporter dans les places qu'ils occuperont un jour ? Tous se révolteroient contre une aussi bizarre proposition, parceque tous sentiroient de quelle importance il est d'inspirer de bonne heure à la jeunesse les maximes qui doivent lui servir de boussole dans tout le cours de la vie. Et quoi ! Une créature raisonnable, faite à l'image de son Dieu, a-t-elle rien de plus pressé & de plus important à apprendre que l'excellence de sa nature & la dignité de sa destination ? N'est-il pas de la dernière conséquence de lui suggérer au plutôt les sentimens & les principes qui conviennent à sa nature, qui doivent en diriger toutes les actions, & lui servir dans la suite de préservatif contre tout ce qui pourroit tendre à l'avilir & à la dégrader ? Et comment le fera-t-on,

Si on lui laisse ignorer jusqu'à dix-huit ans qu'elle a une ame, ou ce qui revient au même, si elle est homme ou bête ? Rousseau nous dit que si son élève l'apprend plutôt qu'il ne faut, il court risque de ne le sçavoir jamais. Peut-il apprendre trop tôt des vérités si importantes & qui doivent influer jusque dans le premier acte de sa raison ? Si le plan de Rousseau avoit lieu, c'est vraiment alors qu'il courroit risque de ne les sçavoir jamais. Les passions n'étant point contenues & réprimées par tous les grands motifs que nous offre la Religion, leur empire se feroit bientôt sentir dans ces cœurs sans Religion, ils se mettroient peu en peine d'apprendre dans la suite des vérités qui ne s'accorderoient plus avec leurs inclinations, qui ne seroient propres qu'à troubler le repos trompeur dont ils voudroient jouir.

Rousseau l'a bien senti, & il nous en fait l'aveu. « Comme il y a dans la société, nous dit-il, des causes inévitables par lesquelles le progrès des passions est accéléré; si l'on accéléroit de même le progrès des lumières qui servent à régler ses passions, c'est alors qu'on sortiroit véritablement de l'ordre de la nature, & que l'équilibre seroit rompu. » C'est donc sortir véritablement de l'ordre de la nature, & rompre l'équilibre, que de refuser d'accélérer dans les enfans le progrès des lumières de la Religion, puisqu'elles servent plus que toute autre chose à régler leurs passions. « Quand on n'est pas maître, continue Rousseau, de modérer un développement trop rapide, il faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correspondre, en sorte que l'ordre ne soit point interverti, que ce qui doit marcher ensemble ne soit point séparé, & que l'homme tout entier

Tom. VI.
P. 357.

Ibid.

» à tous les momens de sa vie , ne soit pas à tel
 » point par une de ses facultés , & à tel autre
 » point par les autres. »

Voilà la règle que Rousseau lui-même a posée. Ne la renverse-t-il pas , & , pour me servir de ses termes , n'intervertit-il pas cet ordre qu'il veut être gardé , en prétendant qu'on peut laisser un élève jusqu'à dix-huit ans , & peut-être au-delà , sans lui parler de Religion , sans qu'il sçache même qu'il a une ame ? Le véritable secret pour qu'il ne l'oublie jamais , c'est , comme nous l'avons déjà remarqué , de l'en instruire dès ses plus tendres années. Les instructions données dans l'enfance jettent de profondes racines ; l'esprit & le cœur sont alors plus disposés à recevoir de salutaires impressions , elles ne s'effacent que difficilement ; & si les passions prennent un jour le dessus , il reste à ces élèves une ressource au milieu même de leurs égaremens. Les excellens principes dont ils ont été imbus les retiennent en partie , & en leur rappelant sans cesse la voie qu'ils ont quittée , souvent ils les y font rentrer. Rousseau le sçait , & il a bien compris qu'il n'y auroit pas de moyens plus efficaces pour parvenir à anéantir la Religion chrétienne , que de persuader aux hommes de laisser passer tout le premier âge de leurs enfans sans leur en parler.

Tom. II.
 P. 345.

Pour étayer ce système d'irreligion , Rousseau soutient que « tout enfant qui croit en Dieu est
 » nécessairement idolâtre , ou du moins Antro-
 » pomorphte ; & quand une fois , ajoute-t-il ,
 » l'imagination a vu Dieu , il est bien rare que
 » l'entendement le conçoive. » Tout enfant qu'on
 aura soin d'élever selon les principes de la doctrine chrétienne , ne sera certainement ni idolâtre , ni Antropomorphte. Il croira fermement que la

divinité n'a rien de corporel & de sensible, qu'elle est un Etre infini qui embrasse tout & que rien ne renferme. Il ne s'agit pas qu'un enfant puisse comprendre toutes ces idées. Si un homme formé ne sçauroit comprendre la divinité, combien moins pourra-t-on l'exiger d'un enfant? Il en est à son égard des vérités de la Religion comme des sciences; il n'est encore propre à approfondir ni les unes ni les autres; on se contente de lui en donner les premiers élémens, & à mesure que ses facultés se développeront, ses lumières croîtront & ses connoissances se perfectionneront. Au reste, si malgré les soins qu'on peut prendre à donner aux enfans des idées nettes & exactes de Dieu & des choses de la Religion, leur imagination leur en fait ajouter de fausses, ce sont des défauts que la foiblesse de l'âge excuse aisément, & que de solides instructions données par degrés dissipent insensiblement. L'expérience nous l'a appris depuis long-tems.

« Si je voulois rendre un enfant fou, poursuit
» Rousseau, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il
» dit en disant son Catéchisme. » Un enfant bien
instruit sera en état, autant que le porte son âge,
d'expliquer ce qu'il dit en disant son Catéchisme.
Rousseau pourroit par ses questions captieuses
démontrer un enfant; mais qu'en conclure? Est-ce
à eux à soutenir la controverse? Et ne seroit-il pas
aussi aisé de confondre & de renverser leurs idées
sur tout autre objet que celui du Catéchisme? « On
m'objectera, dit-il encore, » que la plûpart des
dogmes du Christianisme » étant des Mystères, attendre
que l'esprit humain soit capable de les concevoir, ce
n'est pas attendre que l'enfant soit homme, c'est

Tom. II.
P. 348. 349.

» attendre que l'homme ne soit plus. A cela, je
 » répons premièrement qu'il y a des Mystères
 » qu'il est non-seulement impossible à l'homme
 » de concevoir, mais de croire, & que je ne
 » vois pas ce qu'on gagne à les enseigner aux
 » enfans, si ce n'est de leur apprendre à mentir
 » de bonne heure. » Rousseau ne nous dit pas
 quels sont ces Mystères, qu'il est impossible à
 l'homme, non-seulement de concevoir, mais
 même de croire. Il décide qu'il est impossible
 de les croire, sans doute parce qu'on ne peut les
 concevoir, & nous lui avons montré combien il
 est raisonnable de croire les Mystères qu'on ne
 conçoit pas, lorsqu'ils sont établis sur des preu-
 ves claires & évidemment divines, comme le
 sont ceux que l'Eglise enseigne à ses enfans.

« Je dis de plus, ajoute Rousseau, que pour
 » admettre les Mystères, il faut comprendre au
 » moins, qu'ils sont incompréhensibles, & les en-
 » fans ne sont pas même capables de cette con-
 » ception là. Pour l'âge où tout est Mystère, il
 » n'y a point de Mystères proprement dits. »
 Est-il donc si difficile que des enfans de dix &
 quinze ans sentent s'ils conçoivent ou non les
 vérités qu'on leur enseigne ? Et quand même,
 comme le prétend Rousseau, ils ne seroient pas
 capables de cette conception, où a-t-il pris qu'elle
 fût nécessaire à cet âge, pour qu'on pût les instruire
 des vérités de la Religion ? Combien de choses
 ne leur apprend-on pas dans l'ordre naturel,
 qu'ils ne conçoivent pas plus encore que les vé-
 rités de l'ordre surnaturel, & qui servent cepen-
 dant à former leur esprit & à en développer les
 facultés ? Si, comme le dit Rousseau, tout est
 mystère pour eux, & s'il faut, ainsi qu'il le
 veut, leur laisser ignorer tout ce qui est mystère ;

Il faudroit donc ne leur rien apprendre pendant tout le premier âge , & les abandonner à eux-mêmes comme des animaux sans raison.

« Sans doute , dit Rousseau , il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel. » Ibid. p. 302
Eh , s'il n'y a pas un moment à perdre , pour-quoi donc vouloir nous faire perdre toutes les années d'une précieuse jeunesse ? « Mais , ajoute-t-il , si , pour l'obtenir , il suffit de répéter de certaines paroles , je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de Sansonnets & de Pies , tout aussi-bien que d'enfans. » Non certes , il ne suffit pas pour obtenir le Ciel , de répéter certaines paroles ; il faut croire ce qu'on dit , il faut l'aimer , il faut le pratiquer ; & c'est ce que Rousseau ne veut pas entendre , puisqu'à l'en croire , le Ciel pourroit être peuplé d'une multitude de personnes qui auroient vécu sans connoître Dieu , sans sçavoir même si elles ont une ame. Rousseau s'imagine que pour mériter le Ciel il faut être bien habile , bien comprendre tout ce que l'on dit. Ce ne sont pas les grandes connoissances , une pénétration vive , ni des lumières étendues qui nous mènent au Ciel ; c'est une foi humble & simple , une charité sincère , qui nous en ouvrent l'entrée. Des simples & des idiots précéderont dans le Royaume des Cieux des hommes consommés dans la science même de la Religion , mais qui n'auront pas eu une foi aussi parfaite & une charité aussi ardente. Rien ne nous fait mieux sentir la sage économie de la Religion chrétienne. Tous peuvent croire , tous peuvent aimer ; mais tous ne sont pas capables d'acquérir de grandes lumières , d'approfondir les vérités que la foi nous propose. S'il falloit être sçavant , ou même avoir un esprit pénétrant

Tom. III.
p. 148.

pour pouvoir croire , alors Rousseau nous diroit avec raison ce qu'il nous objectoit fort mal-à-propos dans un autre endroit : « Mais Jesus-Christ » a donc eu tort de promettre le Royaume des » Cieux aux simples ? Il a donc eu tort de com- » mencer le plus beau de ses discours par félici- » ter les pauvres d'esprit , s'il faut tant d'esprit » pour . . . apprendre à croire en lui. » D'après ces principes , il est aisé de faire voir à Rousseau que les enfans n'obtiendront pas le Ciel seulement pour avoir répété de certaines paroles , mais parce qu'ils auront cru très-réellement ce qu'on leur aura appris. L'Esprit Saint qui habite en eux par le Baptême , incline efficacement leur volonté à croire ce que l'Eglise leur propose ; il le leur fait aimer & goûter d'une manière proportionnée à leur âge , & c'est ainsi qu'ils obtiennent le Ciel , lorsqu'ils meurent dans l'innocence que le Baptême leur a procurée.

Tom. II.
p. 330.

« L'obligation de croire , nous dit encore » Rousseau , en suppose la possibilité. Le Philo- » sophe qui ne croit pas a tort , parce qu'il use » mal de la raison qu'il a cultivée , & qu'il est » en état d'entendre les vérités qu'il rejette. » Rousseau a donc grand tort , il est bien inexcusable , puisqu'il use , on ne peut pas plus mal , d'une raison qui , si elle étoit écoutée , ne lui eût jamais permis de rejeter la Religion chrétienne. Ce n'est pas qu'il soit en état d'entendre toutes les vérités qu'elle professe ; mais la raison même lui eût fait sentir combien la foi de ces vérités , quelque incompréhensibles qu'elles puissent être , est juste & raisonnable. Tout cela est bon pour les Philosophes , dira Rousseau ; « mais l'enfant » qui professe la Religion chrétienne , que croit- » il ? Ce qu'il conçoit , & il conçoit si peu ce

« qu'on lui fait dire , que si vous lui dites le con-
 « traire , il l'adoptera tout aussi volontiers. La
 « foi des enfans & de beaucoup d'autres est une
 « affaire de Géographie. » L'enfant qui professe
 la Religion chrétienne croit tout ce que l'Eglise
 croit ; voilà les bornes de sa foi ; l'Eglise la règle
 par les instructions qu'elle lui donne. Que l'en-
 fant les conçoive ou non , peu importe. On peut
 croire à tout âge , même ce qu'on ne conçoit
 pas , nous l'avons déjà démontré. Je ne nie pas
 à Rousseau que si on eût dit le contraire à un
 enfant , il eût pu l'adopter tout aussi volontiers ;
 mais il ne s'agit pas de ce qui pourroit être , il
 s'agit de ce qui est effectivement. Cet enfant
 croit ce qu'on lui a dit , & on lui a dit vrai ,
 c'est assez pour lui. Si sous prétexte qu'il eût
 adopté tout aussi volontiers le contraire de ce
 qu'on lui a dit , on en pouvoit conclure quelque
 chose contre sa foi , il n'est pas d'homme au
 monde de qui on n'en pût dire autant , puis-
 qu'il n'en est pas un qui n'eût peut-être des sen-
 timens contraires à ceux qu'il tient , si dans sa
 jeunesse on les lui avoit inspirés. Tout ce que
 prouve donc l'argument de Rousseau , c'est l'im-
 portance d'une bonne éducation , parce que c'est
 elle qui souvent décide de tout , d'un bonheur
 ou d'un malheur éternel. Car les hommes ne
 seront pas récompensés d'être nés à Rome plutôt qu'à
 la Mecque , mais de la grace qu'ils auront reçue
 d'avoir connu Jésus-Christ , été lavés dans son
 sang , formés sur les saintes maximes de la Reli-
 gion chrétienne.

« On dit à l'un , poursuit Rousseau , que Ma- Ibid. p. 352
 « homet est le Prophete de Dieu , & il dit que
 « Mahomet est le Prophete de Dieu ; on dit à
 « l'autre que Mahomet est un fourbe , & il dit

» que Mahomet est un fourbe. Chacun des deux
 » eût affirmé ce qu'affirme l'autre s'ils se fussent
 » trouvés transposés. Peut-on partir de deux dis-
 » positions si semblables pour envoyer l'un en
 » Paradis & l'autre en Enfer ? » Ces deux dispo-
 sitions ne sont point réellement semblables ; l'un
 croit à la vérité & l'autre au mensonge ; l'un est
 délivré de son iniquité par les mérites de Jesus-
 Christ qui lui sont appliqués , & l'autre reste
 dans le péché qu'il a apporté en naissant. L'un
 enfin est éclairé d'une lumière qui lui fait con-
 noître ses devoirs envers Dieu ; il est rempli d'un
 amour céleste qui lui donne la force de les ac-
 complir. L'autre au contraire , laissé à ses ténè-
 bres & à lui-même , ne cesse de transgresser les
 règles immuables de la Loi éternelle. Voilà les
 causes de leur juste discernement. Souvent , dans
 le cours de la vie , les hommes se trouvent dans
 des positions malheureuses où ils font le mal qu'ils
 n'auroient pas commis dans une autre circon-
 stance. De même ceux qui font le bien se tour-
 neroient souvent au mal , s'ils étoient placés dans
 les mêmes occasions que les premiers. Pourrons-
 nous dire après Rousseau , chacun des deux eût
 fait ce qu'a fait l'autre , *s'ils se fussent trouvés*
transposés ? Peut-on partir de deux dispositions si
semblables , pour envoyer l'un en Paradis & l'autre
en Enfer ? Sans doute , puisque l'un a fait le mal
 très-librement , & l'autre le bien par le choix de
 sa volonté ; autrement le vice seroit confondu
 avec la vertu , & le crime pourroit prétendre à
 sa récompense. Mais c'est un effet de la miséri-
 corde de Dieu , de ce que , soit dans notre en-
 fance , soit dans un âge plus avancé , nous som-
 mes placés dans des circonstances heureuses , où
 nous faisons le bien & évitons le mal. Au con-

traire, c'est un effet de sa Justice lorsque nous nous trouvons surpris dans les pièges de l'erreur & du mensonge.

CHAPITRE XXIII.

Rousseau prétend sauver ceux mêmes qui n'auront pas connu Dieu. Ses étonnantes contradictions.

Nous tenons, dit encore Rousseau, que nul Ibid. p. 352
 » enfant mort avant l'âge de raison ne sera privé
 » du bonheur éternel. » Et d'où le tient-t-il? « Les
 » Catholiques, ajoute-t-il, croient la même chose
 » de tous les enfans qui ont reçu le Baptême,
 » quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de
 » Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être
 » sauvé sans croire en Dieu, & ces cas ont lieu,
 » soit dans l'enfance, soit dans la démence,
 » quand l'esprit humain est incapable des opé-
 » rations nécessaires pour reconnoître la Divi-
 » nité. Toute la différence que je vois ici entre
 » vous & moi, est que vous prétendez que les
 » enfans ont à sept ans cette capacité, & que je
 » ne la leur accorde pas même à quinze. Que
 » j'aie tort ou raison, il ne s'agit pas ici d'un ar-
 » ticle de foi, mais d'une simple observation
 » d'Histoire naturelle. » Oui, les Catholiques
 croient que tous les enfans qui ont reçu le Bap-
 tême & qui meurent avant l'âge de raison, jouiront du bonheur éternel. Et pourquoi? Parce que le Baptême, en effaçant en eux la tache du péché originel, a imprimé dans leur volonté, auparavant dérégulée, un amour chaste & pur

qui la porte déformais vers son Dieu. Elle aime & elle croit de la manière dont elle est capable; non par un acte réfléchi, puisqu'elle ne peut encore en former, mais par une sainte infusion de l'amour divin qui domine toutes ses facultés. Mais il n'y a point de salut à attendre pour les enfans morts sans Baptême, parce que, coupables du crime de leur premier père, & dominés par la concupiscence qui régné en eux, ils meurent enfans de colère & sous l'anathême éternel. Il en est de même de ceux qui ont été toute leur vie dans la démence & l'aliénation de toutes leurs facultés. S'ils meurent avec le Baptême, leur salut est assuré; s'ils en sont privés, ils périssent comme les enfans morts sans Baptême.

Telle est la Doctrine de l'Eglise; que Rousseau voie à présent s'il en pourra conclure que nul enfant mort avant l'âge de raison ne sera privé du bonheur éternel. L'Eglise ne décide point précisément à quel âge on commence à faire usage de sa raison; mais elle veut, comme la droite raison le prescrit, qu'on forme les enfans à la piété chrétienne dès leurs plus tendres années. Et peut-on soutenir, comme fait Rousseau, qu'à quinze ans on n'est pas encore parvenu à l'âge de raison? L'expérience nous apprend tous les jours que des enfans bien élevés donnent, même avant l'âge de sept ans, des preuves étonnantes du développement de leur raison. Plus on a soin de la cultiver de bonne heure, plutôt aussi elle se montre & se dilate.

Écoutons les conséquences que Rousseau va tirer de ces judicieuses observations. « Par le même principe, conclut-il, il est clair que tel homme parvenu jusqu'à la vieillesse sans croire en Dieu, ne sera pas pour cela privé de

» sa présence dans l'autre vie , si son aveugle-
» ment n'a pas été volontaire , & je dis qu'il ne
» l'est pas toujours. Vous en convenez pour les
» insensés qu'une maladie prive de leurs facultés
» spirituelles, mais non de leur qualité d'homme,
» ni par conséquent du droit aux bienfaits de
» leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas conve-
» nir aussi pour ceux qui , sequestrés de toute
» Société dès leur enfance , auroient mené une
» vie absolument sauvage , privés des lumières
» qu'on n'acquiert que dans le commerce des
» hommes? Car il est d'une impossibilité démon-
» trée qu'un pareil Sauvage pût jamais élever ses
» réflexions jusqu'à la connoissance du vrai Dieu.
» La raison nous dit qu'un homme n'est punissa-
» ble que par les fautes de sa volonté , & qu'une
» ignorance invincible ne lui sçauroit être im-
» putée à crime. D'où il suit que devant la Jus-
» tice éternelle, tout homme qui croiroit, s'il
» avoit les lumières nécessaires , est réputé croi-
» re, & qu'il n'y aura d'incrédules punis que
» ceux dont le cœur se ferme à la vérité. »

Nous l'avions déjà remarqué , que tous les principes de Rousseau rendoient à peupler le Ciel d'hommes, qui n'ayant connu ni aimé leur Dieu, n'auroient eu de desir & d'inclination que pour les objets sensibles & terrestres. Le fondement sur lequel il s'appuie , c'est que, selon lui , leur aveuglement n'a pas été volontaire , & par-là il va se mettre avec lui-même dans la plus étrange contradiction : Voici ses paroles. « Je n'ai jamais
» pû croire que Dieu m'ordonnât , sous peine de
» l'enfer, d'être si sçavant. J'ai donc refermé tous
» les Livres. Il en est un seul ouvert à tous les
» yeux , c'est celui de la Nature. C'est dans ce
» grand & sublime Livre que j'apprends à ser-

„ vir & adorer son divin Auteur. NUL N'EST
 „ EXCUSABLE DE N'Y PAS LIRE , PARCE QU'IL
 „ PARLE A TOUS LES HOMMES UNE LANGUE
 „ INTELLIGIBLE A TOUS LES ESPRITS. Quand
 „ je serois né dans une Isle déserte , quand je
 „ n'aurois point vû d'autre homme que moi ,
 „ quand je n'aurois jamais appris ce qui s'est fait
 „ anciennement dans un coin du monde ; si
 „ j'exerce ma raison , si je la cultive , si j'use bien
 „ des facultés immédiates que Dieu me donne ,
 „ j'apprendrois de moi-même à le connoître , à l'ai-
 „ mer , à aimer ses œuvres , à vouloir le bien qu'il
 „ veut , & à remplir , pour lui plaire , tous mes
 „ devoirs sur la terre. „ Nous n'avons pas besoin
 de faire sentir à nos Lecteurs la contradiction de
 ces deux textes ; on l'aperçoit du premier coup
 d'œil.

Quel contraste ! Rousseau voulant combattre
 la nécessité des livres & de la révélation , pré-
 tend que tous peuvent connoître Dieu par le se-
 cours de la nature , s'ils font un bon usage de
 leurs facultés. Voulant ensuite excuser toute sorte
 de crimes , sauver ceux mêmes qui n'ont pas
 connu leur Dieu , il soutient que leur aveugle-
 ment n'est pas toujours volontaire , que la plû-
 part se trouvent dans une ignorance invincible
 qui suffit pour les excuser & les sauver. C'est ainsi
 que Rousseau , emporté par son imagination , qui
 n'a rien de fixe & de certain , combat & ren-
 verse d'un moment à l'autre tout ce qu'il a éta-
 bli , dès que l'intérêt de sa cause le demande.

Quelle comparaison peut trouver Rousseau en-
 tre un insensé que la maladie a privé de l'usage
 de ses facultés spirituelles , & un homme qui ,
 quoique sequestre de la Société humaine , a con-
 servé l'usage de sa raison ? Nous convenons , il
 est

est vrai, que cet insensé sera sauvé, si au moment de sa démence il croyoit en Dieu & l'aimoit par-dessus tout : ce qui comprend nécessairement l'attachement à la Religion Catholique. Mais, en suivant ces principes, nous disons qu'un Sauvage qui n'a jamais connu ni aimé son Dieu, sera privé de sa présence, tant à cause du péché originel qui ne lui a pas été remis, que de ceux qu'il a ajoutés par lui-même. Son ignorance ne sera jamais une excuse légitime ; elle est la juste peine, ou du premier péché dont tous les hommes sont coupables, ou de ceux qui lui sont personnels. Tout homme qui ne connoît pas Dieu & qui ne le sert pas en esprit & en vérité, adore infailliblement la créature d'une manière ou d'une autre. Ce désordre n'a d'autre principe que la corruption de sa propre volonté ; elle est coupable puisqu'elle veut le mal, qu'elle s'y attache, & qu'elle ne le fait que parce qu'elle le veut. Au reste, l'ignorance de celui qui ne connoît pas son Dieu ne sçauroit jamais être absolument invincible ; Rousseau nous l'a lui-même démontré dans le texte que nous venons de rapporter. C'est une erreur grossière de prétendre, comme il fait, *que devant la Justice éternelle, tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumières nécessaires, est réputé croire.* Non, Dieu ne nous juge pas sur ce que nous aurions pu faire, si nous nous fussions trouvés dans d'autres circonstances, mais sur ce que nous avons fait dans celles où nous avons été placés. Si cela étoit autrement, le Juste pourroit être confondu avec le coupable, sous ce prétexte, que s'il se fût trouvé dans la même position que lui, il eût fait tout aussi mal. Rousseau crieroit avec raison à l'injustice, si en raisonnant sur ses principes, nous disions que

ceux qui n'ont pas entendu parler de la Religion chrétienne, & qui l'auroient rejetée s'ils l'eussent connue, seront punis comme s'ils l'eussent effectivement rejetée. C'est cependant ce que nous pourrions dire, s'il étoit vrai que *devant la Justice éternelle, tout homme qui croiroit, s'il avoit les lumières nécessaires, est réputé croire.* Toutes ces suppositions sont vaines & sans fondement.

Rousseau enfin, voulant affranchir son Elève du joug des opinions & de l'autorité, ne lui rien enseigner qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout Pays, « Dans quelle Religion, » demande-t-il, l'éleverons nous? A quelle Secte » aggrégerons-nous l'homme de la Nature? La » réponse est fort simple, ce me semble; nous » ne l'aggrégerons ni à celle-ci ni à celle-là, mais » nous le mettrons en état de choisir celle où le » meilleur usage de sa raison doit le conduire. » Si Rousseau eût tenu parole, il eût conduit son Elève directement à la Religion chrétienne, comme étant celle où le meilleur usage de sa raison devoit l'attacher, Bien loin de prétendre lui faire secouer le joug de l'autorité, il eût travaillé à lui faire sentir combien celui de l'autorité de l'Eglise est nécessaire, juste & légitime; mais il a parfaitement oublié sa promesse. Qu'il écoute enfin cette raison dont il fait parade, & il sera bientôt Chrétien fidele. Il l'outrage, il la calomnie en mettant sur son compte des égaremens qu'elle déplore; elle ne cesse de réclamer contre l'abus perpétuel qu'il en fait; ce n'est qu'en étouffant ses cris & ses remords qu'il lui fait tenir le langage des préjugés & des passions, nous l'avons assez prouvé jusqu'ici. Ce que nous allons encore rapporter des égaremens de Rousseau sur la morale, achevera de convaincre nos Lecteurs

& servira à leur faire sentir que la corruption du cœur & le libertinage de l'esprit sont toujours les premières causes des combats qu'on livre à la Religion.

CHAPITRE XXIV.

Rousseau détruit la nécessité de la prière. Il prétend n'avoir rien à demander à Dieu, n'avoir pas besoin de son secours pour faire le bien ou changer sa volonté. Réfutation de ces erreurs.

LES devoirs de la Créature envers la Divinité tiennent le premier rang dans la morale. La prière en est une partie des plus essentielles, c'est un tribut que nous impose le titre de notre dépendance à l'égard de l'Auteur de notre être & de tout ce que nous sommes. Dans tous les tems, dans toutes les Religions on a toujours reconnu cette obligation comme indispensable à la créature, & Rousseau veut aujourd'hui nous persuader que la prière ne nous est point nécessaire!

“ Je converse avec lui (Dieu) nous dit-il, je pé-

Tom. III.
P. 126.

„ nètre toutes mes facultés de sa divine essence ;
 „ je m'attends à ses bienfaits, je le bénis de
 „ ses dons, MAIS JE NE LE PRIE PAS; QUE LUI
 „ DEMANDEROIS-JE ? Qu'il changeât pour moi
 „ le cours des choses, qu'il fît des miracles en
 „ ma faveur ? Moi qui dois aimer par-dessus tout
 „ l'ordre établi par sa sagesse & maintenu par
 „ sa Providence, voudrois-je que cet ordre fût
 „ troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire
 „ mériteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne

„ lui demande pas non plus le pouvoir de bien
 „ faire ; pourquoi lui demander ce qu'il m'a
 „ donné ? Ne m'a-t-il pas donné la conscience
 „ pour aimer le bien , la raison pour le connoître ,
 „ la liberté pour le choisir ? Si je fais le mal ,
 „ je n'ai point d'excuse ; je le fais parce que je
 „ le veux ; lui demander de changer ma volon-
 „ té , c'est lui demander ce qu'il me demande ;
 „ c'est vouloir qu'il faſſe mon œuvre , & que
 „ j'en recueille le ſalaire. „

A ce langage ne reconnoît-on pas ces Philoſophes ſupcrbes qu'enſanta le Paganifme , & qui foutenoient comme une maxime aſſurée , que *ce n'eſt pas Dieu qui donne la vertu , & qu'il ne s'eſt jamais trouvé perſonne qui la lui ait demandée.* Que Dieu , diſoient-ils , nous donne la ſanté , les richesses , nous nous donnerons la vertu , un eſprit équitable & toujours égal. Tout bouffis de l'orgueil qui les dévorait , ils prétendoient s'élever en quelque ſorte au-deſſus de Dieu même , parce qu'il étoit , diſoient-ils , ſage & vertueux par ſa nature , & qu'eux , au contraire , l'étoient par leur industrie. Le voluptueux Epicurien , tout plongé dans la chair & les ſens , diſoit auſſi , que ce ſeroit faire injure à la Divinité , de l'implorer dans nos beſoins , comme ſi elle eût été capable de s'amuſer à penſer à nous. Il vouloit que la Divinité fût inſenſible à ſes déſordres , afin de ſ'y livrer avec une pleine ſécurité ; il n'avoit rien à lui demander , parce qu'il ne penſoit qu'à ſatisfaire de plus en plus tous ſes deſirs déréglés.

Que la Religion chrétienne miſe en parallèle avec tous ces ſyſtèmes d'orgueil & d'impicité ſe montre de plus en plus digne de notre amour & de nos hommages ! Elle n'a pour fin que d'établir un ſaint commerce entre Dieu & l'hom-

me , fondé sur les rapports réciproques de l'un avec l'autre. Elle fait connoître à l'homme quels sont les caractères de sa dépendance à l'égard de son Dieu , & les devoirs qui en sont la suite nécessaire. Mais elle ne se borne pas à montrer à l'homme toute l'étendue de ses devoirs ; elle lui apprend encore la source où il doit puiser la force dont il a besoin pour les accomplir.

Vous vous devez tout entier à votre Dieu , dit-elle à l'homme , tout lui appartient , tout doit lui être consacré par un amour qui le fasse le centre & la fin de votre esprit , de votre cœur , de toutes vos actions , de tout votre être ; mais sçachez que par vous-même vous êtes incapable de remplir des obligations si importantes. Tité du néant comme toutes les autres créatures , vous ne pouvez avoir de vie , de mouvement , dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel , que par celui qui vous a créé & qui vous conserve. Ce seroit faire le plus grand outrage à sa grandeur , lui enlever le bien dont il est le plus jaloux , & transférer à la créature la gloire & l'honneur dûs à l'Être souverain , que de lui contester la qualité de principe des biens spirituels , comme il l'est des biens temporels. Le néant pourra-t-il donc se donner l'être , s'anoblir & se perfectionner ? Vous sentez assez d'ailleurs combien les sentimens d'amour & de soumission que vous devez à votre Dieu , ont d'opposition à l'état où le péché vous a réduit. Tout se révolte en vous contre les Loix si justes que votre Dieu vous impose. Vouloir l'aimer & en dépendre , n'est plus une chose naturelle aux dispositions de votre cœur. Mais suivez-moi , je vous conduirai à la source de tous les biens qui vous manquent. Vous avez tout perdu dans Adam

par sa chute, vous avez été dépouillé de la justice & de tous les biens qui en étoient la suite ; vous recouvrirez tout en Jésus-Christ, le nouvel Adam ; sa grace réparera en vous tout le désordre que le péché y a causé ; le saint amour qu'elle répandra dans votre cœur en corrigera les desirs déréglés ; elle le guérira de toutes ses infirmités ; elle imprimera sa Loi dans le fond le plus intime de votre ame , elle fera que vous marchiez d'un pas ferme & constant dans la voie de tous ses préceptes. Que la vûe de votre indignité ne vous effraie pas. La grace & la miséricorde sont pour les indignes ; elles ne seroient plus ce qu'elles sont , si l'homme avoit d'autres mérites que les dons qu'il en reçoit.

Tel est le langage que nous tient la Religion. Y a-t-il rien de plus digne de Dieu , & de plus analogue à notre état ? Si la Religion se contentoit de nous montrer nos obligations, nos misères & notre impuissance, elle seroit défectueuse, & les lumières qu'elle nous donneroit ne serviroient qu'à nous jeter dans le découragement. Mais elle nous console dans nos malheurs, par la vûe des ressources qu'elle nous offre ; elle nous fait éviter tous les écueils , celui du désespoir, celui de l'orgueil & de l'ingratitude ; en nous apprenant que nous ne devons attendre le salut & la guérison de nos maux que de Dieu seul , elle nous porte à solliciter sans cesse par une prière humble & persévérante la force & les secours qui nous sont nécessaires à tout instant ; elle nous fait sentir que tenant tout d'enhaut, nous y devons tout faire remonter par une humble & vive reconnoissance , qui fasse refluer sur nous des dons dont l'ingratitude tariroit la source.

Pénétré de toutes ces vérités , le Chrétien ne pense plus à s'élever & à se glorifier en lui-même ; de quelque côté qu'il s'envisage , il ne voit en soi qu'un néant de tout bien , qu'une indignité sans bornes ; il sent qu'il n'y a pas de crimes & de désordres dont il ne porte dans son propre fond le germe & la racine , & dont il ne produisît les fruits amers , si son Dieu le laissoit à lui-même. Il confesse sincèrement que tous les progrès qu'il a pû faire dans la vertu , sont les fruits d'une grace qu'il ne méritoit que par le seul titre de son indignité. Il voit dans les désordres de ses freres ce qu'il seroit lui-même sans la grace qui le discerne. Plus il avance , plus il se met sincèrement au-dessous de tous , plus il s'abîme dans son propre néant. Il opère son salut avec une sainte frayeur , parce qu'il est persuadé que Dieu qui opère en lui le vouloir & le faire , peut retirer ses dons pour les transporter à d'autres ; mais sa crainte est tempérée par une juste confiance. C'est sa consolation de sçavoir que son salut est entre les mains d'un Dieu tout-puissant. Il en désespéreroit s'il étoit abandonné à la faiblesse de son libre arbitre ; il s'avoueroit déjà vaincu s'il n'avoit que ses propres forces pour repousser tant d'ennemis qui l'assiègent. Uniquement fondé sur le secours de son Dieu , déjà assuré de la victoire , il voit par la foi tous les efforts du monde & de l'enfer venir se briser à ses pieds.

Qu'on compare ces sentimens qu'inspire la Religion chrétienne avec ceux que l'Incrédule veut nous suggérer , & qu'on juge ensuite , lesquels méritent la préférence. Quel personnage fera dans sa Religion cet homme qui croira n'avoir nul besoin de prier , de demander à Dieu le pouvoir de bien faire ou qu'il change sa volonté ? Que

des hommes animés de pareils sentimens seront superbes, qu'ils seront pleins de faste ! Ne se glorifieront-ils pas contre Dieu même du bien qu'ils croiront appercevoir en eux. Vous nous avez donné l'être, lui diront-ils, mais c'est nous qui nous sommes formés dans la justice, c'est nous qui avons créé en nous la bonne volonté, l'amour du bien. L'ouvrage de notre libre arbitre & de notre raison est d'une nature beaucoup plus excellente que tout ce que vous nous avez donné ; il est plus grand & plus glorieux de s'être rendu bon que de s'être fait seulement. Vous nous récompenserez, il est vrai, mais vous ne pouvez faire autrement, parce que vous êtes juste ; la gloire nous est dûe sans que vous méritiez de notre part aucune reconnoissance. Comme nous n'avons rien eu à vous demander, nous n'aurons point aussi d'actions de grâces à vous rendre. Que les autres, s'ils le veulent, mettent à vos pieds leurs Couronnes ; qu'ils chantent pendant l'éternité la gloire de votre grace & de vos miséricordes ; pour nous, toute notre occupation doit être de célébrer la gloire de notre libre arbitre.

Avec quel dédain & quel mépris des hommes aussi superbes envisageront-ils les autres hommes ? Pleins d'une aveugle complaisance pour eux-mêmes & leur vertu prétendue, on les verra sans cesse déplorer les égaremens des autres pour s'élever sur les débris de leur réputation. Jamais il n'y aura rien de trop grand ou de trop relevé pour leur mérite ; jamais rien ne sera au-dessus de leurs forces ; ils peuvent s'exposer à tout sans crainte, ils n'ont besoin que de leur propre sagesse pour se soutenir au milieu de tous les dangers & des plus grands écueils. Que pourroient-

Ils appréhender pour leur vertu ? Elle est le fruit de leurs efforts , l'ouvrage de leur raison ; ils ont sçu se la donner , ils sçauront bien la conserver. Il est même plus digne d'eux de tout entreprendre , de s'exposer à tout , afin que la force de leur libre arbitre se montre avec un plus grand éclat.

Oh ! quel horrible attentat ne commet-on point lorsqu'on ose disputer à la grace ses droits ? *O quam pessimum nefas adseritur , dum gratia Dei contumaciter repugnatur !* Quoi ! foible mortel , vous qui n'existez que par la bonté de votre Dieu , vous prétendez qu'il n'appartient pas à celui qui a formé votre volonté de la changer & de la réformer lorsqu'elle est vitiée ? Vous serez assez insensé pour croire qu'il ne dépend que de vous de vous rendre bon ou meilleur ? Une mauvaise volonté pourra-t-elle se donner un être qu'elle n'a pas ? *Potest ergo prava voluntas ex se bonitatem gignere ?* L'homme , il est vrai , a reçu de Dieu par sa nature la conscience pour aimer le bien , la raison pour le connoître , la liberté pour le choisir , mais il ne le choisira & ne l'aimera jamais , à moins que celui qui lui a donné le pouvoir de l'aimer & de le choisir , ne détermine encore sa volonté à le choisir , & ne lui donne par un nouveau bienfait de sa grace , un amour assez fort pour l'y attacher , & le lui faire constamment pratiquer.

Il en est à-peu-près de la volonté comme de nos yeux. Ils ont été créés de manière qu'ils peuvent voir la lumière ; mais ils ne verront jamais , à moins que cette lumière ne se communique à eux ; dès qu'elle vient à leur manquer , ils restent dans les ténèbres. Ainsi la volonté peut aimer le bien & le choisir , mais elle ne l'aimera jamais , tant que l'amour du bien ne lui sera

point communiqué. C'est la volonté qui veut, qui aime & qui choisit, mais c'est la grace qui la fait vouloir, aimer & choisir. Elle opère en nous & nous fait opérer toutes les œuvres qui sont dignes de récompense, parce que Dieu ne couronne en nous que ses dons. En vain Rousseau nous dira-t-il : *lui demander de changer ma volonté, c'est vouloir qu'il fasse mon œuvre & que j'en recueille le salaire.* Oui, c'est à Dieu à faire notre œuvre, ou plutôt à nous la faire faire, & nous ne devons prétendre recueillir d'autre salaire que celui des mérites que sa grace nous fait acquérir. Tout est gratuit, tout est l'ouvrage de la grace dans l'œuvre du salut, depuis le commencement jusqu'à la consommation. C'est elle qui justifie, c'est elle qui sauve, c'est elle qui récompense.

Bosquet
15. Elev.
18. Semaine

“ L'homme, naturellement orgueilleux, dit
 „ dans son cœur : j'ai mon franc arbitre, Dieu
 „ m'a fait libre, & je veux me faire juste : je veux
 „ que le coup qui décide de mon salut éternel
 „ vienne primitivement de moi. Où allez-vous,
 „ vaisseau fragile ? Vous allez vous briser contre
 „ l'écueil, & vous priver du secours de Dieu qui
 „ n'aide que les humbles, & qui les fait humbles
 „ pour les aider. Connoissez-vous bien la chûte
 „ de votre nature pécheresse, & après même en
 „ avoir été relevé, l'extrême langueur, la pro-
 „ fonde maladie qui vous en reste ? Dieu veut
 „ que vous lui disiez : *guérissez-moi* : car à tout
 „ moment je me meurs, & je ne puis rien sans
 „ vous. Dieu veut que vous lui demandiez toutes
 „ les bonnes actions que vous devez faire : quand
 „ vous les avez faites, Dieu veut que vous lui
 „ rendiez grace de les avoir faites. Il ne veut pas
 „ pour cela que vous demeuriez sans action, sans
 „ effort ; mais il veut qu'en vous efforçant, comme

„ si vous deviez agir tout seul , vous ne vous glo-
„ rifiez non plus en vous-même que si vous ne
„ faisiez rien. Je ne puis , dites-vous ; je veux
„ trouver quelque chose à quoi me prendre dans
„ mon libre arbitre , que je ne puis accorder
„ avec cet abandon à la grace. Superbe contra-
„ dicteur , volez-vous accorder ces choses , ou
„ bien croire que Dieu les accorde ? Il les ac-
„ corde tellement , qu'il veut , sans vous relâcher
„ de votre action , que vous lui attribuez fina-
„ lement tout l'ouvrage de votre salut : car il est
„ le Sauveur ; & il dit , il n'y a point de Dieu
„ qui sauve que moi. Croyez-bien que Jesus-
„ Christ est Sauveur , & toutes les contradictions
„ s'évanouiront. „

Rousseau avoit lui-même autrefois senti toute la solidité de ces principes ; il les avoit adoptés dans toute leur étendue ; & exposés avec force dans un de ses ouvrages. “ La véritable humilité
„ du Chrétien , disoit-il , c'est de trouver toujours
„ sa tâche au-dessus de ses forces , bien loin d'a-
„ voir l'orgueil de vouloir la doubler. Nous som-
„ mes libres , il est vrai , mais nous sommes igno-
„ rans , foibles , portés au mal. Et d'où nous
„ viendrait la lumière & la force , si ce n'est de
„ celui qui en est la source ? Et pourquoi les ob-
„ tiendrions-nous , si nous ne daignons pas les
„ demander ? Le plus grand de nos besoins , &
„ le seul auquel nous pouvons pourvoir , est celui
„ de sentir nos besoins ; & le premier pas pour
„ sortir de notre misère , est de la connoître.
„ Soyons humbles pour être sages ; voyons notre
„ foiblesse , & nous serons forts. Ainsi s'accorde
„ la Justice avec la clémence , ainsi règnent à
„ la fois la grace & la liberté. Esclaves par no-
„ tre foiblesse , nous sommes libres par la prière.

„ Car il dépend de nous de demander & d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes. „ On ne pouvoit ſe contredire plus ouvertement ; mais n'attendons pas de fuite & d'uniformité de principes dans un homme qui n'a pour guide que les caprices de ſon imagination.

C H A P I T R E X X V.

Erreurs de Rousseau ſur la morale. Ses principes tendent à autorifer toute ſorte de crimes & de déſordres, à ruiner la Société, à établir l'empire de toutes les paſſions.

MAIS quel déſordre ne produiroit pas dans les inœurs & la ſociété cet autre principe que Rousseau poſe comme la baſe & le fondement de toute ſa morale ? « Il me reſte, dit-il, à chercher. quelle regle je dois me préférer pour remplir ma deſtination ſur la terre, ſelon l'intention de celui qui m'y a placé. . . . Je n'ai qu'à me conſulter ſur ce que je veux faire : tout ce que je ſens être bien eſt bien ; tout ce que je ſens être mal eſt mal : le meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la conſcience. . . Trop ſouvent la raiſon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser ; mais la conſcience ne trompe jamais ; elle eſt le vrai guide de l'homme ; elle eſt à l'ame ce que l'instinct eſt au corps ; qui le ſuit, obéit à la nature, & ne craint point de s'égarer. . . Toute la moralité de nos actions eſt dans le

„ Jugement que nous en portons nous-mêmes. „
Où va nous conduire Rousseau avec des maxi-
mes aussi révoltantes? En faut-il davantage pour
justifier tous les désordres que le Paganisme avoit
introduits sur la terre? Les hommes sentoient
alors qu'ils faisoient très-bien d'immoler leurs
semblables à leurs Dieux, de commettre, pour
les honorer, toute sorte d'infâmes abominations.
Ces peuples qui étoient en usage de prévenir dans
leurs parens les accidens de la vieillesse par une
mort prématurée, sentoient qu'ils faisoient très-
bien, & croyoient remplir par-là un devoir im-
portant de la nature. Tant de scélérats fanatiques
qui ont plongé leur main parricide dans le sein
de leurs Rois, sentoient qu'ils faisoient une œu-
vre digne de louange & de récompense; leur
conscience dépravée disoit à ces monstres qu'ils
faisoient un acte de Religion, & qu'ils servoient
la Société en la jettant dans le désordre & la
confusion. Ainsi l'ingrat & le perfide Brutus ju-
geoit qu'il faisoit très-bien & rendoit un service
signalé à sa Patrie, en massacrant Cesar son bien-
faiteur. Aussi Rousseau, suivant ses principes, pro-
met-il de grandes récompenses pour l'autre vie à
ce malheureux, qui finit par s'immoler lui-même.
„ Voyez, dit Rousseau, quelle indignation s'al-
„ lume en nous quand l'attente (du bonheur)
„ est frustrée ! La conscience s'éleve & murmure
„ contre son Auteur ; elle lui crie en gémissant :
„ tu m'as trompé ! Je t'ai trompé, téméraire ! Et
„ qui te l'a dit ? Ton ame est-elle anéantie ? As-
„ tu cessé d'exister ? O Brutus ! O mon fils ! Ne
„ souille point ta noble vie en la finissant : ne
„ laisse point ton espoir & ta gloire avec ton
„ corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-
„ tu : la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du

Ibid. p. 83.

„ prix de la tienne ? Tu vas mourir , penfes-tu ?
 „ non , tu vas vivre , & c'est alors que je tiendrai
 „ tout ce que je t'ai promis. „ Il n'y a donc pas
 de crime & de désordre que les principes de
 Rousseau ne canonisent , dès qu'une fois la cons-
 cience & le sentiment intérieur seront assez dé-
 pravés pour pouvoir nous les dicter. Le bien &
 le mal changeront au gré de la conscience , & ce
 qui étoit hier bon pourra devenir mauvais de-
 main , selon que la conscience se trouvera affec-
 tée. Deux actions entièrement contraires pour-
 ront être également justifiées , car la conscience
 & le sentiment intérieur ne sont pas les mêmes
 dans tous. La conscience de l'un pourra lui dire
 qu'il est obligé de faire ce que la conscience d'un
 autre rejettera & condamnera. Ils auront raison
 tous les deux , parce que , selon Rousseau , *tout*
ce que nous sentons être bien est bien , tout ce que
nous sentons être mal est mal. C'est ainsi que les
 principes de Rousseau pourrout autoriser tout à
 la fois le pour & le contre.

Ils tirent leur origine de l'ignorance où il est
 sur l'état actuel de l'homme. Si l'homme , comme
 il le prétend , est toujours naturellement porté à
 faire le bien , si le péché n'a point gâté ni in-
 fecté sa nature , la conscience est alors un guide
 assuré & un Juge infallible du bien & du mal ;
qui la suit obéit à la nature. Mais le péché , com-
 me nous l'avons prouvé , ayant tout troublé dans
 l'homme , ce principe de justice que Dieu avoit
 mis en nous , se trouve tellement altéré & obs-
 curci , la corruption du cœur humain a tellement
 pris le dessus , que l'homme est continuellement
 exposé à prendre le change & à se livrer aux té-
 nèbres de l'erreur qui lui en impose ; la conscience
 elle-même devient l'instrument de l'illusion qu'il

se fait à lui-même. Son œil est trop obscurci pour pouvoir démêler au milieu du cahos de son cœur ce qui lui reste des véritables sentimens de sa nature primitive, de ceux que le désordre du péché y a introduits. D'où il s'ensuit que la conscience ne sçauroit être pour lui un guide assuré, un Juge infallible du bien & du mal; & puisque Rousseau est obligé d'avouer que trop souvent la raison nous trompe, pourquoi n'en a-t-il pas conclu autant de la conscience? La liaison intime qui est entre l'une & l'autre, leur rapport & leur mutuelle correspondance nous font assez comprendre, que si l'une peut nous tromper, l'autre concourra à nous séduire; car on peut dire que la conscience suit la raison. Celle-ci nous a été donnée pour connoître le vrai, & l'autre pour nous porter à le suivre. La raison une fois égarée, entraîne nécessairement la conscience dans son erreur.

« Il faut, nous dit Rousseau, que tout homme
», vive. C'est argument auquel chacun donne plus
», ou moins de force, à proportion qu'il a plus
», ou moins d'humanité, me paroît sans réplique
», pour celui qui le fait, relativement à lui-même.
», Puisque de toutes les aversions que nous donne
», la Nature, la plus forte est celle de mourir, il
», s'ensuit que tout est permis par elle à quicon-
», que n'a nul autre moyen possible pour vivre.
», Les principes sur lesquels l'homme vertueux ap-
», prend à mépriser sa vie & à l'immoler à son
», devoir, sont bien loin de cette simplicité pri-
», mitive. », Quels désordres n'autoriseroient pas
de pareils principes, s'ils étoient suivis? Y a-t-il
des crimes au monde qu'on ne pût regarder comme
des actes de justice & d'humanité? Si tout
est permis par la Nature à quiconque n'a nul au-

tre moyen possible pour vivre, les meurtres & les larcins, les révoltes, les séditions, les infamies de tout genre deviendront autant de moyens justes & licites pour conserver sa vie, sans que les Loix puissent les réprimer.

Tom. II. p.

22 & 323.

“ Emile, dit encore Rousseau, n'aime ni le
 „ bruit ni les querelles. Mais, ajoute-t-il, si on
 „ lui cherche querelle à lui-même, comment se
 „ conduira-t-il? Je réponds qu'il n'aura jamais de
 „ querelle, qu'il ne s'y prêtera jamais assez pour
 „ en avoir. Mais enfin, poursuivra-t-on, qui est-
 „ ce qui est à l'abri d'un soufflet ou d'un démenti
 „ de la part d'un brutal, d'un ivrogne ou d'un
 „ brave coquin? . . . C'est autre chose, il ne faut
 „ point que l'honneur des Citoyens ni leur vie
 „ soit à la merci d'un brutal, d'un ivrogne ou
 „ d'un brave coquin. . . Un soufflet & un dé-
 „ menti reçu & enduré ont des effets civils, que
 „ nulle sagesse ne peut prévenir, & dont nul Tri-
 „ bunal ne peut venger l'offensé. L'insuffisance
 „ des Loix lui rend donc en cela son indépen-
 „ dance; il est alors seul Magistrat, seul Juge
 „ entre l'offenseur & lui: il est seul interprète &
 „ Ministre de la Loi Naturelle, il se doit Jus-
 „ tice & peut seul se la rendre, & il n'y a sur la
 „ terre nul Gouvernement assez insensé pour le
 „ punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis
 „ pas qu'il doive s'aller battre, c'est une extra-
 „ vagance; je dis qu'il se doit justice & qu'il en
 „ est le seul dispensateur. Sans tant de vains Edits
 „ contre les duels, si j'étois Souverain, je réponds
 „ qu'il n'y auroit jamais ni soufflet ni démenti
 „ donné dans mes Etats, & cela par un moyen
 „ fort simple, dont les Tribunaux ne se mêle-
 „ roient point. Quoiqu'il en soit, Emile fait en
 „ pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même,

» & l'exemple qu'il doit à la sûreté des gens
 », d'honneur. Il ne dépend pas de l'homme le plus
 », ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte, mais il
 », dépend de lui d'empêcher qu'on ne se vante
 », longtems de l'avoir insulté. »

Esprit vindicatif ! que vous êtes éloigné de la douceur & de la charité qu'inspire à ses disciples cette Religion, contre laquelle vous ne vous soulevez, que parce qu'elle condamne votre orgueil & vos emportemens. Elle veut que notre patience soit à toute épreuve ; elle nous ordonne de ne jamais rendre le mal pour le mal, de ne jamais chercher à nous venger nous-mêmes, de supporter toutes les injures sans amertume ni ressentiment ; voilà une morale digne d'un Dieu & propre à former de grandes ames. Mais Rousseau, que prescrit-il à son élève ? Il veut qu'il se fasse justice à lui-même d'un soufflet, d'un démenti, qu'il soit seul Magistrat, seul Juge entre l'offenseur & lui, qu'il s'en venge lui-même, & comment ? Ce ne sera pas en allant se battre ; *c'est*, dit-il, *une extravagance*, (il eût mieux dit une détestable cruauté) mais ce sera en mettant celui qui l'a offensé hors d'état de se vanter longtems de l'avoir insulté, c'est-à-dire, en cherchant les moyens de s'en défaire, & de le tuer par surprise ou par artifice. Quelle affreuse morale ! Peut-on rien de plus inhumain, de plus barbare ? des payens mêmes pourroient-ils l'entendre sans frémir ? Quoi ! pour un soufflet, que dis-je ! pour un démenti il sera permis de tuer son frere & de le tuer en trahison, & qui pis est, un yvrogne même qui n'a sçu ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il a fait ? Sans parler de Religion, que deviendroit la société, si l'on y suivoit d'aussi détestables principes ? Bientôt les citoyens armés les uns contre les au-

tres rempliroient les villes & les campagnes de sang & de carnage , sans qu'il y eût sur la terre aucun gouvernement qui pût réprimer les horreurs de ces barbares exécutions ; car, dit Rousseau, il n'y a sur la terre aucun gouvernement assez insensé pour le punir de s'être fait justice en pareil cas. Lecteurs , voilà l'homme auquel vous avez applaudi ; si vous le prenez pour votre maître , votre vie est-elle en sureté dans le sein même du repos & de la paix ? Car qui de vous peut se promettre de ne jamais donner un démenti à un autre ?

Je ne finirois pas si je voulois rapporter ici tous les excès de Rousseau contre la sainteté de la morale.

Tom. IV. p. 71. Nous l'avons déjà entendu mettre au nombre des questions qui n'importent point à l'espèce humaine , *de sçavoir s'il faut n'avoir point de femmes en propre. Que chacun , ajoutoit-il , pense là-dessus comme il lui plaira , j'ignore en quoi cela peut intéresser les autres ; quant à moi , cela ne m'intéresse point du tout.* Nous n'avons pas besoin de faire sentir dans quel libertinage & quelle dissolution de pareilles maximes doivent nécessairement conduire ; la sainte institution du mariage y est anéantie , le désordre le plus honteux pour la nature humaine lui succède & en prend la place.

Ibid. p. 13. « Il y a , dit Rousseau , dans le Deutéronome » une loi par laquelle une fille abusée étoit punie » avec le séducteur , si le délit avoit été commis » dans la ville ; mais s'il avoit été commis à la » campagne ou dans des lieux écartés , l'homme » seul étoit puni : *car , dit la Loi , la fille a crié , & n'a point été entendue.* Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés. » L'explication

que fait ici Rousseau de la loi du Deutéronome est parfaitement assortie à tous les propos libertins dont son ouvrage est rempli. Moïse, ou plutôt l'Esprit saint qui parloit par sa bouche, ordonne qu'une fille corrompue dans la ville, sera punie de mort comme ayant consenti au crime, puisqu'elle n'a appelé personne pour la délivrer; mais pour celle qui a été surprise à la campagne, n'ayant pu être secourue, quoiqu'elle eût crié, parce qu'elle étoit seule, la loi prescrit très-sagement qu'elle ne doit point être punie, car elle a souffert violence; & Rousseau vient nous dire qu'elle leur apprenoit à ne pas se laisser surprendre dans des lieux fréquentés. Elle les eût punies également, si elle eût pu les convaincre d'avoir consenti au crime dans ces lieux écartés. Mais Rousseau qui n'inspire à ses lecteurs que vices & que désordres, cherche encore à corrompre cette loi pure & sainte, afin de rendre Dieu même complice de ses égaremens. Si la pudeur & le respect que nous devons aux oreilles chastes nous permettoient d'entasser ici toutes les horreurs, tous les principes de libertinage & de dissolution que cet auteur a avancés, nous ferions frémir des lecteurs qui n'ont pas encore perdu tous les sentimens de l'honnêteté & de la modestie; tirons le rideau sur ces abominations.

Mais il est à propos de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes des règles d'éducation que Rousseau prescrit. Elles leur suffiront pour juger des autres. « Je sçais, nous dit-il, que
» les sévères instituteurs veulent qu'on n'appren-
» ne aux jeunes filles ni chant ni danse..... cela
» me paroît plaisant.... Les chansons profanes,
» disent-ils, sont autant de crimes, la danse est
» une invention du démon... Pour moi j'estime...

Tom. IV. g.
63 & 64.

» qu'une jeune fille.... doit être vive , enjouée ,
 » folâtre , chanter , danser autant qu'il lui plaît ,
 » & goûter tous les innocens plaisirs de son âge :
 » le tems ne viendra que trop tôt d'être posée &
 » de prendre un maintien plus sérieux.... A force
 » d'outrer tous les devoirs , le Christianisme les
 » rend impraticables & vains ; à force d'inter-
 » dire aux femmes le chant , la danse & tous les
 » amusemens du monde , il les rend maussades ,
 » grondeuses , insupportables dans leurs maisons.
 » Meres , faites du moins vos compagnes de vos
 Ibid. p. 116. » filles. Donnez-leur un sens droit & une ame
 » honnête , puis ne leur cachez rien de ce qu'un
 » œil chaste peut regarder. Le bal , les festins ,
 » les jeux , même le théâtre ; tout ce qui , mal
 » vu , fait le charme d'une imprudente jeunesse ,
 » peut être offert sans risque à des yeux sains.
 » Mieux elles verront ces bruyans plaisirs , plutôt
 » elles en seront dégoûtées. » Il est glorieux pour
 le Christianisme d'être accusé par Rousseau de
 rigueur , de sévérité , & d'outrer les devoirs de
 la morale. Qu'y a-t-il de trop relâché pour un
 pareil Casuiste ? Nous n'avons pas besoin de faire
 ici l'apologie de la morale Evangélique ; elle est
 douce & aisée pour tout cœur qui aime son
 Dieu ; elle n'est dure & révoltante que pour ceux
 qui veulent vivre sous l'empire des passions. *Da
 amantem , & sentit quod dico.*

Mais quelle morale Rousseau prétend-il sub-
 stituer à celle du Christianisme ? *Les chansons
 profanes , la danse , les bals , les festins , les jeux , le
 théâtre même & tous les amusemens du monde. La*
 croix de Jésus-Christ & la sainteté de sa morale
 ont dépouillé le Prince du monde de ses adora-
 teurs ; ils ont donc eu tort , à vous en croire , de
 renoncer à ses vanités , à ses pompes , à ses plai-

its charnels pour courir après les chastes & ineffables délices que la Religion chrétienne leur offre.

Que d'étranges contradictions ! *Meres*, dites-vous, *donnez à vos filles un sens droit, une ame honnête, & ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder.* Quoi ! les chansons profanes, le bal, le théâtre sont-ils des choses compatibles avec un sens droit, une ame honnête ? un œil chaste peut-il en supporter la vue ? des plaisirs qui ne sont propres qu'à répandre des ténèbres dans l'esprit, qu'à renverser la raison, qu'à nous amollir & nous énerver, qu'à allumer dans le cœur le feu de toutes les passions, qu'à faire perdre le goût & le sentiment des biens solides ; des objets qui nous blessent, sans même qu'on s'en aperçoive, qui pour nous séduire nous dissimulent nos maladies, qui nous trompent en ne nous présentant que des viandes en peinture, ou en nous empoisonnant par l'erreur & le mensonge ; des plaisirs enfin qui par l'inquiétude & l'agitation qu'ils produisent dans l'ame, la jettent continuellement hors d'elle-même, & y ouvrent une entrée facile à tous les vices & à tous les désordres, sont-ils encore un coup compatibles avec un sens droit, une ame honnête ? un cœur chaste pourroit-il s'y livrer ? ne cesseroit-il pas de l'être s'il se les permettoit ? C'est déjà avoir perdu la vertu que de s'exposer visiblement à la perdre. Car comme dit *Rousséau* dans un autre ouvrage, *le crime commence toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation.*

Mais quelle inconséquence ! c'est pour dégouter ses élèves de ces bruyans plaisirs, que *Rousséau* veut qu'on les leur procure : *mieux*, dit-il, *ils verront ces bruyans plaisirs, plutôt ils en seront dégoû-*

tés. Quelle illusion ! que Rousseau s'écoute lui-même & qu'il se taife.

Tom. II. p.
253 & suiv.

« Généralement, dit-il, on aperçoit plus de
 » vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes
 » ans ont été préservés d'une corruption préma-
 » turée, que dans ceux dont le désordre a com-
 » mencé avec le pouvoir de s'y livrer..... Les
 » maîtres se plaignent que le feu de cet âge rend
 » la jeunesse indisciplinable, & je le vois; mais
 » n'est-ce pas leur faute ? Si-tôt qu'ils ont laissé
 » prendre à ce feu son cours par les sens, ignorent-
 » ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre ?
 » Les longs & froids sermons d'un pédant efface-
 » ront-ils dans l'esprit de son élève l'image des
 » plaisirs qu'il a conçus ? Banniront-ils de son
 » cœur les desirs qui le tourmentent ? Amorti-
 » ront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il sçait
 » l'usage ? Ne s'irritera-t-il pas contre les obstacles
 » qui s'opposent au seul bonheur dont il ait l'idée ;
 » & dans la dure loi qu'on lui prescrit sans pou-
 » voir la lui faire entendre, que verra-t-il, sinon
 » le caprice & la haine d'un homme qui cher-
 » che à le tourmenter ? Est-il étrange qu'il se
 » mutine & le haïsse à son tour ? Je conçois bien
 » qu'en se rendant facile, on peut se rendre plus
 » supportable, & conserver une apparente auto-
 » rité. Mais je ne vois pas trop à quoi sert l'auto-
 » rité qu'on ne garde sur son élève qu'en fomen-
 » tant les vices qu'elle devoit réprimer ; c'est
 » comme si pour calmer un cheval fougueux,
 » l'écuyer le faisoit sauter dans un précipice.....
 » Je reviens donc à ma méthode, & je dis : quand
 » l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens
 » des spectacles qui les retiennent, & non des
 » spectacles qui les excitent : donnez le change
 » à leur imagination naissante par des objets,

Ibid. p. 247.

qui, loin d'enflammer leurs sens, en répri-
ment l'activité. Eloignez-les des grandes villes,
où la parure & l'immodestie des femmes hâ-
& prévient les leçons de la nature, où tout pré-
sente à leurs yeux des plaisirs qu'ils ne doivent
connoître que quand ils sçauront les choisir.
Ramenez-les dans leurs premières habitations,
où la simplicité champêtre laisse les passions
de leur âge se développer moins rapidement ;
ou si leur goût pour les arts les attache encore
à la ville, prévenez en eux, par ce goût même,
une dangereuse oisiveté. Choisissez avec soin
leurs sociétés, leurs occupations, leurs plaisirs ;
ne leur montrez que des tableaux touchans,
mais modestes, qui les remuent sans les sé-
duire, & qui nourrissent leur sensibilité sans
émouvoir leurs sens. Songez aussi qu'il y a par-
tout quelque excès à craindre, & que les pas-
sions immodérées font toujours plus de mal
qu'on n'en veut éviter. ,

Si Rousseau eût suivi ces principes, se seroit-il
rendu l'apologiste des chansons profanes, du bal,
des jeux, du théâtre & de tous les funestes amu-
semens du monde ? Auroit-il avancé cet étrange
paradoxe, qu'on doit les permettre à la jeunesse
pour l'en déguster ?

Que sert-il à Rousseau d'exiger, *avant de lui
offrir ce tableau trompeur, qu'on la prépare à le voir
sans émotion, & qu'on ait soin de l'armer contre les
illusions de la vanité ?* Peut-on rien imaginer de
plus ridicule ? Dans les leçons qu'on donnera à
la jeunesse, on lui représentera tous ces plaisirs
comme vains & trompeurs, pleins d'illusion &
de danger, & on l'obligera ensuite de s'y livrer.
Tous ces plaisirs, lui dira-t-on, n'ont rien de
vrai & de solide. Ce n'est point dans ce tumulte

que les vrais biens ſe trouvent , tout n'eſt ici que pièges , que vanité , qu'illuſion. Mais venez , voyez & goûtez par vous-même ; expoſez-vous ſans crainte au danger qui en a perdu tant d'autres ; vous êtes avertie , c'en eſt aſſez. Quel langage ! Quelle conſéquence ! Si tous ces plaiſirs ſont faux & pleins d'illuſion , ne falloit-il pas conclure que perſonne ne doit ſ'y expoſer , & encore moins une jeuneſſe ſi ſuſceptible de mauvaiſes impreſſions ? Que ſerviront toutes les précautions & tous les préſervatifs , puſque c'eſt un poiſon contre lequel il n'y a d'autre antidote que la fuite. Rouſſeau a-t-il déjà oublié ce qu'il nous diſoit ailleurs ? « Le prestige des paſſions fascine » la raiſon , trompe la ſageſſe , & change la nature avant qu'on ſ'en apperçoive. On s'écarte » un ſeul moment de la voie , on ſe détourne » d'un ſeul pas de la droite route , auſſi-tôt une » pente inévitable nous entraîne & nous perd ; » on tombe enfin dans le gouffre , & on ſe ré- » veille épouvanté de ſe trouver couvert de cri- » mes avec un cœur né pour la vertu. »

Voilà ce qui arrive lorsqu'on ſe livre à des plaiſirs dont le prestige fascine la raiſon , trompe la ſageſſe , & change la nature avant qu'on ſ'en apperçoive. Nous venons d'expoſer à nos lecteurs les excès & les funeſtes ſuites de la morale de Rouſſeau. N'a-t-il pas bien rempli le plan qu'il s'étoit propoſé ? « *Quand une fois , dit-il en termi-* » *nant ſa profeſſion de foi , tout eſt ébranlé , on* » *doit conſerver le tronc aux dépens des branches ; les* » *conſciences agitées , incertaines , preſqu'éteintes ,* » *& dans l'état où j'ai vu la vôtre , ont beſoin d'être* » *aſſermies & réveillées ; & pour les rétablir ſur la* » *baſe des vérités éternelles , il faut achever d'arra-* » *cher les piliers flottans , auxquels elles penſent te-*

„ *nir encore.* „ Tel a été le grand objet de Rousseau , d'arracher des cœurs agités par les passions les restes d'une foi déjà flottante , afin de les affermir dans une incréduité qui leur procure un repos trompeur, en favorisant toutes leurs inclinations. Il n'a rien ménagé pour y réussir ; il a , comme nous avons vu, tout arraché , tout renversé, le corps & l'ame de la Religion , le culte intérieur & le culte extérieur , les dogmes & la morale ; il a foulé aux pieds l'autorité divine & humaine , le sacré & la politique ; rien n'a été épargné & respecté : que résulte-t-il de son plan ? un désordre & une confusion universelle.

Personne n'a mieux mérité que Rousseau qu'on lui appliquât ce qu'il dit de certains Philosophes dont il a trop bien imité les déplorables égaremens. „ Fuyez , dirons-nous après lui à nos Lecteurs , ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature (& de faire parler la raison) sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines , & dont le septicisme apparent est cent fois plus affirmatif & plus dogmatique , que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais , de bonne foi , ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes , & prétendent nous donner pour les vrais principes des choses , les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste renversant , détruisant , foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent , ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère , aux puissans & aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime , l'espoir de la vertu , & se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre

Conclusion.

Tom. III.

P. 197.

„ humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve qu'ils n'en seignent pas la vérité. „ Ne semble-t-il pas que Rousseau se soit ici copié lui-même trait pour trait ? Que l'incrédule se dépouille pour un moment de ses préjugés, afin de sentir la solidité des preuves que lui présente notre Religion, le nombre ; l'éclat & la certitude inébranlable de ses miracles renouvelés d'âge en âge, attestés par tous les témoignages qu'on peut désirer ; miracles de toute espèce, sur la terre & dans les astres, sur tous les élémens, sur les corps & sur les esprits ; la divinité si sensible de tant de prophéties si bien circonstanciées, confirmées dans chaque génération par l'accomplissement le plus exact ; la perpétuité inaltérable de cette Religion au milieu de tant de révolutions, au milieu des attaques sans nombre qui lui ont été livrées ; la manière si surprenante dont elle s'est établie par tout sans aucuns moyens humains, & malgré le concours de toutes les Puissances de la terre liguées contr'elle ; le prodigieux changement qu'elle a produit dans les cœurs & les esprits ; la sainte majesté de ses écritures, dont la divinité se fait sentir aux plus prévenus ; la sublimité de sa doctrine, la sainteté de sa morale, les grands exemples de vertu qu'elle a donnés à tous les siècles, les châtimens toujours subsistans du peuple qui l'a méconnue, & enfin l'accomplissement toujours visible des promesses qui lui assurent la durée des siècles. Nous conjurons le pere des lumières d'ouvrir l'esprit & le cœur de nos freres qui croupissent dans les ténèbres de l'incrédulité, & d'étendre sur eux la force victorieuse de cette main qui a soumis à l'empire de son fils les peuples & les nations.



RÉPONSE

A LA LETTRE DE ROUSSEAU

A M. DE BEAUMONT,
ARCHEVEQUE DE PARIS.

AVANT-PROPOS.

N O U S étions sur le point de terminer cet Ouvrage , lorsque Rousseau a fait paroître une Lettre adressée à M. l'Archevêque de Paris , en réponse au Mandement que ce Prélat a donné contre l'Emile. Après avoir convaincu si souvent Rousseau d'impiété , d'une multitude de contradictions , de sophismes ridicules , que devons-nous attendre de sa réponse , & qu'aurions-nous besoin de nous y arrêter ? Mais pour ne laisser aucun prétexte aux plus prévenus, nous suivrons encore Rousseau pied à pied dans sa Lettre , & nous n'aurons pas de peine à démontrer à ceux qui cherchent le vrai , que la Réponse de Rousseau est aussi pleine d'ignorance & d'ir-

religion , que le Livre dont elle prend
la défense : entrons en matière.

A R T I C L E P R E M I E R.

*Les plaintes de Rousseau sur les traitemens
qu'il a essuyés sont-elles bien fondées ?*

ROUSSEAU pour attendrir ses lecteurs , com-
mence sa Lettre par de grandes lamentations sur
ses revers , sur les différens jugemens que le public
a portés de lui. « Je ne puis , dit-il , m'empêcher
» en commençant cette Lettre , de réfléchir sur
» les bisarreries de ma destinée. Elle en a qui
» n'ont été que pour moi. » Mais ne seroit-ce pas
plutôt à la bisarrerie de son génie & de son ca-
ractère que Rousseau devoit s'en prendre ? Rouf-
seau est un personnage unique dans son genre. Y
a-t-il en effet rien de plus bizarre & de plus sin-
gulier qu'un Ecrivain qui veut à toute force se
faire passer pour un vrai Chrétien , tandis qu'il
s'épuise pour renverser le Christianisme jusque
dans ses fondemens ? Mais laissons-là les bisarreries
de Rousseau , nous y reviendrons en tems & lieu.

« J'ai écrit , ajoute-t-il , sur divers sujets , mais
» toujours dans les mêmes principes : toujours la
» même morale , la même croyance , les mêmes
» maximes , & , si l'on veut , les mêmes opi-
» nions ; cependant on a porté des jugemens op-
» posés de mes livres , ou plutôt de l'Auteur de
» mes livres ; parce qu'on m'a jugé sur les ma-
» tières que j'ai traitées , bien plus que sur mes
» sentimens. » N'est-ce pas-là faire un aveu for-

mel de mauvaife foi , & donner un acte authentique de duplicité ? Où doit-on chercher les sentimens d'un Auteur , si ce n'est dans ses écrits , dans les matières qu'il traite ? Et Rousseau se plaint de ce qu'on l'a jugé sur les matières qu'il a traitées , bien plus que sur ses sentimens. A-t'il donc des sentimens différens de ceux qu'il consigne dans ses livres ?

Mais écoutons encore ce que Rousseau va nous débiter sur sa situation présente , & sur les causes qui l'y ont réduit. « Un Genevois , dit-il , fait PAG. 5.
 » imprimer un livre en Hollande , & par Arrêt
 » du Parlement de Paris , ce Livre est brûlé , sans
 » respect pour le Souverain dont il porte le pri-
 » vilège. Un Protestant propose en Pais Protec-
 » tant des objections contre l'Eglise Romaine ,
 » & il est décrété par le Parlement de Paris. Un
 » Républicain fait dans une République des ob-
 » jections contre l'Etat Monarchique , & il est
 » décrété par le Parlement de Paris : il faut que
 » le Parlement de Paris ait d'étranges-idées de
 » son empire , & qu'il se croye le légitime Juge
 » du genre humain. », Supposons pour un mo-
 ment la certitude de tous ces faits. Quand même
 il seroit vrai que le Livre de Rousseau eût été
 imprimé en Hollande , ne seroit-il pas permis
 au Tribunal d'un autre Etat , où le Livre se dé-
 bite , de sévir contre lui , si les maximes en sont
 pernicieuses à la Religion & funestes à la Socié-
 té ? Si un Charlatan obtenoit en Hollande ou
 ailleurs un privilège pour y débiter une drogue
 empoisonnée , ne seroit-il pas permis aux Etats
 voisins de la proscrire , si elle venoit à s'y intro-
 duire ? Et si l'empoisonneur qui l'auroit compo-
 sée avoit son domicile au milieu de nous , qui
 pourroit trouver mauvais qu'on lui fit son Pro-

cès, que le Parlement le décrétât de prise de corps ?

C'est un principe du droit des gens, que tout homme, de quelque Pays, de quelque Nation qu'il puisse être, est comptable de ses actions à l'Etat qu'il habite. Si Rousseau, étant à Montmorenci, eût tramé en Hollande contre la France ou la Majesté Royale, qui doute qu'on n'eût droit de le poursuivre ? Mais n'est-ce donc pas tramer contre l'Etat, que d'attenter à la Religion de l'Errc suprême dont ce Royaume est en possession, & dont nos Rois sont à juste titre les protecteurs nés ? N'est-ce pas attaquer la Majesté Royale, que de chercher à ébranler par une multitude de sophismes, les fondemens de la Monarchie, & la soumission des Sujets envers leur Prince ?

Mais qu'est-il nécessaire de s'appliquer à prouver à Rousseau les droits de nos Tribunaux sur sa personne, & la justice de leurs procédés à son égard ? Elle est clairement démontrée, dès qu'il est constant que ses suppositions sont sans réalité. Or il est faux que son Livre ait été imprimé en Hollande, tout Paris sçait le contraire & peut l'attester. Nous n'en dirons pas davantage ; en voilà assez pour faire sentir quel fonds il faut faire ensuite sur les déclamations de Rousseau. Au lieu de se plaindre des traitemens qu'il a esuyés, s'il se rendoit un peu justice, ne devrait-il pas être pénétré de reconnoissance pour les ménagemens dont on a usé à son égard ?



ARTICLE II.

Les récriminations de Rousseau le lavent-elles des accusations formées contre lui ?

“ VOICI, peut-être, continue Rousseau, p. 9.
 „ une des situations les plus difficiles de ma vie ;
 „ une de celles où la vengeance & l'amour pro-
 „ pre sont les plus aisés à satisfaire, & permet-
 „ tent le moins à l'homme juste d'être modéré.
 „ Dix lignes seulement, & je couvre mes persé-
 „ cuteurs d'un ridicule ineffaçable. „ Que de fan-
 „ faronades ! Écoutons, & nous verrons bientôt sur
 „ qui tombera le ridicule. “ Que le Public ne peut- p. 10.
 „ il sçavoir deux anecdotes sans que je les dise !
 „ Que ne connoît-il ceux qui ont médité ma
 „ ruine, & ce qu'ils ont fait pour l'exécuter ! Par
 „ quels méprisables insectes, par quels ténébreux
 „ moyens il verroit s'émouvoir les Puissances !
 „ Quels levains il verroit s'échauffer par leur
 „ pourriture & mettre le Parlement en ferment-
 „ tation ! „ Que Rousseau les dise ces deux anec-
 „ dotes, & ne feigne pas, pour paroître modéré,
 „ des réticences qui ne servent qu'à couvrir sa ma-
 „ lignité. Les voici ces deux anecdotes si vantées.
 „ Une chose étonnante de cette espece, poursuit
 „ Rousseau, & que je puis dire, est de voir l'in-
 „ trépide Christophe de Beaumont, qui ne sçait
 „ plier sous aucune puissance ni faire aucune paix
 „ avec les Jansénistes, devenir sans le sçavoir
 „ leur Satellite & l'instrument de leur animosité ;
 „ de voir leur ennemi le plus irréconciliable fé-
 „ vir contre moi pour avoir refusé d'embrasser

Ibid.

„ leur parti, pour n'avoir point voulu prendre la
 „ plume contre les Jésuites. „

Ne voilà-t-il pas deux anecdotes bien intéressantes pour la cause de Rousseau ? Que fait au fonds de la question de sçavoir, si ce sont les Jansénistes qui ont animé les Puissances contre lui, qui ont sollicité sa condamnation, & qui l'ont procurée ? Est-ce se justifier que de dire : les Jansénistes sont les Auteurs des poursuites qu'on a faites contre moi ; donc je suis innocent ; donc mon Livre ne méritoit aucune des censures dont on l'a flétri ? Voilà cependant ce qu'il faut que Rousseau dise, pour qu'il puisse tirer quelque avantage de ces deux anecdotes. Sur qui tombe ici le ridicule ? Mais seront-ce encore les Jansénistes qui auront soulevé les Protestans contre Rousseau ? C'est en vérité une plaisante manière de se justifier. On pourra remplir des Livres d'impierés, les mettre au jour ; & si on est poursuivi, il suffira pour toute réponse de dire, que les Jansénistes sont les auteurs des troubles excités contre nous. Tout sera fait, dès qu'on aura vomé contr'eux les injures les plus grossières ; & on croira avoir bien répondu avec ces termes odieux de *méprisables insectes, de ténébreux moyens, de levains échauffés par leur pourriture, &c.*

On connoît trop M. l'Archevêque de Paris, pour pouvoir le soupçonner d'avoir agi contre Rousseau, par l'impression des Jansénistes. Mais c'est au reste faire leur éloge, sans y penser, de prétendre qu'ils sont par esprit & par caractère essentiellement opposés à l'incrédulité & l'irréligion que Rousseau voudroit établir ; c'est faire leur apologie, au lieu de les couvrir d'un ridicule ineffaçable, de supposer qu'ils sont les premiers auteurs du juste soulèvement qui a éclaté contre

un Livre, qui n'a pour but que de renverser la Religion jusque dans ses fondemens. Quant aux motifs que Rousseau leur prête, lui qui se plaint à tout instant qu'on lui en attribue qu'il dit ne pas avoir, ne devoit-il pas être réservé à en supposer aux autres ? Que font au reste tous ces motifs pour le Jugement de sa cause ? En fera-t-il plus innocent ; & son Livre moins plein des impiétés dont on l'accuse ?

C'est donc chercher à nous donner le change, que d'alléguer pour sa justification de prétendues anecdotes, des motifs secrets, tandis qu'il est question de prouver par des raisons & des preuves, tirées du Livre même qu'on attaque, qu'il n'est point infecté des erreurs & du venin qu'on lui attribue. Ainsi, sans nous arrêter davantage à tous ces minutieux détails, que Rousseau n'accumule que pour amuser ses Lecteurs ; allons au fond, & passons à des discussions plus importantes.

„ Je croirai, dit Rousseau à M. l'Archevêque,
„ vous avoir bien répondu, si je prouve que par-
„ tout où vous m'avez réfuté, vous avez mal rai-
„ sonné, & que par-tout où vous m'avez insulté,
„ vous m'avez calomnié. „ Voilà par où il fal-
loit commencer ; c'est l'unique moyen de se jus-
tifier : voyons-donc comment Rousseau va rem-
plir cet engagement.

P. 152



ARTICLE III.

Le principe fondamental des raisonnemens de Rousseau , c'est qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Fausseté de ce principe démontrée.

Ibid.

« **L** E principe fondamental de toute morale,
 » sur lequel j'ai raisonné dans tous mes écrits ,
 » (c'est Rousseau qui parle) & que j'ai développé
 » dans ce dernier avec toute la clarté dont j'é-
 » tois capable , est que l'homme est un être na-
 » turellement bon , aimant la justice & l'ordre ;
 » qu'il n'y a point de perversité originelle dans
 » le cœur humain , & que les premiers mouve-
 » mens de la nature sont toujours droits. J'ai fait
 » voir (*s'il suffit de le dire pour le prouver*) que
 » l'unique passion qui naît avec l'homme , sça-
 » voir l'amour-propre , est une passion indiffé-
 » rente en elle-même au bien & au mal ; qu'elle
 » ne devient bonne ou mauvaise que par acci-
 » dent & selon les circonstances dans lesquelles
 » elle se développe. J'ai montré que tous les vi-
 » ces qu'on impute au cœur humain ne lui sont
 » point naturels ; j'ai dit la manière dont ils naîs-
 » sent ; j'en ai , pour ainsi dire , suivi la généalo-
 » gie , & j'ai fait voir comment , par l'altération
 » successive de leur bonté originelle , les hom-
 » mes deviennent enfin ce qu'ils sont. »

Comment , sans recourir à une perversité ori-
 ginelle , pourrions-nous nous expliquer nous-
 mêmes ? D'où nous viennent ces ténèbres affreu-
 ses où notre ame est plongée , cette ignorance

Si profonde des vérités même les plus importantes ? Pourquoi cette légèreté qui nous est si naturelle , tant de répugnance pour s'appliquer à des objets sérieux ? Pourquoi , dès que nous commençons à faire usage de notre raison jusqu'au dernier moment , sommes-nous si peu maîtres de notre esprit , de notre imagination , & de toutes nos facultés ? Pourquoi dans le plus grand nombre des mortels , si peu d'aptitude pour s'élever au-dessus des sens ? Pourquoi tant d'efforts , tant de difficultés pour atteindre aux connoissances les plus nécessaires , les plus analogues à notre nature & à notre état ?

Cependant qui peut le nier ? Nous sommes tous rongés d'un violent desir de sçavoir ; une curiosité toujours inquiète nous promene d'objets en objets, sans pouvoir jamais se satisfaire ; elle saisit tout ce qui est autour d'elle , & à peine a-t-elle dévoré sa proie , qu'elle n'en devient que plus avide & plus affamée , parce qu'elle a été frustrée dans son attente. Un Dieu juste , un Dieu tout-puissant pourroit-il former une créature innocente avec de pareilles dispositions ?

Nous sommes faits pour être heureux , nous le sentons , nous le voulons , & notre cœur est sans cesse dans l'agitation pour trouver ce bonheur après lequel il soupire. Mais desir aveugle , qui , au lieu de nous rappeler au bien infini , qui seul peut nous rendre heureux , nous pousse sans cesse vers des biens & des plaisirs imaginaires qui ne font que nous égarer de plus en plus , & ne servent qu'à nous rendre plus malheureux. Cependant si l'homme étoit un être naturellement bon , aimant la justice & l'ordre , sous un Dieu juste cette inclination naturelle qu'il a pour le bonheur , ne devoit-elle pas être satisfaite ? ¶

n'y a que le désordre d'un péché originel qui puisse y mettre obstacle , & nous rendre raison d'un si étonnant contraste.

Enfin , s'il n'y avoit point en nous de perversité originelle , tout devoit nous porter à Dieu ; & tout , au contraire , au dedans comme au dehors , travaille à nous en éloigner. Que dirons-nous de ces inclinations perverses que nous éprouvons en nous malgré nous , de cette pente aux plaisirs sensibles qui nous détourne sans cesse des véritables biens ? Quels combats n'avons-nous pas à essuyer , pour résister à l'empire des sens sur nous ? Tous agissent comme de concert pour nous faire illusion ; tour à tour , & souvent tous ensemble ils conspirent pour nous rendre des pièges. Le plaisir qui nous est donné pour nous faciliter l'usage des choses nécessaires à la vie , est devenu pour nous un écueil où nous sommes continuellement surpris : une cupidité secrète , mais violente , nous presse chaque fois de chercher le plaisir pour lui-même ; la raison a beau crier & se faire entendre , tout se révolte en nous contre elle pour étouffer sa voix & nous détourner de suivre ses impressions.

Que ceux qui ont reçu l'éducation la plus heureuse , sur qui on a veillé avec plus de soin pour réprimer ou régler les passions naissantes , & qui , ne se relâchant jamais , ont fidèlement continué cette vigilance sur eux-mêmes ; qu'ils paroissent ici ces heureux mortels. Ils nous diront combien cette loi de péché , qui habite dans leurs membres , leur donne d'exercice , combien elle les tyrannise & leur fait éprouver la force de son empire. Ils nous diront les difficultés toujours nouvelles qu'ils ont à surmonter pour faire le bien , l'opposition naturelle qu'ils sentent à la

Vertu , & la facilité qu'ils éprouveroient pour les plus grands désordres. C'est à cette expérience journalière que j'en appelle , pour confondre la téméraire prétention de Rousseau.

Une multitude de bouches d'une autre espece sont ouvertes pour publier chaque jour, depuis celui de notre naissance, le crime & la perversité de notre nature. Les maladies de tout genre, images sensibles de celles de notre ame, les fléaux, les calamités infinies qui nous tourmentent & nous oppriment, tant de maux qui fondent sans relâche sur nous, & qui nous consomment insensiblement pour prolonger notre supplice, la mort enfin qui y met le dernier sceau, toutes ces peines si rigoureuses, si accablantes, ne nous crient-elles pas, que sous un Dieu juste & tout-puissant, il faut que tout soit coupable, jusqu'à l'enfant qui ne fait que de naître ?

Nous ne devons pas taire ici les moyens que Rousseau a employés pour se débarrasser des preuves que nous tirons des misères humaines en faveur du péché originel. „ Le mal physique, „ dit-il, ne seroit rien sans nos vices qui nous „ y ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous „ conserver que la Nature nous fait sentir nos „ besoins ? La douleur du corps n'est-elle pas un „ signe que la machine se déränge, & un aver- „ tissement d'y pourvoir ? La mort... Les mé- „ chans n'empoisonnent-ils pas leur vie & la nô- „ tre ? Qui est-ce qui voudroit toujours vivre ? La „ mort est le remede aux maux que vous vous „ faites ; la Nature a voulu que vous ne souffriez „ pas toujours. Combien l'homme vivant „ dans la simplicité primitive est sujet à peu de „ maux ! Il vit presque sans maladies ainsi que „ sans passions, & ne prévoit ni ne sent la mort ;

Tom. III^e
P. 79.

„ quand il la sent , ses misères la lui rendent de-
 „ sirable : dès-lors elle n'est plus un mal pour
 „ lui. „

Mais pourquoi , demanderai-je à Rousseau , le mal physique existe-t-il avant ces vices , qui , selon lui , nous l'ont rendu sensible ? Il doit avoir une cause ; elle ne peut être nos vices personnels , puisque le mal physique subsiste même avant eux ; il ne peut venir immédiatement de Dieu , puisqu'étant juste il ne sçauroit punir l'innocent. Qui dit mal physique , dit quelque chose de sensible à la nature qui en est affectée ; car elle ne peut n'être pas sensible à ce qui tend à la détruire ; ou , si la grandeur du mal lui en ôte la sensibilité , il n'en est que plus funeste & déplorable. Cependant ce mal est antérieur aux vices qui nous sont propres , nous l'apportons en naissant ; il faut donc que notre origine soit vicieuse , puisqu'elle seule peut causer un désordre si manifeste dans notre nature.

C'est sans doute pour nous conserver que la Nature nous fait sentir nos besoins : mais pourquoi tant de besoins qui nous rendent esclaves de notre corps ? Pourquoi tant de nécessités qui font languir notre ame , qui nous forcent de perdre sans cesse de vûe notre objet principal , dont le sentiment & la vivacité nous troublent , nous dissipent , nous harcellent continuellement , & nous empêchent de donner à notre ame & à ses besoins l'application qu'ils demandent ? Un homme qui naîtroit innocent , pourroit-il être réduit par le Dieu juste à une condition aussi déplorable ? Et s'il étoit coupable , que pourroit-il souffrir de plus ? Je veux que la douleur du corps soit un signe que la machine se déränge & un avertissement d'y pourvoir ; mais je deman-

dérai encore : pourquoi cette machine se déranginge-t-elle ? Ce dérangement n'est-il pas une peine, & la douleur qui l'annonce n'en est-elle pas un surcroît ? La mort y met le comble. Lorsqu'elle est sainte , elle est à la vérité le remede aux maux que nous souffrons ici-bas ; nos misères nous la rendent désirable , mais elle ne l'est que sous ce point de vûe. Il n'est personne qui veuille la mort pour elle-même ; tous en ont horreur ; il n'est personne qui voulût mourir s'il n'étoit malheureux , ou s'il avoit d'autres moyens de se délivrer des misères qui nous rendent la mort désirable. Mais pourquoi , encore une fois , sommes-nous accablés de tant de misères ? Pourquoi la mort , cet objet si révoltant pour la nature , en est-elle encore l'unique remede & la seule ressource ? Voilà ce que Rousseau ne résoudra jamais , tant qu'il n'admettra pas un péché originel.

Les Payens eux-mêmes n'ont pû s'empêcher de reconnoître dans l'homme une perversité naturelle , quoiqu'ils ne sçussent, au milieu des ténèbres où ils étoient plongés , à quelle cause l'attribuer. “ L'homme , disoit Pline , naît sur la
„ terre , comme si la nature n'étoit pas sa mere ,
„ mais son ennemie. Celui qui vient au monde
„ comme le Roi de tous les animaux , naît com-
„ me un esclave & un criminel. Il est si foible ,
„ qu'il faut l'envelopper avec un extrême soin ,
„ & lui lier toutes les parties du corps ; il ne
„ sçait ni ce qu'il est , ni où il est , ni qui est sa
„ mere , ni ce qui lui est propre. Tout ce qu'il
„ peut faire , c'est de pleurer & de se plaindre ;
„ & il commence sa vie par son supplice , quoi-
„ que tout son crime soit d'être né. Chaque bête
„ farouche , continue-t-il , a quelque chose dans
„ son instinct qui nous la rend formidable ; mais

» l'homme ſeul renferme en lui ce qui n'eſt que
 » ſéparément dans tous ces animaux. Il a ſur la
 » langue le venin des aſpics ; il a dans l'eſprit les
 » plis & les replis du Serpent ; il a dans le cœur
 » l'amertume du Baſilic ; il a dans ſes emporte-
 » mens la fureur du Lion , dans ſa cruauté la
 » rage du Tigre. ,

C'eſt dans le même ſens que Cicéron avoit dit
 avant Pline , « que la nature agiſſant plutôt en
 » marâtre qu'en mere , avoit fait l'homme avec
 » un corps nud , foible , fragile , ſujet à toutes
 » fortes d'infirmités , qu'elle lui avoit donné une
 » ame que la douleur accable , que la crainte
 » abat , que le travail effraie , que les paſſions
 » tyranniſent , & dans laquelle cependant on
 » apperçoit comme étouffées quelques étincelles
 » du feu divin de l'eſprit & de la raiſon. »

Ces deux Auteurs n'attribuent point ces effets
 déplorables aux mœurs dérégées de ceux qui vi-
 vent mal. Ils avouent qu'ils nous ſont naturels ;
 mais comme ils en ignoroient la vraie cauſe , ils
 ont mieux aimé accuſer l'Auteur de la Nature ,
 que d'avouer leur ignorance. « Comment , dit
 » encore Cicéron , pourroit-on deſirer les volup-
 » tés du corps , elles que Platon a dit avec tant
 » de jugement & de vérité être l'amorce de tous
 » les maux , *illecebræ & eſca malorum* ? En effet ,
 » quel eſt le déréglement , quel eſt le déſordre
 » qui ne ſoient cauſés & produits par la volupté ,
 » dont tous les mouvemens ſont ſi contraires à
 » la ſageſſe ? » Et après avoir fait une triſte pein-
 » ture des effets de la volupté , il ajoute : « Quel
 » eſt celui , qui étant doué d'un bon eſprit , ne
 » préféreroit pas que la nature ne nous eût donné
 » aucune volupté ? » Ainſi parloit & raiſonnoit
 un homme qui ne ſçavoit rien de la vie de nos

Premiers peres , du bonheur dont ils jouissoient dans le Paradis terrestre , de la paix qui régnoit dans tous leurs mouvemens , & du désordre survenu dans la nature par le péché. Il l'a vû , ce désordre , sans pouvoir en pénétrer la cause. Et un homme qui veut passer pour Chrétien , viendra nous dire que *l'homme est un être naturellement bon , aimant la justice & l'ordre ; qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain ; que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits ; que tous les vices qu'on impute au cœur humain ne lui sont point naturels !* De grace , M. Rousseau , ne travaillez pas à rendre la Philosophie des Payens plus pure & plus honnête que celle du Christianisme , qui est la seule vraie Philosophie.

« Vous dites , répond Rousseau à M. l'Archevêque , que mon plan d'éducation , loin de s'accorder avec le Christianisme , n'est pas même propre à faire des Citoyens ni des hommes ; & votre unique preuve est de m'opposer le péché originel. Monseigneur , il n'y a d'autre moyen de se délivrer du péché originel & de ses effets , que le Baptême. D'où il suivroit , selon vous , qu'il n'y auroit jamais eu de Citoyens ni d'hommes que des Chrétiens. Ou niez cette conséquence , ou convenez que vous avez trop prouvé. » Ce n'est certainement pas le seul péché originel qui forme notre unique preuve de l'assertion de M. l'Archevêque , c'est tout le corps du plan d'éducation de Rousseau qui la justifie ; mais comme ce plan porte presque tout entier sur la négation d'un péché originel , M. l'Archevêque a pû avec raison se contenter de cette unique preuve. Et en effet , si nous naissons purs & sans vice naturel , comme le prétend Rousseau , si tous les pre-

Lettre p. 18.

Ibid. p. 72.

miers mouvemens de la nature ſont toujours droits, il faut par conſéquent les ſuivre & ſ'y livrer ſans réſiſtance; ce ſeroit un mal de n'y pas conſentir, puisſque tout ce qui nous plaît d'abord eſt toujours un bien. Or le ſentiment intime & l'expérience journalière nous apprennent que les premiers mouvemens de la nature portent ſouvent les hommes à toutes ſortes d'excès; il faudra donc ſ'y abandonner ſans réſiſtance & ne plus craindre de faire le mal. Car Dieu, comme dit Rouſſeau, *veut que nous ſoyons tels qu'il nous a faits, & ſ'il eſt vrai qu'il nous ait fait méchans, ce ſeroit lui déſobéir que de ceſſer de l'être.* Les loix ne ſeront plus en droit de réprimer les déſordres, ou plutôt il ne ſçauroit plus y en avoir, puisſqu'il nous eſt permis de faire tout ce qui nous plaît naturellement. Avec de pareils principes & un plan de cette eſpece, formera-t-on des Citoyens & des hommes? Le Baptême, comme nous le dirons bientôt, eſt, à la vérité, le ſeul moyen de nous délivrer du péché originel & de ſes effets, mais il laiſſe toujours ici-bas ſubſiſter en nous un penchant pour le mal, une concupiſſence qui nous y ſollicite ſans fin, & contre laquelle nous avons à combattre toute la vie.

ARTICLE IV.

*Rouſſeau détruit lui-même ſon principe
fondamental.*

MAIS voyons comment Rouſſeau pourra ſ'accorder avec lui-même. Les vérités qu'il oſe combattre, ſont ſi clairement établies; il faut ſe

faire tant de contrainte pour résister à leur évidence, qu'il sera bientôt forcé de donner, même sans s'en apercevoir, le démenti à ses principes. « Pour moi, nous dit-il, je suis toujours demeuré le même; plus ardent qu'éclairé dans mes recherches, mais sincère en tout, même contre moi; simple & bon, mais sensible & foible; faisant souvent le mal, & toujours aimant le bien. » Plus bas, il ajoute que *la postérité ne verra dans ses erreurs mêmes que les torts d'un ami de la vertu*. Comment Rousseau peut-il parler ainsi, & nous dire ensuite qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur de l'homme? Et quoi! Si l'homme est naturellement juste & bon, si tout est chez lui dans l'ordre, comment peut-il être plus ardent qu'éclairé dans ses recherches? Comment peut-il faire souvent le mal, & toujours aimer le bien? Il n'appartient qu'à celui qui admet une perversité originelle dans le cœur humain, de tenir un pareil langage. C'est lui qui dit après l'Apôtre: *je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. Lorsque je veux faire le bien, je trouve en moi une loi de péché qui s'y oppose parce que le mal réside en moi. Car, selon l'homme intérieur, je trouve mon plaisir dans la Loi de Dieu: mais je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, & qui me fait violence pour me rendre captif sous cette loi de péché.*

Enfin, lorsque Rousseau nous déclare qu'il est plus ardent qu'éclairé dans ses recherches, lorsqu'il prétend qu'on ne verra dans ses erreurs mêmes que les torts d'un ami de la vertu; n'est-ce pas reconnaître que l'esprit de l'homme est enveloppé d'épaisses ténèbres qui lui cachent ce qu'il a le plus

d'intérêt de sçavoir ; que malgré ses desirs pour connoître la vérité & son ardeur pour percer les voiles qui la couvrent , elle fuit ses empressements & le laisse en proie à l'erreur , qui s'en sert même pour le séduire & le tromper ; & par conséquent qu'il y a une perversité originelle dans le cœur humain , qui le rend désormais indigne des communications de son Auteur ?

p. 16.

Mais que veut dire Rousseau , & s'entend-il lui-même , lorsqu'il soutient que « l'unique passion qui naît avec l'homme , sçavoir l'amour , propre , est une passion indifférente en elle-même au bien & au mal ; qu'elle ne devient bonne ou mauvaise que par accident , & selon les circonstances dans lesquelles elle se développe ? » Ne voilà-t-il pas une plaisante bonté originelle , que l'indifférence au bien ou au mal ? Est-on bon , aime-t-on la justice & l'ordre , lorsqu'on est indifférent pour le bien , la justice & l'ordre ? Être dans une morte indifférence pour Dieu , c'est ne pas l'aimer ; ne pas l'aimer , c'est être dans un désordre manifeste. Car , pour être dans l'ordre , il faut aimer ce qui mérite de l'être , & dans le degré qui lui est dû : or le cœur humain est nécessairement penché & incliné vers quelque objet ; il ne peut ne pas aimer , parce que l'amour lui est aussi essentiel que la chaleur au feu , & l'étendue à la matière. S'il n'aime pas son Dieu , il aime donc nécessairement la créature par préférence à son Auteur , & dès-lors il est vicié , il porte au dedans de lui une perversité originelle.

p. 17.

Mais ce ne sont pas là les seuls paradoxes que Rousseau est obligé d'avancer pour établir & expliquer sa bonté originelle. « Quand enfin , pour-
» suit-il , tous les intérêts particuliers agités s'en-

trechoquent , quand l'amour de soi mis en fermentation devient amour-propre ; que l'opinion , rendant l'Univers entier nécessaire à chaque homme , les rend tous ennemis nés les uns des autres , & fait que nul ne trouve son bien que dans le mal d'autrui : alors la conscience , plus foible que les passions exaltées est étouffée par elles , & ne reste plus dans la bouche des hommes qu'un mot fait pour se tromper mutuellement. Chacun feint alors de vouloir sacrifier ses intérêts à ceux du public , & tous mentent. Nul ne veut le bien public que quand il s'accorde avec le sien. A ce portrait reconnoît-on des hommes naturellement bons , aimant la justice & l'ordre , dont les premiers mouvemens sont toujours droits ? Où est cette prétendue bonté originelle , si les hommes sont tous nés ennemis les uns des autres , si nul ne trouve son bien que dans le mal d'autrui , si leur ambition s'éveille à mesure que leurs lumières s'étendent , si la conscience est sitôt étouffée par les passions mises en fermentation & exaltées par le moindre intérêt particulier , & si enfin nul ne veut le bien public que quand il s'accorde avec le sien ?

Que disons-nous de plus , nous qui prétendons qu'il y a une perversité originelle dans le cœur humain ? Un pareil langage convient il dans la bouche de celui qui soutient que l'homme est un être naturellement bon ? Le portrait que Rousseau vient d'en faire , ne suffit-il pas pour démentir une assertion déjà détruite par tant d'autorités ?



ARTICLE V.

La Doctrine du péché originel est de la première antiquité. Les faits qui la confirment nous forcent de nous y soumettre, quelque incompréhensible qu'elle soit. La concupiscence subsiste en nous, même après le Baptême.

Pag. 19. « **M**AIS, dit Rousseau, il s'en faut bien, » selon moi, que cette doctrine du péché originel, sujette à des difficultés si terribles, ne soit » contenue dans l'Écriture ni si clairement ni si » durement qu'il a plu au Rhéteur Augustin & à » nos Théologiens de la bâtir. », Si Rousseau a lû nos Écritures, n'a-t-il pas dû y voir que *personne n'est exempt de souillure, pas même l'enfant d'un jour; qu'il a été formé dans l'iniquité, & que sa mere l'a conçu dans le péché?* N'a-t-il pas entendu le grand Apôtre nous dire encore d'une manière plus claire & plus décisive, que nous naissons tous enfans de colère, & par conséquent coupables d'un péché originel, puisqu'il n'y a que le péché qui puisse nous rendre l'objet de la colère d'un Dieu juste? Comment pourroit-il éluder la force victorieuse de ces paroles de l'Apôtre qui nous déclare que *le péché est entré dans le monde par un seul homme, & la mort par le péché, & qu'ainsi la mort est passée dans tous les hommes par un seul homme en qui tous ont péché, & enfin que c'est par le péché d'un seul que tous les hommes sont tombés dans la condamnation.*

Ce n'est ni S. Augustin ni nos Théologiens

qui ont bâti la doctrine du péché originel. Ce grand Docteur n'a soutenu que ce qu'il avoit appris de ses peres , & ce que ceux-ci , en remontant de siècle en siècle , avoient appris des Apôtres. Rien n'étoit plus constant dans l'Eglise que la vérité de ce dogme , lorsque les Pélagiens s'élevèrent pour le combattre. Les seules cérémonies du Baptême en étoient , comme elles le sont encore , une profession publique & éclatante. La foi en étoit si ferme , si bien soutenue , que de toute part on fit entendre des réclamations contre l'audacieuse témérité des Pélagiens. Les Docteurs comme les ignorans , attestèrent tout d'une voix la certitude & la notoriété d'un dogme qui n'avoit jamais cessé d'être universellement enseigné dans l'Eglise. Aussi Julien reprochoit-il à S. Augustin d'employer contre lui le témoignage & le consentement des peuples ; & ce qui prouve sans réplique que nos Théologiens n'enseignent & ne soutiennent à cet égard que ce qu'ils ont reçu de la première main , c'est qu'encore aujourd'hui tant de sectes, séparées de l'Eglise depuis un grand nombre de siècles, croient & professent la même doctrine. Or l'aversion qu'elles ont toujours eue pour l'Eglise Catholique depuis leur séparation , ne permet pas de soupçonner qu'elles aient emprunté de nous ce dogme ; il faut donc que les uns & les autres l'aient reçu de la même source & par le même canal , c'est-à-dire , de l'Ecriture & par la tradition. Et d'ailleurs , ce dogme n'est-il pas fondé sur une longue suite de faits publics & personnels parvenus depuis Adam jusqu'à nous , qui en démontrent invinciblement la certitude & l'antiquité ?

“ Le moyen de concevoir , ajoute Rousseau , pag. 19. , que Dieu crée tant d'ames innocentes & pures ,

„ tout exprès pour les joindre à des corps coupables , pour leur y faire contracter la corruption morale , & pour les condamner toutes à l'enfer , sans autre crime que cette union qui est son ouvrage ? Je ne dirai pas si (comme vous vous en vantez) vous éclaircisiez par ce système le mystère de notre cœur ; mais je vois que vous obscurcisiez beaucoup la justice & la bonté de l'Être suprême. Si vous levez une objection , c'est pour en substituer de cent fois plus fortes. „ Nous ne prétendons pas que l'homme puisse parfaitement concevoir ici bas un mystère si profond , si impénétrable à nos faibles lumières , si révoltant pour notre orgueilleuse raison. Ce ne seroit plus un mystère si nous pouvions y atteindre & le comprendre. Mais si ce mystère est couvert de grandes obscurités , il devient en quelque sorte clair & sensible par ses effets ; en refusant de l'admettre , on retombe dans un cahos où tout est inexplicable , on s'égaré dans un labyrinthe où on ne trouve d'autre issue que celle que nous présente le péché originel.

Mais au reste , si le péché originel nous offre encore des choses que nous ne pouvons comprendre ; s'il est sujet à des difficultés insolubles , rappelons-nous qui nous sommes , la faiblesse & les bornes de notre esprit. Nous n'aurions plus le mérite de la foi , si tous ces objets étoient clairs & palpables. *Toute connoissance humaine* , dit fort bien Rousseau , *a ses difficultés , la géométrie elle-même a les siennes ; & lorsqu'on a démontré une proposition , on ne se met plus en peine des objections , quelque insolubles qu'elles puissent être , tant qu'elles n'attaquent pas la démonstration en elle-même. Voilà la conduite que nous devons tenir à l'égard des dogmes & des mystères ;*

res ; dès que leur existence est prouvée , il ne reste plus qu'à se taire & qu'à adorer le secret que nous ne comprenons pas.

Nous avons assez fait voir combien Rousseau a tort de prétendre que nous obscurcissions la justice & la bonté de l'Être suprême , en admettant le péché originel ; c'est cette justice & cette bonté de l'Être suprême qui nous obligent de reconnoître un péché originel , puisque le Dieu juste , le Dieu bon ne sçauroit punir des innocens.

“ Mais au fond , dit Rousseau , que fait cette
„ doctrine à l'Auteur d'Emile ? Quoiqu'il ait
„ cru son livre utile au genre humain , c'est à
„ des Chrétiens qu'il l'a destiné ; c'est à des
„ hommes lavés du péché originel & de ses
„ effets , du moins quant à l'ame , par le Sacre-
„ ment établi pour cela. Selon cette même
„ doctrine , nous avons tous dans notre enfance
„ recouvré l'innocence primitive ; nous sommes
„ tous sortis du baptême aussi sains de cœur qu'Adam
„ sortit de la main de Dieu. „

pag. 19.

Quand Rousseau veut faire parler la Religion chrétienne , qu'il en apprenne la doctrine , afin de ne point mettre sur son compte des erreurs qu'elle a toujours prosrites & condamnées. Car où a-t-il vu que , selon la doctrine Catholique , nous ayions tous dans notre enfance recouvré l'innocence primitive , que nous soyions tous sortis du baptême aussi sains de cœur qu'Adam est sorti de la main de Dieu ? Nous croyons , il est vrai , & nous soutenons , selon la foi de l'Eglise , que par le baptême l'empire de la concupiscence a été détruit en nous , que ce qui nous rendoit coupables a été effacé par la régénération spirituelle de nos ames : mais la concupiscence , que l'Apôtre appelle une loi de péché , parceque tous

ses mouvemens y portent , demeure toujours dans ceux qui ont reçu le baptême , pour leur servir d'exercice continuel ; elle ne leur nuit cependant , qu'autant qu'ils consentent aux desirs déréglés qu'elle excite en eux. C'est aussi ce qui fait dire à S. Paul que la chair a des desirs contraires à ceux de l'esprit , qu'ils se combattent mutuellement , en sorte que nous ne faisons pas ce que nous voudrions , parce que nous trouvons en nous une loi de péché qui s'y oppose. Telle est la doctrine de l'Écriture & de la Tradition, que l'Eglise a toujours constamment soutenue & enseignée. C'est aussi ce qui a fait dire à l'Apôtre

Galat. V.

S. Paul , que la chair a des desirs contraires à ceux de l'esprit , qui se combattent mutuellement , en sorte que nous ne faisons pas ce que nous voudrions , parce que nous trouvons en nous une loi de péché qui s'y oppose.

pag. 20.

Que Rousseau voye, comment il peut reprocher à M. l'Archevêque *d'attribuer au péché originel les vices des peuples , qu'il avoue avoir été délivrés du péché originel.* Ils ont été délivrés du péché originel dans tout ce qui les rendoit criminels ; mais la concupiscence leur est restée , elle est devenue le principe de leurs vices & de leurs désordres , parce qu'ils les ont contractés en consentant à ses mouvemens & à ses desirs.

ARTICLE VI.

Comment Adam est-il devenu pécheur ? Impiétés & vaines désaites de Rousseau pour excuser le crime de notre premier pere.

“ **M**AIS , Monseigneur , ajoute Rousseau ,
 „ quand je conviendrois que le baptême ne re-

„ médie point à la corruption de notre nature ,
„ encore n'en auriez-vous pas raisonné plus soli-
„ dement. Nous sommes , dites-vous , pécheurs
„ à cause du péché de notre premier pere ; mais
„ notre premier pere , pourquoi fut-il pécheur
„ lui-même ? Pourquoi la même raison par la-
„ quelle vous expliquerez son péché , ne seroit-
„ elle pas applicable à ses descendans sans le pé-
„ ché originel ? Et pourquoi faut-il que nous im-
„ putions à Dieu une injustice , en nous rendant
„ pécheurs & punissables par le vice de notre
„ naissance , tandis que notre premier pere fut
„ pécheur & puni comme nous sans cela ? Le pé-
„ ché originel explique tout , excepté son princi-
„ pe , & c'est ce principe qu'ils s'agit d'expliquer.,

Vous demandez pourquoi notre premier pere fut pécheur ? Par son orgueil , sa révolte , sa désobéissance , vous répondons-nous. Considérez quelle étoit la félicité d'Adam dans ce Paradis de délices où la bonté divine l'avoit placé. Il vivoit dans l'abondance de toutes choses ; tout étoit soumis à son usage , rien ne le troubloit , rien ne l'affligeoit. Au milieu de tant de biens dont Dieu l'avoit rendu dépositaire , il en est un seul qu'il se réserve. C'est , de tout l'Univers qu'il lui abandonne , la seule redevance & l'unique cens qu'il exige de lui ; encore veut-il bien attacher à la fidélité de son obéissance , la récompense d'une justice immuable & d'un bonheur éternel. Qu'elle devoit donc lui être douce & facile , puisqu'il n'avoit que Dieu pour Seigneur , qu'il étoit maître de tout , excepté d'un seul arbre !

Cependant Adam méprise la défense & les menaces de son Dieu. Déjà ébloui de sa grandeur , il ne veut plus connoître de maître ; &

pour faire l'essai de sa puissance, il trouve son plaisir à violer le précepte qu'il a reçu, afin que personne n'ayant plus d'empire sur lui, il devienne semblable à Dieu, qui ne reçoit de loi de personne. C'est ainsi qu'Adam devint pécheur & criminel, qu'il perdit pour lui & sa postérité les biens immenses dont il étoit établi le dépositaire, pour les faire passer à ses descendans les plus reculés. Voilà comment nous expliquons le péché originel dans son principe & ses effets. Mais encore un coup, il ne s'agit plus de nous demander des *pourquoi*; dès que les faits sont clairs & palpables, ils répondent aux questions superflues de Rousseau. Pour lui, comment explique-t-il la faute du premier homme? Écoutez, « Vous avancez, dit-il à M. l'Archevêque, que » par mon principe à moi, l'on perd de vue le » rayon de lumière qui nous fait connoître le mystère » de notre propre cœur, & vous ne voyez pas que » ce principe, bien plus universel, éclaire même » la faute du premier homme? » Et comment l'éclaire-t-il? Rousseau va nous l'apprendre dans une note de sa façon. Il semble qu'il ait rougi de l'insérer dans le corps de l'ouvrage, tant elle est révoltante. « Regimber, nous dit-il, contre » une défense inutile & arbitraire, est un penchant naturel, mais qui, loin d'être vicieux » en lui-même, est conforme à l'ordre des choses & à la bonne constitution de l'homme; » puisqu'il seroit hors d'état de se conserver, s'il » n'avoit un amour très-vif pour lui-même & » pour le maintien de tous ses droits, tels qu'il les a reçus de la nature. Celui qui pourroit tout » ne voudroit que ce qui lui seroit utile; mais » un être foible, dont la Loi restraint & limite » encore le pouvoir, perd une partie de lui.

p. 22, à la
note.

» même , & reclame en son cœur ce qui lui est
 » ôté. Lui faire un crime de cela , seroit lui en
 » faire un d'être lui & non pas un autre ; ce seroit
 » vouloir en même-tems qu'il fût & qu'il ne fût
 » pas. » Peut-on , sans contester à Dieu la divi-
 nité , lui refuser le pouvoir d'imposer à sa créa-
 ture des loix qu'il juge convenables ? La loi na-
 turelle écrite dans le cœur d'Adam , ne mettoit-
 elle pas au nombre de ses devoirs l'obligation
 d'obéir à son Dieu dans tout ce qu'il pouvoit lui
 prescrire , sans prétendre pénétrer les raisons de
 ses ordres & de ses volontés, toujours justes quoi-
 qu'incompréhensibles ? L'amour & la reconnois-
 sance que l'homme devoit à son Dieu , qui ven-
 noit de le combler de tant de bienfaits , étoient
 pour lui un nouveau motif de saisir avec em-
 preffement l'heureuse occasion qu'il lui présen-
 toit de lui témoigner sa soumission & sa dépen-
 dance.

Quelle témérité dans Rousseau , d'appeller
défense inutile , une défense émanée de Dieu mê-
 me , une défense qui devoit servir à manifester
 l'obéissance de la créature , qui devoit être la
 preuve de son amour , décider de son bonheur
 ou de son malheur éternel ! Peut-on trouver rien
 de plus conforme à l'ordre , de plus convenable
 à l'état d'Adam , de plus digne de la noble sim-
 plicité qui caractérise tout ce que Dieu fait , que
 la défense qu'il intime à ce premier homme ?

Comment Rousseau ose-t-il avancer qu'il y
 avoit dans Adam *un penchant naturel , conforme à
 l'ordre des choses, & à la bonne constitution de l'hom-
 me , de regimber contre cette défense ?* Quoi ! l'ordre
 exigera que le serviteur se porte à la révolte & à
 l'indépendance ? En quoi consistera donc le dé-
 sordre ? La bonne constitution de l'homme ne

veut-elle pas qu'il commande à ce qui lui est soumis, & qu'il ne prétende pas s'élever au-dessus de celui qui doit lui commander ? Dès qu'il s'assujettit par le dérèglement de son amour à ce qui lui est inférieur, ou qu'il ose, par la témérité de son orgueil, s'égalér à celui à qui il est naturellement assujetti, tout l'ordre est renversé, l'homme se dégrade, il perd sa bonne constitution. L'homme, il est vrai, doit avoir un amour très-vif pour lui-même ; mais il doit en avoir un plus vif encore pour Dieu de qui il relève, & cet amour lui fait trouver sa joie & son bonheur à se sacrifier aux ordres de son Souverain. Il doit avoir un grand zèle pour le maintien de tous ses droits ; mais ce zèle, pour être réglé, doit être subordonné à l'empire de son Dieu sur lui ; il ne peut aimer véritablement la conservation de ses propres droits, qu'il ne desirer avec encore plus d'empressement le maintien de ceux de son Auteur ; c'est l'unique moyen de conserver ce qu'il a reçu ; il perd tout, dès qu'il ose attenter aux droits de l'Être suprême.

Nous dire d'Adam qu'un être faible dont la loi restreint & limite le pouvoir, perd une partie de lui-même, & reclame en son cœur ce qui lui est ôté ?

Un homme à qui la bonté divine avoit tout assujetti, excepté un seul arbre, que pouvoit-il réclamer ? Quelle partie de lui-même perdoit-il ? Pouvoit-il s'imaginer que Dieu qui ne l'avoit créé que par un effet de sa bonté, qui l'avoit comblé de tant de faveurs, auroit voulu lui défendre une chose qu'il auroit sçu lui être d'une si grande utilité ? Il ne pouvoit le penser, à moins qu'une orgueilleuse présomption ne se fût déjà emparée de son cœur, & n'eût aveuglé son esprit.

Quel comble d'aveuglement dans notre Incré-

dule ! Après avoir osé soutenir que nous naissons tous naturellement bons , aimant l'ordre & la justice , qu'il n'y avoit point de perversité originelle dans le cœur de l'homme , il vient nous représenter Adam nouvellement sorti des mains de Dieu avec les penchans les plus déréglés , les vices les plus révoltans , qu'il ose encore appeller l'ordre des choses , la bonne constitution de l'homme. O insensé ! qui prétendant toujours ériger, au milieu des ténèbres de son orgueilleuse raison , un Tribunal pour juger des choses de Dieu , prononce autant de blasphèmes que de décisions.

Dieu intime à Adam une défense sous les plus grandes menaces ; Adam transgresse l'ordre ; les menaces ont dès ce moment leur effet , & vous ne rougirez pas de nous dire ensuite : *l'ordre enfreint par Adam me paroît moins une véritable défense qu'un avis paternel ; c'est un avertissement de s'abstenir d'un fruit pernicieux qui donne la mort ; cette idée est assurément plus conforme à celle qu'on doit avoir de la bonté de Dieu , & même au texte de la Genèse , que celle qu'il plaît aux Docteurs de nous prescrire.* Mais pourquoi ce fruit est-il pernicieux ? Pourquoi donne-t il la mort , s'il n'est pas défendu d'y toucher ? Dieu pourroit-il , étant essentiellement juste , créer quelque chose qui eût été pernicieux & qui eût donné la mort à des ames innocentes ? L'arbre étoit bon sans doute , son fruit n'avoit rien en lui-même de pernicieux ; mais Dieu qui en est le maître & le Souverain , veut l'interdire à Adam son Serviteur , pour éprouver sa fidélité. C'est le mépris que fait Adam du précepte de son Dieu , qui lui donne du même coup la double mort de l'ame & du corps , & non le fruit que ce précepte lui défendoit.

Voilà l'idée la plus conforme à celle qu'on doit avoir de la grandeur & en même-tems de la bonté de Dieu , la plus conforme aussi au texte de la Genèse , qui nous marque clairement la défense que Dieu fit à Adam de manger du fruit de l'arbre de la science du bien & du mal , les menaces dont il l'accompagna & les effets terribles qui en suivirent aussi-tôt la transgression. Vouloir ensuite disputer contre une pareille évidence , c'est faire à peu près comme un homme qui prétendrait que le Roi n'auroit pas proprement défendu certaines actions, tandis qu'il verroit des roues , des gibets , des échaffauts tout dressés pour exécuter ceux qui les auroient commises. C'est bien à un foible mortel à nous prescrire les idées que nous devons avoir de la bonté divine. Tout ce que dit Rousseau pour éluder la force de ces mots , *morte morieris* , vous mourrez certainement , & pour prouver qu'ils ne contiennent pas *une menace de la double mort* , ne fait rien contre nous. Nous n'avons pas besoin d'entrer ici dans des discussions étrangères à notre objet , pour sçavoir si ces paroles ont l'*emphase qu'on leur a prêtée* , si ce n'est qu'un Hébraïsme employé en d'autres endroits où cette emphase ne peut avoir lieu. Il est toujours clair & certain que ces mots contiennent au moins une menace de la mort du corps ; or celle-ci suppose nécessairement la mort de l'ame à la grace , parce que la mort du corps ne peut être que la juste peine d'un crime qui nous a séparés de Dieu ; & par conséquent , de quelque manière qu'on explique les paroles qui expriment la menace faite à Adam , avec emphase ou non , elles signifient toujours un précepte formel , la menace d'un supplice qui annonce le crime du transgresseur.

Rouffeau veut nous perfuader qu'il y a un motif si naturel d'indulgence & de commifération dans la rufe du tentateur & dans la féduction de la femme, qu'à confidérer dans toutes fes circonftances le péché d'Adam, l'on n'y peut trouver qu'une faute des plus légères.

Ibid.

« Cependant, continue-t-il, felon eux (les » Théologiens) quelle effroyable punition ! Il eft » même impossible d'en concevoir une plus ter- » rible ; car quel châtiment eût pû porter Adam » pour les plus grands crimes, que d'être con- » damné lui & toute fa race, à la mort en ce » monde, & à pafler l'éternité dans l'autre dé- » vorés des feux de l'enfer ? Eft-ce là la peine » impofée par le Dieu de mifericorde à un pau- » vre malheureux pour s'être laiffé tromper ? » Il fuffit aifurément de confidérer fous les yeux de la vérité la faute d'Adam, pour concevoir qu'il n'y a jamais eu de crime plus noir, d'attentat plus horrible contre la Majefté fuprême, d'ingratitude plus atroce, d'infidélité plus marquée. Mais au refte, il n'y a que Dieu qui puiffe parfaitement apprécier la grandeur de l'outrage que le péché d'Adam lui a fait ; il n'y avoit que lui qui pût déterminer la réparation qu'il exige, les peines qu'il a méritées. Raifonner & difputer avec lui, c'eft fe brifer, c'eft fe perdre au lieu de fe relever. Il nous fuffit de favoir par la révélation que tel eft l'Arrêt prononcé contre Adam & fa pofterité, pour adorer & nous foumettre en filence & fans murmure. Vouloir fonder & mefurer par nos foibles lumières les abîmes de la Juftice divine, c'eft la dernière des extravagances.

Si le péché originel renferme de grands secrets que nous ne pouvons pénétrer, il eft jufté qu'il y en ait dont Dieu feul ait la clef ; il eft jufté

que la Foi sacrifie à son Dieu des doutes, que son autorité infaillible & supérieure à toutes les lumières de la raison doit étouffer & anéantir. Or nous avons assez prouvé que le dogme du péché originel est fondé sur une révélation divine, fondé sur la promesse d'un Libérateur pour Adam & sa postérité ; fondé aussi, comme nous l'avons fait voir, sur l'expérience journalière, puisque toutes les traces, tous les symptômes, tous les effets du péché d'Adam se retrouvent en nous. Que sert-il ensuite de disputer contre des faits si notoires & si sensibles, & d'entasser des difficultés qui ne sçauroient jamais prévaloir contre leur certitude ?

Que Rousseau s'écrie encore : « que je hais la » décourageante Doctrine de nos durs Théolo- » giens ! Si j'étois un moment tenté de l'admet- » tre, c'est alors que je croirois blasphémer. » Nous avons assez prouvé que notre Doctrine est celle de la révélation. Rousseau en s'obstinant à la rejeter, est le seul qui blasphème contre la sainteté, la justice & la bonté de l'être suprême. Après avoir tout confondu, justifié les vices de notre nature, porté le désordre jusque dans le sein de l'innocence même, il ne rougit pas de nous dire, *qui de nous, à votre avis, remonte le mieux au principe ?*

P. 23.

A R T I C L E V I I.

Artifice de Rousseau. Son plan d'éducation est-il soutenable ?

MAIS voyons l'artifice de Rousseau pour donner des tours odieux aux vérités qu'il ne peut ren-

verser. M. de Beaumont avoit dit, *que l'homme se sent entraîné par une pente funeste ; & comment,* P. 24
ajoute-t-il, se vouldroit-il contre elle, si son enfance n'étoit dirigée par des maîtres pleins de vertu, de sagesse, de vigilance ? Voici la glose de Rousseau.

“ C'est-à-dire : nous voyons que les hommes sont P. 25
 „ méchans, quoiqu'incessamment tyrannisés dès
 „ leur enfance ; si donc on ne les tyrannisoit pas
 „ dans ce tems-là, comment parviendroit-on à
 „ les rendre sages ; puisque, même en les tyran-
 „ nisant sans cesse, il est impossible de les ren-
 „ dre tels ? „ Peut-on n'être pas indigné d'un pa-
 „ reil commentaire ? N'est il pas contraire à tou-
 „ tes les regles de la droiture, de travestir aussi in-
 „ décemment des paroles qui n'expriment en elles-
 „ mêmes que les sentimens de la plus saine raison ?
 „ Quoi ! des maîtres pleins de vertu, de sagesse &
 „ de vigilance sont-ils des Tyrans ? Mais je le vois ;
 „ c'est une tyrannie, aux yeux de Rousseau, de
 „ prétendre réprimer & régler les passions des hom-
 „ mes. “ C'est un torrent, avoit dit M. l'Archevê-
 „ que, qui se déborde malgré les dignes puis-
 „ santes qu'on lui avoit opposées. Que seroit-ce
 „ donc si nul obstacle ne suspendoit ses flots &
 „ ne rompoit ses efforts ? „ Je pourrois dire, ré-
 „ pond Rousseau, *c'est un torrent qui renverse vos*
impuissantes digues & brise tout. Elargissez son lit
& le laissez couvrir sans obstacles, il ne fera jamais
de mal. Tel est son plan ; son dessein est de laisser
 courir les hommes sans obstacle au gré de leurs
 passions ; tout ce qui s'y opposera sera à ses yeux
 une vraie tyrannie.

Tout ce que dit Rousseau de la mauvaise édu-
 cation des Prêtres, n'a pas l'ombre de raison.
 Si les Prêtres sont tels que la Religion chrétienne
 exige qu'ils soient, personne ne sera plus propre

qu'eux à donner à la jeunesse une bonne éducation : la multitude d'excellens élèves que les Prêtres, dignes de ce caractère, ont donnés dans tous les tems à l'Eglise & à l'Etat, suffit pour fermer la bouche à l'Incrédule. S'il y a des Prêtres qui élèvent mal ceux qui sont confiés à leurs soins, ce n'est pas parce qu'ils sont Prêtres, mais parce qu'ils sont de mauvais Prêtres, indignes du caractère dont ils sont revêtus; de même que s'il y a des Magistrats qui rendent mal la Justice, ce n'est pas parce qu'ils sont Magistrats, mais parce qu'ils sont mauvais Magistrats. C'est ce que dira tout homme qui voudra raisonner juste. Mais telle est la conduite de l'Incrédule, de faire retomber sur les meilleures choses l'abus qu'on en fait, afin de trouver un prétexte pour les décrier.

pag. 30.

A l'égard du plan d'éducation de Rousseau, nous en avons montré l'absurdité. Il porte tout entier sur ce faux principe, *que l'homme étant bon par sa nature, il s'ensuit qu'il demeure tel, tant que rien d'étranger à lui ne l'altère, parce que la méchanceté lui vient d'ailleurs.* D'où Rousseau conclut qu'il suffit de fermer l'entrée au vice, & le cœur humain sera toujours bon?

Ibid.

« Sur ce principe, ajoute-t-il, j'établis l'éducation négative comme la meilleure, ou plutôt la seule bonne. . . . Elle ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'erreur. » Mais puisqu'il est faux que l'homme soit bon par sa nature, puisqu'il y a un fonds de corruption qui agit sans cesse dans le cœur humain pour se produire au dehors, puisqu'il est rempli d'épaisses ténèbres qui lui cachent les vérités les plus essentielles, n'est-il pas visible qu'une éducation purement négative ne sera propre qu'à fomenter & exciter les vices & les

passions de ces jeunes Elèves ? On ne leur apprendra ni ce qu'ils doivent penser , ni ce qu'ils doivent aimer , ni ce qu'ils doivent faire. Pleins d'ignorance , dominés par les sens , ils s'accoutumeront à ne juger des choses que par l'impression qu'ils en recevront ; mille préjugés naturels à cet âge s'empareront de leur esprit qu'on ne travaillera point à diriger du côté du vrai. Ainsi ces âmes tendres deviendront le jouet & la victime d'une multitude d'erreurs. Sans goût pour la vérité , dont on ne leur aura pas fait connoître de bonne heure tout le prix ; les efforts seuls , qu'il leur faudra faire dans la suite pour la trouver , suffiront pour les rebuter , & l'entrée leur en sera peut-être fermée pour toujours.

Ce penchant pour le mal , que l'homme porte au-dedans de lui , venant à se développer avec l'âge , agira sans cesse sur ces Elèves abandonnés à eux-mêmes ; ils ignoreront qu'ils doivent le combattre & y résister ; tout ce qui leur plaira leur paroîtra juste & bon. Combien de vices jetteront par-là de profondes racines dans ces cœurs , si susceptibles de leur impression ? Vices , si l'on veut , proportionnés à leur âge , mais qui prépareront à de plus grands , à mesure qu'ils avanceront. En vain voudra-t-on alors y opposer quelques digues , le torrent grossi les renversera sans peine. Leurs oreilles & leur cœur seront fermés à toutes les leçons qu'on voudra leur donner dans la suite ; ils seront en droit de demander pourquoi on ne leur a pas appris plutôt ce qu'on prétend aujourd'hui exiger d'eux. On nous a laissé , diront-ils , prendre des plis fâcheux , par l'ignorance dans laquelle on nous a nourris , & l'on prétendrait aujourd'hui nous redresser ? Nos inclinations sont formées , elles nous plaisent , il

nous en coûteroit trop pour les réformer.

Pour que le plan chimérique d'une éducation négative pût avoir lieu, il faudroit pouvoir au moins empêcher ses Elèves de penser, d'aimer & d'agir, en un mot en faire des automates jusqu'au tems où l'éducation positive succéderoit à la négative. Or puisque ce seroit le comble de la folie de prétendre réduire l'être essentiellement pensant, aimant & agissant dans cette espèce d'insensibilité; concluons qu'il faut lui apprendre dès le premier âge à bien penser, bien aimer & bien faire. M. l'Archevêque n'a-t-il donc pas eu raison d'accuser Rousseau de prescrire *cette oisiveté de l'ame, pour la disposer aux erreurs qu'il veut lui inculquer*? Ne pas profiter des premiers momens, dès que la raison commence à paroître, pour l'introduire dans la vérité, c'est vouloir la précipiter dans toutes sortes d'erreurs & d'égaremens.

P. 31.

Mais il faut ici confondre Rousseau par lui-même. M. l'Archevêque avoit dit: *Quoi! à l'âge de dix ans un enfant ne sentira pas qu'obéir à son pere est un bien, que lui désobéir est un mal*? « Bien » loin de là, répond Rousseau; je soutiens qu'il » sentira au contraire, en quittant le jeu pour » aller étudier sa leçon, qu'obéir à son pere est » un mal, & que lui désobéir est un bien, en » volant quelque fruit défendu. Il sentira aussi, » j'en conviens, que c'est un mal d'être puni & » un bien d'être récompensé; & c'est dans la » balance de ces biens & de ces maux contradic- » toires que se règle la prudence enfantine. » Voilà donc cet enfant que vous souteniez tout-à-l'heure être bon par sa nature, & n'avoir besoin pour demeurer tel, que d'une éducation négative! Où gât donc la prétendue bonté? Tout ce

P. 32.

qu'il sent, selon vous, c'est que quitter le jeu pour étudier sa leçon, c'est qu'obéir à son pere est un mal, & que lui désobéir est un bien. Tout le mal qu'il connoît, c'est d'être puni, & le bien d'être récompensé. Et vous direz ensuite que son enfance n'a pas besoin d'être réformée & réglée sur les principes du vrai? Vous direz que ses inclinations n'ont pas besoin d'être redressées? A moins que vous ne poussiez la témérité jusqu'à prétendre que ce n'est pas un vice dans un enfant de trouver son mal à obéir à son pere, & son bien à lui désobéir. Eh! que deviendrait le genre humain, s'il étoit formé sur de pareils principes?

Jusqu'à ce jour les hommes de tous les tems, ont unanimement cru qu'on ne pouvoit trop tôt nous inspirer l'amour du bien & de la vertu, former notre esprit sur les règles du vrai. Le Juste qui a conservé son innocence par les soins qu'on a pris d'armer son enfance contre le vice, en lui faisant contracter une douce facilité pour la vertu, ne cesse de bénir le bonheur de l'éducation qu'il a reçue: le libertin même dans les courts instans où le vice lui permet quelque retour sur lui, maudit des parens infortunés qui, par le défaut de sages instructions & d'une éducation solide & vigilante, n'ont point prévenu de bonne heure la source des désordres où la violence de ses passions l'entraîne. Et Rousseau, osant s'élever contre des sentimens si naturels, contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, contre l'expérience journalière qui nous apprend que plutôt on forme la jeunesse à la vertu, mieux elle en reçoit les salutaires impressions, mieux elle est en état de résister à la force des vices & des passions; Rousseau sourd à tant de voix, prétendra qu'on doit la laisser croupir jusqu'à quinze

& dix-huit ans dans une ignorance grossière des devoirs de l'homme , sans l'exercer à la vertu ; en un mot , dans une entière oisiveté de l'ame.

P. 33.

« Plutôt, nous dit-il , les leçons de la sagesse ne » signifient rien pour l'enfant hors d'état d'y » prendre intérêt & de les entendre. »

C'est bien mal connoître le cœur humain que de le juger incapable de goûter les leçons de la sagesse, quoique dans un âge encore tendre. Le cœur humain, celui même d'un enfant qui commence à user de sa raison, ne peut être sans aimer. Il aime tout ce qu'on travaille à lui rendre aimable ; il aime la sagesse selon sa portée, mais il faut s'appliquer à la lui faire aimer de la manière dont il est capable, afin qu'à mesure que ses facultés se dilatent, que ses lumières augmentent, son amour & son attachement croissent & se perfectionnent. Car, comme l'avoue Rousseau, *les leçons de la sagesse ne prennent plus sur un cœur déjà livré aux passions*, & il y est nécessairement livré, si la vertu n'a pas acquis dès ses premières années un doux empire sur lui. Rousseau va donc directement contre la fin qu'il semble se proposer, qui est de garantir des passions le cœur de son Elève, d'empêcher la prétendue bonté, qu'il lui suppose, d'être altérée, puisque le seul moyen de prévenir les vices en lui, c'est de commencer par y jeter les semences de la vertu, & de travailler sans relâche à la faire croître.

Ibid.

Il y a de l'ignorance à nous alléguer l'incapacité des enfans de dix ans. Ce n'est pas que nous supposions, comme nous le reproche Rousseau, *que l'homme apporte avec lui sa raison toute formée, & qu'il ne s'agit que de la mettre en œuvre.* Si Rousseau étoit conséquent, il devrait le dire, lui qui prétend que l'homme naît dans une par-

P. 40.

faite intégrité. Mais quoique le Jugement & l'esprit d'un enfant de dix ans ne soit pas encore formé, on le développe par les vérités qu'on y introduit, de même qu'on forme son cœur par les heureuses inclinations qu'on lui fait contracter.

Qu'on appelle ici en témoignage tous ceux qui ont jamais éclaté dans le monde par la noblesse de leurs sentimens & les actes d'une vertu solide, presque tous nous diront qu'ils en sont redevables aux soins qu'on a pris de leur faire goûter de bonne heure la vérité, de la leur inculquer, d'éloigner d'eux, non-seulement tout ce qui auroit pû tendre des pièges à leur innocence, mais encore de réprimer avec une vigilance infatigable les passions naissantes, en leur inspirant sans cesse l'amour de la vertu, & leur en faisant soigneusement pratiquer tous les actes convenables à leur âge. Ce sont les Elèves formés sur de pareils principes qui pourront faire la joie & la consolation de leurs parens: mais qu'attendre de ceux qu'on formeroit sur le plan de ce nouvel Institutur ?

En vain Rousseau nous objecte que « l'éduca-
» tion la plus Chrétienne ne sçauroit donner à
» l'enfant l'entendement qu'il n'a pas, ni détra-
» cher ses idées des êtres matériels, au-dessus
» desquels tant d'hommes ne sçauroient élever
» les leurs. » J'accorde à Rousseau qu'un enfant
encore presqu'enseveli dans les sens, a de la peine
à détacher ses idées des êtres matériels; mais
puisque, selon lui, tant d'hommes ne sçauroient
aussi élever les leurs au-dessus des sens, cela suf-
fit pour nous faire encore mieux sentir la néces-
sité de s'appliquer à détacher les idées des en-
fants des êtres matériels, à élever leur esprit au-
dessus des sens, à leur inculquer des idées justes

des choses, & à rectifier celles qu'ils pourroient s'en former. Par-là insensiblement ils apprendront à détacher leurs idées des êtres matériels, & à s'en servir pour s'élever à des connoissances plus sublimes.

p. 40.

Nous ne répéterons pas tout ce que nous avons déjà dit à ce sujet. *Quand une fois*, dit Rousseau, *un sentiment a été clairement établi, on n'est pas tenu de rapporter les mêmes preuves*; il suffit d'y renvoyer. Mais remarquons toujours en passant les contradictions de Rousseau. Il croit les hommes naturellement bons, droits & justes, & il ne les croit pas en état de connoître leur Dieu avant quinze & dix-huit ans. Eh! qu'ont-ils donc fait pour mériter d'être privés si longtems d'une connoissance qui doit faire tout le bonheur de leur vie?

ARTICLE VIII.

Ceux qui n'ont pas connu leur Dieu ne pourront être sauvés. Étonnantes contradictions de Rousseau sur ce sujet.

p. 39, 40 &
41.

NOUS avons répondu à tout ce que dit Rousseau pour prouver qu'on peut être sauvé sans connoître Dieu & croire en lui. Nous avons fait toucher au doigt ses étonnantes contradictions: une seule réflexion suffiroit pour faire sentir qu'il n'y a que l'endurcissement de la volonté & l'aveuglement des passions qui puissent empêcher les hommes de remonter à l'Auteur de leur être. Il n'est point de peuple, point de Nation si féroce & si barbare, qui n'ait admis quelque Dieu,

tant l'idée en eût profondément gravée en nous, tant les merveilles de la nature le rendent sensible à ceux qui ne veulent pas fermer l'oreille à sa voix. Ces peuples, il est vrai, se sont imaginés que le feu, le vent ou l'air, la multitude des étoiles, l'abîme des eaux, le Soleil ou la Lune, étoient les Dieux qui régissoient le monde; mais s'ils les ont cru des Dieux, parce qu'ils ont été épris de leur beauté, ne devoient-ils pas concevoir de-là combien celui qui peut seul en être l'auteur & le principe, devoit être encore plus beau? S'ils ont admiré le pouvoir & les effets des créatures, n'auroient-ils pas dû comprendre combien est plus puissant celui de qui elles doivent avoir reçu l'être? Car l'harmonie & la beauté des créatures rend comme visible le Créateur, & doit faire juger combien à proportion il est grand & parfait. Ainsi les hommes sont excusables d'avoir méconnu leur Dieu. S'ils ont eu assez de lumières pour sentir le bel ordre de l'Univers, les beautés de la créature, comment n'ont-ils pas découvert plus aisément celui qu'elle déclare en être le maître & le principe? *Nec his debet ignosci; si enim tantum potuerunt scire, ut possent astimare sæculum, quomodo hujus Dominum non facilius invenerunt?* Il n'est donc point d'homme, comme l'a dit Rousseau, qui faisant un usage légitime de ses facultés, ne puisse atteindre à la connoissance du vrai Dieu. Toutes les suppositions qu'il plaît ensuite à Rousseau de bâtir, sont fausses & chimériques, puisées dans une imagination qui réalise tout ce qui peut favoriser ses égaremens.

Le texte de Saint Paul, cité par M. l'Archevêque, ne regarde pas seulement les Philosophes, il ne tombe pas *uniquement sur ces sages prétendus,*

Sap. XIII.

Rom. I.

comme le ſoutient Rouſſeau , mais il comprend tous les hommes en général qui ont méconnu leur Dieu. Car la raifon que donne l'Apôtre de ce qu'ils ſont inexcufables , ne permet d'en exclure aucun. *Les perfections inviſibles de Dieu* , nous dit-il , *ſa puiffance éternelle , ſa divinité ſont devenues viſibles depuis la création du monde , enſorte qu'ils ſont inexcufables.* Ils ſont inexcufables , parce que la Divinité eſt devenue comme viſible par ſes ouvrages ; or ſes ouvrages ſont expoſés à la vûe de tous les hommes , & par conféquent tous ſont inexcufables de n'en avoir pas connu le véritable Auteur , qui avoit pris plaisir à y peindre en mille manières différentes ſes perfections divines , afin de les manifefter aux hommes. Si l'Apôtre déſigne plus particulièrement les Philoſophes , c'eſt que le reſte des hommes a imité leur impiété & marché ſur leurs traces ; c'eſt qu'ayant entrepris d'humilier les Gentils , de leur ôter tout prétexte de s'élever ou de ſe préférer aux Juifs , il ne pouvoit mieux ſ'y prendre , qu'en leur remettant ſous les yeux les infidélités , les égaremens , les abominations de leurs prétendus ſagès & de leurs maîtres.

Il eſt vrai que l'homme laiffé à lui-même , tant que ſon eſprit ne ſera pas éclairé d'une lumière ſurnaturelle , & ſa volonté touchée d'une grace puiffante , ne s'élevera jamais comme il doit à l'Auteur de ſon être. Dominé par les ſens depuis le péché , ſes inclinations étant toutes portées vers la créature , il ne manquera pas de ſ'y aſſervir , d'en faire le Dieu de ſon cœur & l'objet de ſon culte , ſi Dieu ne le redreſſe & ne l'attire à lui par ſa force toute-puiſſante , en diſſipant ſes ténèbres & guériffant ſa corruption. Mais il eſt toujours coupable , parce que ſon

Aveuglement naît de la corruption & de l'endurcissement de son cœur.

Pouvons-nous ne pas admirer ici l'aveuglement de notre Incrédule ? Il croit l'homme naturellement bon, né sans aucune perversité ; & il n'a pas honte de le supposer ensuite *assez stupide*, assez *grossier* pour ne pouvoir s'élever aux notions du vrai Dieu ; *assez engourdi d'esprit*, quoique *simple & vrai*, sans vice ni endurcissement ni mauvaise volonté, pour ne pouvoir par une ignorance involontaire remonter à l'Auteur de son être. Le Dieu juste pourroit former une créature innocente & naturellement bonne, & la laisser ensuite toute la vie croupir dans une ignorance invincible de l'auteur de son être & de ses principaux devoirs à son égard. Voilà les impiétés que Rousseau est obligé de mettre sur le compte de Dieu, pour rendre l'homme innocent & le sauver, malgré ses égaremens & son idolâtrie.

p. 40 & suiv.

ARTICLE IX.

La pluralité des principes renverse l'unité de Dieu, dégrade la divinité. Elle ne sauroit expliquer ni la constitution de l'Univers, ni résoudre les difficultés sur l'origine du mal.

Nous avons déjà prouvé à Rousseau qu'admettre plusieurs principes des choses, c'est admettre la pluralité des Dieux ; & par conséquent douter, comme il fait, s'il y a plusieurs principes, c'est douter s'il y a un Dieu. La pluralité

p. 46. à la
Note.

des Dieux , dit avec raison Tertullien , cité par M. l'Archevêque , est une nullité de Dieu. Rousseau répond que « Tertullien fait ici un sophisme très-familier aux Peres de l'Eglise. Il définit , dit-il , le mot de Dieu , selon les Chrétiens , & puis il accuse les Payens de contradiction , parce que contre sa définition ils admettent plusieurs Dieux. Mais c'est Rousseau lui-même qui fait ici un sophisme pour en supposer un à Tertullien. Comment vouloit-il que Tertullien définît le mot de *Dieu* , si ce n'est , un être à qui l'unité est essentielle ? Les payens admettoient plusieurs Dieux ; Tertullien leur prouve qu'ils se contredisent , parce que Dieu ne peut être qu'un ; & Rousseau accuse de sophisme un raisonnement si victorieux. Il avoue cependant que c'est une folie de dire qu'il y a plusieurs Dieux ; si c'est une folie , c'est donc au contraire un principe très-solide & très-judicieux de dire que plusieurs Dieux n'en font aucun.

p. 48.

« Il y a , poursuit Rousseau , deux manières de concevoir l'origine des choses ; sçavoir , ou dans deux causes diverses , l'une vive & l'autre morte , l'une motrice & l'autre mue , l'une active & l'autre passive , l'une essentielle & l'autre instrumentale ; ou dans une cause unique qui tire d'elle seule tout ce qui est & tout ce qui se fait. Chacun de ces deux sentimens , débattus par les métaphysiciens depuis tant de siècles , n'en est pas devenu plus croyable à la raison humaine. S'il en est ainsi , cela nous prouve la nécessité d'une révélation pour découvrir un point si important & si impénétrable à la raison humaine , puisque selon Rousseau « tant d'hommes & de Philosophes , qui dans tous les tems ont médité sur ce sujet , ont tous ana-

Ibid.

», nimentent rejeté la possibilité de la création.,
Mais Rousseau fait ici une exception singulière
dans sa forme : « excepté peut-être, ajoute-t-il ,
» un très-petit nombre qui paroissent avoir sin-
» cèrement soumis leur raison à l'autorité ; sin-
» cerité que les motifs de leur intérêt , de leur
» sûreté , de leur repos , rendent fort suspecte ,
» & dont il sera toujours impossible de s'assurer ,
» tant que l'on risquera quelque chose à parler
» vrai. » Que d'injustices & de calomnies ! Tant
de grands hommes de toute espèce, tant de Sça-
vans si distingués qui, depuis près de dix-huit
siècles, ont cru & fait une éclatante profession
de la création de tous les êtres, ne sont aux yeux
de Rousseau qu'un très-petit nombre. Ces hom-
mes si véridiques, si détachés, qui pendant trois
siècles ont tout sacrifié pour conserver le précieux
dépôt de la foi, qui ont exposé si souvent leur
vie pour attester la sincérité de leur soumission
à l'autorité de la révélation, qui l'ont soutenue
au milieu des plus cruels tourmens, tous ces
hommes, à en croire Rousseau, n'étoient que
des hypocrites ; & tandis qu'ils méprisoient leur
intérêt, leur sûreté, leur repos, leur vie même ;
les motifs de leur intérêt, de leur sûreté, de leur
repos, rendoient, selon lui, leur sincérité si sus-
pecte, qu'il étoit impossible de s'en assurer. Quel
étonnant paradoxe ! Et quand pourra-t-on s'assu-
rer de la sincérité des hommes, si après de pa-
reilles preuves on peut encore la révoquer en
doute ? Mais un soupçon si injurieux à la mémoire
de tant de grands hommes, est digne d'un Ecri-
vain qui a affiché le Pyrrhonisme le plus outré.
Quoiqu'on ne lui impute que ce que ses Livres
portent, il se plaint qu'on lui prête des inten-
tions qu'il n'a pas ; & lui, sans égard ni respect

pour tous les monumens que nos pères nous ont laissés de leur candeur & de leur sincérité, il ose encore fouiller dans leur cœur pour y chercher quelques traces d'une hypocrisie qu'il voudroit pouvoir y trouver.

p. 50.

„ J'avoue bien, continue Rousseau, que la
 „ création du monde étant clairement énoncée
 „ dans nos traductions de la Genèse, la rejeter
 „ positivement, seroit à cet égard rejeter l'au-
 „ torité, sinon des Livres sacrés, au moins des
 „ traductions qu'on nous en donne; & c'est aussi
 „ ce qui tient le Vicaire dans un doute qu'il n'au-
 „ roit peut-être pas sans cette autorité. „ Nous
 „ avons assez démontré l'authenticité de nos tra-
 „ ductions des Livres saints, & nous n'avons pas
 „ besoin de nous arrêter à ce que dit Rousseau pour
 „ infirmer leur autorité sur la création. C'est rejeter
 „ celle des Livres saints que de rejeter celle
 „ des traductions, parce qu'il est impossible de
 „ montrer qu'elles contiennent sur les objets de no-
 „ tre foi, des dogmes opposés à ce que portent les
 „ originaux. Puis donc que Rousseau convient que
 „ la création est clairement énoncée dans nos tra-
 „ ductions de la Genèse, il doit conclure qu'elle
 „ est aussi formellement contenue dans le texte
 „ original. Le doute qu'il affecte n'est donc que
 „ pour éluder l'autorité des Livres saints.

p. 51.

Rousseau prétend qu'il faudroit entendre par-
faitement l'Hébreu, & même avoir été contempo-
rain de Moïse, pour sçavoir quel sens il a donné
au mot qu'on nous rend par le mot CRE'A. Et quel
 autre a-t-il pû lui donner que celui d'une créa-
 tion proprement dite, par laquelle Dieu a tiré
 tous les êtres du néant? Moïse voulant nous in-
 struire de la première origine des choses, nous
 représente chaque être formé par la parole de
 Dieu

Dieu. Dabord, c'est-à-dire, au commencement il crée le Ciel & la Terre; voilà la matière. Mais la terre est encore informe & toute nue; après elle Dieu crée, chacun des six jours, les êtres qui doivent la remplir. Moÿse pouvoit-il mieux nous dépeindre une création réelle & proprement dite? Et combien de vaines subtilités ne faut-il pas employer, pour obscurcir un récit aussi simple, qui nous présente une idée si naturelle d'une vraie création?

C'est ainsi que la tradition de nos Peres a toujours entendu les paroles de Moÿse. La mere des Machabées, pour encourager ses enfans & leur inspirer une grande idée de la puissance de Dieu, leur représente qu'il a donné l'origine à toutes choses; *qui omnium invenit originem.* « Regardez, » dit cette mere intrépide à son dernier fils, re- Lib. 2. c. 72
 » gardez, je vous conjure, mon fils, le Ciel & la
 » Terre & tout ce qu'ils contiennent, comprenez
 » bien que Dieu les a créés de rien, & que la race
 » des hommes a une semblable origine. C'est par-là
 » que vous vous mettrez au-dessus de la crainte
 » que voudroit vous inspirer ce cruel bourreau. »
Peto, nate, ut afficias ad cælum & terram, & ad
omnia quæ in eis sunt, ET INTELLIGAS, QUIA
EX NIHILO FECIT ILLA DEUS ET HOMINUM
GENUS. Telle étoit l'ancienne Théologie des Juifs. Telle est l'acception connue & populaire qu'on a donnée dans tous les tems aux termes de Moÿse. Toutes les hypothèses que forme Rousseau sont sans preuve, sans ombre de fondement, & démenties par une multitude d'autorités.

Il est vrai que le mot *créa*, qui est *BARA* en hébreu, peut signifier une création improprement dite; & c'est ainsi qu'il est employé pour la formation du corps de l'homme, que Dieu tira de la

Heb. XI.

terre. Mais, comme nous avons déjà vu, quand il s'agit de la première origine des êtres, tout détermine, dans la narration de Moÿse, le sens du mot *créa* à une création qui tire tous les êtres du néant. La révélation de la nouvelle Loi confirme à cet égard celle de l'ancienne, & toutes deux se rendent un mutuel témoignage. « La foi, dit » l'Apôtre S. Paul, nous apprend que le monde » a été fait par la parole de Dieu, & que tout » ce qui est visible a été formé, n'y ayant rien » auparavant que d'invisible.

Dès les premiers siècles de l'Eglise on a mis au nombre des hérétiques ceux qui osoient avancer que la matière est éternelle, & que Dieu n'a point tiré toutes choses du néant, Saint Irénée s'élève avec force contre les Gnostiques & les Valentiniens qui, après Anaxagore, Empédocle & Platon, soutenoient que Dieu avoit fait le monde d'une matière préexistante, qu'il n'avoit pas créée.

Lib. 2. cap.
10, p. 127.

« Attribuer, dit le Saint Docteur, la substance » des choses qui ont été faites à la puissance & à » la volonté de celui qui est le Dieu de toutes » choses, c'est une doctrine constante & digne » de toute notre foi. On peut dire ici que ce qui » est impossible aux hommes est possible à Dieu: » car les hommes ne sçauroient faire quelque » chose de rien; ils ont besoin, pour opérer, d'une » matière préexistante. Mais combien Dieu sur- » passe-t-il les hommes, lui qui a tiré du néant » la matière qu'il a employée dans ses ouvrages?»,

Marcion, Hermogène & d'autres ayant renouvelé les mêmes erreurs, on les a proscrits & rejetés comme hérétiques. On peut voir le Traité de Tertullien contre Hermogène. Nous passerions les bornes, si nous voulions ici rapporter tous les témoignages de la Tradition de nos Pères sur ce

point de notre Foi. Mais ce qui prouve son authenticité, c'est qu'il n'a jamais souffert dans l'Eglise le moindre obscurcissement, & qu'on a toujours universellement reconnu sa certitude.

Comment Rousseau ose-t-il nous dire ensuite :
 „ Le Vicaire, à qui le despotisme des Théologiens
 „ n'en impose pas, peut très-bien, sans en être
 „ moins orthodoxe, douter s'il y a deux principes
 „ éternels des choses, ou s'il n'y en a qu'un ? „
 Jusqu'ici nos Peres ont mis au nombre des éhérodoxes ceux qui ont eu la témérité de soutenir qu'il y avoit deux principes éternels des choses ; & aujourd'hui, sur la parole d'un nouveau venu, on ne sera pas moins orthodoxe pour en douter. Toute l'antiquité sacrée a regardé comme un des principaux points de notre Foi la création de de tous les êtres tirés du néant ; & aujourd'hui, parce que Rousseau l'a dit, ce ne sera qu'un *débat grammatical ou philosophique, où la révélation n'entre pour rien.*

p. 524

Mais, dit Rousseau : “ Vous êtes trop instruit,
 „ Monseigneur, pour ignorer que beaucoup
 „ d'hommes, pleins de respect pour nos Livres
 „ sacrés, n'ont cependant point reconnu dans le
 „ récit de Moyse l'absolue création de l'Univers. „
 Et qui sont-ils ces hommes ? Il cite S. Justin ; lui qui combat à cet égard les erreurs des Philosophes ; lui qui, dans son Dialogue avec Triphon, définit Dieu ; “ un être qui est toujours le même,
 „ qui donne l'existence à tous les êtres, qui est
 „ le seul increé, le seul incorruptible, & pour
 „ cette raison, qui est Dieu ; lui qui montre l'ab-
 „ surdité qu'il y a de prétendre, qu'un corps so-
 „ lide, dur & compact, sujet à la corruption,
 „ qui change, qui périt & renaît chaque jour,

ibidi

„ qui peut être anéanti , tire ſon origine de lui-
 „ même. „

Saint Clément d'Alexandrie eſt celui dont Rouſſeau prétend tirer plus d'avantage. Il convient que Photius a accusé les hérétiques d'avoir corrompu & falſifié les Hypotipoſes; Ruſin l'avoit ſoutenu avant Photius. Eſt-il naturel de penſer , dit cet Auteur , qu'un écrivain ſi célèbre , ſi catholique , ſi orthodoxe , ſe ſoit ſi ſouvent contredit lui-même ? Et en effet , pour nous arrêter à ce qui fait le ſujet de notre queſtion , il eſt aiſé de montrer à Rouſſeau dans les ouvrages de S. Clément le contraire de ce qu'il prétend tirer de ſes Hypotipoſes. “ Que les Philoſophes , dit-il dans
 „ ſon exhortation aux Gentils , reconnoiſſent qu'ils
 „ ont tiré des Perſes , des Sarmates , ou des Magi-
 „ ciens l'impieété des vénérables principes , tan-
 „ diſ qu'ils ont ignoré & méconnu leur Dieu ,
 „ le Seigneur & l'auteur de toutes choſes , des
 „ principes eux-mêmes , & qui eſt ſeul ſans prin-
 „ cipe. Ils ont adoré des élémens foibles & ſans
 „ vertu , (au nombre deſquels S. Clément met
 „ expreſſément la matière ,) qui ont été formés
 „ pour l'uſage & le ſervice des hommes. „ Il y
 ſoutient encore que le Verbe , dont l'origine pré-
 cède celle de tous les êtres , a été & eſt encore
 le principe de toutes choſes , *divinum univerſorum
 principium*. Il s'élève dans le quatrième livre des
 Stromates contre les Valentinienſes , qui oſoient at-
 tenter à la puissance du Père , en niant qu'il fût
 le créateur de toutes choſes. Dans le cinquième
 livre de ſes Stromates le S. Docteur définit Dieu
*le ſeul parfait par lui-même , par lequel ſeul tout a
 été fait : unus perfectus per ſe , ex uno omnia facta*.
 Dans le même livre S. Clément combat les opi-
 nions des Philoſophes qui admettoient deux prin-

cipes, & qui en faisoient un de la matière. Il la définit un non-être, ou ce qui n'est pas par soi-même; *non ens, seu id quod non est*. Et, pour détruire la vaine supposition de Rousseau qui prétend que, si ce Père tâche d'établir un seul principe, c'est parcequ'il refuse ce nom à la matière, même en admettant son éternité; S. Clément ajoute, que le monde a été fait & formé, puisqu'il est corporel; qu'il a été fait par Dieu seul, & de ce qui n'existoit pas auparavant; *ab ipso solo Deo factus, & ex eo quod antè non erat formatus*.

Si dans ce même livre S. Clément rapporte le sentiment d'Héraclite sur l'éternité de la matière sans l'improver, c'est qu'il n'étoit pas là question de l'examiner & de le réfuter. Le but de S. Clément, dans cet endroit, est de prouver par Empédocle, Héraclite & d'autres, que le monde doit un jour passer par le feu & prendre une autre forme: *Quod scilicet aliquando futura sit mutatio in ignis essentiam*. Il ne s'arrête qu'à ce que les Philosophes disent sur ce sujet. On ne peut donc en conclure qu'il approuve tout ce qu'ils peuvent avancer en même-temps d'étranger à son objet.

C'est assez avoir prouvé que le vrai sentiment de S. Clément est contraire à l'existence de deux principes & à l'éternité de la matière. Au reste, nous le remarquerons en passant, ce n'est pas ce qu'un ou deux Auteurs particuliers ont pu enseigner, qui fait la règle de notre foi; c'est le concours & l'unanimité de la tradition de nos pères. Dans les premiers temps du Christianisme, quelques-uns de ceux qui l'embrassoient, encore pleins des idées de la Philosophie Payenne, ont pû en mêler & confondre plusieurs avec celles de la foi; mais leur soumission pour l'Eglise & la Doctrine Catholique dont ils auroient ignoré

quelque point, a suffi pour couvrir leurs erreurs, & rectifier en eux ce qui s'en écartoit. Ce seroit donc aller contre leurs intentions & les dispositions de leur cœur, de prétendre s'autoriser de quelques-unes de leurs paroles pour combattre une doctrine dans laquelle ils ont toujours fait profession de vivre & de mourir.

P. 10.

Rousseau ose nous dire que *la coexistence des deux principes semble expliquer mieux la constitution de l'univers, & lever des difficultés qu'on a peine à résoudre sans elle, comme entr'autres celle de l'origine du mal.* Qu'explique-t-on par des suppositions contradictoires & pleines d'absurdités? Deux principes éternels s'excluent mutuellement, comme nous l'avons déjà fait voir. Quel attribut plus essentiel à Dieu que l'éternité? Qui peut nier qu'il soit tellement propre à Dieu, qu'il ne convienne qu'à lui seul? Car, puisqu'il ne peut y avoir qu'un Dieu, il faut que tout soit unique en lui, afin qu'il soit réellement un. Qui peut être appelé principe, si ce n'est celui qui est au-dessus de tout, qui est avant tout, & de qui tout tire son origine? Dieu seul ayant toutes ces qualités, il est vraiment Dieu; & les ayant seul, il est vraiment un. Si un autre les avoit, les dieux seroient alors aussi multipliés qu'il y auroit d'êtres qui posséderoient les attributs de Dieu. Ainsi établir deux principes coéternels, c'est établir deux dieux; c'est égaler la matière à Dieu, puisque c'est la supposer comme lui sans principe, sans commencement, sans fin, & en faire avec lui le principe de tous les êtres. Dieu ne fera plus le souverain être; car cet attribut ne peut convenir qu'à un seul, & qu'à celui qui est avant tout, qui est au-dessus de tout, qui est le principe de tout. La matière sera bien plutôt le souverain

être, puisqu'elle aura fourni à Dieu le fonds de tous les êtres.

Mais y a-t-il une plus grande absurdité que de supposer la matière, le plus foible de tous les êtres, qui est par elle-même sans activité & sans mouvement, de la supposer la source de l'être, c'est-à-dire, l'être par essence, nécessaire, sans origine & sans principe ? Accorder à un même sujet le pouvoir de se donner tout, & une indigence universelle, n'est-ce pas tomber dans la plus étrange des contradictions ?

D'ailleurs, si la matière est éternelle, quel droit Dieu peut-il avoir eu d'en disposer en maître ? Elle existoit indépendamment de lui, elle ne lui étoit pas inférieure, puisqu'elle étoit créée & éternelle comme lui. L'éternel ne peut être soumis à l'éternel, le principe au principe. La matière a pû dire comme Dieu : je suis la première, je suis avant toutes choses, je suis le principe d'où tout est sorti, nous sommes égaux, nous sommes du même âge, tous deux sans auteur, sans Dieu. Qui a donc pu m'assujettir à mon contemporain ? Si c'est parcequ'il est appelé Dieu, j'ai aussi mon nom. Ou je suis Dieu comme lui, ou il est matière comme moi, puisque nous sommes chacun de nous ce qu'est l'un des deux.

Rousseau s'imagine n'avoir pas égalé la matière à Dieu, en la faisant éternelle ; mais il va encore plus loin, il soumet Dieu à la matière, lorsqu'il veut qu'il ait tiré d'elle tous les êtres. Dans cette hypothèse, elle aura fourni à Dieu tout ce qui lui étoit nécessaire pour opérer, & par conséquent Dieu sera soumis à la matière, puisqu'il aura eu besoin de sa substance pour agir, & qu'elle aura suppléé à son impuissance.

Prétendre que par là on réſout les difficultés ſur l'origine du mal , c'eſt une erreur groſſière. Car en premier lieu , ou Dieu a pû changer la nature de cette matière qui étoit mauvaiſe , ou non. S'il ne l'a pû , il a donc été contraint & gêné dans ſon opération , forcé de céder à la matière , de ſ'accommoder malgré lui à ſes diſpoſitions & à ſes qualités , & de concourir avec elle au mal dont elle feroit le principe. Si au contraire il a pû ne pas ſ'en ſervir , ou changer en bien le mal de ſa nature , il ſera fauteur & complice du mal , puisqu'il aura permis l'exiſtence de ce qu'il n'aura pas voulu faire , & de ce qu'il auroit pû empêcher. S'il l'a ſouffert par néceſſité , c'eſt une preuve de ſa foibleſſe & de ſa ſervitude. Ainſi Dieu ſera l'eſclave ou l'ami du mal , ſ'il a employé dans ſes ouvrages une matière vicieuſe.

Mais en outre , comment pouvoir ſuppoſer une nature mauvaiſe dans une matière éternelle ? Le ſouverain bien & l'éternel ne ſont qu'une même choſe. Dieu n'eſt eſſentiellement bon , que parcequ'il eſt éternel. Comment donc la matière pourra-t-elle être mauvaiſe & principe du mal , puisque , ſi elle eſt éternelle , elle eſt néceſſairement le ſouverain bien ; ou ſi l'on veut que ce qui eſt éternel , puiſſe être capable du mal , on pourra donc en croire autant de Dieu , & on ſ'efforcera ſans raiſon de transférer le mal à un autre , dès qu'on l'attribuera à une matière éternelle comme Dieu. Bien plus , ſi ce qui eſt éternel peut être un mal , le mal éternel ſera invincible & inſurmontable. Si la matière eſt mauvaiſe de ſa nature , elle ſera fixée dans le mal irrévocablement , comme Dieu eſt par ſa nature invariablement déterminé au bien , par-

ce qu'il est éternel. Car ce qui est éternel, ne peut changer sans cesser d'être éternel; dès qu'il cesse d'être ce qu'il étoit, & qu'il devient ce qu'il n'étoit pas, il n'est plus éternel, parceque pour l'être, il faut être toujours le même; supposer donc qu'une matière éternelle est susceptible de changement, c'est dire qu'elle a pu cesser d'être éternelle.

Si la matière est donc éternelle & essentiellement mauvaise, le mal sera par conséquent nécessaire & invincible; c'est en vain que nous travaillerions à l'ôter & à l'arracher du milieu de nous; c'est en vain que Dieu nous ordonneroit de le combattre & de nous y opposer; c'est injustement qu'il nous puniroit pour y avoir succombé. Le mal ne sauroit avoir une fin, puisqu'il n'a pas eu de commencement. S'il a une fin, il aura aussi un commencement, & dès-lors la matière en aura également un, elle ne sera plus éternelle, elle aura été créée, elle ne pourra être mauvaise par sa nature & principe du mal.

Mais enfin, comment pourroit-on expliquer l'origine du mal par un principe mort & sans action, tel que la matière? Or Rousseau convient que c'est admettre deux dieux, que de supposer avec les Manichéens deux principes actifs; c'est aussi, comme nous l'avons démontré, en admettre deux, que d'établir deux principes, de quelque manière qu'on les suppose, & par conséquent ce n'est pas lever les difficultés sur l'origine du mal. D'ailleurs Rousseau convient que *le mal que nous voyons n'est point un mal absolu, & que loin de combattre directement le bien, il concourt avec lui à l'harmonie universelle.* Le mal n'est qu'un défaut, un néant, une privation du bien. La volonté de l'homme le commet librement **ca**.

P. 50.

P. 47.

Pag. 79.
Tom. III.

se retirant de son Dieu, en cessant de se régler sur les maximes de la loi éternelle; elle en est par conséquent l'unique auteur, ou, pour mieux dire, la cause efficiente. « Le mal moral, dit » Rousseau, est incontestablement notre ouvrage.... Homme, ne cherche plus l'auteur du » mal; cet auteur, c'est toi-même.... otez nos » funestes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, » ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout est bien.,, Il est donc ridicule d'admettre deux principes éternels pour expliquer l'origine du mal. Bien loin que leur coexistence explique mieux la constitution de l'univers & lève les difficultés, elle ne sert au contraire qu'à les multiplier, à tout confondre & tout embrouiller.

Enfin pour peu que nous consultations les lumières de la raison & l'idée qu'elle nous fournit de Dieu, nous sentons aisément qu'il doit être le seul être nécessaire, qui renferme tout, le seul qui possède l'être par essence & l'être sans bornes, qu'il peut le communiquer comme il lui plaît, & tirer l'être du néant par le seul acte de sa volonté. Toute autre manière d'agir est indigne de lui. C'est bien moins par l'obscurité du mystère que nous trouvons la création si difficile à concevoir, que parceque nous mesurons la puissance infinie de la volonté suprême sur les bornes de la nôtre qui ne peut rien produire de rien, & l'immensité de l'être infini sur la petitesse de la nôtre qui ne sçauroit se communiquer.



ARTICLE X.

Quel est le Christianisme de Rousseau ?

DE ces discussions Rousseau passe à l'apologie des sentimens de son cœur. « Après avoir attaqué » mon systême & mon livre , poursuit-il , vous » attaquez aussi ma religion. » Il se trompe ; nous n'attaquons pas sa religion , mais nous montrons qu'il n'en a point « Et parceque, continue-t-il, le » Vicaire Catholique fait des objections contre » son Eglise , vous cherchez à me faire passer » pour ennemi de la mienne ; comme si propo- » ser des difficultés sur un sentiment , c'étoit y » renoncer. »

Que Rousseau nous vante tant qu'il lui plaira sa franchise ordinaire , sa sincérité, qui la croira ?

P. 561

« Je suis Chrétien, nous dit-il, & sincèrement » Chrétien selon la doctrine de l'Evangile. » Et,

Ibid.

selon lui, cet Evangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir & d'admettre. Il ne l'admet ni le rejette, il rejette seulement l'obligation de le reconnoître. Selon lui, il ne faut point de livres, il ne concevra jamais que ce que tout homme est obligé de savoir, soit enfermé dans des livres. Il les a tous refermés, parcequ'il en est un

Emile,
Tom. III.
P. 183.
Ibid. p. 178.
Ibid. p. 164.

seul ouvert à tous les yeux, & c'est celui de la nature. C'est dans ce grand & sublime livre, & non dans celui de l'Evangile, qu'il apprend à servir & adorer son divin auteur. Il est Chrétien selon la doctrine de l'Evangile, & il ne fauroit croire les faits qu'il contient, parce qu'il n'a jamais rien vu de tout cela. Les miracles, les prophéties

Ibid. p. 177.

Ibid. p. 155.

- Ibid. p. 141. de Jésus-Christ ne sauroient faire autorité pour lui.
156, 157. « Je suis Chrétien, ajoute-t-il, non comme un
Lett. p. 56. » disciple des Prêtres, mais comme un disciple de
Jésus-Christ : » Et, à l'en croire, Jésus-Christ
n'étoit qu'un fourbe & un imposteur ; les Juifs
ont eu raison de le traiter ainsi. Car, nous dit-il,
Emile, nous avons trois principales religions en Europe ; celle
Tom. III. qui n'admet qu'une révélation, (qui est celle des
p. 162. Juifs) est la plus ancienne, & paroît la plus sûre.
Ibid p. 167. Plus bas il ajoute : Chez les Rabbins d'Amsterdam,
il est clair comme le jour que les prédictions du Mes-
sie n'ont pas le moindre rapport à Jésus-Christ. Je
ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des
Juifs, qu'ils n'aient un état libre, des Ecoles, des
Universités où ils puissent parler & disputer sans
Lett. p. 57. risque. « Il est, dit-il, très convaincu des véri-
» tés essentielles au Christianisme. . . . Il s'estime
» heureux d'être né dans la Religion la plus rai-
» sonnable & la plus sainte qui soit sur la terre. »
Emile, Et, selon lui, la Religion chrétienne peut bien être
Tom. III. la meilleure, mais elle a certainement tous les pré-
p. 163. jugés contr'elles ; l'inconscience saute aux yeux. Se-
Ibid. p. 173. lon lui, il n'y a pas de révélation contre laquelle les
objections qu'il accumule n'aient autant & plus de
Ibid. p. 132. force que contre le Christianisme. Il est Chrétien, &
de son aveu, on ne voit dans son exposé que la Re-
ligion naturelle, & il est bien étrange, dit-il, qu'il
Ibid. p. 133. en faille une autre Les révélations ne font que
dégrader Dieu, en lui donnant les passions huma-
ines : loin d'éclaircir les notions du grand Etre, les
dogmes particuliers les embrouillent ; loin de les enno-
blir, ils les avilissent. Voilà ce qu'est, selon lui,
cette Religion qu'il dit être la plus raisonnable &
la plus sainte qui soit sur la terre ; voilà la ma-
nière dont il croit les vérités essentielles au Chris-
tianisme. Bien loin qu'il croye la Religion chré-

tienne la plus raisonnable & la plus sainte, il la regarde au contraire comme l'ouvrage d'une politique raffinée & d'une hypocrite ambition. Ce fut, dit-il, dans ces circonstances que Jésus vint établir sur la terre un Royaume spirituel; ce qui, séparant le système théologique du système politique, fit que l'Etat cessa d'être un, & causa les divisions intestines qui n'ont jamais cessé d'agiter les peuples Chrétiens. Or cette idée nouvelle d'un Royaume de l'autre monde, n'ayant pu jamais entrer dans la tête des Payens, ils regardèrent toujours les Chrétiens comme de vrais rebelles qui, sous une hypocrite soumission, ne cherchoient que le moment de se rendre indépendans & maîtres, & d'usurper adroitement l'autorité qu'ils feignoient de respecter dans leur foiblesse. Telle fut la cause des persécutions. Ce que les Payens avoient craint est arrivé; alors tout a changé de face, les humbles Chrétiens ont changé de langage, & bientôt on a vu ce prétendu Royaume de l'autre monde, devenir sous un Chef visible le plus violent despotisme dans celui-ci. Et plus bas il se flatte de réfuter aisément Warburton, qui soutient que le Christianisme est le plus ferme appui du corps politique. On lui prouveroit, ajoute-t-il, que la Loi Chrétienne est au fond plus nuisible qu'utile à la forte constitution de l'Etat.

Contrat so-
cial, p. 302.

Ibid. p. 306.

Ibid. p. 307.

Lettr. p. 57.

Je reste, nous dit-il encore, inviolablement attaché au culte de mes peres. Et en suivant ses principes, peut-il dire vrai & être cru? Parmi tant de Religions diverses qui se proscrivent & s'excluent mutuellement, nous a-t-il dit, une seule est la bonne, si tant est qu'elle le soit. Pour la reconnoître, il ne suffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matière que ce soit, on ne doit pas condamner sans entendre; il faut comparer les objections aux preuves; il faut

Emile,
Tom. II;
p. 158.

ſçavoir ce que chacun oppoſe aux autres , & ce qu'il leur répond. Plus un ſentiment nous paroît démontré , plus nous devons chercher ſur quoi tant d'hommes ſe fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien ſimple pour croire qu'il ſuffit d'entendre les Docteurs de ſon parti pour ſ'inſtruire des raiſons du parti contraire. Or , ſelon Rouſſeau , toutes ces diſcuſſions ſont impoſſibles. Car voulez-vous vous inſtruire dans les Livres ? Quelle érudition il faut acquérir , que de Langues il faut apprendre , que de Bibliothèques il faut feuilleter , quelle immense lecture il faut faire ! . . . Pour bien juger d'une Religion il ne faut pas l'étudier dans les Livres de ſes Sectateurs , il faut aller l'apprendre chez eux ; cela eſt fort différent. Chacun a ſes traditions , ſon ſens , ſes Coutumes , ſes préjugés , qui font l'eſprit de ſa croyance , & qu'il y faut joindre pour en juger. Combien de grands Peuples n'impriment point de Livres & ne liſent pas les nôtres ! Comment jugeront-ils de nos opinions ? Comment jugerons-nous des leurs ? Ainſi , ſelon Rouſſeau , pour juger & prononcer quelle eſt la Religion la plus raiſonnable , la plus ſainte qui ſoit ſur la terre , il faut avoir fait toutes les recherches , tous les examens qu'il vient de preſcrire ; or il ne les a pas faits , & il eſt impoſſible que lui ou aucun autre les faſſe. De l'aveu de Rouſſeau , parmi tant de Religions diverſes qui ſe proſcrivent mutuellement , une ſeule eſt la bonne , ſi tant eſt qu'elle le ſoit ; or , ſelon lui , les diſcuſſions qu'elle demande pour être connue , nous mettent dans l'impoſſibilité de la découvrir ; donc , en ſuivant les principes de Rouſſeau , nous ne pouvons ſçavoir ni dire quelle eſt la Religion la plus ſainte & la plus raiſonnable ; donc , par une juſte conféquence , nous ne pouvons nous attacher inviola-

Ibid. p. 160.

Ibid. p. 161.

blement à aucun culte, ni même avoir aucune Religion, parce que nous ne devons embrasser que la bonne, & qu'il est impossible de la connoître.

Mais sans remonter si haut, dans cette Lettre même où il veut se donner pour Chrétien, où il affecte de relever la Religion Chrétienne, il lance contre elle les mêmes traits que nous venons de rassembler. « Je prends, nous » dit-il, l'Écriture pour règle de ma croyance ; » mais pourquoi (nous répondra-t-il bientôt, lorsque nous voudrons prouver l'authenticité des Livres Saints) « pourquoi faut-il des intermédiaires entre Dieu & moi ? Pourquoi en faut-il de si éloignés, qui en ont besoin de tant d'autres ? Est-il simple, est-il naturel que Dieu ait été chercher Moïse (& les Prophetes, & par conséquent Jesus-Christ & les Apôtres) pour parler à Jean-Jacques Rousseau ? « J'ai cherché, nous dit-il encore, la vérité dans les Livres, je n'y ai trouvé que le mensonge & l'erreur Celui qui aime la paix, ne doit point recourir à des Livres; c'est le moyen de ne rien finir. Les Livres sont des sources de disputes interminables. . . . Le langage humain n'est pas assez clair. Dieu lui-même, s'il daignoit nous parler dans nos Langues, ne nous diroit rien sur quoi on ne pût disputer. » Ce discours n'annonce-t-il pas un homme qui rejette tous les Livres, celui des Écritures, l'Évangile même, comme tous les autres ; qui regarde comme une chose inutile que Dieu en ait fait écrire, parce que, selon lui, *quand Dieu lui-même eût daigné nous parler dans nos Langues, il ne nous diroit rien sur quoi on ne pût disputer ?* Examinant ensuite les Religions diverses, il feint d'abord de vouloir laisser indécis, si la Religion la plus vraie est aussi

Lett. p. 57.

Ibid. p. 101.

Lett. p. 68.

p. 75.

p. 72.

la plus ſociable ; mais l'avantage qu'il comote tirer de ce principe contre la Religion chrétienne ne lui permet pas de reſter longtems dans ce doute affecté : auſſi ajoute-t-il bientôt ; “ il paroît
 „ pourtant certain, je l'avoue, que ſi l'homme
 „ eſt fait pour la Société, la Religion la plus vraie
 „ eſt auſſi la plus ſociale & la plus humaine. „
 Après en avoir donné pluſieurs raiſons, pour tourner adroitement ce principe certain contre la Religion chrétienne, il feint encore de rentrer dans ſon premier doute. “ Mais, dit-il, ce
 „ premier ſentiment, tout probable qu'il eſt, eſt
 „ ſujet à de grandes difficultés, par l'historique
 „ & les faits qui le contrarient. Les Juifs étoient
 „ les ennemis nés de tous les autres Peuples, &
 „ ils commencèrent leur établifſement par détruire ſept Nations, ſelon l'ordre exprès qu'ils
 „ en avoient reçu (a). Tous les Chrétiens ont eu

(a) Il eſt faux que les Juifs fuſſent les ennemis nés de tous les autres Peuples. Ils ne pouvoient, il eſt vrai, pour de très-bonnes raiſons ſ'allier avec les Payens, mais ils n'étoient les ennemis nés que de leur idolâtrie & non de leurs perſonnes. Leur Loi les obligeoit même à leur donner en pluſieurs occaſions des marques de charité. S'ils ont commencé par détruire ſept Nations, c'eſt en ſuivant l'ordre exprès qu'ils en avoient reçu ; & puifque Rouſſeau veut ſe ſervir de ce fait contre la Religion des Juifs, il faut qu'il l'admette dans toutes ſes circonſtances. Or les merveilles de toute eſpece qui accompagnèrent la ruine de tous ces Peuples, prouvent bien clairement que Dieu lui-même étoit l'Auteur de l'ordre & le principal Agent de ſon exécution. La fin qu'il ſe propoſoit dans cette expédition, étoit en premier lieu de ſe venger des iniquités de ces Peuples, qu'il avoit longtems tolérées ; mais enfin parvenues à leur comble, il voulut, en les puniſſant, montrer d'une manière éclatante la certitude & l'immuabilité de ſes promeſſes. Cette conduite de Dieu étoit d'ailleurs néceſſaire pour affermir la foi d'un Peuple groſſier & charnel, & dont toutes les eſpérances ſe borroient aux objets ſenſibles. Mais toutes ces choſes n'étoient qu'une figure de ce qui devoit arriver au Peuple Chrétien. Les promeſſes des biens temporels faites

„ des guerres de Religion , & la guerre est nuisi-
„ sible aux hommes ; tous les partis ont été per-
„ sécuteurs & persécutés , & la persécution est
„ nuisible aux hommes ; plusieurs Sectes vantent
„ le célibat , & le célibat est si nuisible à l'es-
„ pèce humaine , que s'il étoit suivi partout , elle
„ périroit. Si cela ne fait pas preuve pour déci-
„ der , cela fait raison pour examiner , & je ne
„ demandois autre chose , sinon qu'on permît
„ cet examen. „

On voit bien clairement que Rousseau prétend prouver que la Religion chrétienne est infociale , nuisible à l'espèce humaine ; par conséquent , qu'elle ne sçauroit venir de Dieu , qu'elle ne sçauroit être ni la plus vraie ni la plus raisonnable. Un homme d'ailleurs qui seroit vraiment persuadé que la Religion chrétienne est la plus sainte & la plus raisonnable , demanderoit-il à examiner ? “ La plûpart de ces cultes nouveaux ,
„ dit-il encore , s'établissent par le fanatisme , &

P. 760

au Peuple Juif , repréentoient celles des biens spirituels & célestes , qui devoient être l'objet principal de la foi du Peuple nouveau. Les victoires & les conquêtes du premier annonçoient celles du second , mais victoires qui devoient se remporter , non par le fer & le feu , mais par la charité , l'humilité , la patience ; non en ôtant la vie aux autres , mais en donnant la sienne ; non sur les corps ou les choses extérieures , mais sur les cœurs , la chair & le sang , les vices & les passions , le monde & l'enfer. Aussi avons-nous vû que dans tous les tems , ceux qui étoient animés de l'esprit du Christianisme n'ont jamais pensé à combattre pour la Religion les armes à la main. Souffrir en paix , étoit toute leur défense ; on a toujours regardé comme indignes du nom Chrétien , ceux qui , sous le spécieux prétexte de la Religion , se sont soulevés contre les Puissances ; & à proprement parler , les guerres qu'ils ont pû tenter , ne doivent pas être appellées des guerres de Religion , mais la guerre des passions , qui , pour se colorer & intéresser les hommes dans leurs querelles , ont eu l'artifice d'identifier la cause de la Religion avec la leur.

„ ſe maintiennent par l'hypocriſie ; delà vient
 „ qu'ils choquent la raiſon & ne mement point à
 „ la vertu . . . mais quoiqu'on faſſe , le fanatiſ-
 „ me eſt un état de criſe qui ne peut durer tou-
 „ jours ; il a ſes accès plus ou moins longs , plus
 „ ou moins fréquens , & il a auſſi ſes relâches ,
 „ durant leſquels on eſt de ſang froid. C'eſt alors
 „ qu'en revenant ſur ſoi-même , on eſt tout ſur-
 „ pris de ſe voir enchaîné par tant d'abſurdités.
 „ Cependant le culte eſt réglé , les formes ſont
 „ préſcrites , les Loix ſont établies , les tranſgref-
 „ ſeurs ſont punis. . . On ſe ſoumet en ſilence . . .
 „ On fait comme les autres , ſauf à rire à ſon
 „ aïſe en particulier de ce qu'on feint de reſpec-
 „ ter en public. Voilà , Monſieur , comme
 „ penſe le gros des hommes dans la plûpart des
 „ Religions , & ſurtout dans la vôtre. Et voilà
 „ la clef des inconſéquences qu'on remarque en-
 „ tre leur morale & leurs actions ; leur croyance
 „ n'eſt qu'apparente , & leurs mœurs ſont com-
 „ me leur foi. „ C'eſt nous dire bien expreſſé-
 „ ment que la Religion chrétienne *s'eſt établie par*
 „ *le fanatiſme , & ſe maintient par l'hypocriſie ; qu'elle*
 „ *choque la raiſon & ne mene point à la vertu ; en-*
 „ *fin , qu'elle n'eſt qu'un enchaînement d'abſurdi-*
 „ *tés. Auſſi doit-on dire de Rouſſeau qu'il rit tout*
 „ *à ſon aïſe de ce qu'il a d'abord feint de reſpecter.*

p. 80.

Enfin Rouſſeau voulant entreprendre de ter-
 miner toutes les querelles de Religion , fait af-
 ſemblertous les Intéreſſés , afin de *convenir d'une*
Religion commune à tous les Peuples. Il commence
 par chaſſer tous les Théologiens de l'Assemblée ;
 après ce préliminaire , qu'il juge indiſpenſable ,
 il cherche des moyens de concilier ces différens
 Peuples. “ Vous parlez , leur dit-il , de ce qui
 „ eſt agréable à Dieu , voilà précifément ce qui

p. 81.

„ est en question. Si nous sçavions quel culte lui
 „ est le plus agréable , il n'y auroit plus de dis-
 „ pute entre nous. „ Il tâche ensuite de former
 une Religion à sa mode des différens points dont
 les Juifs , les Chrétiens & les Turcs conviennent
 entr'eux ; puis il ajoute : “ Mes amis , de quoi
 „ vous tourmentez-vous ? Vous voilà tous d'ac- p. 83.
 „ cord sur ce qui vous importe ; quand vous dis-
 „ sèrerez de sentiment sur le reste , j'y vois peu
 „ d'inconvénient. ” C'est-à-dire, quand vous Juifs,
 regarderez Jesus-Christ comme un imposteur &
 un séducteur ; quand vous Turcs, refuserez de l'a-
 dorer comme votre Dieu , de le reconnoître pour
 le Sauveur & le Rédempteur du genre humain ,
 j'y vois peu d'inconvénient. O le digne *Disciple* p. 86.
de Jesus-Christ ! O l'homme sincèrement Chrétien !
 N'est-il pas bien convaincu des vérités essentielles p. 87.
au Christianisme ? “ Honorez en général , pour- p. 84.
 „ sult-il , tous les fondateurs de vos cultes res-
 „ pectifs. Que chacun rende au sien ce qu'il croit
 „ lui devoir , mais qu'il ne méprise point celui
 „ des autres. Ils ont eu de grands génies & de
 „ grandes vertus : ils se sont dits les Envoyés de
 „ Dieu , cela peut être & n'être pas , c'est de quoi
 „ la pluralité ne pourroit juger d'une manière
 „ uniforme , les preuves n'étant pas également à
 „ sa portée. Mais quand cela ne seroit pas , il ne
 „ faut pas les traiter si légèrement d'imposteurs. „
 Un Chrétien , un homme qui se dit *inviolable-*
ment attaché au culte de ses peres , s'il parloit sin-
 cèrement , pourroit-il tenir un pareil langage ?
 Est-on Chrétien , lorsqu'on respecte des cultes es-
 sentiellement opposés au Christianisme ? Est-on
 inviolablement attaché au culte de ses peres ,
 lorsqu'on ne tient pas plus à un culte qu'à un au-
 tre ? Admet-on enfin la révélation de nos Livres

saints, lorsqu'on respecte en même tems les prétendues révélations que tous les imposteurs, qui se sont dits les Envoyés de Dieu, ont pû débiter aux hommes ?

- ¶ 85. « J'ai pensé, nous dit Rousseau, que celui qui
 ,, raisonneroit ainsi, ne seroit point un blasphé-
 ,, mateur, un impie. ,, Que sera-t-il donc, puis-
 qu'il travaille à renverser, par l'alliance la plus
 monstrueuse, la Religion la plus sainte & la plus
 raisonnable ? »
- Ibid. « J'ai pensé, ajoute-t-il, que celui
 ,, qui raisonneroit ainsi, proposeroit un moyen
 ,, de paix juste, raisonnable & utile aux hom-
 ,, mes. ,, Comme si la vérité pouvoit entrer en
 composition avec l'erreur & le mensonge. Non,
 il n'en est pas de la Religion comme d'une ter-
 re, d'un champ, d'un héritage, dont on peut
 céder une partie pour conserver l'autre. La vérité
 est une & indivisible, elle ne souffre point de
 partage. Il ne peut y avoir au monde qu'une vraie
 Religion ; toutes celles qui lui sont opposées sont
 nécessairement fausses, comme nous l'avons dé-
 montré ; les honorer, les respecter, seroit les ap-
 prouver. Si le Christianisme étoit capable d'une
 politique si abominable, bien loin d'être la Re-
 ligion la plus raisonnable & la plus sainte, ou
 plutôt la seule sainte & raisonnable, il seroit dès-
 lors convaincu par lui-même d'imposture & de
 duplicité, puisqu'il adopteroit le pour & le con-
 tre, qu'il croiroit comme des vérités essentielles
 ce qu'il regarderoit cependant comme des er-
 reurs capitales, en honorant des Religions qui
 lui sont opposées. Il appartient bien à un hom-
 me, qui méprise les lumières de tous les siècles
 & de toute la terre, de décider ce qui est essen-
 tiel à la Religion, de fixer les bornes de notre
 croyance, de marquer ce qu'il importe à un cha-

un d'admettre ou de rejeter. Aveugle mortel, qui après avoir secoué le joug de toute espèce d'autorité, veut encore adérvir à ses règles le genre humain, & prétend réformer Dieu & les hommes sur les caprices de sa raison & les délirés de son imagination.

A R T I C L E X I.

Rousseau est-il plus Chrétien dans la morale que dans les dogmes ?

Nous venons de voir comment Rousseau se lave du reproche qu'on lui a fait à si juste titre, d'être sans foi, sans Religion, & de n'avoir travaillé qu'à la détruire parmi les hommes; nous avons vû comment il est Chrétien & sincèrement Chrétien; achevons de tracer les derniers traits de son tableau. " Mon maître, nous dit-il, a
 „ peu subtilisé sur le dogme, & beaucoup insisté
 „ sur les devoirs; il prescrivoit moins d'articles de
 „ foi que de bonnes œuvres; il n'ordonnoit de
 „ croire que ce qui étoit nécessaire pour être bon;
 „ quand il résuinoit la Loi & les Prophetes, c'é-
 „ toit bien plus dans des actes de vertu que dans
 „ des formules de croyance, & il m'a dit par
 „ lui-même & par ses Apôtres, que celui qui aime
 „ son frere a accompli la Loi. „ Oui, Jesus-
 Christ a beaucoup recommandé les œuvres de
 vertu & beaucoup insisté sur les devoirs; mais il
 a aussi recommandé la foi de tous les dogmes,
 comme en étant le germe & le principe. C'est
 même à cette foi qu'il a tout attaché; celui qui
 croira, dit-il, sera sauvé, & celui qui ne croira
 pas sera condamné; parceque celui qui croit d'une

foi vive tout ce que Jesus-Christ a révélé, ne peut manquer de pratiquer les œuvres qu'il a prescrites, sa foi opère par la charité. Celui au contraire qui refuse de croire une partie des dogmes que Jesus-Christ par lui-même ou ses Apôtres nous a révélés, ne peut accomplir les devoirs que Jesus-Christ a marqués, ni les œuvres de vertu qu'il a commandées. En vain en pratiqueroit-il l'extérieur, ses œuvres seroient mortes, parce qu'elles manqueroient du principe qui doit les animer; car *sans la foi*, & une foi qui embrasse tous les dogmes, *il est impossible de plaire à Dieu.*

La vraie charité croit sans hésiter tout ce que Dieu a bien voulu nous révéler, & on la discerne autant par la foi que par les œuvres. On peut croire sans aimer, mais on ne peut jamais aimer sans croire fermement les mystères & les dogmes révélés, quelque'incompréhensibles qu'ils puissent être, comme on ne peut aimer qu'on ne pratique les œuvres de la morale que Jesus-Christ nous a laissée. Qui croit donc comme il faut, aime Dieu & son prochain; qui ne croit pas, n'aime ni l'un ni l'autre.

Et en effet, comment peut-on aimer Dieu, lorsqu'on lui refuse la soumission qu'il exige de nous pour sa parole, lorsqu'on veut compter & disputer avec lui sur le nombre d'articles qu'il faut croire ou non, lorsqu'on ose appeler de ses oracles au Tribunal de sa raison, pour y prononcer que tels & tels articles, qu'il nous a ordonné de croire, importent peu au salut? Tant d'orgueil & de présomption peuvent-ils s'allier avec l'amour de l'Etre suprême, avec la fidélité aux devoirs de la Créature envers son Auteur?

Aussi, que sert-il à Rousseau d'insister sur la

morale Evangélique au mépris des dogmes ? Il n'est pas plus Chrétien à l'égard de la morale que des dogmes , & il montrera à tous les siècles qu'on ne cherche jamais à ruiner les mystères & les dogmes , que pour affranchir bientôt les passions du joug d'une morale qui leur est devenue insupportable. Nous en avons déjà fourni des preuves suffisantes , en rapportant les textes de Rousseau. Jesus-Christ ne prêche que pureté, qu'innocence de mœurs , que détachement : Rousseau n'inspire que volupté , que plaisirs charnels , que dissolution. Jesus-Christ n'enseigne que douceur , que charité , que patience : Rousseau ne prêche que violence , qu'emportement que vengeance. Jesus-Christ recommande la soumission aux Puissances mêmes qui abusent de leur autorité : Rousseau ne suggère que révolte , qu'indépendance. Jesus-Christ fait l'éloge de la Virginité ; ses Apôtres en relevent l'éclat : Rousseau l'appelle un *sceptre de fer* , une *Loi insensée* , une *barbarie*. Et sur quoi se fonde-t-il pour déclamer avec tant de fureur contre la portion la plus illustre du troupeau de Jesus-Christ ? *Le célibat est* , dit-il , *si nuisible à l'espèce humaine , que s'il étoit suivi partout elle périroit*. Quoi donc ! Jesus-Christ a-t-il fait un précepte de la virginité pour tous les hommes ? Ne s'est-il pas contenté d'en relever le mérite & d'en montrer les avantages , se réservant ensuite d'inspirer le désir d'y persévérer à ceux qu'il voudroit conduire à une plus haute perfection ? Rousseau pourra-t-il contester à Dieu ce droit , & aux hommes cette liberté ? C'est à Dieu , qui dispose de tous les états comme il lui plaît , à faire entrer dans le mariage par les ressorts secrets de sa Providence , ceux qu'il destine à la propagation du genre humain. Il le fait avec

P 73 , à la note.

une admirable sagesse , il distribue ses dons de manière qu'il pourroit à tous les états de la Société civile , à tous les Arts , à toutes les Professions.

Depuis le désordre que le péché a introduit dans le monde , le mariage est accompagné de tant de peines , de difficultés ; il demande souvent tant de force & de patience , qu'on ne sauroit blâmer sans la plus grande injustice , ceux qui préfèrent à ses engagements la liberté d'un célibat évangélique. La fin de la virginité Chrétienne n'est pas de procurer à l'homme une orgueilleuse indépendance , mais de le mettre en état de vivre pour son Dieu sans partage , en ne s'occupant que des moyens de lui plaire , & de s'unir intimement à lui. Une pareille fin n'est-elle pas digne au moins de notre admiration , si nous n'avons pas le courage d'y atteindre ? N'est-ce pas une preuve éclatante de la divinité de notre Religion , de ce qu'elle nous a non-seulement tracé le plan d'une vie toute céleste , mais encore de ce qu'elle a communiqué à tant de personnes de tout âge , de tout sexe , de tout état , la force de le suivre avec une fidélité constante & à toute épreuve ? Au reste , jamais les Etats où la Virginité a été en honneur , n'ont pû se plaindre qu'elle leur fit tort ; les bénédictions qu'elle attiroit sur le mariage & les autres Professions , les ont toujours amplement dédommagés. Le Paganisme même a révééré la virginité ; & aujourd'hui un homme , qui se dit Chrétien , n'a que des injures à vomir contre la sainteté d'un état qui élève l'homme à la dignité des Anges. Quel Chrétien que Rousseau ! Si le Christianisme n'en produisoit que de pareils , c'est alors qu'on pourroit à juste titre le couvrir de tous les traits odieux que

Rousseau lance contre les Chrétiens de nos jours. Mais au reste les infidélités des mauvais Chrétiens ne diminuent rien du mérite & du prix de la Religion chrétienne; tous n'ont qu'à la suivre, s'ils veulent devenir ce qu'ils doivent être. Cependant les incon séquences qu'on remarque entre la morale & les actions d'un grand nombre de Chrétiens, ne sont pas une preuve, comme le prétend Rousseau, que ce sont autant d'hypocrites qui rient à leur aise en particulier, de ce qu'ils feignent de respecter en public. N'y a-t-il donc pas une grande différence entre croire & agir? N'y a-t-il pas loin de l'esprit au cœur? L'esprit peut être convaincu & persuadé, tandis que le cœur est encore dominé par des passions qui l'empêchent de suivre les lumières de sa foi, & de pratiquer ce qu'il croit; ainsi la croyance peut être très-réelle, quoique les mœurs n'y répondent pas. De-là viennent ces remords, ces agitations qu'éprouve le pécheur en se livrant aux plaisirs, où les passions l'entraînent.

Mais il sied bien à un homme qui a fait les derniers efforts pour corrompre le genre humain dès le berceau, d'insulter aux mœurs déréglées des mauvais Chrétiens. Ce sont vos détestables maximes & celles de vos semblables, homme de chair & de sang, ce sont vos peintures lascives, les traits empoisonnés que vous avez puisés dans le sein de la volupté, qui ont pénétré les cœurs de cette corruption qui infecte déjà presque tous les âges & tous les états! Digne suppôt de Satan, comme lui, après avoir perverti la simplicité de l'innocence, vous insultez encore à son naufrage & à ses malheurs! Mais la pureté des mœurs & de la conduite d'un nombre de Chrétiens fideles, ne cessera de réclamer pour la sain-

reté du Christianisme , & le fera triompher un jour avec éclat du libertinage de votre incrédulité.

A R T I C L E X I I.

Vains prétextes de Rousseau pour colorer son incrédulité. Notre foi a toujours été la même quant au fonds.

pag. 79.

ROUSSEAU, pour étayer son incrédulité, foutient que par le laps du tems on a enchéri sur la révélation & augmenté le nombre des articles de Foi. *Saint Thomas*, dit-il, *demande si par la succession des tems les articles de foi se sont multipliés, & il se déclare pour l'affirmative. C'est-à-dire, que les Docteurs renchérissant les uns sur les autres, en sçarvent plus que n'en ont dit les Apôtres & Jesus-Christ.* Les falsifications ne coûtent rien à Rousseau, lorsqu'elles deviennent nécessaires à sa cause; il suffit de rapporter ici le texte de *S. Thomas* pour dévoiler l'infidélité de Rousseau.

2. 2. quest.
1. art. 7.

Ce *Saint Docteur* demande, si par la succession des tems les articles de foi se sont multipliés; & il répond que quant au fonds & à la substance ils ont toujours été les mêmes, & n'ont jamais reçu d'accroissement. *Sic ergo dicendum est, quod quantum ad substantiam articulorum fidei non est factum eorum augmentum per temporum successionem.* Car, ajoute-t-il, tout ce que nous avons cru étoit renfermé d'une manière implicite dans la foi de nos peres; c'est-à-dire, comme l'explique le *S. Docteur*, qu'avant la Loi & sous la Loi, on croyoit les mêmes vérités quant au fonds, quoique d'une

manière plus confuse ; mais depuis la venue de Jesus-Christ la foi a été développée sur plusieurs points. C'est aussi ce que marque expressément l'Apôtre Saint Paul , cité par Saint Thomas. *Dans les autres générations , nous dit-il , le mystère de Jesus-Christ n'a pas été connu comme il est aujourd'hui révélé aux Apôtres & aux Prophetes.* Ainsi on peut comparer la foi à un germe qui contient tout ce qu'il doit produire , mais qui ne se développe que successivement. La foi des anciens , quant au fonds, étoit la même que la nôtre , mais elle n'étoit pas aussi détaillée dans ses conséquences ; c'est la révélation de la nouvelle loi qui a produit ce développement des premiers principes. Nous ne croyons que ce que Jesus-Christ & ses Apôtres nous ont révélé , que ce qui est parvenu depuis eux jusqu'à nous par une tradition constante & toujours uniforme. Voilà le fondement inébranlable de notre foi ; nous défions Rousseau de montrer que l'Eglise en ait une autre.

Ephes. III:

Lorsque l'Eglise prononce sur quelque dogme, quand elle décide qu'il faut croire tel ou tel point, elle ne forme pas de nouveaux articles de foi ; elle ne fait que déclarer , selon l'autorité qu'elle en a reçue , ce qui est contenu dans les Ecritures ou dans la tradition des Apôtres. Le laps du tems , les nuages des disputes , peuvent faire perdre à quelque article sa première notoriété ; alors l'Eglise , après un mûr examen des monumens de sa tradition , le propose aux Fideles comme un dogme qui a toujours fait partie du dépôt de la révélation. Ce ne sont donc pas les subtilités ou les opinions de quelques Théologiens particuliers qui forment la regle de notre foi, mais la Doctrine constante de l'Eglise, consignée dans ses decrets & les monumens de sa tradition.

Que Rousseau parcoure, s'il veut, toute l'étendue de la Communion de l'Eglise ; qu'il s'instruise de sa prédication commune ; qu'il fasse des enquêtes sur la Doctrine qu'elle professe par-tout ouvertement ; qu'il examine la forme de ses prières publiques, qui sont la regle & l'expression de sa foi ; qu'il ouvre les Conciles ; qu'il compulse les ouvrages des Saints Docteurs que l'Eglise honore comme ses peres ; qu'il compare leur Doctrine sur le dogme & la morale ; qu'il suive les différentes réclamations produites dans le sein de l'Eglise contre les tentatives & les entreprises de l'erreur ; & par-tout il trouvera l'accord le plus parfait, par-tout il verra une consanguinité de Doctrine, & comme une espèce de conspiration à croire & professer les mêmes dogmes, la même morale, les mêmes maximes. Soit qu'il remonte aux premiers tems, soit qu'il descende aux derniers, toutes ses recherches, tous ses examens le forceront de convenir que la voie dans laquelle nous marchons est celle qui nous a été frayée par nos peres, que la Doctrine que nous professons remonte, par son antiquité, jusqu'aux Apôtres, embrasse & unit tous les âges dans sa perpétuité.

A R T I C L E X I I I.

Certitude inébranlable & nécessité du témoignage humain pour les faits qui concernent la Religion.

APRES toutes les digressions que Rousseau a faites sur la sincérité, sa franchise, son Christianisme

nisme, il revient aux censures de M. l'Archevêque.
 " Revenons à présent, Monseigneur, lui dit-il, à
 „ vos censures & aux raisons sur lesquelles vous les
 „ fondez. Ce sont toujours des hommes, dit le
 „ Vicaire, qui nous attestent la parole de Dieu,
 „ & qui nous l'attestent en des Langues qui sont
 „ inconnues. Souvent, au contraire, nous aurions
 „ grand besoin que Dieu nous attestât la parole
 „ des hommes; il est bien sûr, au moins, qu'il
 „ eût pû nous donner la sienne, sans se servir
 „ d'organes si suspects. Le Vicaire se plaint qu'il
 „ faille tant de témoignages humains pour cer-
 „ tifier la parole divine : *que d'hommes*, dit-il,
 „ *entre Dieu & moi!* „ Ces Langues aujourd'hui
 ignorées de la plupart des hommes, étoient con-
 nues de tous ceux à qui la parole de Dieu fut d'a-
 bord adressée, & qui la reçurent les premiers
 pour la faire passer à leurs descendans. Ces Lan-
 guages ont été long-tems la Langue vulgaire & com-
 mune des dépositaires de la révélation. Ce sont
 eux qui nous attestent la vérité de tous ces mo-
 numens; attestation parvenue de siècle en siècle
 jusqu'à nous; attestation confirmée d'âge en âge
 par une multitude de merveilles de toute es-
 pece, que Dieu n'a cessé d'opérer pour la conservation du
 dépôt de sa parole. Si l'Univers peut nous être sus-
 pect, si tant d'hommes qui ont scellé de leur sang
 le témoignage qu'ils ont rendu à la vérité des Livres
 saints, ne sont pas dignes de foi, à qui faudrat-
 il donc croire? Le Vicaire se plaint qu'il faille
 tant de témoignages humains pour certifier la
 parole divine; mais a-t-il raison? Est-ce à nous
 à choisir la voie par laquelle Dieu veut se com-
 muniquer à nous? Et y a-t-il rien de plus digne
 de lui, dans l'état où nous sommes, que de nous
 faire passer ses oracles de bouche en bouche sans

interruption ni affoiblissement ? Son doigt n'est-il pas mieux marqué dans le choix de ce moyen, que s'il nous faisoit connoître immédiatement ses volontés ? C'est aussi la voie la plus simple, la plus propre à resserrer les liens de la Société, & à entretenir parmi les hommes une mutuelle correspondance. Autrement, pour que Dieu se manifestât à chacun en particulier, il faudroit autant de prodiges, de preuves de divinité, qu'il y auroit d'hommes à qui Dieu voudroit faire connoître ses volontés.

M. l'Archevêque avoit répondu à Rousseau : *Pour que cette plainte fût sensée, il faudroit pouvoir conclure que la révélation est fautive, dès qu'elle n'a point été faite à chaque homme en particulier.*

« Et tout au contraire, replique Rousseau, cette
 „ plainte n'est sensée qu'en admettant la vérité
 „ de la révélation. „ Comment pouvoir admettre
 la vérité de la révélation, dès qu'on infirme
 les moyens qui l'établissent ? Comment croire
 qu'une chose est vraie, dès qu'on regarde ceux
 qui l'attestent comme des organes suspects ? Mais
 rien n'est plus singulier que la preuve que Rousseau
 nous donne de son assertion. « Car, ajoute-
 » t-il aussi-tôt, si vous supposez la révélation
 » fautive, quelle plainte avez-vous à faire du
 » moyen dont Dieu s'est servi, puisqu'il ne s'en
 » est servi d'aucun ? Vous doit-il compte des trom-
 » peries d'un Imposteur ? Quand vous vous laissez
 » duper, c'est votre faute & non pas la sienne. »
 Quel sophisme ! Quelle pétition de principes !
 M. l'Archevêque veut prouver à Rousseau que ses
 principes obligent de conclure que la révélation
 est fautive, parce qu'elle n'a pas été faite à cha-
 que homme en particulier, & Rousseau lui ré-
 pond : *Si vous la supposez fautive, quelle plainte*

avez-vous à faire du moyen dont Dieu s'est servi, puisqu'il ne s'en est servi d'aucun ? Ne voilà-t-il pas une plaisante façon de se tirer d'affaire ? On soutient contre Rousseau la vérité de la révélation, on lui prouve qu'il la renverse ; & pour se justifier il vient nous dire : *Si vous la supposez fausse, &c.*

Nous avons déjà fait voir à Rousseau, que les moyens que Dieu a choisis par préférence pour nous attester sa parole, n'exigent de notre part, ni tant de sçavoir, ni de si profondes discussions qu'il affecte d'en demander. Ces moyens, comme nous avons vû, sont à la portée des plus simples, & il ne faut pas plus d'effort & de travail pour en connoître la vérité, qu'il en faut pour s'assurer des moyens qui nous garantissent une multitude de faits dont personne n'a jamais été tenté de douter.

Mais, répond Rousseau : « *Considérez de* p. 100.
 » *grace, qu'il est tout-à-fait dans l'ordre que des*
 » *faits humains soient attestés par des témoigna-*
 » *ges humains. Ils ne peuvent l'être par nulle au-*
 » *tre voie ; je ne puis sçavoir que Sparte & Rome*
 » *ont existé, que parce que des Auteurs contem-*
 » *porains me le disent, & entre moi & un autre*
 » *homme qui a vécu loin de moi, il faut néces-*
 » *sairement des intermédiaires ; mais pourquoi*
 » *en faut-il entre Dieu & moi, & pourquoi en*
 » *faut-il de si éloignés, qui en ont besoin de tant*
 » *d'autres ? Est-il simple, est-il naturel que Dieu*
 » *ait été chercher Moïse pour parler à Jean-Jac-*
 » *ques Rousseau.* » Si des faits humains peuvent être attestés par des témoignages humains, pourquoi des faits divins ne pourroient-ils pas l'être également ? Les hommes ne peuvent-ils pas être également témoins des merveilles que Dieu opère.

pour confirmer la divinité d'une chose ; & leur témoignage , lorsqu'il a toutes les qualités requises , peut-il plus nous tromper sur ce point que sur l'autre ?

Les faits surnaturels sont d'un autre ordre que les faits ordinaires , quant à la cause qui les produit ; mais en eux-mêmes & dans leurs effets, ils rentrent dans l'ordre moral , ils tombent sous les sens, ils sont susceptibles d'un examen comme tous les faits journaliers. Ainsi on peut s'assurer par le témoignage humain si François étoit mort hier ; on peut de même s'assurer s'il a été aujourd'hui ressuscité à la voix d'un homme qui lui a commandé de sortir du tombeau. La maladie d'un homme qui a souffert long-tems , d'un paralytique , par exemple , de 38 ans , est un fait de l'ordre commun ; sa guérison subite à la parole d'un homme qui se dit envoyé de Dieu , en est un autre qui , quoiqu'extraordinaire , n'est pas moins susceptible que le premier de preuves juridiques. On ne peut donc pas plus raisonnablement récuser la preuve du témoignage humain à l'égard des faits surnaturels , qu'on le pourroit pour les faits ordinaires.

Mais il y a encore plus d'injustice à rejeter l'autorité de ce témoignage dans les faits surnaturels de la Religion. Car on peut dire avec vérité que la force du témoignage qui nous garantit la vérité des faits qui servent de fondement à notre Religion , surpasse autant l'autorité des témoignages ordinaires , que les faits surnaturels sont au-dessus des naturels. En effet , peut-on trouver , en genre de faits historiques, rien de plus certain , de mieux prouvé , de plus invinciblement établi que les faits de l'Évangile ? Les Disciples de Jésus-Christ qui avoient eux-mêmes tout vû , tout

Entendu , écrivent les actions de leur divin Maître ; ils rapportent tout avec une candeur , une simplicité qui ne respire que l'amour de la vérité & la haine de la dissimulation ; ils prêchent ces faits dans toute la Judée où ils s'étoient passés , & personne ne peut les démentir ; ils les publient à toute la terre ; ils meurent avec joie pour leur rendre témoignage , sans qu'aucun d'eux , quelque éloignés qu'ils soient les uns des autres , se démente jamais , ni les siens ; ils persuadent de tous côtés la vérité de ce qu'ils annoncent ; tout est en peu de tems rempli de Chrétiens ; & ces Chrétiens , toujours subsistans en corps de Religion , ne cessent de rendre un témoignage éclatant à la certitude de tous les faits que les Apôtres ont opérés pour attester ceux qu'ils publioient. Y a-t-il rien de plus convaincant dans l'ordre des faits historiques ? & Dieu pouvoit-il nous procurer un témoignage plus décisif , plus proportionné à la grandeur des faits dont il vouloit nous persuader ?

C'est aussi la voie la plus courte & la plus naturelle que Dieu pouvoit choisir pour se manifester aux hommes ; autrement il faudroit qu'il opérât des merveilles à l'infini pour en attester une seule. Car , supposons que Dieu donne aujourd'hui sa révélation aux hommes , qu'il leur déclare ses volontés , qu'il opère pour les en convaincre des prodiges de toute espèce & que tous croient à sa parole. En vain une Société toujours subsistante attesterait-elle aux générations suivantes la vérité des faits dont elle a été témoin ; la génération qui lui succédera sera en droit de récuser son témoignage , sous ce prétexte insensé , que des faits divins & surnaturels ne peuvent être garantis par des témoignages humains. Ainsi , si

Dieu veut maintenir son culte & sa parole sur la terre, il faudra qu'il renouvelle à chaque génération, bien plus, à chaque homme qui n'auroit pas vécu dans le tems précis, les mêmes merveilles qu'il avoit d'abord opérées pour confirmer ses oracles.

Mais que Rousseau nous réponde. Si Dieu se manifestoit immédiatement à lui, & pour l'en assurer, opéroit sous ses yeux toutes les merveilles qu'il pourroit exiger, il ne feroit plus, sans doute, de difficulté de croire & de se soumettre; il nous l'a assez déclaré: cependant sur quel témoignage croiroit-il aux merveilles que Dieu produiroit en sa faveur? Sur son propre témoignage, celui de ses yeux & de tous ses sens? Mais le témoignage que Rousseau se rendroit à lui-même de la vérité des faits surnaturels dont il auroit été témoin & sur lequel il les croiroit, ne seroit certainement qu'un témoignage humain, témoignage auquel il seroit extravagant de se refuser; nous ne pouvons donc raisonnablement rejeter les témoignages humains dans les faits surnaturels. Et s'il y auroit de la folie à récuser son propre témoignage, il y en auroit encore plus à rejeter celui d'une Société entière, qui a bien moins pû se tromper ou être trompée, que chaque homme en particulier.

Il est même impossible que les faits surnaturels puissent ici bas nous être connus sans le secours du témoignage humain; il faudra toujours ou le rapport de nos sens, ou le rapport de ceux des autres. Quand Dieu feroit à nos yeux un nouveau prodige pour en attester un autre que nous n'aurions pas vû, nous n'y croirions que parce que nous nous rendrions à nous-mêmes témoignage de la certitude du prodige dont nous aurions été témoins. Ainsi le témoignage humain est aussi

nécessaire pour croire aux faits surnaturels , que ceux-ci le sont pour croire que Dieu a parlé. Que Rousseau ne dise donc plus : *Pourquoi faut-il des intermédiaires entre Dieu & moi ?* Il en faut pour que vous sçachiez ce qu'il a fait parmi les hommes & en leur faveur , pour que vous sçachiez ce qu'il leur a prescrit , pour que vous sçachiez enfin le plan , l'ordre & la suite de la Religion qu'il leur a donnée.

Est-il simple, est-il naturel, osez-vous dire, que Dieu ait été chercher Moïse pour parler à Jean-Jacques Rousseau ? Eh ! sans doute, cela est simple & naturel , puisque tant de preuves concourent à attester que Dieu s'est servi de ce moyen , puisque tant d'hommes ont donné leur vie pour le certifier , & que tout l'Univers s'est rendu à leur témoignage. Qu'y a-t-il donc qui ne soit simple & naturel dans le choix que Dieu a fait de Moïse pour parler à Jean-Jacques Rousseau comme au reste des hommes ? L'existence perpétuelle & jamais interrompue des témoignages qui déposent en faveur de Moïse & de son histoire , nous transporte, pour ainsi dire au moment de sa mission , & nous rend comme présent à tout ce qui s'est passé alors. Nous en sommes pour le moins aussi certains que si nous avions été témoins oculaires de tout ce que Moïse a dit & fait.

Rousseau cherche encore à éluder d'une autre manière la force du témoignage humain. « D'ail-
 » leurs , ajoute-t'il , nul n'est obligé sous peine P. 1082
 » de damnation de croire que Sparte ait existé ;
 » nul , pour en avoir douté , ne sera dévoré des
 » flammes éternelles. Tout fait dont nous ne som-
 » mes pas les témoins , n'est établi pour nous
 » que sur des preuves morales , & toute preuve
 » morale est susceptible de plus & de moins.

» Croirai-je que la Juſtice divine me précipite à
 » jamais dans l'Enfer , uniquement pour n'avoir
 » pas ſçu marquer bien exactement le point où
 » une telle preuve devient invincible ? » Non ,
 nul n'eſt obligé ſous peine de damnation de croire
 que Sparte ait exiſté , parce que la croyance de
 ce fait n'importe point au ſalut , & que Dieu ne
 nous a rien révélé à cet égard. Car ſi l'exiſtence
 de Sparte faiſoit partie de la révélation , on ſeroit
 puni pour ne la point croire , attendu qu'on re-
 ſuferoit d'ajouter foi à la vérité ſuprême qui nous
 l'auroit révélé. Mais ſi on ne ſera pas dévoré des
 flammes éternelles pour avoir douté de l'exiſtence
 de Sparte , on traiteroit au moins de fou celui
 qui oſeroit la contester , & par conféquent c'eſt
 un crime & une mauvaiſe foi inexcuſable de con-
 tester des faits divins établis ſur des témoignages
 bien plus déciſifs, que ceux qui nous aſſurent l'exiſ-
 tance de Sparte.

ibid.

Quoique tout fait dont nous ne ſommes pas les
 témoins, ne ſoit établi pour nous que ſur des preuves
 morales , & que toute preuve morale ſoit ſuſceptible
 de plus & de moins ; cependant ces preuves ont
 leur certitude , & quand elles ſont portées à un
 degré tel que celles de la Religion chrétienne ,
 elles ſont alors accompagnées d'une évidence qui
 ne laiſſe rien à deſirer.

En effet, n'eſt-il pas évident qu'il ſeroit im-
 poſſible que des hommes en qui on n'apperçoit
 aucun trait de ſupercherie , qui n'ont ni aſſez de
 ſubtilité pour inventer les faits qu'ils publient, ni
 aſſez de crédit pour les faire admettre ſur leur
 parole , perſuadaſſent de toutes parts à leurs con-
 temporains ces mêmes faits ; que ceux-ci s'expo-
 ſaſſent enſuite volontiers à toutes ſortes de diſ-
 grâces & de perſécutions , pour y rendre témoi-

gnage, s'ils n'avoient point été témoins des merveilles que les Apôtres assurent avoir opérées sous leurs yeux & sur leurs personnes, pour garantir la vérité de tous ces faits ? Enfin, n'est-il pas de la dernière évidence que la foi de tous ces faits n'eût jamais pû être si ferme, si constante, si universelle, si elle n'avoit eu pour objet que des mensonges & des impostures ? Les preuves morales ne sont donc pas moins infaillibles que les principes de Métaphysique, ou les démonstrations de Géométrie. Bien plus, les preuves morales ont cet avantage sur celles d'un autre genre, qu'elles sont à la portée de tous les hommes, simples & sçavans, grands & petits ; au lieu que les démonstrations de Mathématique, par exemple, ne sont que pour un très-petit nombre de personnes capables de les entendre ; & par conséquent les preuves morales mises dans un grand jour, sont les seules qui conviennent à la Religion où tous les hommes sont appellés.

A R T I C L E X I V.

Réponse aux objections de Rousseau contre l'autorité des preuves morales de la Religion. Les miracles sont une preuve incontestable de sa Divinité.

MAIS voici une belle preuve que Rousseau nous donne, pour se débarrasser des preuves morales de la Religion. « S'il y a dans le monde, » poursuit-il, une histoire attestée, c'est celle des » Wampires. Rien n'y manque ; Procès-verbaux, » certificats de Notables, de Chirurgiens, de

» Curés , de Magistrats. La preuve juridique est
 » des plus complètes. Avec cela , qui est-ce qui
 » croit aux Wampires ? Serons-nous tous damnés
 » pour n'y avoir pas cru ? » L'histoire des Wam-
 pires fait partie de ces choses qui n'intéressent
 point le salut , & auxquelles on peut ne prendre
 aucune part. Elle est établie plutôt sur des con-
 jectures que sur des preuves directes , & elle n'a
 rien qui mérite d'être comparé aux preuves qui
 assurent la divinité de la Religion chrétienne. Où
 sont les miracles faits aux yeux de l'Univers pour
 attester la vérité de l'histoire des Wampires ?
 Où sont ceux qui ont donné leur vie pour la con-
 firmer ? Où sont les Peuples , qui d'une extrémité
 du monde à l'autre ont cru & se sont rendus à
 l'évidence de ces preuves ? L'histoire des Wam-
 pires est du nombre de ces événemens qui se
 passent dans des lieux reculés & qu'on laisse pour
 ce qu'ils peuvent être , parce que la plupart ne
 sont point à portée d'en prendre une connoissance
 exacte , d'en faire un examen suivi. Mais les faits
 qui concernent la Religion chrétienne ont eu
 toute la notoriété , toute la publicité possible ;
 tout s'est passé à la face de l'Univers ; de toutes
 parts on a vû , examiné , discuté , & par-tout on
 a été convaincu de la vérité des faits ; on les a
 crus , on a tout sacrifié pour leur rendre témoi-
 gnage. Peut-on ensuite , si on a quelque reste de
 sincérité , faire une comparaison entre l'histoire
 des Wampires & celle de l'Evangile ?

Il en est à-peu-près de même des prétendus
 prodiges opérés chez les Payens , & dont Rous-
 seau veut se servir pour infirmer la foi des mi-
 racles du Christianisme. « Quelqu'attestés , dit-
 » il , que soient , au gré même de l'Incrédule
 » Cicéron , plusieurs des prodiges rapportés par

» Tite-Live, je les regarde comme autant de fa-
 » bles, & sûrement je ne suis pas le seul. » Peut-
 on dire que des prodiges sont attestés, lorsqu'ils
 sont démentis par ceux mêmes qui ont plus d'in-
 térêt de les faire valoir? Tite-Live lui-même,
 ce conteur de fables, se moque de ceux qu'il a
 rapportés, & en montre le faux. Polybe, cet Ecri-
 vain si judicieux, fait voir qu'ils n'ont aucune
 certitude, & ne sont appuyés d'aucun garant qui
 puisse mériter notre croyance. Pauzanius & Athé-
 née démontrent que tout n'est que mensonge &
 imposture. Cicéron soutient que ce ne sont que
 des fables débitées pour entretenir la superstition
 du Peuple. *Tota res*, dit cet Auteur, *est inventa*
fallaciis, aut ad quæstum; aut ad superstitionem,
aut ad errorem. Et Rousseau osera comparer la
 certitude des merveilles de la Religion chrétien-
 ne, attestées par ce qu'il y a jamais eu d'hommes
 dignes de foi, avec de prétendus prodiges qui
 portent en eux-mêmes le caractère de leur ré-
 probation, démentis & rejetés par tout ce qu'il y
 a eu d'hommes sensés & de bonne foi dans le Pa-
 ganisme!

Lib. 2. de
 divinatione

M. l'Archevêque ayant montré dans son Man-
 dement les contradictions de Rousseau qui de-
 mande des miracles pour croire, & qui voudroit
 encore disputer, quand même on en opéreroit
 sous ses yeux pour le convaincre, M. l'Archevê-
 que avoit tiré cette juste conséquence des paroles
 de Rousseau : *c'est-à-dire, qu'on me montre des mi-
 racles & je croirai ; c'est-à-dire, qu'on me montre
 des miracles, & je refuserai encore de croire.* « Oui, p. 106
 » Monseigneur, lui répond Rousseau, c'est dire,
 » qu'on me montre des miracles & je croirai aux
 » miracles. Oui, Monseigneur, c'est dire, selon
 » le précepte même de Moïse ; qu'on me mon-

» tre des miracles , & je refuserai encore de croire
 » une Doctrine absurde & déraisonnable qu'on
 » voudroit étayer par eux. Je croirois plutôt à la
 » magie que de reconnoître la voix de Dieu dans
 » des leçons contre la raison. » Comment peut-
 on croire aux miracles , si on refuse de croire
 ce qu'ils attestent ? Nous avons démontré à Rouf-
 feau que les vrais miracles ne peuvent jamais être
 opérés pour autoriser une Doctrine absurde & dé-
 raisonnable. L'idée que nous avons de la vérité
 de Dieu , ne permet pas que nous le pensions sans
 impiété , & que nous le disions sans blasphême.
 Cette idée commune à tous les hommes de tous
 les tems & de tous les lieux , nous apprend qu'il
 n'y a que Dieu qui puisse être Auteur des mer-
 veilles opérées en faveur de la Religion chré-
 tienne , & que le Dieu essentiellement vrai ne
 pourroit , sans se renoncer lui-même , les pro-
 duire pour autoriser l'erreur & le mensonge. Tout
 vrai miracle est donc nécessairement une preuve
 certaine & infaillible de la vérité , de la sainteté
 & de la divinité de tout ce qu'il autorise.

A l'égard du précepte de Moyse , nous avons
 assez fait voir qu'il ne peut avoir pour objet de
 vrais miracles opérés en faveur de l'erreur. Il y
 est tout au plus question d'un homme qui , vou-
 lant abuser du crédit & de l'autorité que les mi-
 racles qu'il auroit opérés au nom du vrai Dieu ,
 & pour affermir son culte , lui auroient acquise
 parmi les hommes , prétendroit ensuite , par une
 injuste application , s'en servir pour détourner le
 peuple du vrai Dieu & le porter à l'idolâtrie. Par-
 tout les Ecritures nous rappellent aux miracles
 comme à un témoignage qui ne sçauroit jamais
 être équivoque , qui est à la portée de tous les
 hommes , & qui est toujours pour nous un sûr

garant de l'approbation de Dieu. C'est aussi jusqu'à nos jours le jugement que les hommes en ont porté dans tous les siècles. On ne trouve sur aucun point un accord plus constant & plus universel. Toujours les vrais miracles ont été regardés comme la voix de Dieu, ses Lettres de créance, un jugement qu'il rendoit du haut du Ciel dans les disputes qui pouvoient survenir parmi les hommes. Aussi dévions-nous Rousseau de nous montrer qu'il soit jamais arrivé qu'un seul vrai miracle soit venu à l'appui d'une Doctrine absurde & déraisonnable.

M. l'Archevêque raisonnant sur ces principes avoit dit à Rousseau : *Quand une Doctrine est reconnue vraie, divine, fondée sur une révélation certaine, on s'en sert pour juger des miracles, c'est-à-dire, pour rejeter les prétendus prodiges que des imposteurs voudroient opposer à cette Doctrine. Quand il s'agit d'une Doctrine nouvelle qu'on annonce comme émanée du sein de Dieu, les miracles sont produits en preuves; c'est-à-dire, que celui qui prend la qualité d'Envoyé du Très-haut, confirme sa mission, sa prédication par des miracles qui sont le témoignage même de la Divinité. Ainsi la Doctrine & les miracles sont des argumens respectifs dont on fait usage, selon les divers points de vue où l'on se place dans l'étude & dans l'enseignement de la Religion. Il ne se trouve là ni abus du raisonnement, ni sophisme ridicule, ni cercle vicieux.* A cela Rousseau répond : **LE LECTEUR EN JUGERA; POUR MOI JE N'AJOUTERAI PAS UN SEUL MOT.** Rien n'est plus commode qu'une pareille réponse. Il est aisé de réfuter avec de pareilles solutions, & de se débarrasser des preuves les plus victorieuses. Mais quel est le Lecteur sensé qui ne jugera ici que Rousseau n'ajoute pas un seul mot, parce

que la force de la vérité le réduit au silence , & ne lui laisse pas même ces détours artificieux qui viennent si souvent à son secours pour le tirer d'affaire ?

Qu'y a-t-il en effet de plus raisonnable que les principes qu'établit ici M. l'Archevêque ? Les vrais miracles sont toujours la preuve incommunicable de la vérité ; mais comme l'erreur qui en est le finge , prétend aussi quelquefois s'autoriser de vains prestiges pour se faire recevoir , tant elle connoît la force des vrais miracles pour persuader les esprits ; alors est-on en possession d'une Doctrine reconnue pour vraie & divine , on s'en sert pour rejeter les prétendus prodiges que des imposteurs voudroient lui opposer.

Survient-il dans l'Eglise un Novateur qui combat la Doctrine dont elle est de tout tems en possession ; s'il prétend , pour appuyer ses erreurs , s'autoriser de quelques prodiges , on est en droit de lui répondre aussi-tôt : Nous n'avons pas besoin d'examiner vos prétendus miracles ; ils sont nécessairement faux ou supposés , parce que la Doctrine que vous attaquez est certainement divine , & Dieu n'est pas contraire à lui-même. Mais s'agit-il d'un homme qui , prenant la qualité d'Envoyé du Très-haut , vient nous porter ses ordres , nous marquer ses volontés , faire une mission en son nom , il faut qu'il confirme sa prédication par des miracles. Rend-il la vûe aux aveugles , redresse-t-il les boîeux , guérit-il les maladies par le seul attouchement ou sa seule parole ; dès ce moment on doit être persuadé de la vérité de sa mission , on doit croire en lui , ajouter foi à ses paroles à cause de ses œuvres ; ses miracles qu'il opère sont le témoignage même de la divinité , & un témoignage qui ne sçauroit

jamais être équivoque. C'est aussi à ces traits ou d'autres semblables qu'on discernera les Prophetes que Dieu doit un jour envoyer à son Eglise. Voilà ce qui est du bon sens le plus simple, qu'on n'obscurcit qu'à force de subtilités & de distinctions, produites par l'intérêt, l'entêtement ou la mauvaise foi.

ARTICLE XV.

Rousseau croit à l'Evangile comme nous croyons à l'Alcoran.

ROUSSEAU après avoir rejetté l'autorité du témoignage humain qui constate les faits surnaturels de l'Evangile ; après avoir refusé de croire aux miracles qui en prouvent la divinité, veut encore nous persuader qu'il reconnoît l'authenticité de l'Evangile & qu'il en admet la divinité. Ecoutons le singulier raisonnement qu'il fait ici.

« Vous vous trompez, Monseigneur, lui dit-il,
» je la reconnois (l'authenticité de l'Evangile,)
» en conséquence de l'Evangile & de la subli-
» mité que j'y vois, sans qu'on me l'atteste. Je
» n'ai pas besoin qu'on m'affirme qu'il y a un
» Evangile lorsque je le tiens. . . . On ne me rap-
» porte point que l'Evangile existe ; je le vois de
» mes propres yeux, & quand tout l'Univers me
» soutiendrait qu'il n'existe pas, je sçaurois très-
» bien que tout l'Univers ment ou se trompe. . . .
» l'Evangile est la pièce qui décide, & cette pièce
» est entre mes mains. De quelque manière
» qu'elle y soit venue, & quelqu'Auteur qui l'ait
» écrite, j'y reconnois l'esprit divin : cela est im-

» médiat autant qu'il peut l'être ; il n'y a point
 » d'hommes entre cette preuve & moi. »

Eh ! sans doute , nous n'avons pas besoin de témoins & de garans qui nous assurent qu'il existe un Livre qu'on appelle l'Evangile. Nous n'avons besoin que d'ouvrir les yeux pour le voir & le croire. Mais est-ce là l'authenticité dont il est ici question ? Il s'agit de la certitude , de l'authenticité des faits & des choses que cet Evangile contient. Voilà ce qu'il faut admettre pour croire la divinité de l'Evangile , & Rousseau nous parle ici de l'authenticité de l'existence du Livre de l'Evangile. Quel est l'Incrédule au monde qui nie qu'il y ait un Livre qu'on nomme l'Evangile ? Et pourquoi le rejette-t-il , & refuse-t-il d'en croire la divinité ? C'est qu'il soutient comme Rousseau que les faits dont il est rempli n'ont aucune certitude.

p. 103.

Rousseau prétend que *ce n'est pas rejeter la révélation que de ne pas l'admettre sur le témoignage des hommes , lorsqu'on a d'autres preuves équivalentes & supérieures qui dispensent de celles-là.* « Sur

p. 114.

» les foibles autorités , ajoute-t-il , qu'on veut
 » donner à l'Evangile , le Vicaire le rejetteroit
 » par les raisons déduites auparavant , si l'esprit
 » divin qui brille dans la morale & dans la Doc-
 » trine de ce Livre , ne lui rendoit toute la force
 » qui manque au témoignage des hommes sur
 » un tel point. » Ne voilà-t-il pas une plaisante
 manière d'admettre l'Evangile & la révélation ? L'Evangile considéré en lui-même , nous fournit , il est vrai , une multitude de preuves de sa divinité ; nous les avons déjà remarquées ; mais toutes ces preuves doivent nous engager à reconnoître la divinité de tout ce que contient l'Evangile. Prétendre ensuite qu'il est rempli de choses qui

répugnent à la raison, qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir & d'admettre ; refuser d'ajouter foi aux merveilles qu'il rapporte ; douter de la vérité de l'Histoire de Jesus-Christ, qui en fait le fonds & l'objet principal ; est-ce là , je le demande , reconnoître sérieusement l'authenticité de l'Evangile & la divinité de ce Livre ? Que décide alors l'Evangile pour Rousseau ? Le voici ; que Jesus-Christ, si toutefois il en a existé un, étoit un Sage plus grand , plus éclairé que Socrate, que Platon & les autres Philosophes ; qu'il nous a donné une morale , une Doctrine plus sublime que tous les préceptes & toutes les maximes de la Philosophie. C'est-là tout au plus ce que Rousseau trouve de décisif dans l'Evangile.

Comment encore en admet-il la morale ? Il ne la ménage pas plus que les mystères & les dogmes ; il en prend & en laisse selon ses caprices ; il en ruine tout l'esprit ; l'on réduiroit à peu près à rien ce qu'il adopte de l'Evangile. Que Rousseau ne prétende donc pas nous en imposer, lorsqu'il proteste qu'il reconnoît l'Evangile, qu'il *ne rejette point la révélation*. Il l'admet en ce sens qu'il croit qu'il existe un Livre appelé l'Evangile, comme nous croyons qu'il en existe un qu'on nomme l'Alcoran ; mais il ne croit pas plus à l'Evangile que nous à l'Alcoran ; il ne croit pas plus que Jesus-Christ soit l'Envoyé de Dieu, son propre fils, que nous croyons que Mahomet étoit un Prophete. Il prend de nos Livres saints ce qu'il lui plaît, comme nous tirons des Livres des Philosophes ce qui nous y paroît bon. Du reste, il ne croira jamais que les Livres de Moïse, des Prophetes, de l'Evangile, soient inspirés de Dieu, soient ses oracles adressés à tous les hommes. Car, selon lui, *est-il simple, est-il naturel que Dieu ait*

P. 1152

P. 1011

été chercher Moïse, les Prophetes, Jesus-Christ, pour parler à Jean-Jacques Rousseau ? Voilà comment Rousseau se joue de ses Lecteurs, lorsqu'il veut leur persuader qu'il ne rejette pas la révélation. Qu'on voye à présent s'il est fondé à se plaindre des accusations dont on l'a chargé, & s'il a pû répondre à M. l'Archevêque : « Mon-
 p. 114. *» seigneur, vous me taxez d'iniquité sans sujet ;*
» vous m'imputez souvent des mensonges, &
» vous n'en montrez aucun. »

ARTICLE XVI.

A-t-on rendu à Rousseau la Justice qu'il méritoit.

ROUSSEAU se plaint de ce qu'on n'a pas parlé de la première partie de son Ouvrage, qu'il dit être « la plus grande, la plus importante, »
 p. 116. *» la plus remplie de vérités frappantes & neuves,*
» destinées à combattre le moderne matérialif-
» me, à établir l'existence de Dieu & la Reli-
» gion naturelle avec toute la force dont l'Au-
» teur est capable. De celle-là, ajoute-t-il, ni
» vous ni les Prêtres n'en parlez point, parce
» qu'elle vous est fort indifférente, & qu'au fond
» la cause de Dieu ne vous touche guères, pour-
» vû que celle du Clergé soit en sûreté. » Des
injures aussi grossières ne sont dignes que de mé-
pris ; les plaintes de Rousseau ne sont pas ici
mieux fondées que tant d'autres, dont nous avons
déjà montré l'injustice. On a rendu à Rousseau
sout ce qu'il méritoit pour ce qu'il a pû dire de
bon & de solide contre les Matérialistes ; mais

il verra aussi combien d'erreurs nous avons relevé dans cette première partie, sur la création, les attributs de Dieu, sa Providence, l'immortalité de l'ame. Sur tous ces objets nous y avons trouvé les doutes les plus injurieux à la Divinité, & nous en avons assez dit pour faire sentir la faulxeté de ce que Rousseau ose ici avancer, lorsqu'il ajoute : « Cette première partie, qui contient ce qui » est vraiment essentiel à la Religion, est déci- » sive & dogmatique. L'Auteur ne balance pas, » n'hésite pas. Sa conscience & sa raison le dé- » terminent d'une manière invincible. Il croit, » il affirme ; il est fortement persuadé. » *Douter,* comme fait Rousseau dans sa première Partie, *si la matière est éternelle ou non, s'il y a un principe unique des choses, s'il y en a deux ou plusieurs, si le monde est éternel ou créé, & pourquoi l'Univers existe, si le mal est nul aux yeux de Dieu ou s'il ne peut l'empêcher sans gêner la liberté de l'homme, si l'ame est immortelle par sa nature, & si elle doit durer toujours, est-ce là ne pas balancer, ne pas hésiter ? Est-ce là croire, affirmer, être fortement persuadé, être déterminé d'une manière invincible, par sa conscience & sa raison ?*

P. 117.

ARTICLE XVII.

Sophismes, falsifications employés par Rousseau pour prouver que nos mystères combattent la saine raison.

ROUSSEAU reproche à M. l'Archevêque d'avoir passé sur l'article des mystères comme sur des charbons ardents. Vous osez à peine, lui dit-il, y

P. 120

poſer le pied. Eſt-il étonnant que dans un Matinément, après y avoir défendu les preuves de la révélation, on paſſe légèrement ſur l'article des Myſtères ? D'ailleurs Rouſſeau s'étant contenté de prétendre que nos dogmes combattent les vérités éternelles, ſans en donner aucune preuve, M. l'Archevêque devoit-il lui répondre autrement qu'il a fait : *Vous dites, ô impie! que les dogmes que nous regardons comme révélés combattent les vérités éternelles : mais il ne ſuffit pas de le dire.*

Ebid.

P. 121.

Rouſſeau eſt forcé de l'avouer ; il répond : *J'en conviens, tâchons de faire plus.* Voyons donc ce que Rouſſeau va nous dire, pour prouver que nos dogmes combattent les vérités éternelles.

« Vous conviendrez bien, je penſe, pourſuit-il, » qu'une de ces vérités éternelles qui ſervent d'é- » lémens à la raiſon, eſt que la partie eſt moins » dre que le tout, & c'eſt pour avoir affirmé le » contraire que l'Inſpiré vous paroît tenir un diſ- » cours plein d'ineptie. Or, ſelon votre Doctrine » de la tranſubſtantiation, lorsque Jeſus fit la der- » nière Cène avec ſes Diſciples, & qu'ayant rom- » pu le pain, il donna ſon corps à chacun d'eux, » il eſt clair qu'il tint ſon corps entier dans ſa » main, &, s'il mangea lui-même du pain con- » sacré, comme il put le faire, il mit ſa tête » dans ſa bouche. Voilà donc bien clairement, » bien précifément la partie plus grande que le » tout, & le contenant moindre que le contenu. » Que dites-vous à cela ? » Je dis qu'il faut être bien embarrasſé pour prouver ſa thèſe, lorsqu'on en eſt réduit à des raifonnemens auſſi ridicules. Je dis que Rouſſeau ne pouvoit mieux montrer l'impoſſibilité où il eſt d'établir ce qu'il a avancé.

En effet, peut-on rien de plus abſurde que la comparaison que fait ici Rouſſeau, pour prouver que

que la Doctrine de la Transubstantiation est contraire à cet axiôme, la partie est moindre que le tout ? Jesus-Christ prêt à quitter la terre, desirant, par un prodige de son amour, s'unir à nous d'une manière ineffable, voulant soutenir notre foi & consoler notre espérance par la vertu de sa présence, trouve l'admirable secret de changer la substance du pain en celle de son corps. C'est une merveille qu'on aviliroit, si on prétendoit en juger par d'autres lumières que celles de la foi ; elle est infiniment au-dessus de toutes les comparaisons humaines, de toutes les lumières de la raison. Le corps de Jesus-Christ existant sous les espèces du pain, est le même corps que celui qu'il a tiré de la Sainte Vierge, qui a paru sur la terre, qui a souffert, qui est ressuscité, qui est glorieux dans le Ciel ; mais il existe d'une manière différente que dans son état ordinaire. Le corps de J. C. n'est point dans le Sacrement de l'Eucharistie comme un corps est dans le lieu où il existe, avec des dimensions, plus ou moins d'étendue, & dont on peut mesurer la grandeur ; il y est d'une manière particulière & toute céleste qui ne convient qu'à ce Sacrement. Ici c'est une existence surnaturelle ; là, c'est-à-dire, lorsque J. C. prêche aux hommes, fait la Cène, c'est une existence ordinaire, & par conséquent on ne peut établir aucune parité entre les deux manières d'exister. Le corps de Jesus-Christ dans son état naturel avoit des dimensions, une étendue déterminée : le corps de Jesus-Christ dans le Sacrement n'a point de grandeur déterminée à un lieu d'étendue commensurable ; il y existe d'une manière indivisible & ineffable, & par conséquent c'est un sophisme de prétendre comparer la grandeur du corps de Jesus-Christ fai-

fant la Cène , avec celle de son corps dans le Sacrement qu'il a institué.

Mais faisons taire ici tous les raisonnemens d'une aveugle sagesse. Les pensées des hommes ne sçauroient jamais comprendre la profondeur des œuvres de Dieu , parce qu'il est impossible qu'elles conçoivent ce qui est au-dessus de l'intelligence & du pouvoir des hommes. Ce n'est ni par les sens , ni par les foibles lueurs d'une raison si bornée, qu'il faut juger de Dieu & de sa puissance, mais par l'étendue infinie d'une foi qui ne connoît point de bornes dans sa soumission, qui méprise & rejette les questions inutiles & captieuses d'une vaine Philosophie, qui réprime dès sa naissance le soulèvement d'une orgueilleuse raison, qui dissipe par le poids de l'autorité divine, sur laquelle elle s'appuie, toutes les difficultés qu'on emploie pour l'ébranler.

Gardons-nous de donner des bornes à la puissance de l'Être suprême, & ne prétendons pas resserrer le Maître de la nature dans les bornes de la nature. N'allons pas lui demander qu'il nous rende raison de ce qu'il a fait, comme nous l'exigerions de nos semblables. Quel aveuglement de prétendre n'admettre que ce que notre foible raison peut comprendre, de ne croire possible que ce qu'elle trouve tel; en un mot, de vouloir juger de Dieu, de ses perfections, de ses œuvres, sur les petites vûes de notre fausse sagesse? Qu'a de commun le raisonnement humain avec les mystères de Dieu, les subtilités de la dialectique avec le Christianisme? La foi demande notre obéissance, & nous interdit une curiosité superflue; elle n'a besoin d'autre preuve, que de l'autorité de celui qui lui parle & lui propose ce qu'elle doit croire. Si elle ne trouve pas le dé-

nouement de toutes les difficultés que les mystères lui présentent , elle l'abandonne à Dieu sans oser y atteindre ; sa soumission concilie aisément ce que la raison ne peut allier ; elle laisse à Dieu la connoissance de son secret ; toute son occupation est de le respecter en silence. Elle ne se met pas en peine d'accorder avec les principes de la raison, ce qui lui a été révélé. Car la foi sçait que Dieu a une infinité de moyens supérieurs à toutes nos lumières , pour produire ses merveilles , opérer ses mystères , sans choquer réellément les principes de la saine raison.

Et pouvons-nous être surpris que notre intelligence soit si bornée dans les choses toutes spirituelles & toutes célestes , dans ce que nous ne pouvons apprendre que par la révélation , puisqu'une multitude de choses qui sont sous nos pieds , que nous touchons de nos mains , & qui nous environnent , échappent à nos regards , en sorte que nous sommes forcés d'en abandonner le secret à Dieu ? L'ordre des choses sensibles & créées surpasse toute notre raison ; & pourquoi donc ne consentirions-nous pas à ignorer avec patience le secret des mystères de la Divinité , nous qui ignorons sans murmure celui de notre être & de toute la nature ? Demeurez donc , hommes vains & superbes , dans l'ordre & la mesure de la science qui vous convient , & ne prétendez pas vous mesurer avec Dieu même , comme si vous aviez assisté aux conseils éternels de sa sagesse , au plan de ses œuvres ; comme si vous aviez épuisé par la pensée toute la profondeur de la Divinité. Pour nous , nous n'avons plus besoin d'être curieux après Jésus-Christ , ni de rien chercher après l'Evangile. Dès que nous y croyons , nous ne voulons plus rien croire au-delà , parce

que nous croyons avant toutes choses , que notre foi a des bornes fixes qu'elle ne doit point passer.

Nous venons de voir les vaines subtilités dont Rousseau se sert pour combattre nos mystères ; écoutons encore un moment les falsifications qu'il emploie pour les tourner en ridicule. « Je sais
 p. 121. » bien , ajoute-t-il , que vous avez encore la res-
 » source de Saint Augustin ; mais c'est la même.
 » Après avoir entassé sur la Trinité force discours
 » inintelligibles , il convient qu'ils n'ont aucun
 » sens ; *mais* , dit naïvement ce Pere de l'Eglise ,
 » *on s'exprime ainsi , non pour dire quelque chose ,*
 » *mais pour ne pas rester muet. Dictum est tamen*
 » *tres personæ , non ut aliquid diceretur , sed ne ta-*
 » *ceretur.* » Rien ne coûte à Rousseau ; il falsifie
 les Auteurs , il leur prête des sentimens qu'ils
 n'ont pas ; tout lui est bon , pourvu qu'il par-
 vienne à ses fins.

Saint Augustin , marquant ce qui constitue la Trinité , déclare que comme l'usage a voulu que le mot de substance signifîât la même chose que celui d'essence , nous n'osons dire que dans la Trinité il y ait trois substances ; mais nous disons qu'il n'y a qu'une essence ou une seule substance , & qu'il y a trois personnes. C'est ainsi , dit S. Augustin , que beaucoup d'Auteurs Latins d'un grand poids ont parlé de ce mystère , parce qu'ils ne trouvoient pas d'expression plus propre pour énoncer ce qu'ils comprenoient , indépendamment des paroles. En effet , poursuit Saint Augustin , puisque le Pere n'est pas le Fils , & le Fils n'est pas le Pere ; que le Saint Esprit n'est ni le Pere ni le Fils , ils sont certainement trois. Cependant lorsqu'on demande ce que sont ces trois , le langage humain se trouve dans une

grande difette d'expressions pour pouvoir l'expliquer. On a dit trois personnes, non pour marquer proprement ce qu'elles sont, mais pour ne pas raire leur existence. *Tamen cum quæritur quid tres, magnâ profûs inopiâ humanum laborat eloquium. Dicitum est tamen tres personæ, non ut illud diceretur, sed ne taceretur.*

Lib. V. de
Trinit. cap.
IX.

On apperçoit ici sans peine l'injustice de Rousseau. Il fait dire à Saint Augustin que tous ses discours sur la Trinité n'ont aucun sens ; tandis que ce Pere déclare uniquement que l'expression de *personnes*, employée pour désigner les trois de la Trinité, n'explique point assez ce qu'ils sont, mais que la difette du langage oblige de s'en servir pour en parler. Et pour mieux couvrir son dessein, Rousseau falsifie ces mots de Saint Augustin : *Non ut illud diceretur*, qu'il change en ceux-ci : *Non ut aliquid diceretur*. Après cela, Rousseau se trouvant à son aise, fait dire à Saint Augustin qu'on s'exprime ainsi, non pour dire quelque chose, mais pour ne pas rester muet.

Le langage, il est vrai, comme l'a fort bien remarqué Saint Augustin, succombe ici sous le poids de la nature Divine, & les paroles n'atteindront jamais jusqu'à une telle grandeur. Notre esprit & notre raison en sont comme accablés ; mais la parfaite science consiste à connoître Dieu de façon qu'on sçache qu'il est ineffable, quoiqu'il puisse n'être pas inconnu. Il faut le croire, il faut le connoître, il faut l'adorer ; c'est l'unique langage qui soit digne de lui.

Que Rousseau lise de bonne foi les livres de S. August. sur la Trinité, & il y trouvera toutes les lumières, tous les éclaircissemens qu'un homme raisonnable peut desirer sur un mystère aussi profond. Après lui avoir développé avec une admirable

pénétration la doctrine des Ecritures sur ce point capital de notre Foi , ce S. Docteur le faisant ensuite rentrer en lui-même , lui montrera dans le fond de son être une image sensible de ce mystère impénétrable.

L'homme se connoît lui-même , & en se connoissant il s'aime. Il aime cette pensée que son esprit conçoit au-dedans de lui-même , cette parole intérieure qui est le fruit de son intelligence. Ces trois choses sont très-distinctes en lui , l'esprit , la pensée qu'il produit , & l'amour de l'un & de l'autre , & ces trois choses appartiennent à une même substance. Ainsi le Pere se connoissant de toute éternité engendre son Fils qui est sa Parole , Parole qui lui est consubstantielle , qui est parfaite comme lui , qui est la vive expression de lui-même. Car Dieu étant infiniment parfait , ne peut concevoir , en pensant à lui , rien que de substantiel , de parfait & d'éternel comme lui. Dieu ne peut aussi se connoître sans s'aimer : il aime nécessairement cette pensée consubstantielle qu'il engendre de toute éternité. Cette pensée aime son principe ; & de cette union ineffable , de cet amour éternel du Pere qui pense & du Fils qui est sa pensée , procède l'Esprit Saint consubstantiel au Pere & au Fils , parceque l'amour de Dieu doit être substantiel comme sa pensée.

Nous au contraire , comme nous ne sommes pas une image parfaite , mais seulement faits à l'image & à la ressemblance de Dieu , une ébauche de cette unique substance qui est tout à la fois Pere , Fils & S. Esprit ; nous , dis-je , comme nous ne sommes qu'un être borné & imparfait , la parole que nous concevons au-dedans de nous & l'amour de cette parole ne sont pas un autre

Nous-mêmes, un être consubstantiel à celui qui les produit, mais un être accidentel, qui change, qui est susceptible du plus ou du moins, qui ne subsiste point en soi-même. Ce sont des modes différens dont notre ame est affectée, mais très-distincts en eux-mêmes, & tellement inséparables quoique différens, qu'ils n'ont tous qu'un même sujet, une seule & même substance. Ainsi ces trois subsistans, ces trois consubstantiels de la nature divine ne forment qu'un seul & même Dieu, une seule & même substance, infiniment parfaite, & parfaitement une en trois personnes distinctes, égales & consubstantielles. Pour aider la foi qui nous attache à ce mystère impénétrable, nous n'avons donc qu'à nous renfermer un moment au fond de notre nature, & nous trouverons dans la trinité de notre être un admirable crayon de la Trinité incréée & consubstantielle; image qui, quoique bien imparfaite, est cependant elle-même pour notre raison un mystère incompréhensible, qui doit nous porter à perdre sans peine notre raison & toute notre intelligence dans la Trinité des Personnes Divines.

ARTICLE XVIII.

Fausseté des accusations de Rousseau. Comment nous prouvons l'autorité de l'Eglise. Combien est raisonnable la soumission qu'on lui rend.

Rousseau passe enfin au dernier article, qui est celui de l'autorité de l'Eglise. Il accuse M. l'Archevêque d'avoir affoibli la force de son objection, en supprimant la fin du passage dont il

p. 122.

s'agit. Le voici en entier ; le lecteur jugera de la ſolidité de ſes reproches. « Nos Catholiques » font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe : mais » que gagnent-ils à cela , s'il leur faut-un auſſi » grand appareil de preuves pour cette autorité » qu'aux autres ſectes pour établir directement leur » doctrine ? L'Egliſe décide que l'Egliſe a droit » de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien » prouvée ? » La phraſe qui ſuit immédiatement eſt celle que M. l'Archevêque a omiſe. *Sortez de-là* , ajoutoit Rouſſeau ; *vous rentrez dans toutes nos diſcuſſions*. Je demande à préſent à nos Lecteurs ſi , à cauſe de cette omiſſion , Rouſſeau a pû dire avec quelque fondement : « Je dois » pourtant remarquer que toute la force de » l'objection que vous attaquez ſi bien , conſiſte » dans cette phraſe que vous avez eu ſoin de » ſupprimer à la fin du paſſage dont il s'agit. » *Sortez de-là* , *vous rentrez dans toutes nos diſcuſſions*. *Votre franchise épiscopale ſe tire d'affaire en » tronquant le paſſage de l'auteur de mauvaſe foi.* » N'eſt-il pas viſible que toute la force de l'objection de Rouſſeau eſt contenue dans les paroles rapportées par M. l'Archevêque ? Car en quoi conſiſte-t-elle ? à prétendre, ou qu'il faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir l'autorité que l'Egliſe ſ'attribue , qu'aux autres Sectes pour établir directement leur doctrine ; ou , ce qui ſeroit un cercle vicieux , qu'il faut dire que l'Egliſe décide qu'elle a droit de décider. Voilà le fonds & l'eſſentiel de l'objection de Rouſſeau ; ces mots , *sortez de-là* , *vous rentrez dans toutes nos diſcuſſions* , n'en ſont que le réſumé & la conféquence ; puis-que ſi l'autorité de l'Egliſe n'eſt établie que ſur l'autorité de l'Egliſe qui décide qu'elle a droit de décider , dès-lors cette autorité

p. 123.

s'éroule d'elle-même , & nous rentrons dans toutes les discussions des différens points de la doctrine. Ainsi la dernière phrase de Rousseau n'ajoute rien aux premières , & ne dit que ce qui est contenu dans les précédentes.

Quant à l'objection de Rousseau , nous y avons suffisamment répondu. Nous ne prouvons point, lui avons-nous dit, l'autorité de l'Eglise par l'autorité de l'Eglise , mais par celle de Jésus-Christ, par celle de l'Évangile. Après avoir établi sa Divinité par tous les faits qui la constatent , nous concluons avec raison que l'autorité qu'il donne à l'Eglise , est une autorité divine, qui doit soumettre tous les esprits aux objets de la Foi. Nous avons fait voir à Rousseau qu'il ne faut point *un aussi grand appareil de preuves pour montrer qu'elle a reçu cette autorité de Dieu , qu'aux autres Sectes pour établir directement leur doctrine.* Nous lui avons montré que la connoissance de l'autorité de l'Eglise n'exige point toutes les discussions qu'il demande ; que tous les hommes peuvent, sans de grandes recherches ni un long examen, la découvrir aux marques sensibles qui la distinguent.

Une grande société, toujours subsistante , dépose en corps de l'authenticité des titres qui la caractérisent , & de la certitude des faits qu'ils contiennent. Ces titres déclarent quelle est l'autorité qu'elle a reçue de son Instituteur ; & les faits qui y sont joints , garantissent à leur tour l'autorité que cette même société s'attribue , & qui lui est assignée dans le code sacré de sa législation divine. Les marques extérieures de cette société , sa perpétuité , la succession non-interrompue de ses ministres , son étendue , l'éclat de ses miracles démontrent qu'elle est celle à qui Jésus-Christ a communiqué son infailibilité ,

avec laquelle il a promis d'être jusqu'à la fin des siècles. C'en est assez pour se déterminer très-raisonnablement à la suivre, pour se jeter dans son sein, & embrasser sa foi.

Les Turcs, au contraire, & les autres Sectes n'ont rien qui puisse & doive attacher à leur société tout homme qui fait un usage légitime de sa raison. L'autorité que ces Sectes pourroient s'attribuer, est visiblement une usurpation, puisqu'elle n'est fondée sur aucun fait public & éclatant qui en assure la Divinité. Tout réclame contr'elles; une multitude de faits de la plus grande notoriété démontre le vice de leur origine. Voilà comment nous prouvons l'autorité de l'Eglise & la fausseté des religions qui lui sont étrangères. Mais c'est Dieu qui persuade les esprits de la divinité de l'une, & qui les préserve des illusions des autres; c'est là son œuvre, il l'opère selon son bon plaisir, parce qu'il ne doit rien à des criminels.

Nous venons de discuter tout ce que Rousseau a pû alléguer pour la défense de son livre; nous n'avons laissé passer aucun de ses moyens sans examen & sans réponse. Que le Lecteur juge si Rousseau a pû dire avec fondement: « J'ai fait
 P. 125. » voir qu'autant de fois que vous avez attaqué
 » mon Livre, autant de fois vous avez eu tort.
 » J'ai fait voir que vous n'avez raison dans aucun
 » point, & je n'ai pas peur qu'on réfute mes
 » preuves; elles sont au-dessus de toute réplique
 » où regne le sens commun.» Que le Public voie
 à présent si l'Emile de Rousseau « est un Livre
 P. 126. » où l'on sent par-tout, même dans les erreurs,
 » même dans le mal qui peut y être, le sincère
 » amour du bien & le zèle de la vérité; un Livre
 » qui ne respire que paix, douceur, patience,

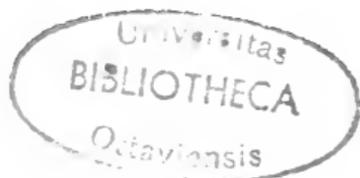
« amour de l'ordre, obéissance aux loix en toute
 « chose & même en matière de Religion ; un
 « Livre enfin où la cause de la Divinité est si
 « bien défendue, l'utilité de la Religion si bien p. 127.
 « établie, où les mœurs sont si respectées, où
 « l'arme du ridicule est si bien ôtée au vice ; en
 « un mot, l'écrit le meilleur & le plus utile dans p. 164
 « le siècle où il a été publié. »

Mais Rousseau pouvoit-il mieux témoigner
 qu'il se joue des hommes & de la vérité, que
 parcequ'il ajoute au pompeux éloge qu'il vient
 de faire de son Livre ? *Eh!* poursuit-il, *quand* p. 127.
il n'y auroit pas un mot de vérité dans cet ouvrage,
on en devroit honorer & chérir les rêveries,
comme les chimères les plus douces qui puissent
flatter & nourrir le cœur d'un homme de bien.

C'est-à-dire, que quand même tout ce que
 Rousseau a dit contre la Religion Chrétienne,
 contre ses dogmes & sa morale, seroit faux,
 comme il l'est en effet ; c'est-à-dire, que quand
 il n'y auroit pas un mot de vrai dans toutes les
 déclamations de son Emile, on devroit souhaiter
 que tous ses sophismes, toutes ses chimères pus-
 sent se réaliser & nourrir le cœur de l'espérance
 flatteuse de voir un jour ses desirs accomplis.
 Plaignez vous ensuite de ce qu'on vous traite
 d'impie, & demandez nous : *de quelle impiété pou-* p. 134.
vez-vous m'accuser moi qui n'ai jamais parlé de l'Etre
suprême, que pour lui rendre la gloire qui lui est due?

Cherchez encore à vous couvrir du manteau sacré
 de la Religion. Le voile est tiré ; paroiſſez aux
 yeux du public tel que vous êtes, & ne prétendez Conclusion.
 pas lui en imposer par des protestations que vous
 démentez à chaque instant.

F I N,



E R R A T A.

Page. 24. lig. 28. Dans ces tems, lisez, que le Clergé de France de 1659 appelloit dès-lors *la lie & la fin des siècles*, où la terre mérite d'être frappée d'anathème, parce qu'à peine trouve-t-on de la foi parmi les fidèles, & que la charité est presque éteinte dans tous les cœurs.



T A B L E

Des Chapitres & Articles contenus
dans ce Volume.

CHAP. I. *V*Ains efforts de l'Incrédule pour combattre la Religion chrétienne par l'autorité des Juifs. Ils sont dans tous leurs états une preuve éclatante de sa divinité. Pag. 3

CHAP. II. *La conservation du Peuple Juif, promise par les Prophetes, est pour nous un sur garant de sa conversion future au Messie qu'il a rejeté. Développement des Prophéties sur cet objet. De quelle ressource cette conversion sera pour l'Eglise. Les Fideles doivent vivement s'y intéresser.* I I

CHAP. III. *La divinité de la Religion des Juifs démontrée par l'existence certaine de ses miracles & de ses prophéties, par l'excellence de ses Loix & la sainteté de sa Doctrine.* 3 I

CHAP. IV. *Quelles sont les vûes que la sagesse divine s'est proposées dans le choix du Peuple Juif & la Religion qu'elle lui a donnée. Les miracles opérés & les*

- prophéties faites parmi ce peuple dans les différens âges , nouvelle preuve de la divinité de la mission de Moïse & du culte qu'il a établi.* 55
- CHAP. V. Réponse aux objections de l'Incrédule contre la certitude & l'autorité des prophéties. 67
- CHAP. VI. La perpétuité de la Religion chrétienne , preuve sensible de sa divinité. 78
- CHAP. VII. L'Idolâtrie & le Polythéisme dépourillés des prérogatives d'antiquité que Rousseau leur accorde sur toutes les autres Religions. 82
- CHAP. VIII. Nécessité des livres pour instruire les hommes de leurs devoirs envers la Divinité. 87
- CHAP. IX. Réponse aux objections de l'Incrédule contre la nécessité des livres sacrés. Pourquoi ceux à qui ces livres n'auront pas été connus , ou qui n'auront pas entendu parler de Jesus-Christ , seront justement condamnés. 92
- CHAP. X. Par quel motif les peuples éloignés ont-ils pû & dû croire aux Ministres qui leur ont prêché l'Evangile ? 101
- CHAP. XI. Témoignage de Rousseau en faveur de l'authenticité & de la sainteté du livre de l'Evangile. Tous les

caractères de ce livre forment une nouvelle preuve de sa divinité. Contradiction de Rousseau. 106

CHAP. XII. *Les choses incompréhensibles que contient l'Évangile, ne sont point une raison pour refuser de les croire. La foi des choses obscures est analogue à notre état; combien elle lui est avantageuse. Les mystères de la Nature nous empêchent de nous révolter contre ceux de la Religion. La profondeur de ses dogmes en montre la divinité. Ils sont réunis à des faits qui la garantissent invinciblement. Rousseau mis en contradiction avec lui-même.* 113

CHAP. XIII. *La foi des dogmes de notre Religion est d'une obligation indispensable. Elle tient essentiellement aux devoirs que la morale nous prescrit.* 132

CHAP. XIV. *La Révélation vengée des calomnies de Rousseau. Il est seul coupable de tous les excès dont il accuse notre Religion. Ses erreurs sur la Création, sur l'unité d'un seul principe, sur la Providence, sur la toute-puissance de Dieu.* 139

CHAP. XV. *Les doutes de Rousseau sur l'immortalité de l'ame. On la prouve & on réfute le système de Rousseau sur la fin & le bonheur de l'homme.* 150

- CHAP. XVI. *La nécessité d'un lieu de supplices pour l'autre vie, & l'éternité des peines des méchans établies contre les efforts de Rousseau pour les anéantir.* 158
- CHAP. XVII. *L'excellence des dogmes & de la morale des Livres Saints.* 179
- CHAP. XVIII. *Les avantages que la Société a retirés de la Religion Chrétienne. Elle est incapable de lui nuire. Ses fideles Disciples ne respirent qu'une parfaite soumission pour les Puissances de la terre. Les maximes de Rousseau ne respirent que révolte & indépendance.* 186
- CHAP. XIX. *La tolérance de toutes les Religions en est le renversement. Il ne peut y avoir qu'une Religion qui mérite nos respects & notre hommage. La Religion chrétienne est la seule qui doit être admise.* 210
- CHAP. XX. *La Religion Chrétienne ne doit point être accusée d'une intolérance outrée. Ce reproche ne peut tomber que sur les Religions qui lui sont étrangères. Ridicule de la tolérance que voudroit établir Rousseau. Réponse à ses objections.* 221
- CHAP. XXI. *Fondemens sur lesquels nous pouvons avancer que notre Religion est la bonne. La seule miséricorde de Dieu discerne ceux qui naissent dans son sein.*

T A B L E.

v

Sa grace les persuade , les incline à croire. 236

CHAP. XXII. *Paradoxes de Rousseau sur l'éducation des enfans. On les réfute , & on satisfait à ses objections contre l'éducation que donne à ses enfans la Religion chrétienne.* 250

CHAP. XXIII. *Rousseau prétend sauver ceux mêmes qui n'auront pas connu Dieu. Ses étonnantes contradictions.* 261

CHAP. XXIV. *Rousseau détruit la nécessité de la prière. Il prétend n'avoir rien à demander à Dieu , n'avoir pas besoin de son secours pour faire le bien ou changer sa volonté. Réfutation de ces erreurs.* 267

CHAP. XXV. *Erreurs de Rousseau sur la morale. Ses principes tendent à autoriser toute sorte de crimes & de désordres , à ruiner la Société , à établir l'empire de toutes les passions.* 276

REPOSE à la Lettre de Rousseau à M. de Beaumont , Archevêque de Paris.

AVANT-PROPOS. 291

ART. I. *Les plaintes de Rousseau sur les traitemens qu'il a essuyés sont-elles bien fondées ?* 292

a ïïj

- ART. II. *Les récriminations de Rousseau le lavent-elles des accusations formées contre lui ?* 295
- ART. III. *Le principe fondamental des raisonnemens de Rousseau , c'est qu'il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Fausseté de ce principe démontrée.* 298
- ART. IV. *Rousseau détruit lui-même son principe fondamental.* 306
- ART. V. *La Doctrine du péché originel est de la première antiquité. Les faits qui la confirment nous forcent de nous y soumettre , quelque incompréhensible qu'elle soit. La concupiscence subsiste en nous , même après le Baptême.* 310
- ART. VI. *Comment Adam est-il devenu pécheur ? Impiétés & vaines défaites de Rousseau pour excuser le crime de notre premier pere.* 314
- ART. VII. *Artifice de Rousseau. Son plan d'éducation est-il soutenable ?* 322
- ART. VIII. *Ceux qui n'ont pas connu leur Dieu ne pourront être sauvés. Etonnantes contradictions de Rousseau sur ce sujet.* 330
- ART. IX. *La pluralité des principes renverse l'unité de Dieu , dégrade la divinité. Elle ne sçauroit expliquer ni la constitution de l'Univers , ni résoudre les*

- difficultés sur l'origine du mal.* 333
- ART. X. *Quel est le Christianisme de Rousseau ?* 347
- ART. XI. *Rousseau est-il plus Chrétien dans la morale que dans les dogmes ?* 357
- ART. XII. *Vains prétextes de Rousseau pour colorer son incrédulité. Notre foi a toujours été la même quant au fonds.* 362
- ART. XIII. *Certitude inébranlable & nécessité du témoignage humain pour les faits qui concernent la Religion.* 364
- ART. XIV. *Réponse aux objections de Rousseau contre l'autorité des preuves morales de la Religion. Les miracles sont une preuve incontestable de sa Divinité.* 373
- ART. XV. *Rousseau croit à l'Evangile comme nous croyons à l'Alcoran.* 379
- ART. XVI. *A-t-on rendu à Rousseau la Justice qu'il méritoit.* 382
- ART. XVII. *Sophismes, falsifications employés par Rousseau pour prouver que nos mystères combattent la saine raison.* 383
- ART. XVIII. *Fausseté des accusations de Rousseau. Comment nous prouvons l'autorité de l'Eglise. Combien est raisonnable la soumission qu'on lui rend.* 391

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier , un Manuscrit qui a pour titre : *Préservatif pour les Fideles , contre les sophismes & les impiétés des Incrédules* ; je crois que cet Ouvrage mérite d'être donné au Public. A Paris le 11 Février 1764.

F O U C H E R.



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--



